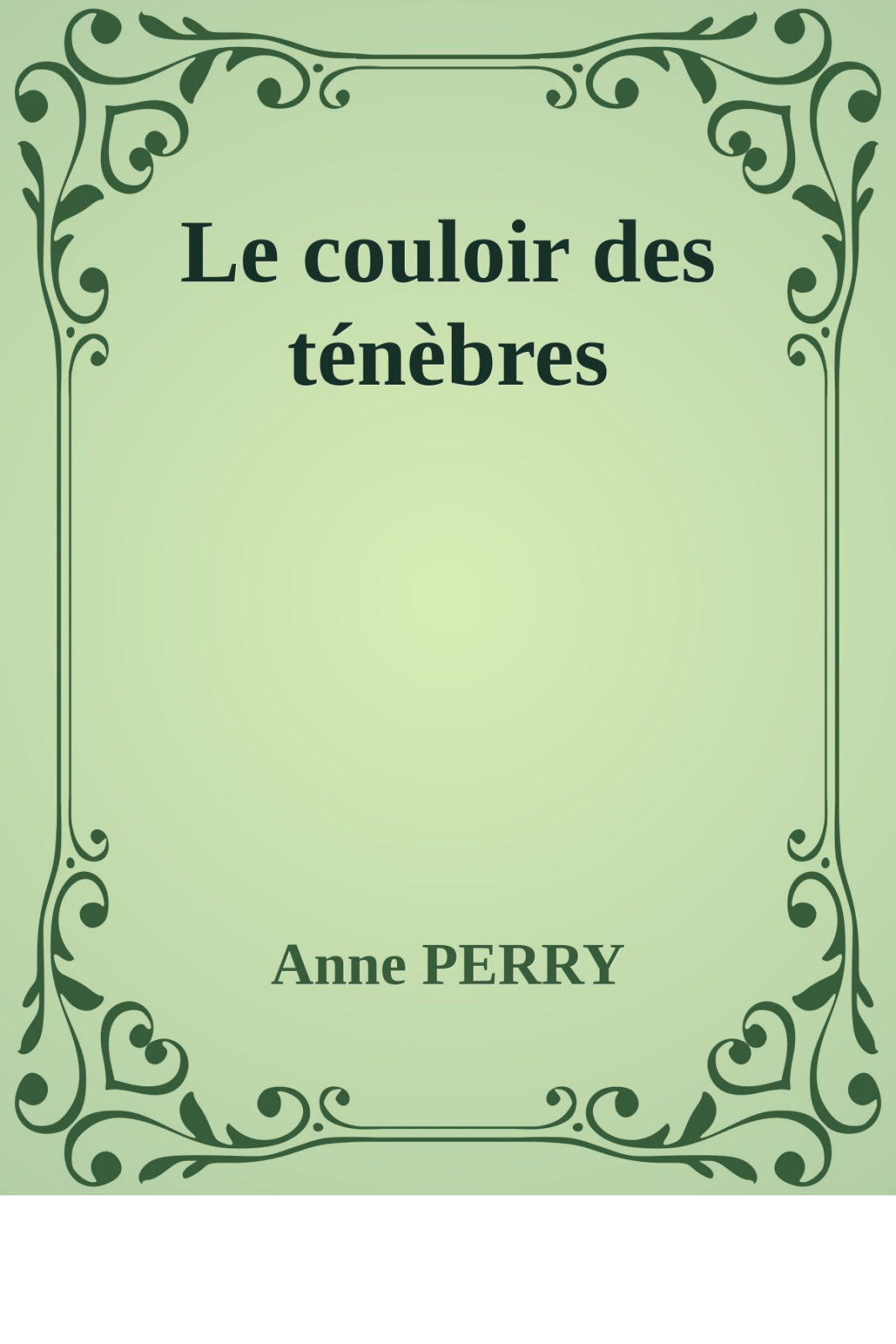


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

# **Le couloir des ténèbres**

**Anne PERRY**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

A close-up, artistic photograph of medical instruments. A syringe with a blue plunger and a metal needle lies diagonally across the frame. In the background, a pair of surgical forceps is visible, slightly out of focus. The instruments are resting on a dark, textured wooden surface. The lighting is dramatic, creating strong highlights and shadows.

*Anne*  
**PERRY**

— ∞ —  
Le couloir des ténèbres  
— ∞ —

**IZN**

ANNE PERRY

# LE COULOIR DES TÉNÈBRES

Traduit de l'anglais  
par Florence Bertrand

**10**  
**18**

Grands détectives

---

créé par Jean-Claude Zylberstein

*Pour mon éditeur chez 10/18,  
Valentin Baillehache,  
et pour Marie-Laure Pascaud  
au service communication.  
Avec mes remerciements*

## AVANT-PROPOS

Le personnage de Monk m'a été inspiré par une réflexion sur la notion d'identité. Dans quelle mesure sommes-nous façonnés par nos souvenirs et les leçons que nous en avons tirées ? La sagesse naît de l'expérience, des épreuves qui nous ont endeuillés, meurtris, troublés ou laissé des regrets – mais aussi des moments de joie, des actes de courage et de générosité qui ont été récompensés. Quelle part de culpabilité portons-nous ? Devons-nous expier pour ce que nous avons oublié ?

Dans le premier roman de la série, *Un étranger dans le miroir*, Monk reprend connaissance à l'hôpital. Il ne sait pas qui il est ni comment il est arrivé là. On lui annonce que la police demande à le voir. Il s'interroge. Qu'a-t-il fait ? Est-il en fuite ? L'infirmier, bourru mais bienveillant, lui donne une glace pour qu'il se rende présentable. Le visage qu'il voit est celui d'un parfait inconnu.

Les policiers arrivent. À l'évidence, ils le connaissent bien mieux qu'il ne se connaît et ils ne l'aiment pas. Il est l'un d'entre eux ! Un homme fier et intelligent, craint par ses collègues autant que par les criminels. Quelques jours plus tard, dès ses blessures guéries, il reprend l'enquête sur laquelle il travaillait avant son accident de fiacre : l'assassinat d'un aristocrate, officier durant la guerre de Crimée qui s'est achevée en 1856.

Monk doit élucider l'affaire pour conserver son poste, et cela sans que personne s'aperçoive qu'il souffre d'amnésie. Pire encore, il ne sait pas qui est un ami, qui est un ennemi, ni pourquoi ! Plus il se plonge dans l'enquête, plus il lui paraît possible qu'il ait tué l'officier lors d'une crise de rage dont le souvenir terrifiant lui revient parfois par bribes. Comment aurait-il pu faire une chose pareille ? Et pourquoi ? Le monstre qu'il recherche n'est-il nul autre que lui-même ?

Petit à petit, il parvient à reconstituer une partie de son passé. Sa conduite a parfois été admirable, parfois regrettable, et, puisqu'il ne

sait rien des raisons qui l'ont motivée, il doit se contenter d'accepter les faits. Il doit se juger comme il jugerait autrui, et vice versa !

Il se fait de nouveaux amis, dont Hester Latterly, une jeune femme qui a été infirmière aux côtés de Florence Nightingale sur les champs de bataille de Crimée. Courageuse et loyale, elle le soutient lorsqu'il est hanté par le doute, sans tolérer les excuses ni l'hypocrisie. Ensemble, ils élucident cette affaire et bien d'autres ensuite. Ils se querellent souvent, mais finissent par s'avouer qu'ils sont tombés amoureux l'un de l'autre et se marient.

Desservi par son caractère difficile et son manque de confiance en lui, Monk est congédié. Trop peu sociable pour travailler avec autrui, il devient détective privé tandis qu'Hester garde son emploi d'infirmière. Ils connaissent des aventures passionnantes, mais ont du mal à joindre les deux bouts. Par conséquent, Monk accepte le poste à responsabilité qu'on lui propose au sein de la brigade fluviale. C'est un travail sûr et bien rémunéré. Encore faut-il le conserver.

Il doit diriger des hommes, ce qui, pour lui, constitue le plus grand des défis. On peut exiger l'obéissance, mais pas la loyauté. Celle-ci s'acquiert en gagnant la confiance de ses subordonnés et celle de ses supérieurs. Monk a beaucoup à apprendre et sait que toute erreur aura un coût, surtout pour les hommes qui sont sous ses ordres. Face à des personnalités aussi excentriques que la sienne, il découvre enfin, douloureusement, les difficultés et les émotions associées au commandement d'autrui.

Sa mémoire ne revient pas, sauf par fragments fugitifs : un visage dans la foule, un air familial. En revanche, son mariage le comble. Hester ouvre une clinique destinée aux femmes qui vivent dans la misère, et plus particulièrement aux prostituées. Monk et elle croient adopter un enfant des rues connu sous le nom de Scuff. En réalité, c'est lui qui les adopte ! À eux trois, ils forment une famille.

L'avocat Oliver Rathbone est l'un de leurs plus proches amis. Il plaide au tribunal dans la plupart des affaires sur lesquelles Monk a enquêté, soit pour la défense, soit pour l'accusation. Ils mènent de nombreuses batailles côte à côte, souvent pour des causes auxquelles ils croient passionnément. Devant un dilemme moral, une question d'éthique, il n'existe pas de solution facile – c'est toujours vrai aujourd'hui !

Le récit que vous êtes sur le point de lire concerne un problème intemporel. Dans quelle mesure a-t-on le droit de procéder à des essais

sur l'être humain dans le but de parvenir à une découverte médicale ? Que signifie un consentement éclairé accordé lorsqu'on est mourant, ou qu'un être aimé est en proie aux pires souffrances ? Sans expérimentation, il n'y aurait aucun progrès scientifique. On déplore de nos jours l'ignorance qui interdisait la dissection des cadavres, mais qu'en est-il des tests de médicaments et de procédures médicales sur les êtres vivants ? Par quel autre moyen découvrir s'ils sont efficaces ou non et quels en sont les effets secondaires ? Combien de gens mourraient si nous ne pouvions avoir recours à l'anesthésie, aux vaccins, à l'insuline, à la transfusion sanguine ? La liste est interminable. Mais sur qui devrait-on tester ces choses-là ? Vous ? Moi ? Votre enfant ?

En admettant qu'on autorise un traitement expérimental sur la base d'un consentement éclairé, qui devrait être habilité à donner ce consentement ? Comment peut-on décider en toute connaissance de cause si la seule autre option est la mort ? Comment jauger l'horreur des effets secondaires éventuels ? Une vie peut-elle jamais être plus importante qu'une autre ?

À quel moment un scientifique devient-il un tourmenteur ? Puis un bourreau ? Comment passe-t-on de Louis Pasteur, de Jonas Salk à, disons, Josef Mengele ? À quel moment cesse-t-on d'être un sauveur pour devenir un criminel, que l'expérience se révèle ou non être un succès ? Combien d'échecs doit-on tolérer ?

Un être aimé peut succomber à une hémorragie sous nos yeux impuissants. Infirmière, Hester discerne les dilemmes de ceux qui sont effrayés, ceux qui souffrent, ceux qui pourraient être sauvés. Il n'est pas facile de sortir indemne du couloir des ténèbres. La peur, la pitié, la vengeance et la condamnation sont autant de menaces à notre intégrité.

Anne PERRY,  
25 mars 2015



# 1

Quand Hester sortit dans le couloir, les flammes des appliques à gaz fixées sur les murs vacillaient, trahissant un courant d'air. Pourtant, à minuit passé, toutes les portes et fenêtres auraient dû être fermées.

La fillette se tenait immobile, les yeux écarquillés, le visage aussi blanc que la chemise de nuit qui lui couvrait tout juste les genoux. Ses jambes étaient minces comme des allumettes, ses pieds nus et poussiéreux. Elle semblait terrifiée.

— Tu es perdue ? demanda Hester gentiment.

Que faisait cette enfant ici, dans cette annexe de l'hôpital naval de Greenwich ? L'établissement tournait le dos à la Tamise, en aval de l'énorme port de Londres et de la cité grouillante au-delà. Était-ce la fille d'une infirmière qui l'avait fait entrer en catimini plutôt que de la laisser seule à la maison ? C'était contraire au règlement. Hester devrait veiller à ce que personne d'autre ne la voie.

— S'il vous plaît, miss, murmura l'enfant d'une voix rauque. Charlie est en train de mourir ! Faut que vous veniez l'aider. S'il vous plaît...

Aucun autre son ne troublait la nuit, aucun bruit de pas ne résonnait alentour. Le Dr Rand ne prendrait son service qu'au petit matin.

La peur de l'enfant était presque palpable.

— S'il vous plaît...

— Où est-il ? demanda Hester à voix basse. Je vais voir ce que je peux faire.

L'enfant déglutit et prit une profonde inspiration.

— Par là. J'ai calé la porte. Il faut qu'on se dépêche. S'il vous plaît...

— J'arrive. Passe devant. Comment t'appelles-tu ?

— Maggie.

La fillette se détourna en hâte, ses pas silencieux sur le dallage glacé.

Hester la suivit dans le couloir, puis le long d'un autre passage moins éclairé. Elle distinguait tout juste devant elle la silhouette menue et blafarde, qui se retournait à intervalles réguliers pour s'assurer qu'elle était toujours là. Elles s'éloignaient des salles où on soignait les marins malades et blessés, en direction des bureaux et des réserves. Hester ne connaissait pas bien les lieux. Elle s'était portée volontaire pour des gardes de nuit afin de rendre service à Jenny Solway, une amie qui avait dû se rendre au chevet d'un parent souffrant. Elles avaient servi ensemble avec Florence Nightingale en Crimée, près de quatorze ans plus tôt. Les expériences partagées sur les épouvantables champs de bataille, dont celui de Balaklava, et à l'hôpital de Sébastopol, avaient forgé des amitiés qui duraient toute une vie, même si on restait des années sans se voir.

Hester rattrapa l'enfant et prit sa petite main froide dans la sienne.

— Où allons-nous ?

— Aider Charlie, répondit Maggie sans tourner la tête.

Elle tirait sur la manche d'Hester.

— Il faut qu'on se dépêche. S'il vous plaît...

Au détour d'un dernier couloir, elles s'arrêtèrent devant une porte dans l'alignement du mur, dépourvue de poignée et presque invisible. Coincé contre le battant, un bout de ficelle renforcé par des nœuds l'empêchait de se refermer tout à fait. Maggie lâcha Hester et glissa ses doigts maigres sous la cordelette.

— Chut...

Elle se faufila à l'intérieur et fit signe à Hester de la suivre.

Dès que celle-ci fut passée, la fillette remit la ficelle en place et referma la porte.

Hester lui emboîta le pas. Elles se trouvaient dans une salle à six lits, plus petite que celles qui abritaient les marins. À la faible lueur des appliques murales, tous semblaient occupés par de petites silhouettes endormies.

— Où sommes-nous ? chuchota Hester.

— C'est là qu'on habite, répondit Maggie. Charlie est là-bas.

Elle reprit la main d'Hester et l'entraîna vers le lit le plus éloigné, du côté de l'entrée principale de la salle. Hester, totalement désorientée, se demanda dans quelle partie de l'hôpital elle se trouvait.

Maggie s'immobilisa à côté d'un enfant au visage livide, qui devait avoir à peu près son âge. Adossé aux oreillers, il tourna légèrement la tête vers elle et essaya de sourire.

— Charlie.

Sa voix tremblait un peu et des larmes roulaient sur ses joues.

— Tout va s'arranger. J'ai amené une infirmière. Elle va te soigner.

— T'aurais pas dû faire ça, murmura-t-il. Tu vas t'attirer des ennuis.

Elle redressa le menton.

— Ça m'est égal, rétorqua-t-elle avant de s'adresser à Hester. Il faut que vous fassiez quelque chose.

Le cœur d'Hester se serra, et elle éprouva un instant de panique. Le jeune garçon semblait au plus mal. Sans doute Maggie avait-elle eu raison de dire qu'il allait mourir. Savait-elle de quoi il souffrait ? Était-il en quarantaine ? Comment obtenir d'un enfant de six ans assez d'information pour déterminer de quelle maladie il était atteint et lui venir en aide ?

En premier lieu, il fallait le rassurer, songea-t-elle, le convaincre de lui faire confiance. Elle fit un pas en avant et se tint près du lit.

— Bonsoir, Charlie, dit-elle d'une voix douce. Dis-moi comment tu te sens. As-tu chaud ? Froid ? Mal au cœur ? Ou quelque part en particulier ?

Il la dévisagea. Son teint était pâle, presque translucide, et les cernes sous ses yeux ressemblaient à des bleus.

— J'ai pas vraiment mal, murmura-t-il. Je suis juste un peu fatigué.

— As-tu vomi ?

— Hier.

— As-tu beaucoup vomi ou juste un peu ?

— Pas mal.

— As-tu mangé depuis ?

Il fit non de la tête.

— As-tu bu quelque chose ? De l'eau ?

Elle se pencha et effleura le front de l'enfant. Il était brûlant, sec au toucher. Elle se tourna vers Maggie qui la fixait, les yeux emplis de peur.

— Peux-tu aller chercher un verre d'eau pour Charlie, s'il te plaît ?

La fillette fit mine de vouloir parler, puis se ravisa et obéit.

— S'il vous plaît, miss, lui dites pas que je vais mourir, supplia Charlie dans un souffle. Elle va avoir trop de peine.

Un nœud soudain se forma dans la gorge d'Hester. Dans son métier, elle avait l'habitude de voir des gens mourir, mais pas des enfants seuls, sans parents pour les réconforter. Ils étaient si jeunes, si désespérés. D'ordinaire, elle disait la vérité aux patients. Si on leur mentait, ils finissaient tôt ou tard par ne plus vous croire et perdaient leur foi en vous. Alors, on avait aussi perdu en grande partie le pouvoir de les aider.

Là, c'était différent.

— Je ne le lui dirai pas, acquiesça-t-elle sans hésiter, en dépit de la gravité de sa promesse. Je n'ai pas l'intention de te laisser mourir si je peux l'empêcher.

— Mais vous veillerez sur elle ? Et sur Mike ? S'il vous plaît ?

Ce n'était pas le moment de tergiverser.

— Oui. C'est toi l'aîné ?

— Oui. J'ai sept ans. Maggie n'en a que six, même si on dirait qu'elle est notre mère.

Il ponctua ses paroles d'un demi-sourire.

— Sais-tu pourquoi tu es à l'hôpital ?

— Non, dit-il en secouant un peu la tête. Ça a quelque chose à voir avec mon sang.

— On te donne des médicaments pour ça ?

— Ils n'arrêtent pas de mettre une grosse aiguille dans mon bras. Ça me fait sacrément mal.

— Vraiment ? Oui, c'est normal. Cette aiguille, elle se termine par un tube en verre ?

Elle songeait à une invention récente d'importance majeure, qu'on appelait une seringue, et qui pouvait transférer des liquides dans la chair – ou, d'ailleurs, en retirer.

L'enfant acquiesça.

— Sais-tu ce qu'il y a dans la partie qui est en verre ?

Il semblait avoir encore pâli. Lorsqu'il répondit, sa voix était à peine audible.

— C'était rouge, comme du sang.

Maggie revint, apportant une tasse pleine. Hester la remercia, prit une gorgée d'eau pour s'assurer qu'elle était buvable, puis passa un bras autour des épaules de Charlie. Ses os saillaient à travers la chemise de nuit. Elle l'aida à se redresser et à boire un peu, très lentement. Quand il eut absorbé tout ce qu'il pouvait prendre, elle le rallongea et lissa les draps avec précaution. Il était épuisé, haletant.

Elle le regarda, craignant que Maggie n'ait vu juste.

S'il mourait, comment allait-elle aider Maggie, qui ne semblait guère mieux portante que lui ? Sans doute était-ce seulement la peur et le besoin de croire qu'elle se rendait utile qui la maintenaient debout, encore que chancelante. Hester n'osait lui suggérer de dormir un peu : si Charlie succombait en son absence, elle se le reprocherait jusqu'à la fin de ses jours. C'était absurde, mais elle croirait qu'elle aurait pu faire quelque chose. À sa place, Hester aurait éprouvé le même sentiment.

— Quel âge a Mike ? demanda-t-elle tout bas.

— Quatre ans. Il ne va pas trop mal. Peut-être que son état va empirer quand il sera plus grand.

— Peut-être pas. Est-ce qu'on lui met des aiguilles dans le bras aussi ?

— Oui.

— Et à toi ?

— Oui. Mais surtout à Charlie. Vous ne pouvez pas l'aider, miss ?

Hester ignorait toujours de quoi ces enfants souffraient. Un remède inapproprié risquait de mener à une tragédie. Et il survenait dans toute maladie un moment où nul ne pouvait plus rien faire. Un jeune enfant ne pouvait subir un « traitement » que jusqu'à un certain point.

— Comment le docteur le soigne-t-il ? Dis-moi tout ce que tu sais, Maggie. Il faut que je fasse ce qui lui convient.

Des larmes jaillirent des yeux de Maggie.

— Il ne fait rien, miss. Il vient et lui enfonce une aiguille dans le bras, et Charlie a sommeil et se sent malade. Il ne bouge plus. Il ne

peut même pas nous parler, à Mike et à moi. S'il vous plaît, miss...

Hester savait que le Dr Rand rentrait chez lui le soir. En revanche, une infirmière principale était censée être de garde toute la nuit. Où était-elle ? Certes, il y avait parfois des urgences que seul un médecin pouvait traiter. Dans ces cas-là, un messenger devait être envoyé le réveiller. Le docteur faisait alors à pied, en courant peut-être, les quelques centaines de mètres qui séparaient son domicile de l'hôpital. Cependant, cet établissement soignait des patients si souffrants ou si grièvement blessés que, souvent, on ne pouvait rien pour eux, hormis atténuer leurs souffrances ou, à tout le moins, ne pas les laisser mourir seuls.

C'était trop souvent à cela que s'étaient limités les soins militaires durant la guerre de Crimée, qui ne remontait pas à si loin. Hester avait dû s'occuper d'hémorragies, de gangrènes, de fièvres galopantes, car des dizaines, des centaines d'hommes avaient été blessés sur les champs de bataille. On manquait de médecins et, en général, de temps aussi. C'était une des raisons pour lesquelles les deux frères Rand, le Dr Magnus et son frère aîné, Hamilton, chimiste de profession, s'étaient réjouis de voir Hester remplacer Jenny Solway. L'expérience qu'elle avait acquise là-bas leur était précieuse.

Où diable était l'infirmière de garde ? Hester n'osait pas quitter Charlie pour se mettre à sa recherche. Était-elle souffrante, elle aussi ? Ou gisait-elle, ivre, quelque part ? Ce genre d'incident était déjà arrivé.

— Sais-tu le nom de sa maladie ? demanda-t-elle à Maggie.

La fillette secoua la tête.

— As-tu la même que lui ?

— Oui.

— Comment le médecin te soigne-t-il ?

Le temps pressait. Dans le lit à côté d'elles, Charlie reposait immobile, blanc comme un linge, et respirait à petits coups. Pourtant, Hester devait apprendre tout ce que Maggie pouvait lui dire avant de tenter d'intervenir. Une erreur serait probablement irréparable.

— Maggie ?

— Il m'a piquée avec une aiguille aussi, dit l'enfant en prenant une profonde inspiration. Ça m'a fait drôlement mal.

— Tu sais, la petite bouteille qui se trouve au bout de l'aiguille ? De quelle couleur était-elle ?

— Je ne voulais pas regarder, et il m'a dit de ne pas le faire, mais j'ai jeté un coup d'œil quand même, très vite. Je crois que c'était du sang.

Un frisson parcourut Hester. Magnus prélevait-il du sang ? Dans quel but ? Hamilton Rand l'analysait-il pour une maladie quelconque ? C'était un chimiste brillant, presque un visionnaire à certains égards. Qu'apprenait-il avec le sang de ces enfants ?

La fillette la dévisageait et attendait, le regard plein d'espoir.

— Va me chercher un autre verre d'eau, s'il te plaît.

Maggie tourna les talons et partit aussitôt, ne demandant pas mieux que de l'aider.

Hester se pencha vers Charlie et remonta doucement la manche de sa chemise. Elle pinça un peu de peau entre l'index et le pouce. La peau vint sans résister, comme s'il n'avait pas de chair sur les os. Enfin, elle avait un point de départ.

— Quand as-tu fait pipi pour la dernière fois ?

Il parut embarrassé.

— Il y a longtemps.

— Est-ce que tu peux ouvrir la bouche, s'il te plaît ?

Il obéit docilement. Hester se pencha et scruta l'intérieur. La peau était pâle, presque sèche, la langue aussi. À présent, elle savait au moins une chose à son sujet : il était déshydraté, et cela seul pouvait se révéler fatal, surtout chez un enfant aussi fluët. Lui donner à boire pouvait le maintenir en vie assez longtemps pour qu'elle en apprenne davantage.

Maggie réapparut, courant si vite qu'elle manqua trébucher. Le verre qu'elle portait était plein à ras bord.

Hester lui sourit et souleva de nouveau Charlie avec précaution, afin qu'il repose contre elle, la tête presque droite. Il ouvrit les yeux, mais ce fut Maggie qu'il regarda. Il lui sourit vaguement avant de retomber dans sa torpeur.

Hester approcha le verre de ses lèvres.

— Bois encore un peu, Charlie, l'encouragea-t-elle. Juste un peu.

Pendant de longues secondes, il ne réagit pas, puis il inclina très légèrement le verre et but une gorgée. Il l'avalait et se mit à tousser. Au bout d'un moment, il en but une deuxième.

Maggie fixait la scène, émerveillée. Hester souffrait pour elle, car il

n'y avait sans doute pas d'espoir, mais elle ne pouvait se résoudre à le lui dire. Les yeux de la fillette brillaient, et elle se concentrait tant sur Charlie que c'était à peine si elle respirait.

Il fallut une demi-heure, mais, une gorgée après l'autre, Charlie vida son verre. Hester éprouvait la sensation de triomphe de qui vient d'escalader une montagne. Elle allongea de nouveau le petit garçon et remonta la couverture sur lui. Immobile, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il s'endormit presque aussitôt.

Maggie souriait jusqu'aux oreilles, trop émue pour parler.

Hester resta. Elle fit lentement le tour de la salle, observant chaque enfant. Tous étaient maigres et avaient mauvaise mine, mais ils paraissaient moins souffrants que Charlie. Même Mike, son jeune frère, dormait paisiblement, et ne fit rien d'autre que se tourner dans son lit quand elle lui effleura le front, puis le bras. On lui aurait donné trois ans plutôt que quatre, ce qui n'avait rien d'étonnant. Les enfants pauvres ou malades étaient souvent chétifs.

Au bout d'une heure, elle réveilla Charlie et, gorgée par gorgée, lui fit boire un autre verre d'eau. Maggie l'aida. Exténuée, elle tenait à peine debout, mais refusait d'aller se coucher. Elle accepta de s'asseoir à côté d'Hester et, enfin, peu avant l'aube, elle se recroquevilla et s'endormit sur les genoux de celle-ci.

Environ une heure plus tard, Hester la déposa dans son lit, et regagna son service afin d'expliquer où elle était et pourquoi. Ensuite, elle revint précautionneusement sur ses pas, cherchant l'infirmière qui aurait dû être de garde.

Elle eut beau inspecter toutes les pièces voisines, réserves, salles de laboratoire, buanderies ou autres, elle ne vit aucun signe de la femme. Soit elle n'était pas venue au travail, soit elle était repartie presque immédiatement. Était-elle malade, paresseuse ? Avait-elle eu une urgence, elle aussi ? Ou avait-elle simplement reçu l'ordre d'aller dans un autre service ? Cela s'était déjà produit.

Troublée et un peu inquiète, Hester retourna voir les enfants, puis, rassurée pour l'instant, grappilla quelques instants de sommeil.

Le matin venu, Charlie était assis dans son lit et se sentait visiblement mieux. Ses yeux étaient encore enfoncés dans leurs orbites, mais sa peau semblait moins sèche, et il était capable de tenir son verre et de boire tout seul.

Maggie, radieuse, écouta sans l'entendre Hester l'avertir que ce n'était peut-être qu'un répit. Elle la fixa d'un air solennel en affirmant



qu'elle comprenait, mais la joie brûlait en elle avec l'éclat d'une flamme. Charlie n'allait pas mourir, et c'était tout ce qui comptait. Mike, réveillé à présent, se cramponnait à la main de sa sœur, et regardait Hester comme si elle était un ange tombé du ciel.

Hester n'insista pas, les laissant savourer leur espoir aussi longtemps qu'il durerait.

Il était encore très tôt. Le ciel pâlisait enfin, et elle devait retourner dans son propre service.

— Laisse-le dormir, conseilla-t-elle à Maggie. Continue à lui donner de l'eau quand il en voudra, mais ne le réveille pas exprès. Et n'oublie pas de boire aussi. S'il veut déjeuner, aide-le à manger. Et vous autres devez manger aussi. C'est compris ?

— Oui, miss, dit Maggie gravement. Vous allez revenir, hein ?

La peur était revenue dans son regard.

— Bien sûr.

Hester se demanda comment elle allait tenir cette promesse. Dès que le Dr Magnus arriverait, elle irait le voir. Cela voulait dire qu'elle devrait rester plus longtemps que prévu à l'hôpital, mais sa famille comprendrait.

L'infirmière en chef O'Neill vint à sa rencontre au moment où elle franchit les portes de la salle. C'était une femme imposante, encore jeune et assez jolie à sa manière. Elle était furieuse et ne tenta pas de le cacher.

— Où diable étiez-vous passée ? lança-t-elle, les mains sur les hanches.

Ses cheveux clairs échappaient à leurs épingles, et elle semblait épuisée. Ses manches étaient remontées de travers, des taches d'eau et de sang maculaient son tablier blanc.

— Il n'y avait que Mary Ann et moi ici ! On ne vous paie pas pour aller dormir dans un coin ! Je me moque pas mal de ce que vous avez fait pendant la journée ! Vous êtes censée être de garde la nuit entière, comme tout le monde.

Le cœur manqua à Hester. Elle savait ce qui tourmentait Sherryll O'Neill. Dans ce service qui accueillait des cas désespérés, il fallait s'attendre à voir mourir des patients, mais elle n'arrivait pas à s'y faire. Chaque décès était une défaite qui la touchait personnellement.

— Nous avons perdu Hodgkins, murmura Hester, devinant le pire. Je suis désolée...

— Non ! riposta Sherryl en cillant furieusement pour refouler les larmes, en vain. Il est encore en vie. Dieu sait pourquoi ! Sûrement pas grâce à vous !

Hester, attendit, perplexe.

— Wilton, lâcha enfin l'infirmière. Son état a brusquement empiré et je n'ai rien pu faire. Vous auriez dû être ici !

L'accusation était grave, mais Hester comprenait. Une mort inattendue était particulièrement douloureuse. Elle vous faisait prendre conscience du peu de contrôle que vous exerciez. En un éclair, la victoire pouvait se muer en défaite. Toutes avaient pensé que Wilton était en train de se rétablir.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle, redoutant la réponse.

— Voulez-vous que je vous le raconte par le menu ? rétorqua Sherryl.

Sa voix était dure. On sentait qu'elle avait du mal à parler, la gorge nouée.

— Il a été pris de douleurs aiguës, d'abord dans le dos, puis sur les côtés et dans les cuisses. Tantôt il était glacé, tantôt en sueur. Son urine était pleine de sang.

Elle fixa Hester, comme si elle continuait désespérément à quêter son aide.

— Je ne savais pas quoi faire ! Il souffrait tellement et il était terrifié. Je n'ai servi à rien. Je n'ai rien pu trouver pour le sauver. Certaines parties de son corps étaient toutes blanches, comme s'il n'avait plus de sang en lui. D'autres étaient rouge foncé, et il pleurait tant il avait mal, le pauvre homme, lui qui était si fort. Seigneur Dieu ! Personne ne devrait mourir ainsi !

Les larmes coulaient sans retenue sur ses joues. Des larmes d'impuissance, dirigées contre la douleur, contre la mort. Des larmes d'épuisement, qui exprimaient le besoin de ne pas être seule.

— Je suis désolée, répéta Hester à voix basse. Je veillais un autre patient. Un enfant. Je l'ai dit à Mary Ann.

— Elle n'est bonne à rien ! lança Sherryl accablée. Elle l'aimait bien et elle pensait qu'il allait survivre après le traitement que le Dr Rand lui a administré hier. Il... il était si plein d'espoir quand il est revenu.

Elle se tut brusquement, incapable de se maîtriser plus longtemps.

— Saviez-vous qu'il y avait des enfants dans cet hôpital ?

Alors même qu'Hester prononçait ces mots, elle s'interrogea : était-il sage d'en parler ?

Sherryl ouvrit des yeux ronds.

— Que voulez-vous dire ? Où ? Il n'y a pas d'enfants ici ! Seulement des soldats et des marins.

L'incrédulité se lisait sur ses traits.

— Si, il y en a. J'ai trouvé une fillette qui errait dans un des couloirs. Elle cherchait de l'aide. Elle a environ six ans et son frère allait très mal. Je l'ai accompagnée. C'est là que j'étais.

Sherryl écarquilla les yeux de nouveau.

— Il a survécu à la nuit, mais je ne sais pas si ça va servir à quelque chose. Il était très faible.

— C'est un enfant aussi ?

— Il a sept ans. Je ne pouvais pas la laisser seule le regarder mourir...

L'indécision traversa brièvement le visage de Sherryl, puis elle décida de la croire.

— De toute façon, vous n'auriez rien pu faire ici, admit-elle, avant de se détourner pour essuyer ses larmes avec le coin de son tablier.

Hester hésita, ne sachant que dire, comprenant sincèrement son sentiment d'impuissance. Elle s'interrogeait sur chacun de ses gestes, chacune de ses décisions, songeait à ce qui aurait pu être tenté, revivait l'horreur de cette mort. Tout être humain doué de compassion en passait par là.

Sherryl O'Neill n'était pas quelqu'un qui se livrait facilement. Leur première vraie conversation avait eu lieu lorsque Hester l'avait interrogée sur les origines de son prénom, qu'elle n'avait jamais entendu auparavant. Sherryl lui avait expliqué qu'il venait de France. Ses parents avaient visité ce pays et n'avaient jamais oublié sa beauté. Lorsque leur fille était née, le prénom projeté, « Rose », avait été remplacé par une version anglicisée du français « chérie », qu'elle s'était efforcée de mériter depuis lors.

Hester, qui, pour sa part, s'était toujours trouvée quelconque d'apparence, avait compris ce qu'elle voulait dire. Ça n'avait pas tout à fait été le début d'une amitié, mais elles étaient plus que de simples connaissances.

Sachant à quelle heure le Dr Magnus Rand arrivait à l'hôpital, Hester alla lui parler de Charlie avant qu'il commence ses visites. Son cabinet, en façade du bâtiment, était une pièce imposante, où trônait un vaste bureau en chêne ainsi que deux tables couvertes de documents et d'instruments, comme s'il avait constamment un travail en cours.

Deux des murs étaient occupés par des rayonnages pleins de livres, qui, au premier coup d'œil, semblaient traiter de tous les sujets imaginables. En parcourant les titres, Hester avait été impressionnée par l'étendue et la variété de ses centres d'intérêt, toujours liés de près ou de loin à la médecine. Il y avait des études datant de la Grèce antique, des ouvrages rédigés par des Arabes et des Juifs, de grands hommes tels que Maimonide. Ensuite venaient des traités d'herboristerie du Moyen Âge, jusqu'à des ouvrages modernes détaillant les dernières découvertes en anatomie et en physiologie. Harvey, qui avait décrit la circulation du sang, était à l'évidence un de ses héros.

Magnus Rand avait quelques années de moins que son frère et lui ressemblait assez. Cependant, ses traits étaient moins décidés et, contrairement à Hamilton, il était doté d'une abondante crinière de cheveux clairs qu'il avait bien du mal à maîtriser.

Il leva la tête quand Hester frappa à la porte.

— Ah ! Entrez, Mrs. Monk.

Son expression était douce, mais ses yeux bleus étaient perçants, intéressés.

— Comment la nuit s'est-elle passée ?

Elle s'approcha du bureau et alors seulement s'aperçut qu'Hamilton Rand était présent, lui aussi. Plus âgé, il avait un visage plus mince et plus ridé, une chevelure plus clairsemée. Ses yeux, d'une couleur indéfinissable, exprimaient une vive intelligence. Il l'observait sans rien dire. Il ne la connaissait guère et, apparemment, ne jugeait pas nécessaire de la saluer.

Il n'y avait pas d'échappatoire possible. Hester sentit la rougeur monter à ses joues. Si elle avait la conviction de s'être bien conduite, elle n'était pas du tout sûre que ses interlocuteurs voient les choses ainsi. Ils avaient dû apprendre la mort de Wilton. Perdre un patient était toujours une sorte d'échec, et ils ne s'étaient pas attendus à ce décès.

Elle leur répéta exactement ce que disaient ses propres notes,

jusqu'au moment où elle était sortie dans le couloir, en quête de papier pour continuer à rédiger son rapport.

— Wilton était fébrile ? Et ensuite ? demanda Magnus.

— À quelle heure cela s'est-il produit, Mrs. Monk ? coupa Hamilton, sans prêter attention à son frère. Soyez précise, je vous prie.

— À minuit dix, il s'est empêtré dans ses draps et a commencé à s'agiter, répondit Hester, habituée à sa brusquerie.

Il cherchait des raisons dans les détails et elle le comprenait. Il savait que les gens généralisaient alors qu'il avait besoin d'exactitude.

— Était-il réveillé, Mrs. Monk ? Pouvait-il focaliser son regard ?

— Il avait les yeux ouverts, mais il ne pouvait focaliser son regard que par moments. Moins de la moitié du temps, à mon avis.

— Qu'avez-vous fait pour le soulager ? s'enquit Magnus, reprenant le contrôle de la conversation, après avoir quêté du regard l'accord de son frère. Et comment a-t-il réagi ?

— Je l'ai bordé de nouveau, après quoi je l'ai épongé à l'eau fraîche pour faire baisser la fièvre. D'abord, il a bien réagi. Il s'est apaisé et a parlé très lucidement pendant quelques minutes, peut-être près de dix. Il s'est rendormi, et je suis allée voir d'autres patients.

— Et ensuite ? insista Hamilton en faisant un pas en avant.

— Je me suis occupée de Latimer...

Hamilton l'interrompit d'un geste abrupt.

— Il ne nous intéresse pas pour le moment, Mrs. Monk. Concentrez-vous sur le sujet, s'il vous plaît.

— Tu lui as demandé ce qu'elle avait fait, Hamilton, lui fit remarquer Magnus.

Hester savait qu'il était intervenu par gentillesse, néanmoins elle trouva un peu condescendant ce besoin de la défendre. Magnus était-il si accoutumé aux manières abruptes de son aîné qu'il essayait machinalement de les compenser ?

Hamilton eut un haussement d'épaules irrité.

— Je sais ce que j'ai dit, Magnus. Cette femme peut se débrouiller seule. Bon sang, venez-en au but ! Wilton aurait pu survivre !

Il pivota de nouveau vers elle, ses yeux braqués sur les siens.

— Comment est-il mort ? Des détails, allons !

Hester prit une inspiration.

— Je l'ignore, monsieur. Vous devrez poser la question à Miss O'Neill. Quand je...

— Quoi ? explosa Hamilton, cramoisi. Où diable étiez-vous ? Je ne vous paie pas pour...

Magnus tendit la main et saisit le bras de son frère. Hester vit ses jointures blanchies par l'effort, les plis dans la manche de son costume.

— Laisse-la s'expliquer, Hamilton. Elle doit satisfaire des besoins naturels de temps à autre.

Hester se sentit absurdement rougir.

Hamilton se dégagea et Magnus n'insista pas. Il avait exprimé son opinion.

— Eh bien ? reprit Hamilton, fixant Hester comme s'il voulait lire dans ses pensées.

Elle se redressa, soutenant son regard.

— J'ai trouvé dans le couloir une petite fille âgée de six ou sept ans environ. Elle était bouleversée et m'a dit que son frère était mourant.

— Quoi ?

Visiblement alarmé, Magnus se tourna vers son frère. Celui-ci l'ignora, gardant les yeux rivés sur ceux d'Hester.

— Et qu'avez-vous fait, Mrs. Monk ? demanda-t-il, détachant chaque syllabe avec soin.

— Je l'ai accompagnée pour voir si je pouvais l'aider. De fait, je pense qu'elle disait la vérité...

Le visage blême, Magnus se leva à demi.

Hamilton prit une profonde inspiration.

— Et l'infirmière, Mrs. comment s'appelle-t-elle ? grommela-t-il entre ses dents. Mrs. Gilmore ?

— Je ne sais pas. Dès que j'en ai eu le temps, je l'ai cherchée. Je ne l'ai jamais trouvée.

Hamilton lâcha un juron rageur.

— C'était précisément ce que j'étais venue vous dire, Dr Rand. J'ai dû rester m'occuper de cet enfant, Charlie.

— Et il... il est encore en vie ?

Magnus semblait se cramponner à ses paroles, l'espoir revenant sur

ses traits.

— Oui, Dr Rand. Il est faible, mais son état s'améliore.

Hamilton se pencha en avant.

— Qu'avez-vous fait pour lui ? Dites-le-moi précisément, et comment il a réagi.

Hester fut soudain reportée en arrière, à l'époque où elle était infirmière en Crimée. Elle avait entendu des généraux donner des ordres aux soldats sur un ton similaire, parfois pour les envoyer à la mort. Elle s'obligea à refouler cette pensée. Hamilton Rand se rappellerait chaque mot qu'elle prononcerait ou qu'elle omettrait.

— J'ai demandé à la petite fille, Maggie, ce qu'elle savait de sa maladie, commença-t-elle.

— Et que vous a-t-elle dit ? coupa Hamilton d'une voix cassante.

— Très peu de chose, sinon que vous utilisiez un instrument qui, d'après sa description, était une seringue.

— Continuez ! Continuez !

Elle n'allait pas se laisser bousculer. C'était Charlie qui comptait, et les autres enfants. Pas l'opinion qu'Hamilton Rand avait d'elle.

— Il était immobile, respirait à petits coups et ne semblait pas avoir conscience de notre présence. Je lui ai pincé la peau pour voir si elle se détachait facilement de la chair et déterminer s'il manquait de fluides. Il avait vomi récemment et n'avait pas uriné depuis un certain temps. Il était sévèrement déshydraté. J'ai envoyé la petite chercher de l'eau et je lui ai fait boire quelques gorgées aussi souvent qu'il en voulait. Au total, il a bu quatre verres d'eau jusqu'à ce matin.

Elle soutint calmement le regard de Rand. Elle n'avait pas peur de lui. Plutôt, elle était en colère qu'il ait laissé cette situation se produire.

Il souffla lentement, les lèvres pincées.

— Eh bien, dit-il d'un ton presque neutre. Vous avez fait preuve d'initiative.

Enfin, il se tourna vers Magnus.

— Cela explique son absence de manière satisfaisante.

— Bien sûr que oui ! rétorqua Magnus. Merci, Mrs. Monk. Nous vous en savons gré. Nous allons nous occuper de cette affaire et demander un rapport complet sur ce pauvre Wilton à Miss O'Neill. Nous avons eu de grands espoirs de le sauver.

Il s'adressa à son frère.

— Hamilton, penses-tu...

— Non, répondit ce dernier aussitôt. Pas encore. Ce ne serait pas sage. Je dois te parler.

Il agita légèrement la main sans regarder Hester.

— Vous pouvez disposer, Mrs. Monk.

Hester brûlait d'en savoir davantage, mais Hamilton l'avait déjà oubliée. Il ramassait une pile de papiers sur le bureau comme si elle n'était plus là.

— Magnus, je pense que nous devrions envisager cela. Je suppose que tu l'as déjà lu ?

Hester s'en alla, referma la porte derrière elle, et, les épaules droites et la tête haute, enfila le couloir qui menait au vestibule et à la sortie. Elle se sentait irritée, mais c'était une affaire d'amour-propre qui n'avait pas la moindre importance. Ce qui comptait, c'étaient les hommes qu'elle soignait... et Charlie, et dans l'immédiat, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir.



## 2

Monk était assis à son bureau, au commissariat de la brigade fluviale de Wapping. Les bruits du fleuve lui parvenaient étouffés : le murmure de la marée montante, les vaguelettes lapant les marches du quai. Par moments, on entendait des mariniers qui s'appelaient, le claquement métallique d'une chaîne qu'on enroulait autour d'un treuil, les mouettes qui se disputaient leur pitance.

Le soleil entrait par la porte ouverte, formant des flaques claires sur le plancher, le bureau, et soulignant la pâleur d'Orme, son visage fatigué, ses cheveux plus blancs que quelques mois auparavant.

Orme avait servi toute sa vie dans la brigade fluviale et approchait de ses soixante-dix ans. Il avait été le mentor de Monk dès son arrivée, celui qui lui avait appris les ficelles du métier, sans lui donner de leçons et sans le critiquer, surtout pas devant les hommes.

C'était Orme qui l'avait tiré d'affaire lors des rares fois où il avait commis de sérieuses erreurs, sans jamais y faire allusion par la suite. Cependant, il commençait à être las. Il n'avait pas besoin de dire à Monk qu'il voulait prendre sa retraite ; son désir se devinait au ton de sa voix, à la raideur de ses gestes lorsqu'il gravissait l'escalier, à la mention fréquente de sa fille et de sa nouvelle petite-fille. Discrètement, à sa manière, il était très fier d'elles.

— Laker est de retour ? demanda Monk.

— Oui, monsieur.

— Envoyez-le-moi.

Orme acquiesça et sortit sans rien dire.

Un instant plus tard, la porte se rouvrit et Laker entra. Il se tenait presque au garde-à-vous, impassible en face de Monk. Âgé d'un peu plus de trente ans, il ne lui ressemblait en rien. Il avait le teint pâle, des yeux d'un bleu perçant et des cheveux couleur de lin, blondis par le soleil. Indéniablement séduisant, il avait conscience de son charme.

Monk était à la fois amusé et mal à l'aise. L'arrogance silencieuse de Laker lui rappelait l'homme qu'il avait été avant l'accident qui l'avait privé de sa mémoire, ne lui laissant que des bribes de souvenirs troublants. Les gens l'avaient décrit avec précisément les mots qu'il aurait utilisés pour définir Laker. Il avait possédé le même sens de la repartie, la même assurance, avant que cette amnésie totale l'amène à douter de lui.

Oui, il se reconnaissait en Laker. Insolent, souvent drôle, ce dernier était aussi capable d'apprécier une situation dans son ensemble alors que certains de ses collègues, à l'esprit moins vif que le sien, n'en discernaient qu'un aspect.

— Oui, monsieur ? demanda-t-il, poliment mais sans déférence.

Monk se cala légèrement dans son fauteuil et leva les yeux vers lui.

— Qu'avez-vous trouvé dans l'entrepôt de Mr. Derby ? Y avait-il des fusils ?

— Oui, monsieur.

Rien n'avait changé dans l'attitude de Laker.

— Eh bien ?

— Nous n'en avons trouvé qu'un, monsieur, mais très beau, d'excellente qualité. Avec une arme pareille, un bon tireur pourrait probablement faire mouche de l'autre côté du fleuve sans difficulté. Le mécanisme glissait comme de la soie. Pas la moindre marque dessus. Je suppose que c'était un échantillon, monsieur. Mais il avait servi.

— Des documents ? demanda Monk sans grand espoir.

Derby était trop habile pour laisser des preuves derrière lui. C'était un des meilleurs contrebandiers d'Europe, mais, pour autant que Monk le sût, un novice, ou presque, en matière de trafic d'armes. D'ordinaire, il s'en tenait au cognac et au tabac.

— Oui, monsieur. À les lire, il transportait les marchandises habituelles qu'il est censé importer, de l'orfèvrerie de Tolède, des bois exotiques. Tant de caisses d'objets en ébène, tant d'épées et d'assiettes gravées, etc. Le poids était sûrement à peu près le même.

— Il y avait des dates, des quantités, des sommes d'argent ?

— Oui, monsieur. Et quelques autres informations intéressantes, ajouta l'agent avec un sourire de satisfaction.

— Ne me forcez pas à vous tirer les vers du nez, Laker, rétorqua Monk, impatient.

Celui-là eut un petit haussement d'épaules et redevint grave.

— Je crois qu'il a un douanier à sa solde, monsieur.

Monk frissonna. Il savait que ce genre de corruption existait et qu'il devrait y faire face tôt ou tard, mais cette perspective l'inquiétait particulièrement, lui qui était si peu sûr de son passé.

L'accident de fiacre qu'il avait eu juste avant de rencontrer Hester, un peu plus d'une décennie plus tôt, ne lui avait pas laissé de séquelles physiques à long terme. En revanche, il n'avait jamais recouvré la mémoire. Seuls des fragments de souvenirs lui revenaient de temps à autre, et ce qu'il avait découvert à son sujet n'était pas toujours plaisant. Il ne se remémorait ni tous ses amis ni tous ses ennemis, tant s'en fallait. Autrefois, il avait été membre de la police métropolitaine. Il connaissait les docks. Parfois, lorsqu'il débouchait au coin d'une rue, il découvrait avec un choc une scène familière ou une odeur qui éveillait en lui une soudaine émotion.

Sa pire crainte était qu'un ennemi oublié se souvienne de lui. Les vieilles dettes attendaient parfois longtemps. Monk avait élucidé nombre d'affaires. S'il pouvait se pencher sur ces enquêtes de nouveau, approuverait-il les méthodes qu'il avait utilisées ?

Il rencontra le regard de Laker.

— Je suppose que vous avez des preuves de ce que vous avancez, qu'il ne s'agit pas seulement de rumeurs ?

— Oui, monsieur. Il y a des faits, des chiffres, des éléments qui ne concordent pas. J'ai deux ou trois suspects en tête, mais je ne sais pas duquel il s'agit.

— Bien. Rédigez-moi un rapport.

— Je m'en souviendrai, monsieur...

— Vous rédigerez aussi un rapport, insista Monk calmement. Je tiens à garder des traces écrites de cette affaire. Merci. Ce sera tout.

Le jeune homme fit mine de partir.

— Laker !

— Oui, monsieur ?

— Pour les jours à venir, vous remonterez le fleuve au lieu de le descendre.

— Mais je pourrais découvrir d'autres indices, monsieur. J'ai...

— Quelqu'un risque de se souvenir de vous. Si vous tenez à rester dans la brigade fluviale, vous devez obéir aux ordres.

Laker accusa le coup.

— Bien, monsieur.

Monk termina ses paperasses, les rangea et sortit sur le quai. L'après-midi touchait à sa fin et, justement, Hooper, de retour de patrouille, gravissait les marches. Par le passé, Monk aurait discuté avec Orme d'abord de ce problème de corruption, mais il était temps qu'il permette à Hooper de jouer un rôle plus actif. Quand Orme partirait, il faudrait qu'il le remplace. Hooper devrait se battre à ses côtés, veiller sur lui et risquer sa vie pour le sauver.

Certes, il ne le dorloterait pas comme Orme l'avait fait. Son jugement était plus critique. Il ne possédait pas la même douceur – ou peut-être que si, mais il n'y céderait pas, contrairement à Orme, qui s'y sentait autorisé par l'âge, par l'époque en plein bouleversement, et par le déclin de ses propres forces. Sans s'attendre à ce que son supérieur soit irréprochable, Hooper exigerait de lui qu'il tire la leçon de ses erreurs et qu'il ne les réitère pas, et qu'il fasse toujours passer l'intérêt de ses hommes avant le sien.

Un jour, Monk devrait parler à Hooper de son amnésie. À l'époque, il était accusé d'un meurtre atroce, tout semblait l'accabler et il s'était cru coupable. Sans la foi d'Hester en lui, alors qu'ils venaient tout juste de se rencontrer, il n'aurait jamais eu le courage de se battre pour prouver son innocence. C'était elle qui avait lutté pour parvenir à la vérité, et non lui !

Hooper devinait-il ces ombres tapies dans son passé ? Un jour, ils en parleraient. Pas maintenant. La satisfaction, le respect apparent sur le visage d'Hooper ne devaient pas être mis en péril pour le moment, à moins que ce ne fût absolument nécessaire.

— Laker m'a fourni un rapport assez clair, annonça-t-il à voix basse, bien qu'il n'y eût personne à proximité. Derby a un échantillon d'un très bon fusil. D'après les papiers, sa cargaison ne va pas tarder à arriver.

Hooper attendit, devinant à ses traits que ce n'était pas tout.

— Mais Laker pense qu'il a un complice parmi les douaniers. L'opération ne va pas être aussi simple qu'on le croyait.

Son subordonné acquiesça lentement, sans paraître surpris.

— En avez-vous parlé à Mr. Orme, monsieur ?

— Non.

Monk ne savait comment expliquer sa réticence à impliquer Orme

sans le dépouiller d'une partie de sa dignité aux yeux d'Hooper.

— Rien n'est encore certain, continua-t-il. L'idée qu'un employé des douanes puisse être de mèche avec les trafiquants me déplaît.

— Vous devrez le lui dire, monsieur, murmura Hooper, de la voix tranquille qui était la sienne. Il aura peut-être des idées.

— Je sais.

Il contempla la rive sud, encore baignée de soleil. À cette saison, il faisait jour jusqu'à près de dix heures du soir, surtout sur l'eau, qui reflétait la lumière.

— Je vais faire un tour à pied. Ça m'aidera à réfléchir. À demain.

— Oui, monsieur, répondit Hooper tout doucement. Bonne nuit.

Quand le bac accosta à Greenwich, Scuff attendait sur le quai. Il avait grandi de près de trente centimètres au cours des trois ans qui s'étaient écoulés depuis que Monk l'avait adopté. Ou plus exactement, depuis qu'il avait adopté Monk. De toute façon, à onze ans ou à peu près, il s'était estimé en âge de se passer de parents !

À l'époque, Monk débutait sur le fleuve et ignorait tout des usages de la vie qui grouillait sur ses rives. Pour survivre, sans parler de résoudre le moindre crime, il devait apprendre à les connaître. Scuff, habitué dès sa petite enfance à se débrouiller sur les docks, avait trouvé naturel de garder l'œil sur lui, de faire son éducation et de lui donner un coup de main à l'occasion.

Il avait toujours eu de l'affection pour Monk. Avec Hester, c'était autre chose. Il était trop grand pour être materné et, d'ailleurs, il avait déjà une mère, même s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Il avait environ sept ans quand elle s'était remariée. Elle avait eu d'autres enfants, et Scuff avait compris qu'il n'y avait plus de place pour lui au foyer.

Au début, il s'était méfié d'Hester. Elle était bizarre, elle ne ressemblait à aucune des femmes qu'il connaissait. Elle lui avait d'abord paru si forte qu'elle l'intimidait. Elle savait des choses que personne ne savait, sur la médecine et le gouvernement. Il était presque prêt à s'avouer qu'à certains égards il l'aimait encore plus que Monk. C'était un sentiment différent, une source de paix dont la cause lui échappait.

Il se leva en voyant Monk. Bien que souriant, ce dernier avait l'air fatigué, ce qui était dommage parce que Scuff avait à lui parler, et

qu'il ne voulait pas remettre cette conversation à plus tard. Il avait dû rassembler tout son courage pour se décider. Il avait préparé ses mots, ils étaient sur le bout de sa langue, mais ils étaient trop nombreux pour le court trajet qui les séparait de la maison de Monk, devenue celle de Scuff à présent, exactement comme s'il y était né. Même si parfois il se réveillait dans la nuit et restait immobile à savourer l'espace et la propreté de sa chambre, puis se levait et touchait les objets pour s'assurer qu'ils étaient réels.

— Tu veux marcher un peu ? proposa-t-il avec espoir. Le dîner n'est pas encore prêt.

Monk n'hésita qu'une seconde avant d'acquiescer.

Ils partirent vers l'est, longeant la rive qui menait à l'estuaire, et, en fin de compte, à la mer. Ils cheminèrent en contemplant le fleuve, l'artère la plus longue de Londres, empruntée par les navires pour se rendre au plus grand port du monde.

Au bout d'un moment, ils s'arrêtèrent pour observer un trois-mâts aux voiles à demi baissées.

— Je me demande d'où il vient, murmura Scuff, fasciné.

Dans son imagination défilaient des contrées dont Monk lui avait parlé : l'Afrique, la Chine, l'Australie, l'Égypte – autant de noms qui, telles des incantations magiques, éveillaient des visions merveilleuses.

Monk sourit.

— D'Inde, peut-être ? suggéra-t-il, comme s'il avait deviné que Scuff n'avait pas songé à cette possibilité.

— Tu y es déjà allé ?

— Non ! Et toi, aimerais-tu y aller ?

— Pas encore. J'aime bien être ici... pour l'instant.

Ils se remirent à marcher.

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse ? demanda Monk tout bas.

Un chapelet de péniches les dépassa, suivi d'un charbonnier lourdement chargé.

Scuff cherchait comment annoncer sa décision. Il n'était pas du tout sûr de ce que Monk allait en penser. Serait-il déçu, voire en colère ? Scuff lui lança un regard furtif et son cœur se serra. À l'évidence, Monk était déjà préoccupé. Le moment était mal choisi pour parler de son avenir. Pourtant, il faudrait bien qu'il lui en parle tôt ou tard, et il y aurait toujours d'autres choses qui comptaient. Tant

pis s'il ne trouvait pas les mots justes. Il prit une inspiration et se retourna vers Monk, mais se ravisa en lisant l'anxiété sur ses traits.

— Il s'est passé quelque chose ?

D'abord stupéfait, Monk lui adressa un sourire de regret.

— C'est aussi évident que ça ?

— Oui.

L'expression de Monk s'altéra légèrement et Scuff comprit qu'il aurait préféré qu'on ne lise pas si facilement en lui. Eh bien, il faudrait qu'il s'en accommode. Scuff avait toujours senti quand il était troublé, même s'il se trompait souvent quant à la cause de son malaise. Cette fois, il devina juste.

— Mr. Orme va s'arrêter de travailler ?

Monk soupira.

— Oui, je crois.

Scuff donna un coup de pied dans un petit caillou qui ricocha sur le sentier.

— Ne t'inquiète pas. Mr. Hooper sera là.

Il avait dit cela pour le réconforter, mais aussi avec conviction et un respect considérable. Il se remémora Hooper arrivant à Paradise Row gravement blessé après être allé se battre à la place de Monk. Hester l'avait fait asseoir sur une chaise de cuisine, s'était efforcée d'arrêter le sang à l'aide de toutes les serviettes qu'elle avait pu trouver, puis avait recousu la plaie. La douleur avait dû être épouvantable, pourtant Hooper n'avait pas bronché. Ç'avait été un moment éprouvant, dont Scuff ne désirait pas vraiment se souvenir, sauf pour penser que, s'ils avaient surmonté cette épreuve-là, ils pourraient surmonter n'importe quoi.

— Oui, il sera là, répéta-t-il d'un ton convaincu.

— Je sais.

La main de Monk effleura l'épaule de Scuff, puis se retira.

Scuff ne pouvait plus reculer.

— J'ai quelque chose à te dire.

Il jeta un coup d'œil à Monk et le vit acquiescer, attendre.

— J'ai réfléchi, commença Scuff. J'en suis venu à me plaire à l'école. Y a des trucs qui m'intéressent pas, mais la plupart, si.

Comment pouvait-il annoncer la suite ? C'était cela qui allait peut-

être contrarier Monk... le contrarier beaucoup.

— Tant mieux, répondit Monk, visiblement surpris. Et depuis quand ?

Maintenant, le moment était venu de le lui dire. Scuff inspira à fond, mais les mots le désertèrent. Il haussa les épaules.

— Quand je suis arrivé à lire sans avoir trop de mal, je suppose. Ça a commencé à prendre du sens. Quand je me suis rendu compte que je pouvais faire les opérations sans y penser.

— C'est comme ça que ça devrait être. Apprendre peut être un plaisir.

— Ouais.

Il avait su que ce ne serait pas un moment facile à passer, mais maintenant qu'il était en plein milieu, c'était bien plus dur qu'il ne l'aurait cru. Comment allait-il s'en remettre si Monk était en colère ou, pire encore, peiné ?

Ils firent une cinquantaine de mètres en silence. Au-dessous d'eux, la marée montante recouvrait les marches, emplissait des creux dans la vase et tourbillonnait vers l'amont, apportant avec elle des débris à la dérive. Une nouvelle série de péniches passa, les mariniers évoluant avec des gestes fluides et gracieux à la poupe, toujours sur le qui-vive.

— Pourquoi en parles-tu maintenant ? demanda enfin Monk.

Plus moyen de noyer le poisson à présent. Scuff serra les dents et se jeta à l'eau.

— Je voudrais faire de la médecine, comme Hester. Être un docteur ou un infirmier, ou quelque chose comme ça, avoua-t-il, déglutissant avec difficulté. Excuse-moi, mais c'est ça que je veux faire.

Il y eut un moment de silence, que seuls venaient rompre les cris des mouettes qui tournoyaient et faisaient des piqués au-dessus d'eux.

— Tu en es sûr ? Ce n'est pas un métier de tout repos, tu sais.

Il était inquiet, Scuff l'entendait dans sa voix. Il regrettait d'avoir parlé, mais il était trop tard.

— Ouais.

— Hester est au courant ?

Scuff fut complètement décontenancé. Monk pensait-il qu'il l'aurait dit à Hester avant lui ?

— Non ! répondit-il farouchement. Bien sûr que non !



— Voudrais-tu que je le lui dise ?

Scuff s'arrêta net et se tourna vers lui.

— Tu veux bien ? demanda-t-il, le souffle coupé.

— Si tu m'expliques pourquoi.

— Pourquoi ?

— Oui. Pourquoi veux-tu être docteur ?

Scuff se sentit gêné. Il avait visé trop haut.

— Je ne crois pas pouvoir être docteur. Je suis pas la personne qu'il faut pour ça.

— Crow l'est bien, lui, rappela Monk.

Crow soignait les pauvres. Très compétent et extraordinairement dévoué, il ne possédait cependant aucune qualification officielle.

— Mais Crow est...

Il s'interrompit, ne sachant comment terminer. Il n'aurait pas dû entamer cette conversation. Il était ridicule, il avait vu bien trop haut.

— Crow est quelqu'un qui te ressemble beaucoup, acheva Monk à sa place. Peut-être que travailler pour lui serait un bon début... si c'est ce que tu souhaites vraiment et qu'il veuille bien de toi ?

Scuff regarda Monk, puis détourna les yeux.

— Tu crois qu'il me prendrait ?

Aussitôt, il regretta d'avoir posé la question. Il avait trop peur d'entendre la réponse. Ça faisait mal quand on voulait quelque chose de toutes ses forces.

— Pourquoi veux-tu être docteur ? répéta Monk.

Scuff hésita, redoutant de paraître stupide.

— Tu ne le sais pas ?

— Si, évidemment !

— Alors, dis-le-moi. Je ne vais pas être le seul à te le demander.

Non, mais c'était son opinion qui comptait le plus.

— Parce que j'aime ce qu'ils font, Hester et Crow. Ils voient les douleurs que les gens ne peuvent pas soigner tout seuls et ils s'en occupent, et ils essaient de les guérir. C'est difficile, et des fois ils n'y arrivent pas, mais au moins, les gens se sentent moins seuls et moins effrayés, ils n'ont plus l'impression que tout le monde est indifférent. Ils traitent tout le monde pareil. Ça... ça nous rend tous égaux, en un

sens, parce qu'une fois déshabillés, lavés et propres, on se ressemble tous, hein.

L'air songeur, Monk ne répondit pas. Ils revenaient lentement sur leurs pas maintenant.

Scuff éprouva le besoin de poursuivre. Il ne pouvait supporter qu'ils restent silencieux tous les deux.

— Je sais que c'est difficile, et qu'il faut étudier beaucoup et travailler très dur. Mais il faut faire ça pour la plupart des métiers. Et c'est beau, en un sens... de voir comment tout marche ensemble, et que ça donne quelqu'un de vivant, avec des mains et des pieds, et des sentiments à l'intérieur.

— C'est merveilleux, acquiesça Monk. Et je crois que c'est une bonne raison de vouloir faire ce métier, la meilleure, en fait. Préfères-tu l'expliquer à Hester toi-même ?

Scuff ne voulait pas avouer ses sentiments à Hester. Ils étaient trop précieux à ses yeux, et il était très gêné de s'imaginer capable de marcher sur ses traces. Pourtant, il en avait tellement envie qu'il se refusait à renoncer.

Il secoua la tête.

Monk posa brièvement la main sur son épaule.

— Alors, je le ferai, promit-il.

C'était terminé, du moins pour le moment. Scuff aurait pu pleurer de soulagement. Mais cela aurait fait de lui un bébé, et il était bien trop grand pour ça.

Le lendemain matin, Monk entendit Hester rentrer après sa garde de nuit. Il était encore très tôt et, à en juger par la lenteur de ses pas, elle était exténuée. Il avait déjà essayé de la dissuader d'effectuer ce travail, lui faisant remarquer qu'elle n'avait pas besoin de s'imposer de tels horaires. Elle avait répondu avec un sourire triste que c'étaient ses patients qui avaient besoin d'elle. Et que cet arrangement était temporaire. Dès que Jenny Solway reviendrait, très bientôt, ce serait terminé.

Il se redressa dans le lit, enfila une veste par-dessus sa chemise et descendit.

Elle était debout au milieu de la cuisine. Seule la petite applique à gaz qu'il avait laissée à son intention était allumée, si bien que les poêles et casseroles alignées contre le mur du fond demeuraient dans

l'ombre.

La bouilloire à la main, elle se retourna et le regarda, contrite.

— Pardon, je ne voulais pas faire de bruit.

Elle lui sourit.

— Il n'est pas encore six heures. Tu peux retourner te coucher...

Il lui prit la bouilloire et la posa sur le fourneau, ouvrit celui-ci et remua les braises, mais il chauffait déjà.

— Je l'ai fait, murmura-t-elle. C'est sûrement cela qui t'a réveillé.

— Tu as faim ?

Elle semblait pâle et ses yeux étaient cernés. Il devina qu'elle avait perdu un autre patient cette nuit-là, le second en deux jours. Il savait qu'elle exerçait le métier le plus important du monde, il aurait seulement préféré qu'elle n'ait pas à porter ce fardeau.

— Pas trop... dit-elle, s'efforçant d'être à la fois franche et gentille.

Au lieu de chercher à discuter, il alla droit au garde-manger, en rapporta une petite part de cake qu'il coupa en deux et se mit en devoir de faire du thé. Il ne lui demanda pas comment s'était déroulée sa nuit. Instinctivement, il savait déjà, exactement comme elle devinait son sentiment d'impuissance quand il avait connu une journée tragique.

Il lui répugnait d'ajouter à ses soucis, mais il avait promis à Scuff qu'il lui parlerait et il n'aurait pas d'autre occasion. Il détestait la voir si peu, ne partager que quelques instants ici et là, trop rarement en tête-à-tête.

Il attendit qu'elle ait mangé son cake et bu un peu de thé pour lui relater sa conversation avec Scuff.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle, un pli anxieux sur le front. Il ne le fait pas juste pour me faire plaisir ?

— Il y a peut-être un peu de ça, admit Monk. Il veut que nous soyons fiers de lui.

Il sourit.

— Et il avait peur de me faire de la peine parce qu'il ne veut pas entrer dans la brigade fluviale.

— Tu es peiné ? demanda-t-elle en soudant son regard au sien.

— Non, pas du tout. Je ne veux pas être son supérieur. Il faudrait que je fasse toutes sortes d'efforts pour que personne ne s'imagine que

je le favorise. Je crois que ce serait très difficile. Et j'aurais la hantise qu'il se fasse blesser... ou pire.

Elle se détendit quelque peu.

— La médecine, ce n'est pas une sinécure. On se donne beaucoup de mal et on paie cher ses erreurs. On...

Elle se tut.

— Excuse-moi. Tu sais tout cela.

— Tu devrais être contente, dit-il en tendant la main pour effleurer la sienne. Je suis sûr qu'à ses yeux c'est une manière de venir en aide à ceux qu'il a laissés derrière lui en venant vivre avec nous. Et il veut te ressembler, ajouta-t-il gentiment. Ne... ne le décourage pas.

Elle était épuisée, bouleversée, à la fois si fière de Scuff et si inquiète pour lui que les larmes roulèrent sur ses joues.

— Je ne le découragerai pas, promit-elle.

Il se leva, fit le tour de la table et s'agenouilla à côté d'elle pour la serrer dans ses bras.

Quand Scuff fut parti à l'école et Monk au commissariat de Wapping, Hester se reposa un moment avant de prendre à son tour le chemin du fleuve. Une fois sur la rive nord, elle monta dans un omnibus qui la déposa dans Portpool Lane, puis elle marcha à l'ombre de la brasserie en direction du vieux pâté de maisons qui abritait autrefois une maison close prospère. L'endroit était désormais une clinique qui accueillait les anciennes prostituées ainsi que beaucoup d'autres femmes sans foyer, qu'un accident ou une maladie avait plongées dans la misère.

Hester n'était guère douée pour lever les fonds nécessaires au fonctionnement de la clinique, mais elle savait s'organiser et, grâce à ses compétences d'infirmière et ses années d'expérience, il était assez rare qu'elle doive faire appel à un médecin. Si cela s'avérait nécessaire, il devait être compétent et prêt à offrir ses services bénévolement.

Elle entra par la porte principale et salua brièvement la femme âgée qui, assise au bureau, décidait ou non d'admettre celles qui venaient chercher de l'aide, un repas chaud, ou simplement un peu de repos, avec la certitude qu'elles ne seraient ni molestées ni jetées dehors. Sa décision était à son entière discrétion et Hester ne s'en

mêlait qu'exceptionnellement. Elle avait appris avec le temps à distinguer une menteuse ou une tire-au-flanc d'une vraie nécessiteuse, mais elle était encore loin d'avoir la perspicacité d'Hetty, laquelle avait été prostituée trop longtemps pour se laisser abuser par quiconque. Elle connaissait tous les mensonges et toutes les excuses imaginables pour les avoir souvent pratiqués elle-même.

Hester se dirigea droit vers le labyrinthe de couloirs et de pièces, à la recherche de Claudine Burroughs. Celle-ci devait être dans la réserve de vivres ou de médicaments à cette heure-là. Issue d'un milieu aisé, malheureuse en mariage, Claudine n'avait pas eu d'enfants. Cela faisait maintenant plusieurs années qu'elle avait proposé ses services à la clinique. Au début, elle avait vu dans cet engagement une œuvre de charité méritoire, doublée d'un défi aux conventions de son univers. Peu à peu, elle en était venue à éprouver de l'affection envers les femmes qui travaillaient là, et même envers Squeaky Robinson, l'homme fort peu recommandable qui avait été le propriétaire du bordel avant qu'Oliver Rathbone le persuade de le céder. Squeaky s'était rebiffé, outré que lui, un as de l'escroquerie, se soit fait rouler par un gentleman, même si ce dernier était aussi un avocat. Il s'était vu offrir le choix entre un long séjour en prison et la possibilité de rester et de gagner sa vie en s'occupant des finances de l'établissement, en stricte conformité avec la loi. Non sans réticence, il avait opté pour la seconde.

En arrivant à la réserve de médicaments, Hester remarqua la porte entrebâillée et la lumière allumée à l'intérieur. Elle sentit une bouffée de soulagement l'envahir à la vue d'un petit garçon maigre et chétif, débordant d'énergie. Il jetait des pages de journal froissées sur le sol, son épaisse crinière de cheveux en bataille s'agitant à chacun de ses mouvements.

— Bonjour, Worm, dit-elle affectueusement en le rejoignant.

Il leva les yeux, la reconnut et son visage s'éclaira.

— Je travaille, annonça-t-il.

— C'est ce que je vois, répliqua-t-elle d'un ton approbateur. Tu crois que tu as assez de journaux là pour les descendre au rez-de-chaussée ?

Il jaugea gravement la pile, qui n'était pas très haute, puis la regarda de nouveau.

— Ouais !

Il savait qu'il était exclu des conversations entre adultes. Sa

croissance avait été affectée par des années de malnutrition, mais, en réalité, il avait près de neuf ans et c'était indubitablement un survivant. Il ramassa son tas avec soin.

— C'est pour allumer les cheminées, expliqua-t-il, au cas où elle n'en saurait rien.

Il s'engagea dans le couloir et parvint à ne rien laisser tomber avant d'arriver à l'escalier.

Claudine s'avança à la rencontre d'Hester. Corpulente et trop large de hanches pour être qualifiée de gracieuse, elle possédait des cheveux magnifiques et des yeux intelligents qui lui conféraient un certain charme. Cependant, si on le lui avait dit, elle aurait pensé que c'était un compliment qu'elle ne méritait pas et qu'on lui faisait par pitié. Elle adressa à Hester un sourire chaleureux, puis, avec sa vivacité d'esprit habituelle, devina son trouble.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle de but en blanc.

Elle n'avait que mépris pour les convenances qui poussaient les gens à parler sans rien dire. Ce n'était pas ainsi qu'on traitait une amie.

— Je vais travailler à l'hôpital plus longtemps que prévu, expliqua Hester. Je ne peux pas m'en aller pour le moment, même si Jenny revient. D'ailleurs, je n'ai reçu aucune nouvelle de sa part. J'ai découvert des enfants qui...

Renonçant à tourner autour du pot, elle jeta un bref coup d'œil dans le couloir afin de s'assurer que Worm n'était plus à portée de voix, puis parla à Claudine de sa rencontre avec Maggie, Charlie et Mike.

— Il n'y a personne d'autre pour s'occuper d'eux, acheva-t-elle. Il faut que je reste. S'il vous plaît... pouvez-vous me remplacer ici, au moins pour un temps ?

— Bien sûr, déclara Claudine sans hésiter.

Hester la dévisagea et comprit soudain qu'elle aussi était préoccupée. Elle s'en voulut de ne même pas lui avoir demandé comment elle allait.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle à son tour. Cela va vous être difficile ?

— Non, assura Claudine, un peu trop hâtivement.

— Si. Il y a quelque chose, devina Hester aussitôt.

Claudine aurait été consternée si elle avait su qu'elle paraissait

aussi vulnérable. Worm était l'enfant de quelqu'un d'autre, un gamin des quais, mal nourri, totalement dépourvu d'éducation, mais au fil des mois qu'il avait passés à la clinique, elle en était venue à aimer profondément ce petit être perdu.

— Vous vous faites du souci pour Worm ?

— Il... il prétend qu'il ne sert à rien ici, avoua Claudine gauchement, redoutant de paraître idiote. Qu'on lui fait l'aumône et qu'il préfère s'en aller avant d'être chassé. Je...

Son désarroi était évident. Elle se refusait à dire qu'elle aimait cet enfant, mais la vérité était là, nue, sur son visage.

— Trouvez-lui des occupations, même si vous le faites travailler jusqu'à ce qu'il ne tienne plus debout, conseilla Hester en souriant.

À cet instant, la porte s'ouvrit et Worm réapparut.

— Vous avez fini ? demanda-t-il avec espoir.

— Ne sois pas insolent ! le réprimanda Claudine, d'une voix rendue sèche par l'anxiété.

Worm parut choqué.

Claudine rougit, irritée par sa propre réaction.

— Mrs. Monk vient de m'apprendre qu'il y a beaucoup à faire, reprit-elle, radoucie. J'aurai – nous allons te demander de travailler très dur. Il ne sera pas question d'aller t'amuser au bord de l'eau. En fait, je pense qu'il serait préférable que tu dormes ici tous les soirs, de façon que nous puissions te trouver à tout moment.

Worm ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Sa voix frémissait d'excitation, comme si on allait lui donner une gâterie.

Le cœur d'Hester se serra. Elle comprenait. Worm avait besoin de se sentir à sa place. Et s'il y avait du travail à faire, alors il serait à l'abri. On ne le renverrait pas.

— Tu sais peindre ? demanda-t-elle soudain.

Worm cilla.

— Je ne parle pas de tableaux, s'empressa-t-elle de préciser. Je veux dire des murs. Si je te donnais un pot de peinture et un gros pinceau, pourrais-tu peindre un mur... aussi haut que tu peux.

— Oui, dit-il aussitôt, en la regardant droit dans les yeux.

Il mentait. Elle le savait et elle savait pourquoi. Il voulait lui faire plaisir, et surtout faire plaisir à Claudine.

— Bien, dit-elle gravement. Tu vas nous rendre un grand service. Peux-tu, s'il te plaît, être là en permanence jusqu'à ce que ce travail soit terminé ?

Worm hocha la tête, magnanime.

— Oui. Bien sûr.

— Merci, répondit Claudine, avec soulagement.

— Je crois que je devrais m'assurer que Mr. Robinson comprend exactement ce dont nous avons besoin, déclara Hester en la regardant.

Celle-ci sourit très légèrement.

— Oh ! Oui. S'il vous plaît.

— Peindre quoi ? se récria Squeaky Robinson, le souffle coupé.

C'était un homme maigre, presque squelettique, au visage livide encadré de longs cheveux raides, d'un gris tirant sur le blanc. Ses dents étaient plus qu'inégales. Il se leva, scandalisé, toisant Hester de l'autre côté de son bureau encombré.

— N'importe quoi, répondit Hester. Les encadrements de porte pour commencer, et puis le reste.

— Vous savez combien il y a de portes dans cette baraque ? Des dizaines ! Plus que ça, même ! renchérit-il sans attendre qu'elle ait répondu.

— Parfait. Songez à la différence que cela fera.

— Je ne fais que ça, rétorqua-t-il, incrédule. Je songe à l'argent que ça va coûter ! Des tas et des tas d'argent. Vous venez d'hériter d'une fortune que vous avez oublié de mentionner ?

Il prit une inspiration et continua :

— Et pourquoi peindre ? Pourquoi ne pas acheter quelque chose dont on a réellement besoin, comme des médicaments ou des pansements, ou des couvertures neuves avant que celles qu'on a tombent en lambeaux ! Pourquoi pas de la nourriture, même, bon sang ?

— On pourra acheter tout cela aussi, affirma Hester d'un ton raisonnable, tout en sachant qu'elle ne l'était pas du tout. Mais on va commencer par de la peinture, un pot à la fois.

Squeaky se rassit lourdement, éparpillant par mégarde une pile de



documents qui voltigèrent jusqu'au sol.

— De la peinture ! cria-t-il. Et qui va peindre ? Vous ?

— Non, évidemment, riposta-t-elle.

— C'est bien ce que je me disais ! Non ! Je ne suis pas d'accord. Il n'y a pas d'argent. Pas... d'argent !

Elle sut qu'il était temps de passer aux aveux.

— Je sais. La question n'est pas là, Squeaky. Je veux que Worm ait du travail. Claudine va me remplacer pendant que je suis à l'hôpital. Elle n'aura pas le temps de s'inquiéter pour lui... et elle va s'inquiéter quand même. Vous le savez aussi bien que moi. Il faut trouver à Worm une tâche qui le tienne occupé. Je ne veux pas qu'il se sauve et que nous perdions tous du temps à le chercher en nous demandant s'il lui est arrivé malheur.

— Oh ! lâcha Squeaky en la dévisageant. Pourquoi ne le disiez-vous pas ?

— Je...

Elle le regarda, perplexe. Pourquoi ne lui avait-elle pas dit la vérité franchement ? Il était presque impossible à tromper. Avait-elle voulu éviter de lui faire de la peine ? Se souciait-il vraiment d'un gamin des rues soustrait à la misère ? Peut-être que oui, mais il se laisserait arracher les dents une par une plutôt que de l'admettre.

— Je ne pensais pas que vous seriez d'accord.

— Je ne le suis pas ! explosa-t-il. Mais je suppose que je vais céder quand même ! Un pot de peinture à la fois ! Pas davantage ! Je devrais lui apprendre à lire. Là, il commencerait à se rendre utile !

— Excellente idée. Mais peignez les portes d'abord. Que ce soit lui qui vous aide, et non le contraire. Il ne doit pas s'enfuir.

Il la fixa.

— Vous imaginez-vous la réaction de Claudine s'il lui arrivait quelque chose ? ajouta-t-elle tout bas.

Soudain, le visage de Squeaky s'adoucit.

— Nous l'occuperons, promit-il. Maintenant sortez d'ici !

Hester sourit.

— Merci.

### 3

Avant de prendre son service, Hester fit un crochet par le bureau de Magnus Rand pour lui demander des nouvelles de Charlie. La nuit commençait tout juste à tomber, mais la pièce était encore baignée des lueurs du couchant, comme si la lumière était prisonnière des livres au cuir poli par l'usage.

Magnus paraissait soucieux. Un pli profond creusait son front et il dévisagea Hester longuement avant de se remémorer son nom.

— Oui, Mrs. Monk ? Qu'y a-t-il ?

— Charlie, expliqua-t-elle. Le garçon qui se trouve dans l'aile des enfants. Comment va-t-il ?

Elle s'efforçait de parler d'un ton léger, mais l'insistance perçait dans sa voix. Elle avait l'intention d'obtenir une réponse.

Le visage du médecin se détendit.

— Ah ! Oui. Il va beaucoup mieux. J'ai recommandé qu'on lui donne du bouillon de bœuf et autant de pain beurré qu'il veut en manger. Merci de vous être occupée de lui.

Il ponctua ses paroles d'un sourire, laissant entendre que c'était la fin de leur entretien.

— Et Maggie ?

— Qui ?

Le médecin fronçait de nouveau les sourcils.

— La petite fille, sa sœur.

— Ah oui. Elle n'a rien du tout. Un peu malade, mais elle n'a sûrement jamais mangé à sa faim. Ne vous inquiétez pas pour elle, Mrs. Monk. Reprenez votre service habituel.

Sur quoi il se pencha sur la page qu'il écrivait. Hester se tourna pour partir, peu satisfaite mais devinant qu'il ne lui en dirait pas davantage.

En regagnant le couloir, elle se trouva presque nez à nez avec une jeune femme très élégante, à peu près aussi grande qu'elle, âgée d'une trentaine d'années. Elle était séduisante, dotée d'une épaisse chevelure auburn. Ses traits réguliers étaient altérés par une profonde anxiété.

L'inconnue lâcha une petite exclamation de surprise et balbutia des paroles d'excuse.

Hester lui sourit.

— Puis-je vous aider ?

La jeune femme baissa les yeux sur la robe gris-bleu unie d'Hester, sur le tablier blanc noué à sa taille et épinglé sur sa poitrine.

— Vous êtes infirmière ? demanda-t-elle, alors qu'elle était à l'évidence parvenue à cette conclusion.

— Désiriez-vous parler au Dr Rand ? demanda Hester avec sollicitude.

— Oui. Pourriez-vous avoir la gentillesse de me conduire jusqu'à lui ? Je m'appelle Adrienne Radnor. Je dois le voir de toute urgence, ajouta-t-elle d'un ton ému.

— Venez avec moi. Vous attend-il ?

— Non, mais il faut que je lui parle.

— Venez, répéta Hester. Je vous en prie...

La femme la suivit, la touchant presque dans sa hâte. Quelques mètres seulement les séparaient du bureau de Magnus Rand, dont la porte était désormais close.

Hester toqua. Au son de la voix du médecin, bien qu'elle n'eût pas distingué ses paroles, elle tourna la poignée et entra, s'effaçant pour laisser passer Adrienne Radnor.

Irrité par cette intrusion, Magnus Rand leva les yeux, mais l'expression désespérée de la visiteuse lui imposa silence.

— Dr Rand ? demanda-t-elle, incertaine.

Sa voix était rauque, empreinte d'une hystérie qui la propulsa en avant, indifférente à ce qu'il allait dire. Elle fit un pas vers le bureau.

— Dr Rand, mon père, Bryson Radnor, est très malade. À vrai dire, il est en train de mourir.

Elle s'étrangla et dut faire appel à toute sa maîtrise pour continuer.

— Il est atteint de leucémie. Vous êtes notre dernière chance...

Hester regarda tour à tour Magnus et Adrienne, et vice versa, et vit

un changement extraordinaire se produire en lui. Son irritation s'évanouit comme les plis d'un tissu sous un fer brûlant, cédant la place à une profonde compassion qui se mua aussitôt en un élan d'énergie.

— Dites-m'en davantage, Miss Radnor. Quand avez-vous identifié cette maladie pour la première fois ? Soyez aussi précise que possible. Excusez-moi, asseyez-vous, je vous en prie.

Il se leva en hâte et contourna le bureau pour lui avancer une chaise, ignorant complètement Hester.

Adrienne prit à peine le temps d'ajuster ses jupes, coupées à la mode et d'une teinte automnale qui seyait à merveille à son teint. Elle s'assit un peu gauchement et se pencha vers lui.

— Je m'en souviens très bien. C'était il y a deux mois. Papa s'affaiblissait depuis quelque temps. D'abord, les médecins ont cru que c'était seulement de la fatigue. Mon père a plus de soixante ans et tient absolument à se comporter comme un jeune homme.

Elle esquissa un léger sourire qui s'effaça très vite.

— Il a beaucoup voyagé. Il a toujours été très dynamique, il a escaladé des montagnes, passé des jours à cheval. Il a fréquenté l'opéra et le théâtre, il a visité Paris, Rome, Madrid.

La fierté s'entendait dans sa voix.

— Il était naturel de penser qu'une longue période de repos lui ferait du bien.

— Et ça a été le cas ? demanda Magnus, le visage grave, les yeux rivés sur elle.

Adrienne baissa la tête.

— Au début, nous en avons eu l'impression, répondit-elle dans un souffle, mais je crains à présent que nous n'ayons pris nos désirs pour des réalités. Il décline à vue d'œil. À moins que vous ne soyez prêt à l'aider, je crois qu'il n'a pas plus de quelques semaines à vivre...

— Je dois consulter mon frère, déclara Magnus avec une douceur inhabituelle.

Adrienne se pencha davantage vers lui.

— Mon père dispose de moyens considérables, Dr Rand. Il serait largement en mesure de vous récompenser pour vos talents et de régler toutes les dépenses nécessaires à son traitement. Cela doit avoir son importance, non ?

Hester cilla à ces mots. Pourtant, si elle s'était trouvée à la place de la jeune femme, peut-être aurait-elle dit la même chose, si maladroit cela fût-il.

Magnus écarta sa suggestion d'un geste.

— Je n'accepterai pas votre argent, Miss Radnor, à moins d'être certain que nous avons une chance d'aider votre père. Je dois consulter mon frère. C'est un chimiste de grand talent, brillant même, et ce sont ses expérimentations qui nous donnent l'espoir de pouvoir guérir cette maladie, ainsi que beaucoup d'autres, peut-être.

— Dans ce cas, appelez-le ! supplia-t-elle. Appelez n'importe qui, mais je vous en prie, ne tardez pas.

Magnus regarda Hester.

— Mrs. Monk, vous avez entendu. Allez, s'il vous plaît, informer mon frère de la situation et demandez-lui s'il veut avoir la bonté d'interrompre ses activités pour venir dans mon bureau.

— Oui, Dr Rand.

Hester n'avait pas l'habitude de se rendre dans le laboratoire d'Hamilton Rand, lequel était fermé au personnel de l'hôpital pour d'excellentes raisons. Il y conservait des produits chimiques qui risquaient fort d'être toxiques si on les touchait, les mélangeait ou les renversait, et s'y livrait à des expériences qui ne souffraient aucune interruption. Hester soupçonnait également qu'Hamilton Rand ne voulait être dérangé sous aucun prétexte, hormis peut-être un incendie.

Cependant, Magnus lui avait donné l'ordre d'aller le chercher, si bien qu'elle n'avait pas le choix.

Elle marcha d'un pas rapide, sans se laisser distraire, saluant d'un bref signe de tête les infirmières qu'elle croisa et ne s'arrêtant nulle part. Arrivée devant le laboratoire, elle toqua à la porte.

Pas de réponse.

Elle frappa de nouveau, plus fort.

Toujours pas de réponse.

Hamilton Rand passait le plus clair de son temps dans ce lieu, y compris souvent une partie de la soirée. Il lui arrivait même parfois de travailler toute la nuit, ce qui lui valait à la fois le respect et la crainte du personnel.

Hester éprouvait une compassion instinctive pour Adrienne

Radnor. Elle comprenait douloureusement la profonde affection que la jeune femme vouait à son père, son désir de le sauver coûte que coûte, car elle était encore rongée par le remords de n'avoir pu secourir le sien. Infirmière dans l'armée en Crimée, en quête d'indépendance et d'un but dans la vie, elle était occupée à livrer ses propres batailles quand son père, déshonoré par une épouvantable escroquerie, s'était donné la mort. Si elle était rentrée à la maison ne fût-ce qu'un mois ou deux plus tôt, elle aurait peut-être pu empêcher la tragédie. Sa famille aurait été épargnée. Sa mère, déjà éprouvée par la perte d'un fils à la guerre, n'avait pu surmonter le chagrin dû à la mort de son mari et à la ruine. Sa santé n'avait pas résisté. James, le plus jeune frère d'Hester, avait fait de son mieux, mais cela n'avait pas suffi.

Hester tourna la poignée et ouvrit la porte. Le laboratoire était vaste, aussi grand qu'une salle d'hôpital, mais dépourvu de lits. Placards et rayonnages occupaient tous les murs. Au centre se trouvaient des tables équipées d'éviers et de rangées d'instruments scientifiques, éprouvettes, flacons, pipettes, becs de gaz et autres ustensiles dont elle ne pouvait que deviner l'usage.

Debout, à deux mètres de la porte, Hamilton Rand se tenait rigide, le visage comme découpé dans un bloc de glace, sa blouse en coton blanc maculée de taches de produits chimiques et de traces qui ressemblaient à du sang.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? aboya-t-il. Comment osez-vous me déranger ? Dehors !

Hester se redressa et lui rendit son regard sans s'émouvoir. Les médecins ne l'effrayaient pas, les chimistes encore moins.

— Je vous apporte un message de la part du Dr Rand, répondit-elle d'un ton neutre. Il désire que vous veniez dans son bureau vous entretenir avec une jeune femme dont le père se meurt de la leucémie. Cet homme est désespéré et a les moyens de payer tout traitement que vous souhaiteriez tenter. Le Dr Rand ne veut pas prendre de décision avant de vous avoir consulté.

Elle avait fourni cette explication avec une certaine satisfaction, car elle devinait qu'il ne résisterait pas à la tentation. Elle avait beau ne pas être là depuis très longtemps, elle avait clairement perçu son dévouement total à la science. Il ne ménageait ni les autres ni lui-même dans sa quête de la guérison.

Il déposa le récipient qu'il tenait à la main sur la paillasse la plus proche.

— Eh bien, laissez-moi passer ! Nous devons voir ce patient au plus vite.

Il la toisa, bien qu'elle fût presque aussi grande que lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

Deux jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait vue, mais il l'avait oubliée.

— Une infirmière, rétorqua-t-elle, avec la même raideur.

— Ah !

Une lueur s'alluma dans son regard.

— Oui. Je m'en souviens à présent. Venez. Ne restez pas là à bayer aux corneilles !

Il la dépassa, obligeant Hester à faire un pas de côté. Elle le suivit d'un pas rapide à travers les longs couloirs qui menaient au bureau de Magnus.

Il ouvrit la porte à la volée, sans avoir pris la peine de frapper, s'annonçant d'un ton brusque. Adrienne Radnor, toujours assise, eut la présence d'esprit de ne pas se lever.

Magnus se chargea des présentations. Elle salua le nouveau venu avec un léger tremblement dans sa voix. Pour elle, Hamilton Rand était beaucoup plus qu'un chimiste brillant et dépourvu de savoir-vivre. Il incarnait l'espoir d'une vie pour le père qu'elle aimait tant.

Hamilton se tourna vers Hester.

— Attendez ici, ordonna-t-il. Et fermez la porte, enfin ! Vous attendez-vous à ce que cette jeune femme me décrive les symptômes de la maladie de son père alors que le monde entier écoute ?

— Mrs. Monk, coupa Magnus. Vous pouvez retourner à vos tâches. Merci.

— Non, pas du tout ! riposta Hamilton, mordant. Restez où vous êtes, et écoutez.

Ignorant son frère, il se tourna vers Adrienne.

— Mrs. Monk a été infirmière dans l'armée, expliqua-t-il, radouci. Cela signifie qu'elle a une grande expérience dans le traitement des hommes qui ont été gravement blessés et qui ont perdu beaucoup de sang. Elle réfléchit rapidement et garde son sang-froid. Si nous acceptons de soigner votre père, c'est elle qui s'occupera de lui. Maintenant, dites-moi tout ce que j'ai besoin de savoir. Et la vérité, s'il vous plaît. La vérité exacte telle que vous la connaissez. Notre capacité

à l'aider en dépend.

Adrienne obéit sans hésiter, et Magnus n'intervint que rarement, tandis qu'Hamilton posait des questions et prenait des notes. Hester écoutait avec un profond intérêt mêlé d'une intense compassion.

— Ma mère est morte il y a onze ans, expliqua Adrienne tout bas. Elle était souffrante depuis un certain temps, puis elle a contracté une pneumonie qui l'a emportée en l'espace de quelques jours.

On ne percevait guère de chagrin dans sa voix. Le deuil remontait à longtemps et la douleur qu'elle avait éprouvée alors n'était plus qu'un lointain souvenir.

— Votre père a-t-il toujours joui d'une bonne santé ? s'enquit Hamilton, la ramenant au sujet qui l'intéressait.

— Oui, excellente, dit-elle avec un bref sourire. Nous nous sommes soutenus l'un l'autre ; je l'ai accompagné lors de certains de ses voyages. C'était merveilleux. Il s'intéressait à tout. Il m'a fait découvrir tant de choses...

Elle cilla, au bord des larmes, mais reprit la parole avant qu'Hamilton l'y ait encouragée.

— Il est tombé malade il y a trois ans. Après un peu de repos, tout a semblé rentrer dans l'ordre. Il avait toujours eu tellement d'énergie...

Hamilton leva les yeux, attendant la suite.

— Et puis il a commencé à se fatiguer plus vite. Il a essayé de le cacher, mais je m'en suis aperçue.

Elle évoqua les douleurs qu'il éprouvait, les saignements inexplicables qu'il avait tout d'abord voulu dissimuler, et l'horreur qu'elle avait ressentie en les découvrant.

— Il avait été si vigoureux. Si vibrant, si passionné, une vraie force de la nature. Maintenant, c'est tout juste s'il peut s'alimenter tout seul, sans parler de lutter pour sa survie. J'essaie de me forcer à espérer, mais il m'arrive de perdre courage. Je ne sais pas combien de temps je peux feindre de croire qu'il va se rétablir.

Hester imaginait la situation aussi clairement que si elle en avait été témoin. Quel traitement avaient-ils tenté ? Sans doute Rand allait-il lui poser toutes ces questions.

Elle continua à écouter, tandis qu'on prenait les dispositions requises pour faire entrer Bryson Radnor à l'hôpital dès le lendemain. Adrienne se leva, chancelant légèrement, et exprima de nouveau ses



remerciements avant de sortir d'un pas digne. Il ne vint pas à l'esprit d'Hester de refuser la tâche qu'on lui avait assignée. Les heures seraient longues, mais au moins elle travaillerait de jour. Les frères Rand trouveraient une remplaçante pour assurer la garde de nuit jusqu'au retour de Jenny Solway.

Sherryl O'Neill l'accueillit avec un sourire.

— Où étiez-vous ? Angus McLeod va beaucoup mieux, annonça-t-elle, les yeux brillants. Je voulais vous le dire. Il vous réclame. Il est assis !

Amputé d'une jambe, McLeod avait perdu beaucoup de sang. Pendant un temps, son cas avait paru désespéré.

— Il est encore très faible, avertit Sherryl en réglant son allure sur la sienne. Mais il déborde d'espoir.

Elles échangèrent un regard, et Hester comprit tout ce que l'autre femme taisait. Dans leur métier, on vivait dans le présent. On acceptait le positif et on en tirait une leçon, mais on ne tenait rien pour acquis.

— Je ne serai pas ici demain soir, expliqua-t-elle tout bas. Un nouveau patient va être admis. Le temps que j'en aie terminé, Jenny sera revenue. Merci beaucoup pour votre camaraderie.

Sherryl parut stupéfaite, puis lui tendit la main, avec une chaleur soudaine.

— Ç'a été un plaisir de travailler avec vous. En vous entendant parler de l'armée, j'ai compris quelle chance j'avais eue de vivre en paix, et pourtant, j'ai aussi le sentiment d'avoir manqué quelque chose...

— Ne vous inquiétez pas, répondit Hester avec un mince sourire. Vous aurez quantité d'autres tâches à accomplir.

Elle rentra aussitôt à la maison et se coucha en même temps que Monk, car on était maintenant en début de soirée. Cependant, elle s'était préparée à être de garde toute la nuit et le sommeil se refusa à elle. Elle demeura immobile uniquement pour ne pas déranger Monk, qui dormait à côté d'elle. Elle ne lui avait pas expliqué les raisons de son changement d'horaires. Il était bien assez préoccupé par la réorganisation qu'allait causer la retraite d'Orme. Il était content qu'elle travaille de jour. Au moins, ils étaient ensemble toute la nuit, et c'était une source de chaleur et de douceur qu'il chérissait plus qu'il ne voulait l'admettre.

Le lendemain matin, quand Adrienne Radnor et son père entrèrent dans le cabinet de Magnus Rand, Hester eut peine à dissimuler la pitié que Bryson Radnor lui inspirait. La nature l'avait doté d'un physique imposant et il avait dû être séduisant lorsqu'il était en bonne santé, mais à présent il était maigre à faire peur. Ses épaules carrées et son large torse étaient affreusement osseux, ses bras pendaient mollement le long de son corps sur la civière où il était allongé. Son visage résolu, au nez aquilin et à la bouche large, aux lèvres minces, trahissait son dépit de dépendre ainsi d'autrui, ne fût-ce que pour aller d'un endroit à un autre.

Adrienne était beaucoup plus sobrement vêtue que la veille. Sa jupe marron foncé confinait au noir et elle portait un chemisier très simple, presque fade au soleil éclatant du mois d'août qui baignait la pièce de lumière. En revanche, rien ne pouvait ternir l'éclat de ses cheveux flamboyants.

Les porteurs déposèrent Radnor sur un long canapé fréquemment utilisé par les patients trop souffrants pour marcher. Ils se retirèrent sur un signe de tête de Magnus, refermant la porte derrière eux.

— Aide-moi à me redresser ! ordonna Radnor à Adrienne, sans accorder un regard à personne d'autre.

Hester fut choquée par le ton de sa voix. C'était un ordre, et non une requête.

Adrienne s'avança aussitôt. D'un geste rendu fluide par l'habitude, elle glissa un bras autour de ses épaules. Hester lui tendit deux oreillers pour qu'il soit installé suivant un angle confortable, puis recula d'un pas. La jeune femme lissa tendrement les cheveux de Radnor, blancs mais encore épais.

Il ne la remercia pas. Apparemment, à ses yeux, l'aide de sa fille allait de soi.

Adrienne resta à côté de lui, mais le laissa parler à Magnus sans s'interposer. Comme si personne ne devait s'imaginer que ce n'était pas Bryson Radnor qui contrôlait la situation.

Hester comprit. Peut-être aurait-elle fait la même chose. Nul ne savait quelle gratitude il exprimerait lorsqu'ils seraient seuls, de quelle émotion, de quel désespoir Adrienne était le témoin silencieux, quelles indignités elle feindrait de ne pas remarquer, et pourtant il aurait toujours conscience qu'elle savait. Les grands malades sont le plus souvent dépouillés de la moindre intimité.

Radnor étudia Magnus longuement et sembla satisfait de son examen. Modeste de nature, Magnus ne manifestait aucun signe de l'arrogance de son frère aîné, mais il possédait l'assurance que confèrent à la fois l'éducation et le succès. Et, contrairement à Hamilton, il était patient.

Le malade inclina la tête, désignant Hester.

— Qui est-ce ? demanda-t-il au médecin.

— Une des infirmières de Florence Nightingale, répondit ce dernier sans hésiter. Elle remplaçait une amie pour la garde de nuit, mais nous lui avons demandé de s'occuper de vous. Nous trouverons quelqu'un d'autre pour lui succéder dans son service.

Radnor dévisagea Hester un moment, puis acquiesça.

— Bien. Vous pouvez commencer.

Avant d'entreprendre quoi que ce fût, Magnus pria Hester de vérifier le pouls et la température du patient, et de l'interroger sur son alimentation, sa digestion, son sommeil et les formes de traitement déjà tentées, ainsi que leurs résultats.

Radnor répondit avec réticence, et par deux fois Adrienne intervint pour le faire à sa place. Hester n'objecta pas : il était assez courant que les malades fussent gênés par de telles questions lorsqu'ils avaient affaire à des inconnus, et plus encore en présence de leurs proches.

Elle nota les réponses, ajoutant de petites marques personnelles là où elle doutait de leur véracité. Elle expliquerait par la suite à Magnus ce qu'elles signifiaient. La dépendance mène parfois les gens à haïr ceux dont ils dépendent. Leurs relations peuvent être complexes et épuisantes. Souvent, il valait mieux être soigné par quelqu'un dont l'opinion vous importait peu.

Enfin, Radnor fut transféré dans la chambre qu'il devrait occuper durant les semaines à venir, et où il finirait peut-être ses jours. Hester pria Adrienne de prendre congé de lui pour le moment.

— Oh ! non, dit aussitôt celle-ci. Il faut que j'aille avec lui. Je veux m'assurer que tout sera exactement à son goût.

Hester ne bougea pas.

— Ce n'était pas une suggestion, Miss Radnor, rétorqua-t-elle à mi-voix, mais fermement, le dos tourné à Bryson Radnor. Nous allons nous occuper de lui et entamer un traitement dès que possible. Vous allez nous gêner. Je vous en prie, ne discutez pas. Le temps presse.

La jeune femme hésita, la peur se lisant dans son regard.

— Mais il a besoin de moi ! protesta-t-elle d'une voix tremblante. Vous ne comprenez pas...

— Le Dr Rand ne commencera rien avant que vous ayez quitté la pièce, expliqua Hester sans ménagement. Combien de temps désirez-vous le faire attendre ?

Adrienne soupira, puis recula d'un pas.

Hester lui effleura doucement le bras.

— Nous ferons tout ce que nous pouvons pour lui. Rentrez chez vous. Les soins vont durer un certain temps. En cas d'urgence, nous vous ferons parvenir un message.

— Ne puis-je attendre... quelque part ?

Les larmes roulaient sur les joues d'Adrienne.

— Si. Mais ce ne sera pas confortable, vous serez fatiguée et vous aurez faim...

— Je m'en moque !

— Nous non. Si Mr. Radnor se rétablit, il aura besoin que vous soyez en bonne santé pour l'aider à recouvrer pleinement la sienne. Il ne sera pas en mesure de s'occuper de vous ! Vous devez vous montrer forte.

Très lentement, Adrienne acquiesça. Elle se retourna et s'éloigna, figure solitaire et rigide dans le couloir, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une silhouette à contre-jour, et disparaisse enfin.

Hester gagna à son tour la pièce qui allait servir à la fois de chambre et de salle de soins. À côté du lit déjà fait se trouvait un gros appareil dont la partie principale arrivait à hauteur d'épaule. Il se composait surtout de bouteilles et de tubes maintenus en place par des serre-joints, ressorts et bras articulés.

Radnor fixa l'objet, mais, s'il en fut alarmé, il le dissimula superbement et ne fit aucun commentaire.

Magnus s'affaira autour de l'appareil.

Hester aida Radnor à se dévêtir et à enfiler une longue chemise blanche. Elle s'était acquittée de cette tâche un nombre incalculable de fois auparavant, souvent pour des soldats grièvement blessés, ou épuisés par des maladies débilitantes comme le typhus ou le choléra. Elle était accoutumée aux fonctions corporelles naturelles comme à celles qui résultaient de la maladie. Elle avait vu des hommes nus et en proie à d'atroces souffrances. Elle avait vu mourir des êtres

humains sans qu'il y eût de temps pour les pleurer. Elle savait quels gestes pouvaient protéger d'une complète impuissance, et maintenir la panique ou le désespoir à distance.

Bryson Radnor n'avait sans doute jamais été assisté de la sorte par une inconnue depuis qu'il avait laissé son enfance derrière lui. Il en était gêné et irrité, pourtant il était incapable de lever ses propres membres pour s'habiller sans son aide.

Elle aurait voulu lui dire de ne pas être embarrassé. Qu'elle n'éprouvait aucun intérêt personnel pour lui. Mais c'eût été un manque de professionnalisme, surtout devant le médecin. La colère de Radnor n'était qu'un substitut à la peur qui devait le submerger. Hester était en vie et bien portante, tandis que lui se mourait. Seuls comptaient ces deux faits.

Elle se montra douce, détournant les yeux lorsque c'était possible. Quand il fut prêt et que les draps furent remontés sur lui, que seuls ses épaules et ses bras furent visibles, elle recula d'un pas, laissant la place à Magnus.

Le visage de Radnor était totalement calme. Il lui rendait son regard froidement, presque avec mépris. Cependant, ses mains décharnées le trahissaient. Elles étaient nouées, rigides, les épaisses veines bleues saillantes.

— Je vais d'abord prélever un petit échantillon de votre sang, déclara Magnus. Dès que je l'aurai examiné, je procéderai aux préparatifs. Tout doit être frais et d'une propreté absolue, vous comprenez ? Ne bougez pas...

Sans attendre la réponse de Radnor, il se tourna vers Hester.

— Mrs. Monk, la seringue, s'il vous plaît.

Hester lui tendit la longue aiguille complétée par un minuscule tube en verre transparent. Jusqu'à présent, à sa connaissance, cet objet n'avait été utilisé que pour injecter des médicaments, ou, tragiquement, de l'opium sous sa forme la plus virulente, directement dans le sang.

Avec d'innombrables précautions, Magnus prit le bras de Radnor, le plia au niveau du coude et tâtonna à la recherche de la veine. Il lui fallut quelques instants pour la trouver. Il y enfonça l'aiguille.

Radnor accusa le coup, mais sa réaction fut si minime qu'Hester, qui l'observait attentivement, la vit à peine.

Le médecin remonta très lentement le piston de la seringue. Le

tube s'emplit d'un sang d'une telle pâleur que le dernier vestige de doute disparut. Bryson Radnor se mourait de la leucémie.

Magnus retira l'aiguille et pressa un morceau d'ouate sur la marque.

— Mrs. Monk, venez m'aider à préparer l'équipement, je vous prie.

L'estomac noué, Hester le suivit dans la pièce adjacente.

— Vous allez expliquer à Radnor ce que je vais faire, déclara Magnus avec gravité, comme s'il n'avait pas perçu son émotion. Je vais insérer une autre aiguille dans son bras. Elle va y rester pendant près d'une heure, voire plus longtemps. Il doit rester tranquille et ne retirer l'aiguille sous aucun prétexte. Vous le surveillerez avec attention. Sa température et son pouls doivent rester stables. S'il devient fiévreux, nauséux, s'il transpire ou qu'il a du mal à respirer, nous cesserons immédiatement. Cela voudra dire que le traitement ne pourra réussir. Est-ce clair, Mrs. Monk ? Comprenez-vous votre tâche ?

Elle hésita. Elle avait envie de protester, de dire qu'elle ignorait en quoi consistait le traitement, mais elle n'avait aucun droit de le savoir. D'ailleurs, Radnor n'avait pas grand-chose à perdre. Sans intervention, il succomberait à la maladie en l'espace de quelques semaines.

— Allez-vous l'expliquer à Miss Radnor ? demanda-t-elle.

Magnus se détourna et se concentra sur sa tâche. Ses doigts courtards et puissants esquissaient des gestes assurés.

— Je me charge du côté scientifique, Mrs. Monk. Je trouve les gens... difficiles. Je me repose sur vous pour vous occuper de ses craintes ou de son... appréhension. Et il y en a peut-être beaucoup. Certains patients éprouvent une espèce de terreur. Le plus souvent, c'est un signe que le traitement est en train d'échouer.

— Je ne peux expliquer ce que je ne comprends pas, s'insurgea-t-elle, de plus en plus alarmée.

— Vous n'aurez pas besoin de le faire.

Il s'efforçait d'adopter un ton raisonnable, mais l'impatience perçait à travers la fine couche de courtoisie.

— Veillez à ce qu'il ne s'agite pas, voilà tout. Je vous ai observée. Vous savez vous y prendre. Vous aimez les gens. Pour moi, ce sont...

Il balaya l'air de la main, comme s'il chassait des mouches.

— ... des cas ! J'essaie de les soigner. Il faut que je les examine, que je réfléchisse rationnellement, que j'ignore leur peur ou leur

douleur, sauf en tant que symptômes. La pitié, bien que naturelle, ne m'est d'aucune utilité. Contentez-vous de faire votre travail, Mrs. Monk. Maintenez cet homme calme, stable, aussi peu effrayé que possible. Si vous ne pouvez pas y parvenir, mes efforts sont voués à l'échec ! Comprenez-vous ?

Il la dévisagea un instant, immobile, l'appareil, ses bouteilles et ses flacons oubliés.

— Oui, Dr Rand, dit-elle tout bas, comme elle se fût adressée à un enfant, l'enfant de quelqu'un d'autre qu'elle n'aimait guère.

Elle trouva Bryson Radnor immobile, les yeux clos. Debout à côté de lui, elle se demanda s'il priait. Pour obtenir de l'aide ? Ou pour faire la paix avec son créateur et affronter ses regrets, les choses qu'il n'avait pas faites, les paroles qu'il n'avait pas prononcées ?

Il sentit sa présence et ouvrit les yeux. Dès qu'elle les vit, l'idée qu'il avait pu prier la déserta.

— Vous êtes venue me reconforter ? lança-t-il, sarcastique. Me dire que Dieu m'aime ou des idioties du même genre ?

— Je n'ai aucune idée de ce que Dieu pense de vous, rétorqua-t-elle d'un ton sec, avant même d'avoir songé à ses paroles.

À sa grande surprise, il sourit.

— Bien sûr que non ! Mais je suis étonné que vous ayez le culot de le dire. Qu'êtes-vous censée faire pour moi ? Vous devez bien avoir un but. Dieu sait que vous n'êtes pas là en guise d'ornement !

— J'imagine que vous achetez des ornements, riposta-t-elle. Si vous en voulez. Et que vous les remplacez s'ils se cassent. Je suis ici pour vous aider à vous conduire d'une manière appropriée afin que le traitement ait une chance de réussir.

— Jamais de ma vie je n'ai laissé une femme me dicter ma conduite ! dit-il d'un ton cassant, ses yeux vifs en dépit de la douleur.

— Je m'en étais doutée, répondit-elle avec froideur. Ce qui est sûr, c'est qu'aucune ne s'en est très bien tirée.

Il laissa échapper un grognement.

— Êtes-vous réellement allée en Crimée ?

— Oui.

— Pourquoi ? C'est un endroit épouvantable. Une guerre totalement absurde.

— Je n'y suis pas allée pour me battre, mais pour soigner les

blessés.

— Très noble, ironisa-t-il de nouveau. Vous vouliez vous dégoter un mari, c'est ça ?

Il l'observait avec attention, à l'affût d'une émotion sur son visage, peut-être d'un point faible à exploiter. Était-ce là un signe de ressentiment envers la vie qu'il sentait lui échapper ?

Elle réprima l'envie de lui dire qu'elle percevait sa peur, et même qu'elle la comprenait. Cependant, elle n'était pas là pour ça. Elle aurait dû éprouver de la pitié pour lui, mais il ne lui inspirait que de l'hostilité. Il avait peur, il essayait de lui communiquer sa douleur.

— Non, répondit-elle. Mon père est mort et cela a pris le pas sur tout le reste. J'imagine très bien ce que peut ressentir votre fille en ce moment.

Une expression indéchiffrable traversa les traits de Radnor. Un mélange d'émotions, où le plaisir et le chagrin se confondaient avec une forme de haine.

Puis son visage redevint impassible.

— Épargnez-moi votre compassion, ricana-t-il. Contentez-vous de faire votre travail, quel qu'il soit.

— Tant mieux, répondit-elle du tac au tac. Parce que vous ne l'avez pas. Et mon travail consiste à vous distraire pour vous empêcher de retirer l'aiguille que le Dr Rand va vous mettre dans le bras. Car si vous l'arrachez, vous perdrez le peu de précieux sang que vous avez.

Il la fixa.

— Vous avez une langue aussi acérée que le couteau d'un boucher, hein !

Elle lui sourit, comme si elle l'aimait bien, et lut la perplexité dans son regard.

— Aussi acérée que le scalpel d'un chirurgien, rectifia-t-elle. Bien plus précise et bien plus coupante. En cas de besoin.

Magnus entra et fit rouler l'appareil sur le plancher légèrement inégal, s'arrêtant tout près du lit. Hester jeta un coup d'œil à la bouteille qui y était accrochée, et d'où partaient des tubes en caoutchouc flexibles qui ressemblaient à des tentacules. Elle était opaque. Et pleine de liquide.

— Je vous en prie, Mr. Radnor, ne bougez pas, dit Magnus poliment. Si vous craignez de vous agiter, je peux vous faire attacher.



Mais vous ne ressentirez qu'une légère douleur. En revanche, je ne peux exclure un certain inconfort.

— Je suis capable de rester immobile, répliqua Radnor entre ses dents. Cessez de me traiter comme un enfant, mon brave ! Faites ce que vous avez à faire !

Magnus ne chercha pas à discuter. Il vérifia une fois de plus que les tuyaux n'avaient pas été desserrés par le déplacement de l'appareil, puis prit un petit linge qui dégageait une forte odeur de désinfectant et essuya l'intérieur de l'avant-bras de Radnor. Enfin, sans crier gare, il planta l'aiguille dans la veine et la maintint fermement en place.

Radnor retint un cri, le visage encore plus blême qu'avant.

Hester ne fut guère surprise. La pointe étincelante d'une aiguille s'enfonçant dans sa chair aurait fait frissonner n'importe qui, si préparé fût-il. C'était beaucoup plus menaçant que les délicats points de suture qu'un chirurgien faisait pour recoudre une plaie.

Après avoir jeté un coup d'œil à Radnor pour s'assurer qu'il était calme, Magnus ajusta les cadrans et réglages de l'appareil.

Le corps de la seringue s'était rempli d'un liquide brun foncé. Impossible de dire ce dont il s'agissait. Hester observa un instant Magnus intensément concentré, avant de se retourner vers Radnor immobile. La sueur perlait sur le front du patient, pourtant elle décida de ne pas le déranger en l'épongeant. Il ne ferait que s'irriter de sa sollicitude.

Les secondes s'égrenèrent.

Magnus regarda l'appareil, puis Radnor. Il tripota un tube en caoutchouc pour vérifier qu'il fonctionnait toujours.

Hester posa doucement la main sur le front de Radnor.

Il ouvrit les yeux et la foudroya du regard. Elle vit sa peur et éprouva un élan de pitié envers lui. Elle pourrait lui dire que sa température n'avait pas changé, mais sans doute le savait-il déjà. Il n'y avait rien de fiévreux chez lui. Elle ne fit aucun commentaire pour ne pas le provoquer. Elle se contenta de s'adresser à Magnus.

— Tout à fait stable, Dr Rand, murmura-t-elle, baissant la main pour prendre le pouls de Radnor.

Il était léger, mais ni plus ni moins rapide qu'auparavant.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Magnus demanda à Hester de prendre la température de Radnor

correctement, avec un thermomètre. Elle le fit, puis mesura son pouls à l'aide d'un chronomètre.

— Sa température a augmenté d'un degré. Le pouls est stable, un peu plus net.

— Bien. Bien, jusqu'ici, commenta Rand, soulagé. Continuons.

Il ne demanda pas l'avis de son malade. Il exerçait la médecine, il conduisait une expérience. Tout ce qui comptait, c'était le résultat. Radnor en tant qu'individu ne signifiait rien.

Avec précaution, secondé par Hester, Magnus décrocha la bouteille brune et la remplaça par une autre, apparemment identique. Ce fut alors, en voyant la marque laissée autour du verre, qu'elle sut avec certitude ce que Magnus et Hamilton faisaient. Ils injectaient, goutte par goutte, dans le corps de Bryson Radnor, du sang prélevé sur les enfants. Ils remplaçaient le sang blanc, malade, sans vie, par celui de Charlie, de Maggie, ou des autres malheureux qu'ils gardaient dans cette salle à l'écart de tout.

C'était terrifiant, barbare – et brillant, si cela réussissait ! Elle connaissait suffisamment l'histoire médicale pour savoir que des tentatives similaires avaient eu lieu par le passé. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, les médecins avaient essayé de donner du sang sain aux malades pour les sauver. À de rares occasions, l'opération avait réussi. La plupart du temps, elle tuait le patient, de la manière la plus affreuse qui fût, comme si le sang nouveau, qui avait gardé en vie un autre être, se transformait en poison pour celui qui le recevait. Nul ne savait pourquoi.

Une des grandes difficultés était que le sang coagulait. S'il ne l'avait pas fait, la moindre coupure aurait suffi pour provoquer une hémorragie fatale. Cependant, il était impossible de donner du sang figé à quelqu'un d'autre. Comment Hamilton avait-il résolu ce problème ? Qu'avait-il ajouté au sang prélevé pour que celui-ci demeure liquide et coule facilement à travers ces tubes en caoutchouc ? Quelle quantité de cet additif était exactement la bonne pour que la coagulation redevienne possible par la suite ?

Bryson Radnor avait-il conscience de ce qui lui arrivait ?

Elle l'observa avec attention pendant que Magnus accrochait la bouteille et que le lent goutte-à-goutte recommençait. Se demandait-il seulement de quel sang il s'agissait ? Croyait-il qu'il provenait d'un animal ? D'un forçat condamné à mort ?

Elle prit de nouveau sa température et son pouls. La première était

toujours normale. Le second était nettement plus prononcé. Son visage avait perdu un peu de son aspect grisâtre.

Comme elle le fixait, il ouvrit les yeux. Ils étaient d'une étrange couleur marron doré, plus brillants qu'avant.

— Ça marche.

Ses lèvres livides articulaient silencieusement les mots, mais elle entendait leur accent de triomphe aussi sûrement que s'il les avait criés à tue-tête pour remplir le vide de la salle d'hôpital.

Vers la fin de l'après-midi, Radnor, adossé à ses oreillers, buvait du bouillon de bœuf et demandait plus de nourriture qu'il n'en avait mangé au cours de toute la semaine précédente. Il avait repris des couleurs, sa température était proche de la normale, son pouls régulier.

Bien que content, Magnus faisait de son mieux pour cacher sa satisfaction.

— Nous avons connu de tels succès par le passé, dit-il à Hester d'un ton las, lorsqu'ils furent seuls dans son bureau.

Il prit une profonde inspiration, puis soupira.

— Parfois, nous réussissons pendant quelques jours, voire quelques semaines. Et puis, quand les gens retombent malades, nous les traitons de nouveau et... ils meurent.

Il ferma les yeux et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Dans d'atroces souffrances...

— Et vous ignorez pourquoi ? s'écria-t-elle, un frisson soudain la dépouillant de son sentiment de victoire.

C'était donc cela le problème – il ne suffisait pas que cela marche une seule fois ! Elle songea à Wilton et à la description que Sherryl O'Neill lui avait faite de sa mort, et la refoula.

Elle revit les soldats des champs de bataille, aux membres arrachés, aux corps criblés de balles. Avec les connaissances actuelles de la médecine, ils pouvaient être sauvés, mais seulement pour un temps. Même avec les meilleurs soins disponibles dans les hôpitaux de campagne, ils succombaient des suites du choc, ayant perdu trop de sang.

Il en allait de même pour les victimes d'accidents de circulation ou de désastres industriels, les parturientes mourant d'hémorragies que

nul ne pouvait contrôler.

Cependant, le sang devait provenir de quelqu'un. Quelqu'un comme Charlie, Maggie, ou même le petit Mike. Un demi-litre prélevé sur un enfant de cet âge, déjà chétif, mal nourri, seul et effrayé, pouvait l'affaiblir au point que la première infection venue aurait raison de lui.

Il n'y avait pas d'issue !

Par conséquent, pas de progrès possible !

Tous ces hommes qui étaient morts des suites de blessures subies au combat – une partie d'entre eux auraient-ils pu être sauvés par des transfusions ? Elle ne pouvait le savoir. Il était trop tard désormais. Trop tard pour Wilton, de toute façon. Et pour le suivant ? Pour tous ceux qui se trouveraient dans cet hôpital, ou dans un autre, à l'avenir ?

Le progrès avait-il toujours un tel coût ?

Hester était occupée à plein temps aux soins de Bryson Radnor. Malgré l'aide que sa fille, Adrienne, lui apportait, il y avait certaines tâches dont elle devait se charger, autant pour l'observation du patient que parce qu'elle était plus habile dans leur exécution.

Il était grincheux, comme souvent les gens très malades, qui souffrent et qui ont peur.

— Bon sang, cessez de me dorloter comme ça, enfin ! aboya-t-il à la fin du premier jour.

Adrienne était sortie et Hester retapait le lit afin qu'il soit plus confortablement installé. Non sans mal, elle maîtrisa son exaspération.

— Si vous préférez que les draps restent froissés, Mr. Radnor, vous n'avez qu'à le dire.

Il eut un geste qui visait à la congédier, trop faible pour être efficace.

— Où est Adrienne ?

— Elle dort. Elle a passé la nuit entière à votre chevet. Tout le monde a besoin de repos à un moment donné.

Il tourna la tête et la fixa, détaillant lentement son visage puis son corps sans prendre la peine de s'en cacher. Elle trouva son regard déplaisant, voire lascif. On aurait dit qu'il essayait de l'humilier pour se venger de sa dépendance envers elle.

Elle réprima l'envie de le réprimander, de lui dire qu'il se montrait puéril et grossier. Elle était trop expérimentée pour se laisser ainsi provoquer par un patient et lui donner la satisfaction de savoir qu'il dictait les termes de leur relation. Elle se força donc à lui sourire gentiment, presque suavement, comme si elle était la nourrice d'un enfant plutôt pénible.

Il détourna les yeux. Hester avait gagné cette bataille, mais elle savait qu'il y en aurait d'autres.

Elle acheva de refaire le lit et de mettre de l'ordre dans la chambre, ouvrit la fenêtre pour faire entrer l'air tiède et sortit dans le couloir.

Elle faillit entrer en collision avec Adrienne, laquelle paraissait exténuée. Sa robe sombre et sévère était fripée, son chignon épinglé à la va-vite, trop tiré par endroits. Surtout, ce fut son visage qui toucha Hester. Son teint blême, dépourvu d'éclat, semblait appartenir à une femme beaucoup plus âgée, ses yeux étaient cernés.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle aussitôt, d'une voix angoissée.

Hester mit la main sur le bras d'Adrienne, qui tenta en vain de se dégager, avec une force surprenante.

— Il se repose, déclara-t-elle avec fermeté. Il a bu du bouillon avec un peu d'eau tonique dedans. Le Dr Rand espère reprendre le traitement bientôt.

Adrienne résistait toujours, comme si elle refusait de le croire avant de l'avoir vu.

Hester continua à la retenir.

— Vous devez vous ménager davantage, conseilla-t-elle avec douceur. Lorsque le traitement aura recommencé, il aura besoin de votre aide. Il faudra que vous soyez en bonne santé pour vous occuper de lui.

La jeune femme la dévisagea. Elle était épuisée, effrayée, et elle avait désespérément besoin de croire que la longue bataille pouvait être gagnée.

— Venez boire un thé, suggéra Hester. Vous devez savoir certaines choses concernant les soins à lui apporter.

Adrienne hésita.

— Vous avez fait un travail remarquable jusqu'ici, reprit Hester, lisant le doute dans ses yeux, son désir de s'assurer que Radnor allait réellement bien.

Dès qu'elle serait dans la chambre, il exigerait d'elle mille petites tâches toutes aussi superflues les unes que les autres, et elle obéirait. Hester avait déjà constaté qu'il semblait prendre plaisir à lui donner des ordres et qu'elle ne lui refusait rien. Que ce fût par affection, par crainte de le perdre ou par un sentiment de culpabilité qu'il lui avait communiqué au fil des années, Hester n'aurait su le dire. Et peu importait. Il savait ses forces.

— J'ai essayé...

Adrienne esquissa un faible sourire, fouillant le regard d'Hester pour savoir si elle était sincère ou si elle disait cela par gentillesse.

— Il ne serait sans doute pas en vie aujourd'hui si vous aviez été moins diligente.

Hester ne mentait pas. Radnor avait peut-être tenu bon à force de volonté, en se nourrissant de son pouvoir sur sa fille.

— Venez, je vous en prie. Je voudrais vous expliquer ce qui va se passer.

Adrienne capitula et la suivit le long d'un couloir qui menait à une petite pièce servant de salle de repos aux infirmières. Hester mit immédiatement de l'eau à chauffer dans la bouilloire et sortit la théière et deux tasses.

En réalité, elle n'avait rien de véritablement important à dire à Adrienne, mais elle pouvait facilement broder. Ce qu'elle voulait, au fond, c'était persuader la jeune femme de la nécessité de s'accorder plusieurs heures de sommeil. La fatigue pousse à l'erreur. Lorsqu'on est à bout de forces, chaque crainte prend des proportions démesurées. Quoi qu'il arrive, Radnor mourrait tôt ou tard. Adrienne avait toute sa vie devant elle et devrait surmonter son deuil.

Afin de combler le silence, et pour faire croire à Adrienne qu'elle avait vraiment des informations à lui donner, Hester se mit à décrire certaines des réactions qu'elle avait vues chez d'autres patients, en veillant à ne mentionner que ceux qui s'étaient rétablis.

Elles burent à petites gorgées le thé brûlant, en grignotant d'excellents biscuits. Hester remarqua avec satisfaction qu'Adrienne continua à manger jusqu'à ce que l'assiette soit vide. Elle se demanda à quand remontait son dernier vrai repas.

Enfin, Adrienne termina son thé. Elle se pencha en avant, prête à se lever.

— Votre père m'a relaté certaines de ses aventures, s'empressa de dire Hester. Il a vu une foule de choses et il les décrit de manière très vivante.

Adrienne sourit et se détendit.

— Oh ! oui. Il est capable d'accomplir davantage en un an que la plupart des hommes en toute une vie.

L'admiration se lisait sur ses traits. Son père l'emmenait-il parfois en voyage ? se demanda Hester. Radnor n'avait parlé que de lui. Parce qu'il était obnubilé par lui-même ou qu'il considérait comme allant de

soi qu'Hester pense que sa fille l'avait accompagné au moins une partie du temps ?

— Je ne suis allée qu'en Crimée, reprit Hester, et en Amérique, une fois, au tout début de la guerre de Sécession.

— Cela ne semble guère plaisant, observa Adrienne en la regardant avec intérêt, voire une pointe de compassion. Je suis allée à Paris. C'est une ville merveilleuse, si belle... unique. Il y a là-bas de la magie dans l'air... cela vous paraît-il ridicule ?

— Pas du tout. Racontez-moi.

— Mon père m'y a emmenée. Voici quelques années. Je m'en souviendrai jusqu'à la fin de mes jours.

Hester l'écouta une demi-heure durant, refit chauffer de l'eau, et elles burent encore un thé pendant qu'Adrienne lui parlait de Paris. Apparemment, son père connaissait très bien cette ville. Il était fasciné par sa beauté, son histoire, ses coins hors des sentiers battus que la plupart des gens ne découvriraient jamais.

Le visage de la jeune femme était animé ; ses yeux brillaient, sa voix vibrait d'enthousiasme, d'admiration, moins pour la cité que pour l'homme si passionnément vivant qui la lui avait montrée.

Elle n'évoqua aucun autre voyage. Radnor, lui, avait parlé d'une bonne dizaine. Ne l'avait-il emmenée nulle part ailleurs ?

Quand Adrienne partit enfin à son chevet, Hester put s'échapper un moment pour aller voir Maggie et Charlie dans la salle des enfants. En dépit des affirmations de Magnus, elle tenait à s'assurer personnellement qu'ils allaient bien. De plus, elle avait des questions à leur poser.

Elle les trouva tous les trois assis sur le lit de Charlie, occupés à confectionner un berceau de chat avec de longs bouts de ficelle. Concentrés sur les motifs qu'ils tissaient avec leurs doigts, ils ne la remarquèrent pas tout de suite.

Soudain, Maggie saisit un mouvement du coin de l'œil et se redressa. Son visage s'illumina, elle laissa tomber sa ficelle et courut se jeter dans les bras d'Hester.

Celle-ci lui rendit son étreinte. Tant pis si c'était une entorse au règlement.

— Vous êtes revenue ! s'écria la fillette, ravie. Regardez Charlie ! Vous l'avez sauvé !

Elle se détacha d'Hester et se retourna pour désigner son frère.



Encore pâle et maigre, il avait néanmoins repris quelques couleurs et paraissait bien réveillé. Mike, à côté de lui, n'avait plus l'air si effrayé.

— Je crois que nous l'avons sauvé toutes les deux, répondit Hester, qui ne voulait pas que les enfants l'imaginent capable d'accomplir des miracles. Je suis venue voir comment vous allez. Et vous demander de me parler de vous. J'aimerais en savoir davantage à votre sujet.

Tandis qu'elle s'approchait du lit, Mike se blottit contre Charlie pour lui faire une place.

D'abord, elle leur toucha le front, puis tâta leur pouls et fut rassurée. La nouvelle infirmière s'acquittait bien de son travail. Sa tension se dissipa.

— Vous allez bien, dit-elle avec un sourire. Comment avez-vous trouvé cet hôpital ? Vous habitez près d'ici ?

— Je sais pas où on est, avoua Maggie.

Elle interrogea Charlie du regard, mais ce dernier secoua la tête.

— Nous sommes à Greenwich, les informa Hester, songeant que ce début n'était guère prometteur.

— C'est de l'autre côté de la Tamise, commenta Charlie. Et un peu plus bas.

Ainsi, ils venaient d'un endroit qui se trouvait sur la rive nord, et légèrement en amont, autrement dit non loin de Wapping !

— Vous venez de Limehouse ? Ou de l'île aux Chiens ?

— De High Street, déclara Charlie.

Chaque quartier possédait sa grand-rue, de sorte que cette information, quoique utile, n'avançait guère Hester.

— Vous vous souvenez du trajet jusqu'ici ? demanda-t-elle en les regardant tour à tour.

Ils firent non de la tête.

— Vous dormiez ?

— Sûrement, convint Charlie.

— Votre maman et votre papa étaient avec vous ?

Ils secouèrent la tête de nouveau.

— Vous ne vous rappelez pas leur avoir dit au revoir ?

Le tableau qui commençait à se dessiner ne lui plaisait guère, mais peut-être n'aurait-elle pas dû être surprise.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Maggie, les yeux voilés. Il

est arrivé quelque chose à maman ?

— Je ne crois pas. Mais si vous me dites son nom et où elle habite, j'irai la voir, promet Hester.

De toute façon, elle était résolue à découvrir pourquoi ces trois enfants étaient là seuls, et pourquoi personne ne leur avait rendu visite. Diverses explications étaient possibles, dont celles qu'elle redoutait le plus : un enlèvement ou la vente délibérée d'enfants qu'une famille misérable ne pouvait plus nourrir. Certes, ils avaient pu être abandonnés, ou leur mère avait pu mourir, mais, alors, il semblait improbable qu'ils aient échoué dans cet hôpital.

Maggie paraissait perplexe. Peut-être ne connaissait-elle sa mère que sous le nom de « maman » ?

— Quel est votre nom de famille ? demanda-t-elle à Charlie. Tu t'appelles Charlie comment ?

— Charlie Roberts.

— Peux-tu me décrire la rue où vous habitez ? De quels magasins vous souvenez-vous ? Peut-on voir le fleuve de là ? Comment s'appellent les escaliers les plus proches pour descendre au bac ?

L'après-midi était déjà bien avancé quand elle rentra à la maison. Le dîner devrait attendre, ou bien ils se contenteraient d'un sandwich à la viande froide. Dès que Scuff eut franchi le seuil, elle lui expliqua son projet. Dix minutes plus tard, ayant laissé une note à l'intention de Monk sur la table de la cuisine, ils descendaient tous les deux vers le fleuve.

Scuff était au comble de la nervosité. Sur l'eau, il ne cessa de s'agiter, jetant des coups d'œil anxieux aux marches de Greenwich, derrière eux, et à celles de Wapping, droit devant.

Hester comprenait. Il désirait tellement être médecin qu'il était terrifié à l'idée de ne pas être accepté, de ne pas comprendre de quoi on lui parlait dès qu'il s'agirait de théorie plutôt que de pratique. Il avait à la fois peur que Crow ne lui refuse son aide et peur de le décevoir s'il acceptait de la lui donner. Le pire, peut-être, c'était la crainte de décevoir Hester et Monk, alors qu'ils avaient eu foi en lui.

Elle songea à lui dire qu'ils le soutiendraient quoi qu'il décide de faire, mais elle savait que cela ne ferait aucune différence. Rien ne compterait avant qu'il croie lui-même qu'il était capable de réussir.

Une fois sur la rive opposée, Hester régla le passeur et ils partirent

vers l'est, en aval de Wapping, puis prirent un omnibus qui descendait High Street. Crow louait des locaux dans un nouvel immeuble bien plus vaste que son ancien dispensaire. Maintenant, il y avait quelqu'un à l'accueil et une pièce où les patients attendaient leur tour, presque comme au cabinet d'un médecin normal, sauf que la plupart d'entre eux n'avaient pas les moyens de payer. Des gens de tous les âges se trouvaient là, dont certains souffraient de façon visible. Ils virent même un chien affligé d'une plaie irrégulière, recousue proprement et presque guérie.

Atterrée par une telle affluence, Hester se dit tout d'abord qu'elle avait mal choisi son moment. Puis elle comprit que l'heure importait peu : il y aurait certainement toujours autant de monde.

Elle donna son nom à la femme à l'accueil et lui demanda d'informer Crow qu'elle était là, que c'était urgent, et qu'elle ne prendrait pas beaucoup de son temps.

Dix minutes plus tard, Scuff et elle étaient dans son bureau.

Crow portait bien son nom. Grand, dégingandé, doté de cheveux noirs comme du jais qui n'avaient pas été coupés depuis un certain temps, il était d'un âge indéfinissable, mais approchait sans doute de la quarantaine. Un large sourire révélait une dentition d'une blancheur éclatante. À l'évidence, il était ravi de la voir.

Elle savait pertinemment qu'il n'avait pas de temps à perdre en bavardages inutiles, aussi, après un bref salut, elle lui expliqua exactement ce qu'elle cherchait.

— J'ai trois jeunes enfants à l'hôpital de Greenwich, âgés de quatre, six et sept ans à peu près. J'ai besoin de retrouver leurs parents et de savoir exactement pourquoi ils sont là-bas. Leur nom de famille est Roberts et ils habitent dans une High Street, peut-être à Limehouse, près d'un escalier qui descend au fleuve et derrière une boucherie.

— J'ai une ou deux idées, répondit Crow au bout d'un court instant. Mais c'est un quartier douteux. Vous ne devriez pas y aller seule. Monk est au courant ?

— Pas encore. Et puis je suis venue pour une autre raison.

Cette fois, elle hésita. C'était ridicule. Crow n'avait pas de temps à gaspiller en tergiversations, elle était mieux placée que n'importe qui pour le savoir. Elle se lança.

— Scuff voudrait étudier la médecine. Je vous serais

reconnaissante pour toute aide ou conseil que vous pourriez nous donner.

Derrière elle, Scuff, cramoisi, dansait d'un pied sur l'autre, ne sachant où se mettre.

Crow le regarda avec intérêt et attendit.

— Eh bien, il va falloir que tu en aies plus envie que ça, lança-t-il après quelques secondes de silence. Donne-moi un coup de main avec les patients qui attendent, et quand on aura fini, on ira chercher Mr. et Mrs. Roberts. Ça te va ?

Scuff le dévisagea, les yeux écarquillés.

— Oui... monsieur !

Ce fut une longue heure et demie pour Hester. Elle aida aussi, bien sûr, mais sans cesser de s'inquiéter, se demandant comment Scuff s'en tirait avec Crow, avec de vrais patients, de vrais soins.

Il l'avait observée à de nombreuses reprises, et il avait soigné Monk et Hooper lorsqu'ils avaient été blessés. Cependant, tenir des instruments, les passer à autrui, c'était très différent de s'en servir soi-même. N'était-ce pas une introduction trop précipitée à l'art de la médecine ?

À moins que cette approche brutale ne permette à Crow de voir tout de suite si Scuff avait la discipline et le courage nécessaires pour entreprendre une telle carrière ?

Elle se fit violence pour se concentrer totalement sur ses patients. C'était là une autre leçon – lorsqu'on s'occupe d'un malade, les soucis qu'on a cessent d'exister.

Le soleil allait se coucher et le ciel flamboyait à l'ouest quand ils quittèrent enfin le dispensaire. Hester mourait d'envie de demander à Crow comment Scuff s'était débrouillé, ce qu'il avait pensé de lui, s'il était prêt à le soutenir, mais elle se refusait à le faire devant lui. Quelles paroles de réconfort pourrait-elle trouver si la réponse était négative ? Comment protégerait-elle l'adolescent de l'amertume de la déception et de l'humiliation ?

C'était impossible. Si elle y parvenait cette fois-ci, il serait désarmé face à la prochaine déconvenue ou celle d'après. Sans connaître la douleur, comment apprendrait-il la compassion ? Si tout était facile, quelle valeur cela avait-il ?

Ils traversèrent la route, Scuff à quelques pas derrière eux.

— Il fera l'affaire, murmura Crow, la satisfaction perçant dans sa

voix.

Sur quoi, il décocha à Hester son grand sourire.

— Proposez-lui de venir le samedi. S'il n'est pas enthousiaste, vous saurez que ce n'est pas un métier pour lui.

De façon absurde, elle eut la gorge nouée.

— Merci, dit-elle avec difficulté.

Il haussa les épaules, comme si ce n'était rien.

— J'ai interrogé quelques personnes au sujet de la famille Roberts. Ils doivent habiter près d'ici.

Ils trouvèrent deux bouchers. Le premier affirma ne pas connaître les Roberts, mais le second, non sans réticence, leur indiqua une petite maison misérable, coincée entre le fond de sa cour et un mont-de-piété qui donnait sur une ruelle.

Crow frappa à la porte. Il s'apprêtait à recommencer quand elle fut ouverte par un homme corpulent, au visage pâle et boursoufflé, vêtu d'une chemise de travail dont les pans sortaient de son pantalon.

— Mr. Roberts ?

— Qui c'est qui veut le savoir ? rétorqua l'homme, inquiet.

— On m'appelle Crow. Je suis médecin...

— Bon Dieu ! Qu'est-ce qui s'est donc passé ? s'écria Roberts avec une colère soudaine. C'était pas de ma faute !

Crow avait dû percevoir sa peur. Hester la sentait pratiquement dans son odeur, dans la sueur fétide de ses vêtements. Ils devaient s'adresser à lui différemment. Ils n'apprendraient rien d'utile en se faisant un ennemi.

— Il ne s'est rien passé de mal, assura Crow à mi-voix. Du moins, je ne crois pas.

— Eh ben, j'ai rien vu, affirma l'homme, toujours sur la défensive.

— Vous êtes bien Mr. Roberts ?

— Et si je l'étais ? Remarquez que je n'ai pas dit que c'était moi, hein.

— Eh bien, supposons que ce soit vous, répondit Crow d'un ton neutre, avez-vous trois enfants ?

Roberts se figea. Tout son corps se raidit, et le peu de couleur qu'il avait déserta son visage.

Malgré elle, Hester éprouva à son égard un élan de pitié. Était-ce

par peur ou par haine des autorités qu'il n'avait pas signalé la disparition de ses enfants, s'ils avaient bel et bien disparu ?

Soudain, elle discerna un mouvement derrière Roberts. Elle se rendit compte que sa femme était debout près de lui et qu'elle écoutait. Son visage exprimait aussi la peur et l'indécision, mais surtout le chagrin.

— Pouvons-nous entrer ? demanda Crow.

Roberts répondit par la négative, en même temps que sa femme acceptait.

Crow attendit, Hester à son côté, Scuff quelques pas derrière eux.

— S'il te plaît, Alfred ? murmura Mrs. Roberts, d'une voix étranglée.

Après un bref silence, Roberts recula, la laissant ouvrir la porte en grand.

Hester suivit Crow dans la minuscule pièce qui leur servait de cuisine et de salon tandis que Scuff restait dehors. Le logis était pauvrement meublé, mais bien rangé et remarquablement propre. Hester promena un regard autour d'elle. Il n'y avait pas de jouets en vue, pas de livres à l'exception d'un seul, très mince, dont les pages étaient collées ensemble légèrement de travers. Un livre d'enfant.

Mrs. Roberts était maigre, elle avait les cheveux raides, mais des traits réguliers. Elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans. La misère et les grossesses avaient éteint la vie en elle.

Crow s'assit, indiquant qu'il avait l'intention de rester le temps qu'il faudrait. Il fit signe à la femme de prendre place sur une des autres chaises.

— Vous avez trois enfants ? demanda-t-il doucement.

Hester observait la scène sans rien dire.

— Six, corrigea Mrs. Roberts, avant de s'expliquer en voyant la perplexité de Crow. L'aîné est parti. Les plus petits sont encore des bébés. Dieu merci !

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— C'est Maggie, Charlie et Mike qui ont disparu, dit-elle avec difficulté.

— Ils sont tous partis en même temps ?

Elle secoua la tête, et les larmes roulèrent sur ses joues.

— Charlie d'abord, et les deux autres quelques jours plus tard. Ils

ne se seraient pas sauvés, monsieur. Surtout pas Maggie. C'est une bonne petite.

Elle déglutit.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ?

— Je ne le sais pas encore, répondit Crow, évasif. Mais je vais le découvrir. Donnez-moi des détails, Mrs. Roberts. Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ? À quel moment de la journée ? Quand vous êtes-vous rendu compte qu'ils n'étaient plus là ?

— À quoi ça sert à présent ? grogna Mr. Roberts en s'approchant. Vous allez pas faire l'important sur notre dos sous prétexte que vous êtes médecin ! Ils sont plus là !

— Il essaie seulement de nous aider, Alfred, intervint sa femme d'un ton suppliant. Peut-être qu'ils sont encore vivants ! Peut-être qu'on peut les retrouver !

Sa voix tremblait. Elle regarda tour à tour Crow, son mari, et Crow de nouveau.

— Ne m'accuse pas ! riposta Roberts, furieux.

La rage se lisait sur ses traits, et autre chose qu'Hester mit un moment à reconnaître : une douleur folle, impossible à soulager. Ce fut seulement après l'avoir fixé, après avoir vu un rouge sombre lui monter aux joues qu'elle comprit que c'était aussi un sentiment de culpabilité. Il n'avait pas signalé la disparition des enfants parce qu'il y était mêlé.

Il avait une femme et cinq petits à nourrir, et il était aux abois. Il avait vendu les enfants, peut-être à quelqu'un qui avait promis de bien les traiter. Elle avait déjà vu cela se produire. C'était une terrible solution, mais peut-être n'en avait-il pas d'autre. Cela valait mieux que de les perdre tous.

Le visage de la femme était hanté par la souffrance. Elle parvenait difficilement à endurer sa peine et savait qu'il n'y avait pas d'échappatoire.

Pas plus qu'il n'y en avait pour Hester ou pour Crow à présent.

— Mr. Roberts, commença Crow en se tournant vers lui, je ne vais pas vous dénoncer pour ce que vous avez fait de vos enfants. Ce qui compte, maintenant, c'est leur vie... et vous en êtes responsable ! Dites-moi à qui vous les avez vendus, pour combien, et ce que ces gens vous ont promis.

Mrs. Roberts ne regarda même pas son mari. Le remords d'avoir

gardé le silence la consumait aussi, même si elle s'était peut-être tue pour le protéger et, par conséquent, pour protéger les enfants restants.

Lentement, douloureusement, Roberts décrivit l'homme qui l'avait abordé et qui avait offert d'acheter ses enfants, de les nourrir et de s'occuper d'eux, afin qu'ils tiennent compagnie à une vieille dame qui était à l'hôpital et qui n'avait ni enfants ni petits-enfants à elle.

— Et vous l'avez cru ? demanda Crow, haussant les sourcils.

Roberts détourna les yeux.

— Pour sûr. C'était un gentleman. Il m'a dit qu'ils mangeraient la meilleure nourriture, qu'ils auraient des repas réguliers, qu'ils dormiraient dans un vrai lit. Je peux pas leur donner ça !

À quoi bon dire quoi que ce fût ? La vérité n'était que trop amèrement évidente. Cet homme avait-il commis un crime ? Peut-être. Face à un tel choix, qui se serait conduit différemment ?

Crow se leva lentement. Il fit mine d'ajouter quelque chose, puis se ravisa. Il regarda par-dessus l'épaule de Roberts, s'adressant à sa femme.

— Vous dites qu'ils s'appellent comment ?

— Charlie, Maggie et Mike, répondit-elle, le désespoir dans les yeux.

— Ils vont bien pour l'instant, affirma-t-il. Nous allons tâcher de faire en sorte que ça continue.

Ils sortirent à la nuit tombante. Ni l'un ni l'autre ne parla, mais la main de Crow effleura doucement l'épaule d'Hester.

Scuff les suivit.

Alors qu'Hester, Scuff et Crow remontaient la High Street dans l'île aux Chiens, Monk et Orme ramaient en rythme, glissant sur l'eau en direction des bureaux des douanes du port de Londres. L'air était doux, empli des sons et des odeurs de la marée montante, le sel, le goudron, la vase et le poisson.

Autour d'eux, les coques des navires s'élevaient dans la brume du crépuscule, les voiles repliées attachées aux espars.

— Il n'y a que l'aube qui soit aussi plaisante sur le fleuve, commenta Orme avec un lent sourire. Calme comme c'est calme dans mon pays ; des grands marais plats survolés par les oiseaux, des milliers d'oiseaux, tout noirs contre le ciel. Parfois on entend le bruit



de leurs ailes, vous savez ?

— Oui. C'est un son qui fait plaisir à entendre.

— Quand même, ces bateaux vont me manquer, continua Orme d'un ton de regret, en contemplant les énormes coques qui reposaient presque immobiles sur le fleuve. Ils ont fait le tour du monde et sont revenus. Et mes rêves avec eux.

— Vous pourrez toujours nous rendre visite, lui rappela Monk.

— J'y penserai. C'est ce que disait Durban. Ça paraît remonter à bien longtemps, n'est-ce pas ?

Monk revit nettement le visage de Durban la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, lorsque celui-ci avait guidé le navire vers l'aval avec sa terrible cargaison de mort et qu'il y avait mis le feu, se sacrifiant pour qu'ils soient tous en sécurité.

Il avait émis la requête que Monk lui succède. Orme avait respecté son vœu et soutenu Monk. Il méritait de prendre sa retraite à présent, avec les honneurs et la gratitude de ses collègues, et de se reposer au bord de l'eau, en compagnie de sa fille et de sa petite-fille.

— Vous allez me manquer, dit Monk.

— Pendant un temps, acquiesça Orme avec satisfaction. Hooper est un bon policier. Il ne veillera pas sur vous comme je l'ai fait. Il vous poussera. Mais peut-être que vous êtes prêt pour ça, à présent.

— Il vaudrait mieux, admit Monk, avec un soudain frisson de solitude.

Il ne pouvait pas dire à Orme combien il le regretterait, il ne serait pas juste de faire peser cette ombre sur sa retraite. Il fit traîner sa rame, et Orme allongea son geste pour accoster. Monk mit pied à terre et entoura la corde autour d'une bitte d'amarrage. Orme lui emboîta le pas.

Le plan était prêt. Ils devaient seulement s'assurer de la coopération de McNab. Ils n'avaient plus besoin de se concerter.

Ils remontèrent l'allée, traversèrent la route et entrèrent dans le bureau. Monk déclina leur nom et rang.

— Oui, monsieur, dit le planton. Premier étage, deuxième porte à droite.

Monk et Orme suivirent ses instructions et frappèrent à la porte où figurait le nom de McNab. Peut-être cela aurait-il dû leur mettre la puce à l'oreille. Monk n'avait jamais pris la peine de faire poser une

plaque sur sa propre porte. Tous ceux qui comptaient pour lui savaient où le trouver.

McNab les fit attendre un instant avant de répondre. C'était un homme trapu, un peu plus petit que Monk. Ses épaules puissantes tendaient le tissu de son uniforme, formant des plis inélégants. Ses cheveux, qui commençaient à s'éclaircir, étaient peignés avec soin.

Monk lui trouva aussitôt une allure familière, mais il refoula cette idée. Sans doute ressemblait-il tout simplement à une foule d'autres hommes qu'on trouvait dans la police ou dans l'armée.

Monk se chargea des présentations.

— Je sais qui vous êtes, rétorqua McNab.

Il n'y avait aucun plaisir dans sa voix, celui qu'auraient pu éprouver deux vieux collègues à se retrouver. Ordinairement, Orme traitait directement avec le responsable des douanes. Leur relation, sans être amicale, avait l'aisance que confère l'habitude. Pourtant, Monk avait dû le rencontrer par le passé, à l'époque où il travaillait dans la police métropolitaine.

Un léger malaise le gagna, qu'il s'efforça d'ignorer. Il ne pouvait se permettre de se quereller avec cet homme. Ils avaient trop d'enquêtes en commun sur le fleuve. Il prit une inspiration pour expliquer les raisons de leur visite.

McNab le devança.

— Je suis au courant pour ce navire qui fait du trafic d'armes, commença-t-il avec hargne. Ça devrait être notre enquête. La contrebande relève des douanes, comme vous le savez parfaitement ! Mais évidemment, cette affaire-là va faire parler d'elle dans les journaux si elle est menée comme il faut.

Une pointe d'amusement se lut sur son visage.

— Ou si elle ne l'est pas ! Ils en feront tout un plat aussi.

Cela faisait bien longtemps que Monk n'avait pas rencontré un vieil ennemi dont il n'avait pas le moindre souvenir. Que s'était-il passé avec McNab ? Avaient-ils été rivaux ? Monk lui avait-il fait du tort d'une manière ou d'une autre ? Il n'était pas fier de tout son passé. Il y avait tant de fantômes dont le visage demeurait flou, qui n'étaient guère plus qu'une impression ici ou là, une manière de parler qui lui disait quelque chose avant de lui échapper de nouveau.

Il était redevenu l'homme exposé, vulnérable, qui s'avavançait à l'aveuglette, encombré d'une histoire dont il ignorait tout.

— Dans ce cas, mieux vaut ne pas faire d'erreurs, répondit-il, s'efforçant non sans mal de maîtriser son irritation. Je suis venu vous informer de notre plan, par courtoisie, et dans l'espoir que vous pourrez nous porter assistance avec un autre bateau, et trois ou quatre hommes armés. Ces trafiquants ont beaucoup à perdre, et s'ils ont un bon guetteur, la bataille pourrait être rude.

Le sourire de McNab s'était durci.

— En effet, Mr. Monk. Vous feriez mieux de me dire exactement ce que vous avez en tête, sans quoi nous risquerions de nous entre-tuer ! Et ne serait-ce pas une fin tragique pour... une carrière si intéressante ?

Il planta son regard dans le sien, sans se départir de ce sourire froid, cassant.

Monk ne doutait plus désormais d'avoir connu McNab avant son accident. Peut-être l'hostilité de ce dernier était-elle fondée sur des torts véritables. Monk ne pouvait plus rien y changer à présent, mais devait affronter la possibilité que McNab s'en prenne à lui à travers ses hommes aussi. Cette affaire allait-elle lui offrir l'occasion d'assouvir une vengeance longtemps attendue ?

Monk ne permettrait pas que ses hommes paient pour des offenses qui ne les concernaient en rien, à supposer qu'elles aient eu lieu. Et cette enquête était beaucoup trop importante et potentiellement dangereuse pour y mêler des sentiments personnels, justifiés ou pas.

— Faisons en sorte que l'opération soit un succès, Mr. McNab, dit-il d'une voix conciliante. J'imagine que vous ne voulez pas plus que nous que ces armes soient éparpillées dans la nature.

McNab éluda la question.

— Eh bien, donnez-moi les détails, s'il vous plaît.

Il regardait Orme.

Avec raideur, ce dernier s'exécuta.

## 5

Le lendemain matin, Monk était sur l'eau de bonne heure, bien avant l'aube. Le ciel commençait tout juste à pâlir à l'est, et les ombres se confondaient encore. À première vue, sa barque aurait pu passer pour n'importe quelle embarcation revenant d'une longue nuit de patrouille, jusqu'au moment où on remarquait qu'il n'y avait pas deux hommes à bord mais trois, un à chaque aviron, et le dernier accroupi à la poupe. Suivis de près par une autre barque, occupée, elle, par deux hommes, ils se frayaient un chemin vers une goélette à l'ancre, un des nombreux navires chargés de denrées qui attendaient leur tour d'accoster aux docks.

Assis face à Monk, son visage buriné tourné vers l'aval, Orme regardait se combler l'écart qui les séparait du bateau, dont les fanaux indiquaient clairement la position. À mesure que la pénombre se dissipait, ses mâts sombres se détachaient sur l'horizon, et on discernait les contours de sa silhouette trapue, ventrue.

Monk et Bathurst ramaient à l'unisson, guidant la barque à travers le courant. La seconde embarcation avançait tout aussi facilement, à une quinzaine de mètres derrière eux, Laker et Hooper aux avirons. Si tout se déroulait selon le plan, ils aborderaient au lever du jour, dès que le quai serait visible. Ils arrivaient par l'ouest, dissimulés dans les derniers vestiges de la nuit. D'après McNab, le navire transportait des marchandises de contrebande. S'il s'était agi de brandy ou de tabac, Monk n'aurait pas hésité à laisser l'affaire aux douaniers, mais un trafic d'armes revêtait une tout autre importance. Un millier de fusils comme celui que Laker avait vu pouvait déclencher une petite guerre dans les rues de Londres. Et même provoquer des affrontements entre ceux qui voulaient se les approprier dès leur déchargement.

Ils étaient sous le vent à présent, abrités par le navire. Monk sentit la différence dans le mouvement de la rame et, d'un geste, indiqua à Bathurst de raccourcir son geste.

L'instant d'après, il donna le signal. Orme se leva avec un parfait équilibre ; s'adapter au balancement de la barque, au sens du vent et de la houle était une seconde nature chez lui. Il empoigna le grappin, le lança, accrocha le bastingage et tira fermement sur la corde.

Dans l'autre embarcation, Laker fit de même.

Bathurst se redressa. Monk lui avait donné ses ordres : il devait attendre avec les barques.

Sans hésiter, Orme grimpa à la corde, se hissa par-dessus la rambarde et se laissa retomber sur le pont. Monk aperçut la silhouette élancée d'Hooper qui montait à la proue, plus prudemment, hésitant avant de passer par-dessus le bastingage. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté, s'attendant à voir Orme réapparaître, mais il n'y avait personne.

L'avait-il manqué ?

Il plissa les yeux. Toujours rien.

D'un mouvement fluide, Bathurst se leva, fixant la ligne ininterrompue du pont.

— Monsieur, s'il vous plaît ?

— Non. Il faut qu'un homme reste avec les bateaux.

Quelque chose clochait. Orme n'était pas à l'endroit prévu. Monk chercha Hooper des yeux. Il le vit agiter le bras, puis basculer en avant. Laker tendit la main vers la corde, perplexe.

Monk attrapa celle qu'Orme avait laissée.

— Restez ici, ordonna-t-il à Bathurst.

Il grimpa aussi vite qu'il en était capable, imprudemment, mais il voulait savoir ce qui s'était passé. Ils étaient arrivés sans bruit, sans crier gare, et avaient grimpé dans l'obscurité, du côté abrité. Il n'aurait pas dû y avoir de danger.

Il était presque en haut. Ses doigts étaient irrités, ses muscles douloureux à force de supporter son poids. Il entendit un coup sourd, suivi d'une exclamation étouffée. Il s'immobilisa, la tête juste au-dessous du champ de vision de quiconque se serait trouvé sur le pont.

Un son s'éleva, un tintement de métal, accompagné d'un cri. Laker aussi était presque en haut. Rassemblant ses forces, Monk se hissa à bord, roula sur lui-même et se releva aussitôt, la main sur son pistolet.

Devant lui, se détachant nettement dans le jour naissant, Orme immobile faisait face à un homme armé d'un coutelas.

Tout au bout du pont, Laker s'avavançait silencieusement, pistolet au poing. S'il tirait, il sauverait la vie d'Orme, mais amèterait les autres membres de l'équipage, qui surgiraient à leur tour. Une fusillade s'ensuivrait, et ils risquaient de tous finir blessés ou morts.

Soudain, Monk saisit un mouvement du coin de l'œil. Il se tourna légèrement et vit une main, puis une tête apparaître à hauteur de la rambarde. Avec un choc, il comprit ce qui arrivait. Le navire était abordé par un trafiquant rival, côté vent. Comment était-ce possible ? S'étaient-ils trompés au sujet du douanier ? McNab était-il le complice ?

Hooper, qui avait suivi son regard, agita le bras et désigna l'écouille, faisant le geste d'en bloquer l'accès. Monk acquiesça. L'agent la verrouilla au moment où Laker mettait en joue l'homme qui avait accosté.

En un éclair Orme s'élança sur son adversaire, si soudainement que ce dernier n'eut pas le temps de réagir. Il le percuta d'un coup d'épaule dans le ventre et les deux hommes tombèrent lourdement. Monk, qui avait une vue dégagée sur un nouvel assaillant, se mit à courir, restant baissé, et, au lieu de tirer, le frappa à la tempe. Compte tenu de la violence du coup, il l'avait peut-être tué, mais il avait agi en silence. Personne dans la cale n'avait pu entendre l'éclaboussement causé par sa chute dans le fleuve.

Combien de pirates étaient-ils ? Monk n'en avait aucune idée. Encore à quatre pattes, il s'avança vers le bord et risqua un regard par-dessus le bastingage. Il distinguait deux grandes chaloupes dans l'eau, capables de transporter huit hommes et les fusils qu'ils étaient venus voler. Quatre formes grimpaient sans bruit aux filets accrochés sur les flancs du navire.

Il pivota, voulant voir comment Orme s'en tirait avec l'homme au coutelas. Il avait besoin de s'emparer de cette arme.

Cela ne dura que quelques secondes, mais la scène se grava comme une photographie dans son esprit : Laker figé sur place, ne sachant que faire. Orme à genoux, l'homme au coutelas en train de se relever.

Des éclats de voix résonnèrent dans la cale : les membres de l'équipage s'étaient rendu compte qu'ils étaient prisonniers à bord de leur propre navire. Allaient-ils se servir des fusils ? Sans doute y avait-il des munitions à bord. Combien de temps leur faudrait-il pour y penser, ouvrir les caisses et forcer le passage ? Alors ils abattraient tous ceux qui étaient sur le pont, policiers comme pirates. Ils avaient

une parfaite excuse pour tuer Monk et ses hommes, et prétendre qu'ils ne les avaient jamais vus. Ils couleraient leurs barques et probablement leurs cadavres avec, après quoi ils n'auraient plus qu'à lever l'ancre et aller vendre leur marchandise ailleurs. Il y avait toujours un marché pour ce genre de choses.

Monk se rua en avant, écrasant la crosse de son pistolet sur le poignet de l'homme au coutelas. Il sentit l'os se briser juste avant que l'homme se mette à hurler. Puis il s'empara de l'arme et retourna au bastingage. Il faisait plus clair. On apercevait les remous du courant, des débris à la dérive.

Les assaillants étaient déjà presque en haut. Monk abattit le coutelas sur les cordages, tranchant le premier, puis le deuxième, et enfin le troisième. Le filet tout entier tomba, se refermant sur les hommes.

Hooper était au bout opposé du pont, face à d'autres cordages, à un autre filet. Monk fit volte-face et lui lança le coutelas, qu'il attrapa au vol. Il tailladait le chanvre quand la main du premier pirate apparut. Un violent coup de pied dans la mâchoire le fit basculer en arrière, emportant les cordages dans sa chute. Le suivant, empêtré dans le filet, tomba à son tour, se débattant avec frénésie.

Laker, près d'Orme, était occupé à ligoter et bâillonner le guetteur.

Monk retourna du côté où ils avaient abordé et indiqua d'un geste à Bathurst que tout était en ordre. Comme il revenait, la première détonation retentit sous leurs pieds, projetant des fragments de bois dans les airs. Une deuxième suivit presque aussitôt.

Monk jeta un coup d'œil à ses hommes. Tous attendaient, immobiles, pistolet en main.

— Ne gaspillez pas vos munitions, recommanda Monk tout bas.

Il désigna à chacun un poste à proximité de l'écoutille, mais suffisamment à l'écart pour ne pas être touché par une balle perdue.

— Surveillez les côtes, Laker. Si quelqu'un essaie d'aborder, tirez une fois en guise d'avertissement, la suivante pour tuer. Si nous sommes pris entre deux feux, nous sommes fichus.

— Bien, monsieur, répondit ce dernier sans discuter.

Il était pâle à la lueur de l'aube, le regard calme. Il se déplaça légèrement de façon à avoir vue sur toute la partie est du pont.

Un nouveau coup de feu s'éleva dans la cale. Personne ne bougea.

La pointe d'un mousquet éventra le centre du panneau, déjà

affaibli par les coups précédents. Le canon d'un fusil apparut, une détonation éclata. La balle se perdit au-dessus du fleuve, non loin de Bathurst.

Monk leva la main pour empêcher ses hommes de riposter.

Dans le brusque silence ils entendirent le clapotis de l'eau contre la coque, le choc étouffé d'un morceau de bois à la dérive heurtant la quille.

Soudain, avec un choc sourd, un poids vint effleurer la coque. Laker se raidit, redressa les épaules, dirigeant son arme vers l'origine du bruit.

En bas, l'équipage s'agitait.

Laker fit feu, un coup de tonnerre dans le silence.

Presque aussitôt, un marin surgit du pont inférieur, tirant à l'aveuglette. Au même moment, Laker abattait un pirate qui enfourchait le bastingage. Celui-ci tomba à la renverse en hurlant. La seconde d'après, son corps percuta l'eau dans un éclaboussement.

Monk réfléchit à toute allure. Devait-il ordonner à Bathurst de prendre la fuite ? Qui savait combien de trafiquants se trouvaient dans la cale, et combien d'assaillants abordaient par l'est ? Un homme seul, aux avirons, n'aurait aucune chance de s'en sortir.

Son instinct lui soufflait d'avertir Bathurst, mais il se ravisa. S'il criait, il trahirait la présence de l'agent, l'exposant au danger. Sa décision prise, il revenait sur ses pas quand un énorme barbu s'extirpa de l'écoutille et roula sur le pont, un pistolet à la main. Hooper lui tournait le dos, surveillant un homme qui grimpait au gréement du mât d'artimon. S'il parvenait à monter assez haut, il aurait une vue d'ensemble du pont et de tous ceux qui s'y trouvaient.

Hooper tira. Le vent se levait, et le navire oscilla dans le roulis, décalant sa cible sur la gauche. Il manqua son coup.

Le barbu braqua son pistolet sur lui. Laker, une dizaine de mètres devant eux tous, le prit de vitesse. L'homme tomba en arrière, le sang giclant de sa gorge. Tir brillant ou coup de chance, l'arme lui échappa. Orme se précipita en avant et, d'un coup de pied, la mit hors de sa portée.

Sans hésiter, Hooper ajusta son tir, visa l'homme sur le gréement et, cette fois, l'atteignit. Un instant, ce dernier resta en suspens, tenant bon d'un bras avant de lâcher prise et de chuter, projetant une immense gerbe d'eau.



Déjà, un de ses compagnons prenait la relève, les cordages dans une main, un pistolet dans l'autre.

Un troisième jaillit de l'écoutille, face à Laker. Celui-ci se figea. L'homme du gréement aussi l'avait mis en joue. Monk abaissa son arme, n'osant tirer de peur de toucher son subordonné.

Le navire roulait davantage, le vent avait forci.

L'homme de l'écoutille se redressa, leva le canon de son fusil. Celui du gréement jeta un coup d'œil à Monk, à demi dissimulé par une vergue, puis reporta son attention sur le pont.

Orme s'empara d'un rouleau de corde et le lança. Il percuta Laker au ventre au moment même où son adversaire appuyait sur la détente. Déséquilibré, Laker s'effondra, tandis que des éclats de bois jaillissaient de l'endroit où il s'était tenu un instant plus tôt. Il resta une seconde paralysé, le temps qu'Hooper abatte l'homme du gréement, et que Monk se charge de l'autre tireur.

Le premier, prisonnier des cordages, pendait grotesquement par une jambe. Le second tomba sur le pont, une mare de sang se répandant autour de lui.

D'autres hommes sortaient de la cale, armés de fusils. Hooper, en butte à un feu nourri, repoussait vaillamment les assaillants. Une tache rouge s'étendait sur son bras gauche.

Un autre trafiquant escaladait les cordages du mât d'artimon. Si Monk le touchait, il tomberait pile dans l'écoutille, bloquant l'issue à tous ceux qui se trouvaient encore dans la cale. Il l'observa, attendant le moment propice pour tirer.

L'homme s'arrêta, visant Hooper.

Monk le devança, mais tira à côté. L'autre riposta à la hâte, se hâtant de reprendre son ascension. S'il montait de cinq mètres encore, il serait trop tard, le gréement le protégerait. Monk visa, le manqua de nouveau, puis, alors que l'homme atteignait le nid-de-pie, il le frappa en pleine poitrine. Le marin dégringola, s'écrasant sur le pont et faisant s'éparpiller momentanément les hommes alentour, dont l'un trébucha et s'empala sur les fragments déchiquetés de l'écoutille, avec un hurlement bref, glaçant.

Soudain, ce fut une pluie de balles. Acculé entre l'écoutille et le plat-bord, Orme criait et gesticulait.

Hooper avait pris appui sur un genou et continuait à tirer, l'épaule ensanglantée ; Laker abattait les derniers à sortir de la cale. Il était

proche d'eux, dangereusement proche.

Monk lui lança un avertissement auquel il ne prêta pas attention.

Des détonations résonnèrent sur le fleuve. Elles semblaient les encercler. En un éclair, Orme traversa le pont et percuta Hooper de l'épaule, l'entraînant dans sa chute pour le protéger des balles. Des flammes jaillirent de l'écoutille.

— Par là ! cria Monk à tue-tête, désignant la direction où Bathurst les attendait.

Aucun homme ne pouvait survivre très longtemps dans les eaux sales, rapides et traîtres de la Tamise. Et si l'incendie se propageait aux caisses de munitions, le pont entier serait criblé de balles.

Il franchit les quelques mètres qui le séparaient d'Hooper, lequel se relevait en titubant. Il le soutint de son mieux, aidé de Laker venu lui prêter main-forte.

Orme s'approcha à son tour, l'arme au poing, luttant pour se faire entendre par-dessus le rugissement des flammes, et le crépitement sec des cartouches qui explosaient dans la cale.

À l'évidence, le feu avait atteint les munitions. S'il y avait aussi de la poudre, tout allait sauter.

Hooper se tourna à demi vers l'est, où se trouvait le navire des pirates.

— Je vais les retenir ! cria Orme, pivotant pour faire face à leurs adversaires.

Ce n'était pas le moment de discuter. L'écoutille brûlait, des tourbillons de fumée grise s'en échappaient. Monk et Laker portèrent Hooper à travers le pont, puis l'aidèrent à passer par-dessus le bastingage tandis qu'il s'y agrippait tant bien que mal de sa main valide.

Sachant qu'il était leur seule planche de salut, Bathurst s'était prudemment éloigné du navire, de manière à pouvoir s'échapper en cas de besoin.

Dès qu'il vit Monk, il se saisit des avirons et mit tout son poids pour virer de bord, s'approchant à moins d'un mètre de la coque, prêt à réceptionner Hooper.

— Descendez, ordonna Monk à Laker.

— Je ne peux pas vous laisser ici, monsieur, répondit Laker, d'une voix qui tremblait un peu.

— Vous ferez exactement ce qu'on vous dira, bon sang ! riposta Monk. Bathurst, tout seul, ne peut pas ramer assez vite pour prendre ces gens-là de vitesse et Hooper n'est pas en état de l'aider.

— Alors, allez-y, monsieur. Je vais couvrir Orme. Je ne vais pas le laisser ici tout seul.

Monk hésita un instant, puis sut ce qu'il devait faire. Saluant Laker d'un signe de tête, il enjamba le plat-bord. Il avait la nausée à la pensée d'abandonner Orme, mais il n'avait pas le choix. Et cette opération terminée, il veillerait à ce qu'Orme s'occupe à des tâches anodines jusqu'au moment de partir en retraite. Il en avait vu et fait assez. S'il était resté, c'était seulement pour s'assurer que Monk maîtrisait son poste et assumait correctement son pouvoir et ses responsabilités, en cas d'échec et de tragédie comme en cas de victoire.

— Regagnez la rive, ordonna Monk à Bathurst. Hooper a besoin d'un médecin.

Celui-ci tenta de protester.

— Nous pouvons attendre...

— Attendre quoi ? coupa Monk. Que le reste des pirates passe de l'autre côté et nous coupe la route ? Si les nôtres peuvent tenir bon jusqu'à ce que nous atteignons la rive, nous enverrons assez d'hommes pour les capturer tous. Maintenant, restez tranquille.

Il le dépassa gauchement et prit l'autre aviron. Quelques minutes plus tard, ils accostaient aux marches les plus proches. Des mains empressées se tendirent vers Hooper pour l'aider à débarquer, en dépit de ses protestations.

— Des renforts sont en route, monsieur, annonça un des agents. Armés. Certains sont passés de l'autre côté du bateau.

Monk se retourna et ne vit personne. La goélette flambait toujours. Déjà les navires voisins levaient l'ancre et hissaient les voiles pour s'en éloigner, au cas où la réserve de poudre viendrait à exploser. Personne ne savait que le bâtiment était armé, mais nul ne voulait prendre de risque.

Monk se rendit compte avec stupeur que l'abordage et l'affrontement n'avaient duré qu'un quart d'heure environ. Il fallait si peu de temps pour passer de la victoire à la défaite...

— Amenez une autre embarcation ! cria-t-il. N'importe quoi, pourvu que ça flotte ! Nos hommes seront à l'eau dans quelques

minutes s'ils sont encore en vie. Dépêchez-vous !

Un passeur s'avança, le visage blême.

— Je vais vous aider. Mais je n'ai pas de pistolet, hein...

— Merci. Emmenez Bathurst et allez repêcher les nôtres, ordonna-t-il avant de se tourner vers un agent. Vous, prenez le pistolet d'Hooper et venez avec moi. Allons !

Tous obéirent en silence. Ses hommes le connaissaient trop bien pour perdre du temps en discussions inutiles. Suivi de Bathurst, le passeur dévala les marches et sauta dans le bac. L'aube baignait la scène d'une lumière froide et laiteuse. La fumée montait en tourbillonnant de la goélette, mais l'incendie semblait s'apaiser. Peut-être était-il tout simplement moins visible à la lumière du jour, dans les reflets argentés de l'eau.

Monk et l'agent se hâtèrent de monter dans la barque que le premier venait de quitter. Chacun prit une rame. Il ne leur fallut que quelques mètres pour trouver leur rythme. L'agent n'était pas armé d'ordinaire, pas plus que les autres policiers, mais il comprenait son rôle en tant que représentant de la loi. Le pistolet était posé à ses pieds. Il n'hésiterait pas à s'en servir si nécessaire.

Lorsqu'ils contournèrent la poupe de la goélette, passant du côté de la fumée qui s'en échappait toujours, Monk vit trois chaloupes, dont l'une, apparemment abandonnée, donnait de la bande. Les deux autres, chacune occupée par un seul marin, étaient proches de la coque du navire, prêtes à recueillir quatre hommes qui redescendaient en hâte le long de ses flancs, portant les armes qu'ils avaient pu sauver. Dans une minute, ils seraient prêts à livrer une bataille que Monk et l'agent ne pourraient gagner.

Orme et Laker étaient-ils en vie et, si oui, se trouvaient-ils toujours à bord ? Monk remonta sa rame et ordonna à son compagnon de l'imiter. Ce dernier se pencha et ramassa le pistolet, sans savoir combien de balles restaient dans le barillet.

Monk visa soigneusement l'homme le plus proche, qui serait le premier à pouvoir riposter. Il éprouva une bouffée de soulagement, suivie par de la nausée, en le voyant tomber dans l'eau comme une pierre.

Un de ceux qui gardaient les chaloupes fit volte-face, les traits décomposés par l'horreur. L'autre, avec plus de présence d'esprit, leva son arme.

Calmement, l'agent tira. L'homme vacilla, puis s'effondra, faisant tanguer si violemment la barque que celui qui, la main sur le cordage, s'apprêtait à accoster, dut attendre. Assez longtemps pour que Monk fasse feu sur lui aussi.

De nouveaux bateaux de la police quittaient le rivage. La bataille était terminée. Monk se sentit brusquement épuisé, les membres raidis par la tension et l'anxiété.

Cédant la place aux nouveaux venus, il retourna du côté abrité de la goélette, passant au large de la coque, puisque le risque d'explosion subsistait. Seuls quelques débris flottaient dans les eaux agitées. Personne ne se débattait pour rester à la surface. Aucun cadavre en vue.

Monk pria silencieusement le Ciel pour que ses hommes ne soient plus sur le pont. Il ne voulait pas mettre en péril la vie de l'agent en remontant à bord du navire en feu, et il ne pourrait pas aider seul un homme à descendre, encore moins deux. Au fond, il aurait fallu être à trois : un qui reste dans la barque, et deux qui accostent. Mais le temps pressait trop.

Il pesa sur la rame sans même se rendre compte qu'il n'avait pas expliqué ses intentions. Son compagnon, d'abord surpris, eut tôt fait de comprendre et de l'imiter.

Où diable étaient Bathurst et le passeur ? Continuaient-ils à chercher sur le fleuve ? Suivaient-ils le courant pour voir si quelqu'un avait été emporté ? Ou avaient-ils été pris pour cible du pont, et la barque était-elle partie à la dérive ? Au comble de l'inquiétude, il plongea la rame dans l'eau avec force, indifférent aux éclaboussures qu'il provoquait.

L'agent hésita, attendit que l'embarcation reprenne sa trajectoire. Quelques secondes plus tard, ils avaient atteint la coque.

— Restez ici, ordonna Monk.

Sans attendre la réponse, il remonta péniblement. Parvenu en haut, il hésita, tendit l'oreille, puis roula sur le plat-bord et se mit aussitôt à genoux.

Laker était assis à quelques mètres de lui. Il avait noué à la va-vite autour de sa cuisse un bout de tissu imprégné de sang. Orme était à demi étendu sur lui, immobile.

— Vous avez pris votre temps, observa Laker avec un sourire triste.

Il parlait indistinctement, la bouche presque trop sèche pour

articuler.

— Fichus pirates, rétorqua Monk sur le même ton désinvolte. Pouvez-vous tenir debout ?

Il se força à regarder Orme. Celui-ci était pâle, mais sa poitrine s'abaissait et se soulevait légèrement. Du moins Monk en eut-il l'impression.

Laker hocha la tête.

— Oui, je crois. Mais je ne peux pas le porter. Il est plus lourd que je ne le croyais.

Il cilla.

— Où est Hooper ? Il va bien ?

Monk le dévisagea. L'espace d'un instant, avant que Laker se ressaisisse, il décela l'enfant en lui, le garçon fragile qu'il était si facile de faire souffrir.

— Avec le médecin, à l'heure qu'il est, j'espère, répondit-il en soulevant doucement Orme pour l'allonger sur le pont. Bathurst et un passeur sont venus vous chercher...

Il tendit la main pour aider Laker à se relever. Le jeune homme vacilla, Monk crut qu'il allait tomber et le soutint plus fermement.

Recouvrant son équilibre, Laker esquissa un geste vers Orme.

— Vous ne pouvez pas le porter tout seul.

— Eh bien, vous n'allez pas m'être très utile, hein ? riposta Monk. Descendez par là et tâchez de ne pas tomber à l'eau. Envoyez-moi l'agent pour qu'il me donne un coup de main.

Laker hésita.

— Allez-y ! cria Monk, la tension perceptible dans sa voix.

Il sentait la chaleur monter à travers le pont. Le navire brûlait toujours sous leurs pieds.

Laker pivota et s'approcha gauchement du plat-bord, se cramponnant jusqu'au dernier moment, puis disparut.

Monk tendit l'oreille, mais il n'y eut pas d'éclaboussement, seulement le va-et-vient de l'eau, le bruit sourd de la barque qui cognait contre le flanc du navire.

Il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée quand l'agent apparut, se hâtant vers lui. Ensemble ils soulevèrent Orme tout juste conscient. Ils enroulèrent une longueur de cordage autour de sa poitrine, sous les

bras, et s'appliquèrent à le descendre avec précaution dans l'embarcation où Laker attendait.

Dix minutes plus tard, ils étaient enfin à quai. On s'empressa autour d'eux. Un médecin était là. Quelqu'un fit circuler une bouteille de cognac, et Bathurst vint vers eux en boitant, le visage illuminé par le soulagement. Il regarda Monk, Laker, et enfin Orme.

Monk aurait voulu dire quelque chose. À un moment pareil, il lui incombait de rassurer ses hommes, mais avec quels mots ? Seuls des propos convenus lui venaient à l'esprit, et ils méritaient la vérité.

Il se contenta de hocher la tête en guise de salut.

Orme fut transféré dans une ambulance. Monk l'accompagna à l'hôpital, lui parlant constamment, voulant de toutes ses forces qu'il reste éveillé, en vie. Il regrettait qu'Hester ne soit pas là. Elle aurait peut-être su quoi faire et, au moins, par sa présence, elle lui aurait rappelé l'amour, la vie, l'honneur, la tendresse, tout ce qui faisait la beauté de l'existence, ce en quoi il fallait croire si ténébreuse fût la nuit.

Le trajet fut interminable. La circulation commençait à devenir plus dense, au fur et à mesure que les gens partaient au bureau, au magasin ou à l'usine.

Orme avait encore des couleurs, mais c'était l'éclat des brûlures du soleil et non celui de la santé, et il paraissait plus petit qu'il ne l'était en réalité. Ses yeux enfoncés semblaient refléter le vide de la mort. Deux heures avaient passé depuis qu'ils étaient partis sur l'eau, et tout avait changé.

Le médecin était tendu. La sueur perlait sur son front, démentant le calme de ses gestes.

— Ne puis-je rien faire ? demanda Monk.

Il sut alors même qu'il posait la question qu'elle était ridicule, mais il éprouvait le besoin de parler, de sentir qu'il contribuait à l'effort. Ce qu'il voulait, c'était que l'homme lui affirme qu'il pouvait sauver Orme, mais il n'osait pas l'interroger. Que pouvait lui dire ce médecin, sinon qu'il ne savait pas ? Il tentait tout ce qu'il pouvait tenter.

Monk fit le reste du chemin en silence, les yeux sur Orme, effleurant sa main de temps à autre pour qu'il sache qu'il n'était pas seul, à supposer qu'il fût conscient. Une fois à l'hôpital, il aida à l'allonger sur une civière et à le porter à l'intérieur, dans une salle des urgences. Il fut autorisé à attendre. Les médecins ne savaient guère

quoi faire, hormis tenter d'endiguer les saignements. On mit des pansements sur les blessures qu'il avait reçues aux bras et à la jambe, mais la plus grave se trouvait sur le côté, là où la balle avait ricoché et fracassé les côtes. Lorsqu'ils furent certains qu'elle était ressortie, ils refermèrent la plaie de leur mieux, découpant les vêtements raidis par le sang.

Orme s'affaiblissait à vue d'œil.

— Ne pouvez-vous rien faire ? demanda Monk au désespoir.

La question ne valait pas vraiment la peine d'être posée. Bien sûr qu'ils ne pouvaient rien, sinon ils l'auraient déjà fait.

— Puis-je rester avec lui ?

— Oui, naturellement, répondit le médecin avec un bref sourire, avant de reporter son attention sur ceux qu'il était en mesure d'aider.

Resté seul, Monk songea à Orme, aux myriades de choses que ce dernier lui avait enseignées, par l'exemple, rarement par les mots. C'était un homme silencieux, résolu, qui pouvait même paraître lugubre au premier abord. Il parlait toujours d'une voix égale, n'était pas prompt à juger, bien que Monk l'eût souvent exaspéré. Ils avaient partagé des repas dans un silence amical. Il se remémora ce jour de février où Orme avait donné un pourboire au vendeur de châtaignes, alors qu'ils grelotaient dans la bise qui fouettait le fleuve. Ni l'un ni l'autre n'en avaient parlé. Il revoyait Orme, souriant, tapant inconsciemment du pied alors qu'un orchestre jouait sur le quai. C'était un air de danse. Avec qui avait-il dansé sur cet air-là ? Sa femme, morte depuis longtemps ?

Il mit sa main sur celle d'Orme. Puis il commença à lui raconter tout ce dont il se souvenait, les bons comme les mauvais moments, des anecdotes souvent drôles, des confidences, des plaisanteries.

Orme remua et ouvrit les yeux une fois, regarda Monk d'un air hésitant, comme s'il ne le reconnaissait pas. Puis il sourit.

Le moment prit fin et ce fut comme s'il avait quitté la pièce. Monk devina qu'il ne lui parlerait plus ; néanmoins il reprit son monologue à voix basse, évoquant ses souvenirs.

Une brusque pensée le troubla : peut-être aurait-il dû faire envoyer un message à la fille d'Orme, mais il ne se rappelait plus son adresse, hormis qu'elle habitait assez loin en aval.

De retour au bureau, il pourrait lui faire envoyer un mot. Cependant, Orme se mourait, il ne reprendrait peut-être pas



connaissance. Cette pauvre femme n'arriverait pas à temps. Et ce n'était pas ainsi qu'il fallait apprendre la mort d'un proche, dans une missive apportée par un inconnu.

C'était son devoir de la lui annoncer, un devoir qu'il redoutait et auquel il ne pouvait se soustraire. Il le ferait dès que sa présence à cet endroit aurait cessé d'être utile, mais pas avant. Si par miracle Orme se réveillait, il trouverait Monk à son chevet.

Le médecin revint un peu plus tard. Monk avait perdu la notion du temps, et peu importait.

— Je suis désolé, murmura le médecin. Il a perdu trop de sang. C'est un choc... le corps ne peut pas compenser...

Il secoua la tête, vaincu, vidé de l'énergie qui avait conduit ses gestes toute la nuit.

— Vous le connaissiez bien ?

— Oui. Mais peut-être moins bien qu'il ne me connaissait.

Monk se leva avec raideur. Il avait mal partout.

— Merci...

Il regagna le commissariat de Wapping. L'endroit était quasi désert, seuls quelques hommes montaient la garde. Il n'était venu que pour leur annoncer la mort d'Orme, noter l'adresse de sa fille et prendre des nouvelles des blessés.

Il était las, meurtri, et il lui tardait de retrouver Hester, mais il devait s'acquitter de son devoir d'abord. Il emprunterait un bac pour descendre le fleuve et demanderait au passeur de l'attendre et de le ramener. Il devait cela à Orme, et bien plus.

Quand il rentra chez lui, deux messages l'attendaient sur la table de la cuisine. Hester lui faisait dire qu'elle avait été retenue à l'hôpital. Le patient qu'elle soignait était dans un état critique et elle ne pouvait le laisser.

Quant à Scuff, il avait griffonné un mot expliquant qu'il travaillait avec Crow et qu'il ne savait pas à quelle heure il serait de retour.

Monk alla se coucher seul, fébrile et malheureux. Il aurait tellement voulu parler à Hester de tout ce qui s'était passé à bord de la goélette, de la peur qu'il avait éprouvée pour ses hommes et du dévouement qu'ils s'étaient témoigné lors des pires moments de danger. Il aurait voulu lui dire combien il était fier d'eux. Il se rendit compte avec un soupçon d'autodérision qu'il mourait d'envie de contempler son visage, ses yeux, quand il le lui raconterait.

Et, bien sûr, il aurait voulu lui parler de McNab, dont les hommes ne s'étaient jamais montrés ! Était-ce une affaire de malchance, de malentendu, de négligence – ou une trahison délibérée, une vengeance pour un acte dont il était incapable de se souvenir ?

Surtout, il aurait évoqué Orme et le chagrin qu'il éprouvait, son profond sentiment de deuil. Et Laker, qui avait si désespérément essayé de le sauver, lui, entre tous. Laker avait pleuré en apprenant qu'Orme était mort. Hester aurait compris.

Partager cela avait une profonde importance à ses yeux. Ça aurait atténué son propre chagrin, ça aurait été le début d'une guérison.

Il se réveilla raide et fatigué, mais se leva aussitôt, se rasa et s'habilla. Quand il descendit, Scuff était dans la cuisine.

— Elle n'est pas encore rentrée, annonça-t-il en regardant Monk des pieds à la tête. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'es battu ?

Il n'avoua pas son inquiétude, néanmoins elle se lisait sur ses traits.

— Elle a laissé un message, dit Monk en guise de réponse en se dirigeant vers le poêle.

Scuff avait déjà retiré les cendres froides et remis du charbon. La bouilloire était chaude. Tout était prêt pour le petit déjeuner, seule Hester manquait. Pour l'un et l'autre, son absence gâchait tout.

Ils mangèrent ensemble en silence. Puis Scuff partit à l'école tandis que Monk descendait prendre le bac pour Wapping.

Ce soir-là, à son retour, il n'y avait toujours pas de nouvelles d'Hester. N'y tenant plus, Monk remit son manteau et partit à sa recherche.

Une fois à l'hôpital, il se rendit immédiatement à l'aile dirigée par le Dr Rand. Il s'aperçut qu'en dépit de ses muscles douloureux son pas se faisait plus vif. Il avait hâte de la revoir. Même si elle ne pouvait pas rentrer avec lui, le seul fait de la regarder, d'entendre sa voix, suffirait à dénouer les nœuds qui lui faisaient si mal.

Il demanda le chemin du bureau de Magnus Rand et, ignorant les protestations du personnel, s'engagea dans le couloir qui y menait. Il frappa un coup sec à la porte.

— Entrez.

Monk ouvrit la porte et pénétra dans la pièce, refermant le battant derrière lui. Un homme à l'air harassé était assis derrière le bureau encombré de papiers. Monk remarqua à peine le reste de la pièce, les

rayonnages et les ornements.

— Dr Rand ?

— Oui, monsieur ? Qui êtes-vous et que puis-je pour vous ?

— Je suis William Monk, commissaire à la brigade fluviale de la Tamise. Je suis venu voir ma femme, Hester. Je m'inquiète à son sujet. Elle n'est pas rentrée à la maison depuis avant-hier. Où est-elle ?

Rand blêmit. Il lui fallut plusieurs secondes pour trouver la force de répondre.

— Je suis navré, mais Mrs. Monk n'est pas là, dit-il d'une voix enrouée. Elle est partie aujourd'hui, sans me donner de raison. Son poste était temporaire, de toute façon. Elle ne faisait que remplacer une amie.

Monk le dévisagea, abasourdi.

## 6

Hester se réveilla avec un mal de tête. Elle ouvrit les yeux, fut aussitôt éblouie par le soleil et se hâta de les refermer. Elle n'avait rien reconnu dans la pièce. Elle n'était pas à la maison. Se trouvait-elle toujours à l'hôpital ? Dans une chambre inconnue ? Pourquoi ?

Elle s'humecta les lèvres et tenta de déglutir, mais elle avait la bouche trop sèche, la langue aussi râpeuse qu'une vieille couverture. Ses membres étaient endoloris, comme si elle s'était battue, et pourtant elle ne se remémorait rien de tel. De fait, son dernier souvenir était d'avoir eu une conversation avec Hamilton Rand dans son laboratoire. Il avait dit quelque chose. Elle s'y était opposée. Elle s'efforça de se rappeler ce dont il s'agissait, en vain.

Elle remua légèrement. Elle était allongée sur une couche moelleuse, qui lui aurait paru confortable si elle n'avait pas été aussi courbaturée.

Au bout d'un instant, elle entrouvrit les yeux de nouveau. La lumière lui sembla moins aveuglante. Elle prit une profonde inspiration, s'obligea à se concentrer. Elle était étendue sur un lit en bois, dans une petite chambre tapissée de papier peint rose foncé, basse de plafond. Une fenêtre aux vitres cerclées de plomb laissait entrer les rayons du soleil qui formaient une flaque de clarté autour d'elle. On aurait dit une chambre de cottage.

Hester se redressa lentement. Rien ne l'en empêcha, aucun lien ni entrave. Elle eut le souvenir soudain d'une odeur d'éther. Sur son visage. Voilà ce qu'il lui était arrivé ! Rand l'avait endormie. Une sensation de folle panique la submergea tout à coup, elle se revit suffoquant, luttant pour ne pas inhaler les vapeurs. Puis le noir.

Elle s'assit précautionneusement au bord du lit et se leva. Elle était encore un peu étourdie et en proie à une légère nausée, mais pas blessée. D'un pas de plus en plus assuré, elle s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors. Elle avait vu juste : elle se trouvait

dans un cottage au toit de chaume ; les brins de paille dépassaient au-dessus de la fenêtre – de la paille ancienne, foncée, qui se désintégrait.

La pièce donnait sur un jardin négligé, envahi de fleurs sauvages qui se ressemaient un peu partout. Au-delà du potager s'étendait un verger de pommiers et de pruniers aux branches lourdes de fruits. Quelque chose dérangerait une nuée d'oiseaux, qui s'égaillèrent dans les airs. Un homme s'avavançait dans l'herbe haute. Grand et dégingandé, il portait un fusil négligemment jeté sur son épaule.

Où diable était-elle ?

Hester se creusa les méninges, cherchant à se rappeler ce qui s'était passé avant qu'on l'endorme avec de l'éther. Elle portait toujours sa robe d'infirmière gris-bleu, son tablier blanc. Son chignon était défait, et elle se rendit compte qu'elle avait mal aux bras. En remontant ses manches, elle constata que des bleus commençaient à se former. Ainsi, elle s'était défendue.

Contre qui ? Hamilton ? Sûrement pas l'homme au fusil, qui avait maintenant disparu dans le verger.

Elle était tout habillée, et ses chaussures étaient placées au pied du lit. Rien d'autre dans la chambre ne lui appartenait. Elle gagna la porte et tourna la poignée, laquelle bougea à peine. Elle la secoua jusqu'à ce que le bon sens lui dise que la pièce était fermée à clé.

— Où êtes-vous ? cria-t-elle. Laissez-moi sortir !

Pas de réponse. Elle tendit l'oreille, à l'affût de tout mouvement au rez-de-chaussée ou derrière la porte.

Peut-être était-il stupide d'appeler. Si ses ravisseurs avaient voulu qu'elle soit libre de ses mouvements, ils ne l'auraient pas enfermée à clé. La fenêtre elle aussi était verrouillée.

Qui était-ce ? Où se trouvait-elle lorsqu'on l'avait endormie ? Que faisait-elle ? Elle aidait Magnus à s'occuper de Bryson Radnor. Bien que très faible et très fatigué, ce dernier ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il était irritable – comme souvent. Il ne pouvait se résoudre à accepter sa mort. C'était à la fois fréquent et compréhensible.

Que s'était-il passé ? Avait-il été enlevé et avait-elle constitué un obstacle ? Mais dans quel but l'aurait-on enlevé ? Pour obtenir une rançon ? Assouvir une vengeance ?

— Laissez-moi sortir ! cria-t-elle de nouveau, plus fort, d'une voix plus perçante, où perçait la panique.

La porte s'ouvrit presque immédiatement et Rand apparut –

Hamilton Rand, son visage allongé ne trahissant qu'une légère désapprobation.

— Inutile de faire tout ce vacarme, Mrs. Monk. Ressaisissez-vous et préparez-vous à faire votre travail. Vous avez l'air quelque peu échevelée. Je vais vous faire apporter un peigne et une glace. Un aspect ordonné inspire confiance au patient.

— Vraiment ? rétorqua-t-elle, sarcastique. Et endormir quelqu'un de force, l'amener ici contre sa volonté, et l'enfermer à clé dans cette pièce, c'est censé lui inspirer confiance ?

— Cette pièce n'a rien d'extraordinaire. Elle est propre, plaisante et parfaitement adéquate. Quant à la première partie de votre remarque, vous n'avez que vous-même à blâmer ; si vous aviez songé à votre devoir plutôt qu'à votre confort personnel, vous seriez venue de votre plein gré. C'est une obligation que vous avez non seulement envers votre patient, mais envers la médecine elle-même. Cela me déçoit qu'il soit nécessaire de vous le rappeler.

Hester ouvrit la bouche pour protester, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Pour le reste, Mrs. Monk, dit-il d'un ton cassant, il est regrettable que vous n'ayez pas confiance en moi, mais peu importe. Dans cette affaire, il ne s'agit pas de vous. Il s'agit de la survie de Bryson Radnor, et d'une découverte médicale qui va sauver des dizaines de milliers de vies.

Son visage était sombre.

— Maintenant, cessez, je vous prie, de vous comporter en enfant, et préparez-vous à vous occuper de votre patient.

— Qui s'occupe de lui en ce moment ? riposta-t-elle. Je ne sais même pas où nous sommes, ni depuis combien de temps.

— L'endroit où vous êtes n'a aucune importance, répondit-il, balayant sa question. Nous sommes arrivés ici il y a un peu plus d'une heure. Cependant, nous avons quitté l'hôpital depuis un certain temps et nous avons besoin de vos compétences. Contrôlez votre mesquinerie, rajustez-vous et venez. Je vous attends.

— Je vais venir. Vous ne devriez pas le laisser seul. S'il est souffrant, il ne s'offusquera pas de mon apparence.

Les yeux de Rand étincelèrent de colère.

— Vous ferez ce qu'on vous dit, Mrs. Monk. Que cela soit clair dès le début. Je ne souhaite pas vous traiter comme une prisonnière qu'il

faut soudoyer pour qu'elle se conduise bien, et punir si elle s'y refuse. Mais ne vous faites pas d'illusion, je m'y résoudrai si nécessaire.

Hester capitula.

— Donnez-moi un peigne. Je peux me débrouiller sans glace.

Il en sortit un de sa poche et le lui tendit. D'une main habile, elle retira les épingles restées en place et eut tôt fait de se confectionner une nouvelle tresse qu'elle enroula rapidement autour de sa tête.

Elle lui rendit le peigne.

Il le prit sans faire de commentaire.

— Miss Radnor est avec lui, dit-il en se tournant pour la précéder dans l'escalier étroit qui menait au rez-de-chaussée. Elle se débrouille et elle est diligente, mais elle ne possède ni votre expérience ni vos compétences. Vous êtes une très bonne infirmière, Mrs. Monk, beaucoup trop douée pour favoriser vos états d'âme au détriment d'un patient. Pour cette fois, je fermerai les yeux. Nous avons beaucoup de travail à accomplir. Cette entreprise pourrait constituer le plus grand progrès médical depuis qu'Harvey a découvert la circulation sanguine.

Elle répondit instinctivement, sans réfléchir.

— Depuis l'éther, affirma-t-elle. Pouvoir endormir un patient avant de l'opérer permet toutes sortes de choses. Maintenant, il nous faut trouver un moyen de stopper l'infection.

Une expression de surprise, voire de légère satisfaction, traversa les traits du médecin, comme s'il était content qu'elle possède ces connaissances.

— L'infection importe peu si le patient meurt d'avoir perdu trop de sang, répliqua-t-il. Et aucune opération ne va guérir la leucémie. Mais je me félicite que vous vous intéressiez à ces questions.

L'enthousiasme avait succédé à la colère dans sa voix.

— C'est plus fort que vous, Mrs. Monk. Vous allez participer à un des grands moments de la médecine, une découverte qui sauvera des vies bien après qu'on aura oublié les soldats et les hommes d'État de ce monde. Venez !

Il agita la main avec impatience, la pressant de rester à sa hauteur.

Ils pénétrèrent dans un salon ensoleillé, presque dépourvu de meubles, qui, dans d'autres circonstances, aurait plu à Hester. Rand le traversa, s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit sans prendre la peine de frapper et s'effaça un bref instant pour la laisser passer.

Au centre de la pièce spacieuse, Bryson Radnor reposait dans un grand lit en fer, adossé à des oreillers. En dépit de la chaleur, ses draps et couvertures étaient remontés jusqu'à hauteur de ses épaules.

Il avait le teint pâle, les yeux cerclés de marques bleues qui ressemblaient à des contusions.

Debout à côté de lui, Adrienne Radnor tenait un verre d'eau, une petite serviette repliée sur son bras. Un tablier blanc couvrait à demi sa robe marron unie. Visiblement crispée, elle ne manifesta aucune surprise à la vue d'Hester, ne parut même pas la reconnaître et l'ignora. Son regard était rivé sur Rand.

— Venez ! ordonna-t-il, faisant signe à Hester d'approcher.

Elle observa le malade avec attention.

— Vous m'entendez, Mr. Radnor ? Je vais prendre votre pouls et votre température.

Il ouvrit à demi les yeux.

— Il vous faut ma permission ? Faites ce que vous avez à faire !

Sa voix était faible. Même la colère ne pouvait lui restituer son timbre.

— Non, je n'en ai pas besoin, rétorqua-t-elle en lui soulevant le poignet.

Ses veines étaient bleuies, un peu gonflées, très faciles à voir – plus encore sur le dos de la main. Sa peau était froide et moite au toucher, son pouls indistinct mais régulier. Hester attendit une minute, mais aucun changement ne se produisit. Elle porta la main au front de Radnor.

— Faites quelque chose ! ordonna Adrienne, d'une voix rendue sèche par l'effroi.

— Pas avant de savoir ce qu'il faut faire, répondit Hester avec plus de calme qu'elle n'en éprouvait.

— Pas vous ! rétorqua Adrienne. Dr Rand ! Aidez-le, je vous en prie...

Ce fut seulement alors qu'Hester se souvint, avec une bouffée d'angoisse, qu'Hamilton Rand était un chimiste brillant, voire un génie, mais pas un docteur en médecine. Il comprenait les produits chimiques mieux que les êtres vivants. Elle saisit aussitôt la situation. Elle avait un immense pouvoir. Pourrait-elle essayer de s'en servir pour monnayer sa liberté ? Elle non plus n'était pas médecin, mais elle



s'était déjà trouvée seule avec un patient, sans personne d'autre vers qui se tourner, et sans avoir le temps de tergiverser.

— À quand remonte la dernière fois qu'il a mangé ?

Adrienne garda le silence.

Hester pivota vers elle.

— Ne restez pas là les bras ballants ! Répondez-moi. Si vous voulez que je fasse quelque chose, dites-moi la vérité.

— Je lui ai donné du bouillon de bœuf il y a environ une heure.

— Et avant ? Combien de temps s'est écoulé depuis qu'il a quitté l'hôpital ?

— À peu près trois heures, je pense, répondit Adrienne d'une voix tendue, comme si elle avait la gorge nouée. Était-il trop tôt pour lui donner quelque chose ? Il réclamait.

— Peut-être pas assez tôt.

Hester n'était pas du tout sûre d'avoir raison, mais Adrienne et Radnor avaient tous les deux besoin de croire en elle. L'espoir était parfois le seul remède qui gardait les gens en vie entre une crise et sa résolution.

— Qu'avez-vous mangé ?

— Je... Je n'ai... juste un peu de pain. Il ne peut pas manger cela, si ?

— Sans doute que non. Mais vous devez vous alimenter aussi. Vous ne lui serez d'aucune utilité si vous commencez à vous évanouir. Y a-t-il une cuisinière ici ?

— Non. Seulement le jardinier... s'il vous plaît... Mrs. Monk...

Hester éprouva un élan de tristesse pour cette femme. Elle comprenait sa peur, son chagrin, même son sentiment de culpabilité : elle était en bonne santé et ne pouvait que regarder, impuissante, son père s'éteindre à petit feu. C'était cela qui l'avait poussée à se rendre complice d'un acte qui revenait à un enlèvement. Avait-elle seulement songé aux conséquences que cette entreprise pourrait avoir sur son avenir ?

— Dans ce cas, vous devez être la cuisinière, répondit-elle, radoucie. Faites simplement attention. Tout doit être cuit sans sel, sans poivre, moutarde ou autre condiment fort. Pas trop longtemps, que les aliments gardent leur saveur. Du potage aux légumes, ou du bouillon de poulet ou de bœuf. Faites de votre mieux, et aussi vite que possible.

S'il y a quelque chose que vous pouvez lui apporter tout de suite, allez le chercher. Ne serait-ce que du thé avec un peu de sucre.

Réticente à quitter son père, Adrienne hésita un instant, puis se résigna à partir.

Hester se tourna vers Rand.

— Cet arrangement ne peut être que temporaire, murmura-t-elle. Vous n'auriez pas dû le sortir de l'hôpital. Les transfusions faisaient effet !

— Je le sais. Et elles continueront.

— Pouvez-vous conserver le sang ? Comment ? Il va coaguler si vous le laissez tel quel, ne serait-ce qu'un instant.

Elle le savait d'expérience. Les vêtements baignés du sang des morts se raidissaient très vite.

Les yeux de Rand brillaient.

— Avec du jus de citron, souffla-t-il, si bas qu'elle le lut sur ses lèvres plutôt qu'elle ne l'entendit. Et de la potasse... c'est aussi simple que cela. La difficulté consiste à trouver exactement les bonnes proportions et le courage de passer à l'acte.

Elle le dévisagea, brusquement frappée par l'intelligence et la détermination tapies derrière ces yeux étranges qui changeaient de couleur à la lumière.

— Vous avez apporté du sang ?

Une bouffée de nausée l'avait envahie. Qu'avait-il fait subir aux enfants pour obtenir de telles quantités de sang ? Elle n'osait pas montrer la terreur et le chagrin qu'elle éprouvait. Mais comment les dissimuler ? Elle était tentée de s'emparer d'une des bouteilles posées sur la petite table et de la fracasser sur son visage concentré et souriant.

— Ne soyez pas ridicule, dit-il tranquillement, comme si aucune mauvaise intention ne lui était venue à l'esprit.

On ne sentait en lui aucune indignation.

— Je n'ai pas la moindre idée de la quantité dont nous allons avoir besoin, ni pendant combien de temps. J'ai amené les enfants eux-mêmes. Vous n'avez encore rien compris ! Parfois, vous me mystifiez. Tantôt vous semblez extrêmement compétente, imaginative, enthousiasmée par l'amour du savoir. À d'autres moments, je suis confondu par votre stupidité !

Il secoua la tête et continua, lui parlant comme s'il s'adressait à un étudiant.

— Le but consiste à découvrir un moyen de guérir le sang malade – le sang blanc – et de remplacer les pertes de sang causées par une blessure majeure. Radnor est seulement le premier d'une longue liste ! Nous le sauverons. Cette expérience nous apportera de grandes connaissances et nous vaudra des soutiens qui financeront la poursuite des recherches.

Il la dévisagea, voulant s'assurer qu'elle saisissait la portée de ses paroles. Il ne désirait ni admiration ni compliments. Elle le savait. Il voulait être accompagné dans sa quête.

L'espace d'un instant, elle entrevit les implications d'un succès. Elle oublia les prélèvements de sang et leur terrible coût, et, comme Rand, ne discerna que les résultats merveilleux. Elle songea aux centaines d'hommes qu'elle avait soignés en vain sur les champs de bataille et qui auraient pu être sauvés. Aux innombrables femmes mortes d'hémorragie en accouchant. Le nombre de vies épargnées serait incalculable.

Puis elle se souvint des conséquences pour Charlie, Maggie et Mike. Sans parler de leurs parents ! Une bouffée de honte l'envahit.

— Les enfants sont ici ?

Au moins pouvait-elle poser cette question sans éveiller sa colère ni sa suspicion.

Il écarquilla les yeux, si bien qu'une seconde elle vit leur couleur noisette et dorée.

— Bien entendu. Vous allez vous occuper d'eux, veiller à ce qu'ils restent en bonne santé. Mieux ils vont et meilleure sera notre chance de sauver Radnor.

Elle le fixa. Il était à la fois humain et monstrueux.

Un très léger sourire remonta les commissures de ses lèvres.

— Au cas où l'idée vous serait venue de vous enfuir, Mrs. Monk, souvenez-vous que vous ignorez où vous êtes. Et que, si j'échoue, Bryson Radnor, votre patient, va mourir. Mais ce qui a peut-être plus d'importance à vos yeux, ces trois enfants risqueraient fort de ne pas survivre sans vous.

Son sourire s'effaça.

— Si Radnor meurt, ces enfants dont je ne peux m'occuper et qui risqueraient fort de me causer des ennuis ne me seront plus d'aucune

utilité. J'espère qu'il n'est pas nécessaire que je m'exprime plus clairement ?

Hester comprit et le crut. À ses yeux, la découverte scientifique l'emportait sur tout le reste. Il sacrifierait les enfants sans même y voir de mal. S'il avait jamais connu le doute, la compassion ou le regret, il les avait surmontés.

— Non, Mr. Rand.

Elle avait à dessein choisi de ne pas s'adresser à lui en disant « docteur », même si cela l'offensait – de fait, elle espérait bien que oui. Rand manifestait là un mépris conscient et délibéré vis-à-vis de ses patients.

— Alors, continuez s'il vous plaît à vous occuper de notre malade en veillant à ce que les enfants soient nourris et aussi bien portants que possible.

Il la toisa.

— J'imagine que vous savez faire la cuisine ? Je ne souhaite pas confier cette tâche à Miss Radnor. Je crois qu'elle a fort peu de compréhension de cet art et encore moins de désir d'apprendre. Elle s'occupera de son père, fera le ménage dans sa chambre et se chargera de la lessive.

— Où sont les enfants ? demanda Hester, s'obligeant à adopter un ton neutre.

Dans leur intérêt, elle ne pouvait se permettre de se faire un ennemi de cet homme. Tant qu'elle n'aurait pas d'arme contre lui, elle devrait conserver sa confiance.

— Je vais vous emmener les voir. Ils sont installés dans l'ancienne remise. L'endroit est parfaitement convenable, propre et chaud. Ils sont enfermés, évidemment. Je ne peux les laisser se promener. Ils pourraient se blesser ou même se perdre.

Il la conduisit dans la vaste cuisine au sol dallé. Adrienne jeta un coup d'œil dans leur direction, puis recommença à éplucher des légumes.

Dehors, dans la cour ensoleillée, Rand tira une clé de sa poche.

— C'est la clé de la porte principale. Je vais vous la donner. Je pense que vous êtes suffisamment intelligente pour déduire ce qui arrivera à ces enfants si vous ne vous occupez pas d'eux de votre mieux.

— Mr. Rand !

La voix d'Hester était si rauque qu'il s'arrêta et se tourna vers elle, arquant les sourcils.

— Je comprends, affirma-t-elle, s'efforçant de rester calme. Vous n'avez pas besoin de me le rappeler.

— Bien, dit-il avec un hochement de tête. Que cela vous plaise ou non, nous allons faire du bon travail ensemble.

Il lui tendit la clé et pivota, retournant sur ses pas pour regagner la cuisine.

Hester ouvrit la porte de la remise et la referma derrière elle avant d'embrasser du regard la grande pièce où elle se trouvait. Il n'y avait guère de meubles : un seul placard doté de tiroirs dans sa partie inférieure, et trois petits lits. Le plancher était recouvert d'un tapis de chiffons, et une porte unique menait à une autre pièce, sans doute un cabinet de toilette. Rand n'avait pas négligé l'importance de l'hygiène.

Assise sur un des lits, Maggie était pâle et semblait fébrile, mais son visage s'illumina à la vue d'Hester. Elle glissa à bas du lit et courut à sa rencontre, se jetant dans ses bras et s'agrippant à elle avec une force étonnante.

— Vous êtes venue nous chercher ! Je leur avais dit que vous viendriez !

Elle enfouit son visage dans la jupe d'Hester, cramponnée à elle comme si elle se noyait.

Hester lui rendit son étreinte en regardant Charlie, qui occupait un des autres lits, Mike à côté de lui. Ils étaient pâles eux aussi, mais elle les avait vus plus souffrants à l'hôpital de Greenwich. Elle respira un peu mieux : Rand avait compris qu'il devait les garder en bonne santé, du moins aussi longtemps qu'il aurait besoin d'eux. Lorsque Radnor serait rétabli, ou se croirait tel, il en irait différemment. En attendant, elle avait le temps de réfléchir et d'échafauder un plan d'évasion. Ils devaient s'enfuir, car cette situation n'était qu'un répit temporaire.

— Nous devons être prudents, dit-elle à Maggie en la lâchant.

— Je pensais bien que vous viendriez, murmura Charlie avec un sourire incertain.

Ses grands yeux rencontrèrent les siens, en quête d'une promesse qu'elle aurait ardemment aimé lui faire.

— Moi aussi, renchérit Mike.

Hester le contempla, le cœur serré. C'était encore un bébé. Ses dents de lait étaient blanches et régulières, ses cheveux bouclés

avaient besoin d'être coupés.

Elle s'assit sur le lit et les regarda gravement.

— Nous allons bien nous conduire pour que personne n'ait de raison d'être en colère contre nous. D'accord ?

Les enfants acquiescèrent.

— Nous allons veiller les uns sur les autres et un jour, très bientôt, nous pourrons rentrer chez nous.

N'était-il pas insensé de s'avancer autant ? Comment quelqu'un pourrait-il les retrouver là, à supposer même qu'on les cherche ? Rand avait pu raconter n'importe quoi à Monk ! Il savait qu'elle s'inquiétait pour les enfants. Si on lui avait dit qu'elle les soignait, il dormirait sur ses deux oreilles, en songeant qu'elle reviendrait dès qu'ils iraient mieux !

La peur s'empara d'elle et la submergea. Elle ne pouvait se laisser aller ainsi. Elle sentait la pression des doigts de Maggie sur les siens. La fillette saurait qu'elle était effrayée.

— Bien ! dit-elle vivement. Avez-vous faim ?

— Oui, répondirent-ils à l'unisson.

— Bon. Je vais voir s'il y a des provisions. Vous devez rester ici. Je vais fermer la porte à clé pour qu'on ne vienne pas vous déranger.

— Il faut vraiment que vous partiez ? s'inquiéta Maggie.

— Je ne peux pas préparer à manger ici, répondit Hester d'un ton raisonnable.

— Mais vous allez revenir ? insista Charlie, sceptique.

— Oui, vous allez revenir ? s'écria Mike, tel un écho.

— Bien sûr, promit-elle. Nous sommes tous dans le même bain.

Hester se rendit dans le jardin potager, curieuse de voir ce qui poussait là. À l'origine, il y avait eu des carrés bien délimités par des allées étroites, qui permettaient une cueillette aisée, mais les parterres étaient désormais envahis par les mauvaises herbes.

Elle chemina dans les allées, cherchant en vain des légumes à récolter. Dans le carré de pommes de terre, les plants avaient déjà été retournés. Elle ne vit pas de carottes. Sans doute la terre était-elle trop lourde. Les seuls choux qui restaient étaient montés en graine.

Il faudrait se contenter de ce qu'il y avait dans la cuisine ou l'arrière-cuisine.

Elle remarqua néanmoins un bouquet de ciboulette et de la menthe qui se propageait un peu partout, comme toujours. Ses racines s'étendaient sous la terre pour ressurgir à dix endroits différents, de la menthe poivrée et aussi de la menthe à feuilles rondes. Elle trouva également du persil un peu défraîchi ; du romarin et de la sauge en fleur qui dégagea un arôme agréable lorsqu'elle passa la main dans les tiges ; du thym citron, très parfumé, ainsi que du thym ordinaire. Ces herbes aromatiques, à la fois savoureuses et médicinales, lui seraient très utiles.

Elle cueillit du persil, coupant les tiges mortes tout en marchant.

Comme elle rentrait, le jardinier déboucha au coin de la maison, sa carabine en bandoulière. Il s'immobilisa brusquement et la fixa avant de traverser la cour et de disparaître. Hester frissonna, se souvenant avec amertume qu'elle était prisonnière.

Il faisait chaud dans la cuisine, et une odeur appétissante embaumait la pièce. À la vue des bottes d'oignons et d'échalotes accrochées aux poutres, Hester espéra qu'Adrienne en avait mis dans la soupe qui mijotait à petit feu.

La jeune femme se tenait devant le fourneau, une cuiller en bois à la main. Les mèches échappées de son chignon bouclaient à la vapeur, ses traits étaient tirés par l'anxiété. À l'évidence, faire la cuisine pour sept personnes était un défi auquel elle ne prenait guère plaisir. Chez elle, elle se serait contentée de donner des ordres aux serviteurs. Peut-être ne mettait-elle jamais les pieds à l'office.

Elle jeta un coup d'œil à Hester, mais garda le silence. Leur relation avait changé du tout au tout. À l'hôpital, elles avaient été des égales, partageant un même but. À présent, Adrienne faisait partie des geôliers d'Hester – même si, de fait, elle était aussi prisonnière des circonstances.

Hester la comprenait sans doute bien mieux qu'Adrienne ne le soupçonnait. Si la crainte de perdre un parent était loin derrière elle, le sentiment de culpabilité persistait.

Elle offrit le persil.

— Je l'ai trouvé dans le jardin. Vous pourriez en mettre sur la soupe. C'est très bon pour la digestion.

Adrienne l'accepta sans rencontrer son regard.

— Merci.

Hester resta un peu, fit cuire des légumes qu'Adrienne avait

dénichés dans la réserve et alla en apporter aux enfants.

À son retour, elles montèrent ensemble dans la chambre du malade. Hester tint la porte ouverte pour Adrienne qui portait un bol de soupe sur un plateau joliment arrangé.

Lorsqu'il vit Hester derrière sa fille, Radnor, qui semblait fatigué et souffrant, se redressa et rejeta en arrière les cheveux encore épais qui retombaient sur son front.

— Papa, voici de la soupe, annonça Adrienne tendrement. Je l'ai faite de mon mieux et elle devrait vous faire du bien.

Radnor la regarda, un étrange mélange d'émotions sur son visage. On y lisait une fierté évidente, mais aussi une bouffée de colère, et un regret presque aussi visible que les ravages opérés par la maladie.

Hester eut brusquement l'impression d'être une intruse, qui n'était pas censée être témoin d'une relation aussi intime. Elle songea à s'excuser et à sortir, mais il lui incombait de veiller à ce que Radnor s'alimente autant que possible. Sa propre gêne n'avait pas d'importance.

Elle se contenta de lui demander si elle pouvait l'aider à s'asseoir plus confortablement, puis se rendit compte avec irritation qu'elle s'exprimait comme une servante. Elle était son infirmière, et non sa domestique ! Sans compter qu'elle était là sous la contrainte. Brièvement, pendant qu'elle retapait ses oreillers, elle s'interrogea : savait-il qu'on l'avait endormie, amenée là contre son gré ? Qu'elle était en réalité prisonnière et que les enfants servaient de garantie à sa bonne conduite ?

S'en soucierait-il s'il était au courant ?

Elle croisa son regard froid et clair, et se détourna la première. Il était trop perspicace, il déchiffrait trop aisément ses pensées.

Adrienne insista pour donner elle-même à manger à son père. La main de Radnor n'était pas assez ferme pour tenir la cuiller sans renverser la soupe et cela le mettait en colère. Hester le voyait dans son visage fermé, l'entendait dans ses déglutitions irritées. Si Adrienne s'en aperçut, elle n'en laissa rien paraître.

Il était hors d'haleine. L'effort qu'il faisait pour manger était apparent, et son humiliation ne l'était pas moins.

— Peut-être devrions-nous arrêter un instant, suggéra Hester. La soupe ne va pas refroidir.

Adrienne hésita.



— Fais ce qu'on te dit ! aboya Radnor, s'étranglant à demi.

— Papa, je suis désolée !

Elle se tourna vers Hester, l'air désespéré.

— Faites quelque chose ! Il étouffe !

Hester le soupçonnait fort de feindre. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait essayer de manipuler sa fille en jouant sur ses sentiments.

— Aidez-le ! ordonna Adrienne.

Les yeux rivés sur elle, Radnor toussa de nouveau.

Cette fois, Hester eut la certitude qu'elle avait raison.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne plus lui en donner, dit-elle froidement. Il va moins bien que je ne le pensais. C'est dommage, mais la soupe ne sera pas perdue.

Radnor la foudroya d'un regard à la fois glacé et malveillant.

— Si vous voulez de la soupe, faites-en vous-même. Celle-ci m'appartient. C'est ma fille qui l'a préparée pour moi.

Hester lui adressa un sourire suave.

— En effet. Je suis heureuse que vous soyez assez bien portant pour l'apprécier.

Elle se tourna vers Adrienne.

— Je crois après tout qu'il va assez bien pour la terminer.

Sur quoi, elle tourna les talons et sortit avant que Radnor puisse lire le dégoût sur son visage.

Une heure ou deux après avoir mangé, Radnor semblait déjà plus alerte. Il insista pour que ce soit Adrienne qui le veille toute la nuit. Elle n'appellerait Hester ou Rand que s'il se sentait mal.

Hester observa la jeune femme tandis qu'elle s'efforçait de le préparer au coucher. Elle avait dû le faire très souvent durant les longs mois de sa maladie, néanmoins elle avait l'air nerveuse. Il était incapable de s'acquitter des gestes les plus élémentaires et, comme bien des malades qu'Hester avait soignés par le passé, le supportait mal. Il se sentait atteint dans sa dignité, ce qui se comprenait aisément. Cependant, Adrienne n'était en rien responsable.

La jeune femme se mit en devoir de guider son père vers le cabinet de toilette, glissant son bras sous le sien pour qu'il garde son équilibre

sur ses jambes fragiles, mais sans paraître vraiment soutenir son poids. Courbé en deux, Radnor risquait à tout moment de s'empêtrer dans sa chemise de nuit qui traînait par terre. Hester se sentait gênée pour eux deux.

— Bon sang, ma fille, tiens-toi droite ! Je suis malade, je ne suis pas un imbécile, grogna-t-il.

Sa remarque était injuste. La jeune femme faisait de son mieux. Malgré tout elle ne se plaignit pas, ne tenta même pas de se défendre.

Il vacilla, et Adrienne, prise de panique, se tourna vers Hester, les yeux écarquillés.

— Reprends-toi, enfin ! la réprimanda Radnor, furieux. Ne me laisse pas tomber, espèce d'idiote ! Tu ne peux donc rien faire correctement ?

— Je suis désolée, papa. Appuyez-vous davantage sur moi. Je ne vous lâcherai pas !

Devinant qu'Adrienne avait peur de perdre le contrôle de la situation, Hester se hâta d'intervenir et prit l'autre bras de Radnor, le soutenant fermement. Elle sentit les muscles de celui-ci se raidir, l'effort qu'il faisait pour se dégager de sa prise.

— Mr. Radnor ! dit-elle d'un ton sec. Appuyez-vous sur moi et laissez Adrienne ouvrir la porte.

Il pivota à demi vers elle, furibond. Il avait plus de force qu'elle ne s'y attendait.

— Vous imaginez-vous que vous allez entrer et me regarder me soulager ?

— Quelqu'un doit tenir votre chemise de nuit, rétorqua-t-elle. Si vous essayez, vous allez tomber. Vous risquez même de passer la nuit par terre, ou pire encore, de vous fracturer la hanche. Ou les deux.

Adrienne étouffa un sanglot, décochant à Hester un regard où l'aversion se mêlait au désespoir.

— Je vais vous aider, chuchota-t-elle à son père, avant de s'adresser à Hester. Allez-vous-en. Vous ne lui laissez aucune dignité. Comment pouvez-vous être aussi... cruelle ?

Hester perdit patience, exaspérée par l'étrange relation faite d'amour, de haine et de dépendance qui semblait être la leur.

— Il n'y a pas de honte à être humain, rétorqua-t-elle d'un ton sec. Nous naissons tous nus et hurlants. Nous fonctionnons tous plus ou

moins de la même manière. Nous avons tous besoin les uns des autres de temps en temps. Personne ne vous prend votre dignité. Soit vous la conservez, soit vous y renoncez en vous comportant comme un sot.

Elle se tourna vers Radnor.

— Vous n'êtes pas différent d'un autre. Pour l'amour du Ciel, cessez de faire toute cette comédie pour un simple besoin naturel. Personne ne s'en soucie !

Adrienne était bouche bée.

Radnor réfléchit un instant, hésita à riposter et y renonça.

Cinq minutes plus tard, il était de retour dans son lit. Assise à son chevet, épuisée, Adrienne lui faisait la lecture à mi-voix.

Le lendemain matin, Hester s'éveilla en sursaut, saisie de peur. Dès qu'elle se rappela où elle était, une profonde tristesse la submergea. Elle resta immobile, songeant à Monk et à Scuff. Savaient-ils ce qu'il lui était arrivé ? Que leur avait dit Magnus Rand ?

Soudain, elle entendit du bruit au-dessous, des pas. Ce qu'elle ressentait n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'étaient les trois enfants et les promesses qu'elle leur avait faites.

Elle s'assit au bord du lit et se leva. Elle était courbaturée et encore lasse, mais pas malade. Et elle avait un combat à livrer, heure après heure, minute après minute. Si Radnor pouvait être sauvé, très bien, mais elle devait maintenir les enfants en vie jusqu'à ce qu'elle trouve un moyen de s'échapper avec eux.

Elle fit sa toilette et revêtit la même tenue que la veille. Elle n'avait rien d'autre à se mettre. Puis elle descendit dans la cuisine. Il faisait encore sombre au-dehors, mais le ciel pâlisait à l'est, annonçant l'aube. Soudain, elle reconnut le bruit qu'elle avait entendu. Le jardinier avait balayé les cendres de l'âtre et préparait le feu. Il referma la porte du poêle d'un coup sec et se leva lentement, lui faisant face. Il mesurait quinze bons centimètres de plus qu'elle, et il était imposant, même sans sa carabine.

— Vous feriez mieux de ne pas même y penser, déclara-t-il, surprenant le coup d'œil qu'Hester jetait à la barrière du jardin. Je pourrais vous abattre en moins que rien, et alors qu'est-ce que ces petits deviendraient, hein ? ajouta-t-il avec un sourire mauvais. Le fourneau sera chaud dans cinq minutes. Il y a de la farine d'avoine dans la huche là-bas et du lait frais en quantité. Et des œufs. Miss

Radnor ne va pas s'occuper d'eux. Elle a trop à faire avec son père.

Hester observa son visage osseux, ses grandes mains fortes. Il avait sans doute tué des poulets et des lapins à mains nues, leur tordant le cou d'un geste rapide, sans état d'âme. Il ferait tout ce que Rand lui dirait de faire. Elle ne décelait aucune imagination dans ses yeux, aucune pitié.

— Bien, dit-elle. Merci pour le feu.

Il se détourna avec un grognement. Il s'était attendu à de la colère ou des supplices. Son assentiment le prenait au dépourvu.

Elle prépara une bonne quantité de porridge, assez pour eux tous, Rand y compris. Elle le laissa mijoter le temps d'aller réveiller les enfants. Lorsqu'ils furent lavés et habillés, elle les ramena à la cuisine.

Ils étaient assis à table quand Rand entra.

— Que font-ils ici ? se récria-t-il à leur vue. Ils sont censés manger dans leurs quartiers ! Mrs. Monk, je ne vais pas tolérer...

Hester le toisa.

— S'ils ne peuvent pas prendre l'air et manger à leur faim, vous aurez des enfants malades, dont le sang ne vous sera d'aucune utilité, rétorqua-t-elle. Je suppose que vous n'êtes pas allé aussi loin pour échouer sur un détail aussi évident ?

Les traits de Rand reflétèrent la surprise, voire une certaine approbation, qui s'évanouit presque aussitôt.

— Faites en sorte qu'ils soient de retour dans leur chambre dans une heure. J'aurai besoin de votre assistance pour prélever leur sang. Radnor n'est pas tiré d'affaire.

Elle fixa ses yeux vifs à la couleur indéfinissable, sa bouche mince qui semblait dénuée de courbes, de passion, et s'entendit accepter docilement. Elle ne pouvait se permettre d'éveiller sa colère.

Le porridge avait perdu toute saveur, mais elle le termina quand même. Ensuite, elle ramena les enfants dans leur chambre, fermant la porte à clé derrière elle tout en réfléchissant à la manière de s'évader avec eux. Aucune idée ne lui vint.

Rand reparut à l'heure dite. Il était l'exactitude personnifiée. Jamais il n'accomplissait un geste inutile, encore moins irréflecti.

— Nous allons commencer, Mrs. Monk. Observez-moi et obéissez à mes instructions. Je vous en prie, ne nous faites pas perdre notre temps à tous les deux en feignant de ne pas comprendre.

Il planta ses yeux dans les siens, comme pour s'assurer qu'il avait toute son attention.

— Nous allons prélever du sang sur les deux aînés, environ un tiers de litre sur chacun, reprit-il. Je vais mélanger le jus de citron et la potasse dans les proportions requises et vous allez regarder. Gardez-vous s'il vous plaît de manifester la moindre émotion. S'il arrive malheur à ces enfants, ce sera le résultat de votre stupidité.

Il la toisa calmement, non sans un certain respect.

— Je me suis renseigné sur vous, Mrs. Monk. Je ne vous ai pas choisie au hasard. Vous avez assisté à des interventions chirurgicales ; vous avez même procédé à certaines quand il n'y avait personne d'autre pour le faire. Vous ne manquez ni de compétence ni de sang-froid. Ne mettez pas en péril la vie de ces enfants au nom d'une moralité outragée. Vous me comprenez ?

Bien malgré elle, Hester le comprenait parfaitement. Il le vit sur son visage et se détourna sans attendre sa réponse.

Ainsi qu'il l'en avait priée, elle le regarda presser les citrons et en filtrer le jus pour qu'il soit absolument limpide, puis le mélanger à la potasse, en mesurant très précisément le dosage. Il mit le tout dans un petit bocal en verre et le scella.

Ensuite, ils allèrent ensemble chercher Maggie.

Hester inséra l'aiguille elle-même, sachant qu'elle serait plus attentionnée que Rand. Il possédait des connaissances extraordinaires en chimie, ses dosages étaient d'une précision minutieuse, mais il n'avait aucune notion de ce qu'était la douceur et ne semblait pas davantage comprendre la peur.

Tout au moins le crut-elle, jusqu'à ce que vienne le tour de Charlie. Cette fois, Rand sembla trouver la scène pénible. Elle l'entendit prendre une brève inspiration lorsqu'elle enfonça la pointe de l'aiguille dans la veine du bras maigre du garçon, qui portait encore les marques des piqûres précédentes.

Elle s'excusa auprès de Charlie à voix basse, lui disant aussi quel don merveilleux il offrait à autrui, à la médecine, et au savoir en général, non sans se demander si elle avait le droit de lui parler ainsi. Elle ne voulait pas qu'il s'imagine qu'elle approuvait la conduite de Rand ou qu'elle la trouvait juste. Cependant, elle avait besoin que Rand croie à sa bonne foi.

Elle avait une conscience aiguë de la présence de Rand. Il se tenait

tout près d'elle, désireux de s'assurer qu'elle se pliait exactement à ses désirs. Quoi qu'elle dise ou fasse, il n'aurait pas confiance en elle. Et à juste titre, sauf sur un point : elle ne ferait jamais délibérément souffrir un être humain.

Elle remonta lentement le piston, regardant le liquide écarlate remplir le cylindre transparent. Participer à une telle procédure la révoltait. Sa seule consolation était qu'elle ferait moins mal à Charlie que Rand. L'enfant l'observait, livide.

Rand était si près d'Hester qu'elle sentait sa chaleur, le léger sifflement de son haleine.

Quand elle eut terminé, elle lui remit la seringue, qu'il prit sans un regard pour Charlie, sans un remerciement. Soit il était à ce point absorbé par sa tâche qu'il en oubliait la présence d'autrui, soit il était en proie à des émotions telles qu'il devait se faire violence pour les maîtriser. Un instant, Hester crut à la seconde hypothèse, avant de se raviser. Pourquoi s'imaginait-elle seulement que cet homme puisse ressentir des émotions ?

Elle sourit à Charlie et lui effleura doucement le bras.

— Merci. Viens t'allonger un peu près de Maggie. Veillez l'un sur l'autre. Buvez beaucoup d'eau. J'essaierai de vous préparer quelque chose de spécial pour le déjeuner.

Il lui donna le plus beau sourire dont il était capable.

Quand elle revint après l'avoir raccompagné, Rand l'attendait, impatient.

— Il est essentiel de ne pas perdre de temps, Mrs. Monk ! Je pensais que vous le saviez !

— Et il est essentiel de veiller à la santé de... nos donneurs de sang ! répliqua-t-elle sur le même ton. S'ils ne vont pas bien, Mr. Radnor n'ira pas bien non plus et, surtout, votre expérience ne réussira pas.

— Je suis heureux que vous vous rendiez compte que tout participe du même effort, dit-il, l'air un peu radouci. Allez aider Adrienne à préparer Mr. Radnor, s'il vous plaît. Je vous montrerai exactement ce qu'il est nécessaire de faire avec le sang une autre fois. Il serait bon que vous connaissiez la méthode.

Elle n'avait pas laissé entendre qu'elle s'y intéressait le moins du monde. Cependant, elle nota qu'il semblait désirer son intérêt – ou l'avait-il simplement remarqué ? Elle s'en voulut d'avoir été assez

négligente pour trahir sa curiosité. Moralement, cette expérience lui répugnait et pourtant elle sentait son imagination s'embraser à la pensée du bien qui pourrait en découler. Des milliers de soldats, fantômes du passé, peuplaient son esprit.

— Oui, Mr. Rand, dit-elle docilement, avant de se détourner.

Il voyait trop de choses, trop facilement, et elle ne savait pas lire en lui en retour.

Radnor avait indubitablement meilleure mine. Une vivacité nouvelle animait son regard. Adrienne, à côté de lui, guettait chacun de ses mouvements, écoutait le moindre de ses mots. Était-ce un réconfort pour lui ou s'en impatientait-il ? Un peu des deux, peut-être ?

Il détailla Hester des pieds à la tête.

— Pourquoi êtes-vous infirmière ? demanda-t-il avec curiosité. N'avez-vous pas de famille dont vous occuper ? Pas d'homme pour vous nourrir ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? C'était un ivrogne ? Il vous a abandonnée, c'est ça ? Vous n'êtes pas désagréable à regarder, mais vous avez une langue acérée et les hommes se lassent vite de ce genre de chose.

Elle le considéra, surprise. À l'évidence, il se sentait mieux, et pourtant, derrière le désir de la provoquer, voire de la blesser, elle décelait une sombre angoisse. Il voulait vivre. Surtout, il lui en voulait d'être bien portante alors qu'il ne l'était pas, elle qu'il considérait comme une inférieure.

Elle sourit lentement.

— Durant la guerre de Crimée, j'étais poussée par le désir de me rendre utile et un profond respect pour le courage de nombreux soldats. Et aussi par la colère que m'inspirait la stupidité des autres, je suppose.

Elle planta son regard dans le sien.

— Maintenant je remplace une amie temporairement. Quand elle reviendra, je retournerai à mes occupations habituelles. Si je survis, bien sûr. Je suis ici sous la contrainte, comme vous le savez parfaitement. Mais j'admets que les expériences de Mr. Rand sont intéressantes. Il y a beaucoup à apprendre.

Il acquiesça.

— Vous aimez apprendre. Moi aussi. Apprenez tant que vous le pourrez. Le savoir fait la richesse du monde et sa beauté fait notre

bonheur. Voyez la beauté partout ! Passez la nuit sous les étoiles à discuter, à explorer les sublimes possibilités de l'esprit.

Il sourit, comme s'il revivait de tels instants.

— Croquez donc la vie à pleines dents ! Riez de son absurdité jusqu'à en avoir mal au ventre et à en être hors d'haleine. Saisissez-la ! Accrochez-vous-y jusqu'au bout. Mettez des couleurs, bon sang ! Pas ce fichu gris-bleu.

Il la détailla de nouveau, une moue méprisante sur les lèvres.

— Peut-être pourrais-je choisir de l'écarlate, comme l'uniforme des soldats, répondit-elle sans détacher son regard du sien. Pour qu'on ne voie pas les taches de sang.

Il eut une légère moue, la peur était de retour dans ses yeux.

— Je suis en train de mourir, mais au moins j'ai vécu. Avez-vous jamais vécu, vous ? Vraiment vécu ? Vous, avec votre corps maigrichon et votre robe de prude, votre dos droit comme un « i » ! Avez-vous jamais aimé un homme, hormis de loin, sans danger ? Hein ?

— Oui. Et je pourrai aimer demain, et bien des lendemains après. Pas vous. Préparez-vous à une nouvelle transfusion, lui dit-elle avec un mince sourire glacé.

— Comment osez-vous parler de la sorte à mon père ? s'indigna Adrienne, se levant d'un bond. Rappelez-vous qui vous êtes et votre place ici !

Hester soutint son regard.

— Je suis retenue ici parce que vous avez besoin de mes compétences pour sauver la vie de votre père. Je m'en souviens. Il me semble que c'est vous qui l'avez oublié !

Radnor joignit les mains et les frotta faiblement l'une contre l'autre en guise d'applaudissement.

— Tu n'es pas à la hauteur, lança-t-il à Adrienne, avec une satisfaction mauvaise. En fait, tu n'es pas aussi distrayante, tant s'en faut !

Adrienne accusa le coup, mais ne le regarda pas et ne répondit pas davantage. Elle insista pour aider Hester à lui badigeonner le bras d'alcool à 90°, puis à l'installer aussi confortablement que possible en prévision de la longue période d'immobilité qui l'attendait.

Rand revint. L'appareil fut approché, et l'aiguille introduite dans le



bras de Radnor. Hester devina qu'elle lui faisait mal, mais il n'en laissa rien paraître. Seul le rythme de sa respiration s'altéra un instant avant de redevenir normal. Elle ne put s'empêcher d'éprouver du respect pour son courage. Son désir de vivre était presque palpable, comme l'énergie dans l'air quand un orage se prépare. Elle savait qu'Adrienne serait anéantie s'il venait à mourir et, pourtant, qu'elle se sentirait coupable aussi, car une partie d'elle-même serait soulagée. Tel un arbre majestueux, il offrait un abri tout en accaparant le soleil, et tout ce qu'il y avait de bon dans le sol.

Adrienne, légèrement en retrait, ne quittait pas son père des yeux. S'imaginait-elle vraiment pouvoir l'aider ? Agissait-elle par habitude, par crainte, ou tout simplement parce qu'elle était possessive envers lui ?

Les minutes s'écoulaient. Hester s'assura que la température et le pouls de Radnor demeuraient stables. Il avait les yeux fermés, mais elle savait qu'il était réveillé, elle sentait la vie revenir dans ses veines grâce au sang frais et rouge vif de Charlie qui se répandait en lui.

Pourquoi le sang de ces enfants était-il salvateur alors que celui de tant d'autres apportait la maladie et la mort ? Rand était chimiste ; le savait-il ? Elle le lui demanderait plus tard, lorsqu'ils seraient seuls. Leur sang était-il différent ou était-ce la procédure qui changeait ? S'agissait-il d'une question de temps, de dosage des ingrédients, ou même d'un élément lié au bénéficiaire du don ?

Radnor reprenait des couleurs. Adrienne aussi l'avait remarqué. Elle se penchait en avant, la nuque raidie par la tension, les yeux écarquillés. Que voyait-elle – l'existence retrouvant son cours d'avant, son père habité de la vigueur et de l'énergie d'autrefois ? Hester n'aurait su dire si elle ressentait de l'amour ou de la peur. La jeune femme n'avait pas évoqué son quotidien, sinon pour expliquer combien son père dépendait d'elle. Était-elle une captive autant qu'Hester ? Sauf que, tant que Mr. Radnor vivrait, il n'y aurait pas d'issue en vue.

En revanche, s'il mourait, ce serait aussi la fin pour Hester. Rand ne pouvait se permettre de la laisser partir. Elle témoignerait contre lui ; elle n'aurait d'autre choix sur le plan moral. Et – cette pensée l'horrifiait encore davantage – Charlie, Maggie et Mike seraient éliminés aussi. Les deux aînés au moins parleraient. Rand ne prendrait pas ce risque.

Elle devait réfléchir. Faire en sorte de les sortir de là.

Une seule personne pouvait l'aider. Combien de temps avait-elle avant de ne plus être nécessaire à Rand ? Dès que ce dernier aurait la certitude que le traitement était un succès, il passerait à l'action, et il serait trop tard pour eux tous.

Rand le savait tout comme elle. Il allait surveiller l'état de Radnor, être à l'affût de chaque progrès, de chaque détérioration. Agirait-il le premier ? Si elle parvenait à s'échapper, serait-elle rattrapée ? Elle frissonna à cette pensée, comme si un courant d'air glacé s'était engouffré dans la pièce. Une seule erreur serait de trop.

Elle regarda en direction d'Adrienne et la surprit à l'observer. Leurs yeux se rencontrèrent, et il sembla à Hester qu'elles se comprenaient parfaitement. Puis l'instant s'évanouit et elles redevinrent les étrangères qu'elles avaient été auparavant.

Le sang neuf eut un effet remarquable. Le lendemain de la transfusion, Radnor put s'asseoir dans son lit et réclamer un solide petit déjeuner. Hester le lui apporta, en proie à des émotions contradictoires. Sa vocation et son humanité la poussaient à souhaiter qu'il guérisse. Comme toute infirmière, elle avait été formée pour aider ses patients de son mieux, sans se laisser influencer par leurs qualités ou leurs défauts. Tous méritaient les meilleurs soins possibles, que l'on fût soi-même fatigué, abattu, effrayé ou souffrant.

Le traitement semblait efficace. C'était une victoire, inédite et d'importance majeure.

D'un autre côté, plus Radnor approchait d'un rétablissement total, plus Hester perdait prise sur sa propre vie – et moins elle avait le temps de réfléchir.

Elle déposa le plateau devant lui. Avec une satisfaction mêlée de répulsion, elle le vit attaquer avec appétit les œufs pochés et les deux tartines de pain complet grillé et croustillant qu'elle avait préparés elle-même, car Adrienne ne savait pas comment s'y prendre. Il mangea lentement, avec délectation, savourant chaque bouchée, tout à fait conscient d'être observé. L'attention d'Hester semblait l'amuser, ajouter à son plaisir.

Quand il eut terminé, elle le débarrassa du plateau, puis revint vérifier son pouls et sa température. Elle lui prit le poignet, comptant silencieusement. Le sang battait nettement, elle avait l'impression de toucher la vie en lui.

— Eh bien ? demanda-t-il lorsqu'elle eut fini. Contente, Mrs. Monk ?

— Votre état s'améliore, Mr. Radnor, répondit-elle, lâchant sa main. Et votre température est presque normale.

Il sourit.

— Vous est-il arrivé de prendre du bon temps ? De danser ? De danser sans retenue, en faisant voler vos jupons, sans vous soucier du qu'en-dira-t-on ? Faites-vous toujours ce qu'on vous dit de faire ? Êtes-vous capable de regarder les gens en face et de leur dire d'aller au diable ? Ou avez-vous encore moins de sang rouge que moi ? ajouta-t-il avec un petit rire nerveux. Et que fait Mr. Monk, pour avoir choisi une femme comme vous, hein ?

Il la toisait avec curiosité, presque avec lascivité, la jugeant des pieds à la tête.

— Il dirige la brigade fluviale de la Tamise, Mr. Radnor, répondit-elle avec un sourire aussi dur que le sien.

Elle lut la stupeur dans son regard, et il s'en rendit compte. Cela l'irrita.

— Et, oui, j'ai fait toutes les choses dont vous parlez, reprit-elle. Surtout pour ce qui est de dire aux gens d'aller au diable, ce qui n'est pas facile dans l'armée. Et je les ai faites avec des gens qui en valaient la peine. Quelqu'un vous a-t-il jamais aimé sans que vous l'ayez d'abord acheté, Mr. Radnor ?

À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle les regretta. Elle s'était laissé provoquer par lui, et c'était là une erreur tactique autant qu'une faute morale entre patient et infirmière. La surprise qui se lut sur ses traits avant qu'il se ressaisisse fut sa seule récompense.

Le sourire de Radnor s'élargit. Il jubilait de l'avoir piquée, et qu'elle ait cédé à la tentation de réagir.

Elle passa le reste de la journée avec Maggie, Charlie et Mike, consacrant un bon moment à faire le ménage dans leur chambre, une tâche importante puisqu'ils étaient particulièrement vulnérables à une infection.

Mike, quoique plutôt bien portant, semblait effrayé. Il souffrait plus que les autres de l'absence de ses parents. En temps normal, Maggie s'occupait de lui, mais, ce jour-là, elle était pâle, indolente et, par moments, s'endormait. Il avait beau tourner autour du fauteuil où elle se pelotonnait, la fillette était trop somnolente pour lui prêter attention.

Il alla trouver Charlie, qui regardait par la fenêtre les arbres secoués par le vent, l'ombre des nuages sur les collines au loin. Son aîné l'entoura de son bras sans rien dire.

Hester ouvrit le petit garde-manger et revint avec des verres et un

pichet de lait sur un plateau. Mike courut à elle et noua les bras autour de sa taille. Elle crut d'abord qu'il avait soif, mais, après qu'elle eut rempli les verres et persuadé Maggie d'en boire un peu, elle comprit que l'enfant avait surtout besoin d'être rassuré. Simplement, il ne possédait pas les mots pour le dire.

Elle mourait d'envie de le serrer contre elle, de soulager sa douleur, mais il n'était pas son enfant. Elle n'avait pas le droit à cette intimité et elle craignait de s'imposer, de créer un lien qu'elle devrait rompre lorsque ces enfants seraient rendus à leur famille. Comment leur apporter un peu de réconfort face à l'incertitude ? Que leur arriverait-il, même s'ils retournaient chez leurs parents ? Savaient-ils que Rand puisait dans leur vie pour sauver Radnor et élucider par des expériences le mystère du pouvoir de leur sang ?

Elle se creusa les méninges, cherchant une histoire à leur raconter, un récit approprié à leur âge. Elle ne se souvenait guère des contes qu'elle avait entendus dans sa propre enfance. Cendrillon, peut-être ? Seraient-ils intéressés par les princes et les pantoufles de verre ? Par un épisode historique ? Une légende ?

La première idée qui s'imposa à son esprit fut la lutte du roi Alfred face à l'invasion viking. Au moins pouvait-elle décrire les grands vaisseaux scandinaves et comment Alfred, d'abord vaincu, avait commencé à résister.

— Si je vous racontais une histoire ? proposa-t-elle en s'asseyant. Une histoire vraie, celle d'un roi valeureux qui a réuni tous ses hommes et mené une grande bataille ?

Charlie la considéra avec gravité.

— Il a gagné ?

— Oh ! oui, en fin de compte. Il était très brave et il n'a jamais renoncé, même quand les choses allaient très mal. En fait, il est toujours surnommé Alfred le Grand.

— Alors, oui... s'il vous plaît, dit Charlie.

Mike la dévisagea longuement puis attrapa le tissu de sa jupe, se hissa lentement sur ses genoux et attendit.

— Il y a très très longtemps, commença-t-elle, pas très loin d'ici, vivait un homme appelé Alfred. Il n'était pas particulièrement grand ni fort, mais il était très courageux...

Une heure plus tard, Mike dormait à poings fermés. Elle était surprise qu'il fût si lourd, lui qui semblait tout en coudes et en genoux.

Elle dut le déplacer doucement pour être mieux installée. Maggie s'était assoupie sur le fauteuil. Charlie écoutait toujours et la pressait de continuer chaque fois qu'elle s'interrompait.

En fin d'après-midi, Rand entra. Il s'arrêta sur le seuil, observant la scène un moment avant d'exiger son attention.

Elle se leva, alla déposer Mike à côté de Maggie, puis suivit Rand au-dehors, sentant le regard de Charlie alors qu'elle refermait la porte.

Le visage d'ordinaire impassible du chimiste était altéré par l'irritation.

— Vous perdez votre professionnalisme, Mrs. Monk, dit-il froidement. Vous n'êtes pas ici pour distraire ces enfants. Vous faites partie de cette expérience. Ne soyez pas assez sotte pour l'oublier.

Cette fois, la prudence dicta à Hester la réponse qui sortit de ses lèvres.

— J'en fais partie, certes, reconnut-elle. Et je suis remplaçable, mais ni aisément ni de manière adéquate en ce moment. Il en va de même pour eux. Leur sang est efficace. Nous n'en avons pas d'autre qui le soit. D'un simple point de vue pratique, nous devons les ménager. N'est-ce pas vrai, Mr. Rand ?

Il soutint son regard longuement, l'air à la fois déconcerté par ses remarques, et curieusement satisfait qu'elle manifeste autant de passion. Puis il pivota et la précéda dans la pièce où il effectuait la plupart de son travail de dosage et de précision. Un microscope superbement ciselé reposait sur un socle près de la fenêtre.

Dès qu'il eut refermé la porte pour qu'Adrienne ne puisse les entendre, il lui fit face.

— Quelle personne d'honneur refuserait de faire don d'un peu de sang pour sauver la vie de quelqu'un d'autre ?

— Aucune, répondit-elle. Je n'ai jamais douté de la valeur de votre but, Mr. Rand, seulement des moyens que vous employez pour y parvenir.

— Et quels moyens voudriez-vous que j'emploie, Mrs. Monk ? Combien de temps dois-je patienter ? Jusqu'à ce que je trouve une autre famille dont le sang soigne tout le monde ? Comme vous l'avez fait remarquer, je ne sais même pas où chercher, ni comment reconnaître ce que je cherche – sinon par tâtonnements.

Était-ce de l'émotion qu'elle entendait dans sa voix ou l'imaginait-elle ?

— Combien d'autres mourront d'ici là ?

Sa voix était devenue rude, comme si un souvenir longtemps enfoui l'amenait au bord des larmes.

— Combien d'hommes dépérissent, atteints de la leucémie ?

Il se déplaça. Elle ne vit plus que son profil.

— Parfois, le plus grand nombre est sauvé par les sacrifices d'une minorité. Ce n'est pas ma méthode, c'est celle de la nature.

Il se tut abruptement et resta silencieux, immobile. Puis il tendit la main vers un petit carré de verre dont il se servait pour examiner du sang au microscope.

— J'ai besoin de votre assistance, dit-il d'un ton sec. Nous n'avons pas de temps à perdre à nous épancher.

— Veiller au bien-être de ces enfants n'est pas un luxe émotionnel, Mr. Rand, rétorqua-t-elle avec amertume. Quand vous réussirez à guérir quelqu'un définitivement, il vous faudra savoir comment vous y êtes parvenu. Il y a sûrement beaucoup de raisons qui pourraient expliquer que leur sang soit si efficace, n'est-ce pas ? Y a-t-il un rapport avec leurs parents ? Leur vie, leur hérédité, leur environnement, leur alimentation, ou même les déficiences de celle-ci ?

Elle fixa la silhouette raide de Rand, ses épaules carrées et rigides.

— Savoir que Bryson Radnor va survivre n'est que le début, poursuivit-elle. Voulez-vous annoncer au monde que vous avez réussi mais que vous ignorez comment et que vous ne pouvez pas répéter ce succès ?

Il se tourna très lentement vers elle. En dépit de sa pâleur, ses yeux brillaient d'un éclat vif.

— Comme vous êtes perspicace, Mrs. Monk ! Bien entendu, je dois découvrir en quoi leur sang diffère de celui d'autrui. Mais si je réussis avec Radnor, il y aura des fonds supplémentaires pour mener mes recherches. On se bousculera pour y participer.

Il eut un sourire sans joie.

— J'aurai de nombreux nouveaux « amis » parmi ceux qui ne s'y intéressent pas le moins du monde à l'heure qu'il est.

Elle décela le chagrin sous son amertume. Peut-être s'était-elle méprise en le croyant imperméable à la blessure. Une question surgit dans son esprit, qui n'avait rien à voir avec sa survie ni celle des

enfants. De toute façon, il détecterait aussitôt toute arrière-pensée de sa part et en éprouverait du ressentiment.

— C'est une affaire personnelle pour vous, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la gloire qui vous intéresse...

— La gloire ! répéta-t-il avec dégoût. Est-ce ainsi que vous considérez la médecine ? Comme un moyen de se faire valoir ?

Ses traits s'étaient pincés de déception. On aurait dit qu'il s'en voulait d'avoir espéré davantage de sa part.

Elle comprit qu'elle avait commis une erreur et s'efforça de la rectifier.

— Je voulais dire que, ce qui vous intéresse, c'est le savoir en soi, plutôt que son application pratique. Ce n'est pas forcément méprisable.

Il fut momentanément dérouté qu'elle montre tant de compréhension d'un problème qu'il avait cru au-delà d'elle.

— Pourquoi vous en souciez-vous, Mrs. Monk ? Vous me rappelez constamment l'importance de ces enfants parce que vous vous êtes attachée à eux, voilà tout. Pensez-vous que je l'ignore ?

— Là encore, vous vous trompez ! protesta-t-elle, agacée. Vous laissez entendre que je fais montre d'une attitude pleurnicharde, et au fond égoïste. C'est indigne de nous deux. Je me soucie d'eux parce qu'ils sont adorables et courageux, et qu'ils devraient avoir autant de chances dans la vie que le destin leur en donnera. Il n'y a rien de sentimental là-dedans, c'est de la simple décence, voilà tout ! Si vous ne vous souciez pas des individus, alors vous mentez quand vous dites que vous n'êtes pas en quête de gloire ! Sans but qui vous dépasse, c'est bien la gloire qu'on recherche, les compliments, les récompenses. Ne vous leurrez pas...

Il cilla, comme si elle l'avait frappé.

— Vous êtes si prompte à juger ! accusa-t-il. Ce que je veux, c'est trouver une guérison à la leucémie pour que personne n'en meure plus jamais : homme ou enfant.

Sa voix était sourde, tremblante.

— J'ai vu mon propre frère mourir de cette maladie, alors qu'il était à peine plus âgé que Charlie. C'était un enfant magnifique : plus intelligent, plus gentil et plus visionnaire que moi.

Sa bouche se tordit sous l'effet de la colère.



— Magnus n'est que ce qu'il peut être. Il ne remplacera jamais Edward.

Il prit une inspiration incertaine.

— Moi non plus. Mais peut-être sauverai-je quelqu'un à l'avenir qui parviendra à la grandeur, à la beauté de l'âme et de l'esprit.

— Peut-être Charlie, dit-elle avec douceur, sans désapprobation cette fois. On ne peut pas savoir. Ou les enfants qu'il aura un jour.

Il la regarda. Un instant, il ne tenta pas de feindre l'indifférence : elle ne vit chez lui que le souvenir et le chagrin.

— Allez au diable ! dit-il tout bas.

— Vous seriez-vous servi d'Edward si une autre personne vous avait incité à travailler sur ce projet ? insista Hester.

Elle avait conscience du risque qu'elle prenait, mais elle n'aurait pas de meilleure occasion de plaider sa cause.

— Je ne peux pas me servir d'Edward, riposta-t-il sauvagement.

— De Magnus ?

— J'ai besoin de lui vivant ! C'est un médecin, un bon médecin. J'ai besoin de ses compétences. Vous devriez être en mesure de le comprendre.

Une ombre passa sur son visage.

— De toute façon, nous avons essayé de transfuser le sang de Magnus. Cela n'a pas marché. Le mien non plus. J'ai essayé par deux fois avec le mien. Les patients sont morts.

Il se détourna.

— Maintenant, allez-vous, s'il vous plaît, cesser de me harceler avec vos questions et vous mettre au travail ? Nous aurons peut-être besoin de procéder à une nouvelle transfusion demain.

— C'est impossible ! protesta-t-elle, ses craintes revenant au galop. Vous allez les tuer ! Et alors Radnor mourra presque certainement. Vous aurez échoué. Vous ne pouvez continuer à prélever leur sang si souvent. Sans parler du reste, il sera appauvri, anémié. Enfin, ne vous en rendez-vous pas compte ?

Il se tenait immobile, le dos tourné.

— Pourquoi faites-vous tout cela, d'ailleurs ? persista Hester. Vous êtes peut-être brillant, mais vous êtes un chimiste ! C'est Magnus le médecin – pourquoi n'est-il pas là ?

— Je connais assez de médecine pour me débrouiller, répondit-il sans se retourner. Et vous avez l'expérience nécessaire. Vous garderez votre sang-froid.

— Ce n'est pas une réponse.

Elle s'efforçait de rester calme, malgré la vague de panique qui montait en elle.

— Magnus est-il seulement au courant de ce que vous faites ?

Cette fois, il fit volte-face, les yeux étincelants.

— Bien sûr que oui ! Cependant, si nous échouons, il a plus à perdre que moi.

Elle fut sidérée. Hamilton Rand assumait-il vraiment la responsabilité de sauver son frère si l'entreprise tournait au désastre ?

Il vit son visage et comprit ses pensées aussi clairement que si elle les avait formulées à voix haute. Il arquait les sourcils.

— Vous ne m'en croyez pas capable ? Vous ne savez rien ! Vous nous regardez, vous ne voyez presque rien et vous sautez sur des conclusions. Qui, selon vous, a élevé Magnus, qui l'a aidé à étudier, encouragé, lui a payé ses études de médecine ?

Elle déglutit, la gorge sèche.

— Votre père...

Elle sut aussitôt qu'elle se trompait.

— Vous ?

— J'ai quitté l'école de médecine à la mort de mon père. J'ai pris un emploi pour subvenir aux besoins de ma famille. Ma mère était déjà décédée. C'était après...

Il inspira, puis expira, cherchant à se ressaisir.

— Après la mort d'Edward. Il ne restait que Magnus et moi. J'étais déterminé à ce qu'un de nous deux réussisse. Magnus a eu sa chance. Il va être célèbre.

Hester resta muette, déchirée par des sentiments si contradictoires qu'elle en ressentait presque une douleur physique. Elle osait à peine imaginer le chagrin d'Hamilton, songeait à la générosité de son sacrifice, au fardeau de gratitude qui devait peser sur Magnus. Et chaque fois qu'Hamilton prononçait le nom d'Edward, elle songeait à la pâleur de Charlie, à la vie qui se retirait de lui à mesure qu'on le vidait de son sang.

— Vous n'avez rien à dire, Mrs. Monk ? demanda-t-il amèrement.

Vous ne jugez pas ?

Elle secoua la tête.

— Il est temps que j'aie préparé le dîner. Adrienne s'occupe sans doute de son père. Et à vrai dire, j'aime autant récupérer les casseroles que lui donner à manger.

Rand esquissa un semblant de sourire.

— Vous n'avez pas à le trouver sympathique, Mrs. Monk. Juste à le maintenir en vie.

— Je sais, Mr. Rand, répondit-elle en affrontant son regard. Il est dans mon intérêt d'y parvenir. Je ne l'oublierai pas, je vous assure.

En début de soirée, Hester retourna voir Radnor. La transfusion lui avait visiblement redonné des forces, et Adrienne avait pu veiller sur lui sans son aide pendant quelques heures.

Elle accueillit Hester à la porte.

— Nous n'avons pas besoin de vous, Mrs. Monk, déclara-t-elle avec froideur. Mon père se rétablit de jour en jour. Le Dr Rand est un génie. Je crois qu'il va entrer dans les annales de la médecine.

Elle avait prononcé ces mots avec fierté. Peut-être était-ce une émotion plus sûre que l'espoir, si fragile. Elle avait eu très peur, et elle devait être gênée qu'Hester ait été témoin de sa peur de manière si intime, de trop près pour l'oublier.

— Je suis très heureuse de l'entendre, répondit Hester en lui rendant son sourire.

Il était facile d'être honnête, pour de nombreuses raisons.

— Je vais tout de même prendre son pouls et sa température.

Adrienne resta où elle était, lui barrant le chemin. Elles se firent face en silence quelques secondes.

— Y a-t-il quelque chose que vous souhaitez m'empêcher de voir, Miss Radnor ? demanda enfin Hester.

Une ombre traversa le front d'Adrienne.

— Bien sûr que non. Je ne veux pas que vous le dérangiez, voilà tout. Votre attitude est discourtoise, parfois même querelleuse ; vous le savez parfaitement, j'en suis sûre. Il a besoin de repos. Allez vous occuper des enfants. Vous vous souciez davantage d'eux que de lui, de toute façon, bien que ce soit lui le malade.

— Les enfants sont malades aussi, Miss Radnor, et ils n'ont

personne d'autre pour s'occuper d'eux, rétorqua Hester, surprise.

Elle avait remarqué l'indifférence d'Adrienne vis-à-vis d'eux. La jeune femme ne semblait pas s'émouvoir que Rand prélève régulièrement leur sang pour le donner à son père. Sans doute était-elle si effrayée pour lui qu'elle n'y avait pas accordé la moindre considération. Sa crainte de voir Radnor mourir obscurcissait tout le reste.

Une pensée vint pour la première fois à l'esprit d'Hester. Adrienne avait entre trente et trente-cinq ans. Peut-être s'était-elle tellement dévouée aux soins de son père qu'elle avait manqué plusieurs occasions de se marier, et n'en aurait-elle plus guère à l'avenir. Dans ce cas, elle n'aurait pas d'enfants. En souffrait-elle ?

On ne savait jamais quelles blessures invisibles portaient les gens.

— Je veux simplement effectuer les vérifications habituelles, Miss Radnor, reprit-elle, radoucie. Je ne le dérangerai pas. Ensuite, j'irai informer le Dr Rand. Après quoi, s'il ne désire rien de plus, j'irai m'assurer que les enfants aussi vont bien.

Adrienne fit un pas de côté en silence.

Radnor était éveillé, un livre ouvert devant lui. Cependant, il observait la porte. À sa mine intéressée, Hester devina qu'il avait entendu au moins une partie de la conversation qui venait de se dérouler.

— Je suis contente que vous vous sentiez assez bien pour lire, dit-elle avec un léger sourire.

Il referma l'ouvrage.

— Il est bon, commenta-t-il. Mais ça ne remplace pas la vraie vie. L'armée vous manque, Mrs. Monk ? Le défi qu'elle représente ? Soyez honnête, c'est excitant, non ? La vie et la mort en jeu ?

Il la dévisageait, l'air dévoré de curiosité.

— Ne désirez-vous pas vous mesurer à une épreuve plus intense que de prolonger la vie d'un vieil homme ?

Elle le fixa.

— Si, Mr. Radnor. À cet instant précis, je préférerais de loin être chez moi, malheureusement je n'ai pas le choix.

Il sourit.

— De l'honnêteté, enfin ! Mais vous voudriez que Rand réussisse, non ? Vous voudriez être associée à ce succès ! Allez-vous mentir là-

dessus ?

Il semblait d'ores et déjà savourer cette éventualité, comme si c'était une preuve de sa perspicacité.

— Oui, j'aimerais y participer. Cela ne veut pas dire que je vais le faire.

— Vous comptez vous échapper ? demanda-t-il avec satisfaction. Vous n'avez ni l'audace ni l'intelligence nécessaires. Vous vous cantonnerez toujours aux limites confortables que le devoir vous impose.

Elle tendit la main et lui effleura le front. Il était tiède, mais de la tiédeur de la vie, et non de la fièvre.

— Vous ne vous en irez pas, hein ! insista-t-il, sur le ton du défi. Vous allez rester, espérant toujours que Rand ait de la compassion pour vous – jusqu'au moment où il vous tuera !

Son pouls, bien qu'un soupçon rapide, n'avait rien d'anormal.

— Il me semble que vous allez beaucoup mieux, répéta-t-elle, ignorant sa remarque. Mais vous avez frôlé la mort et je crois que vous en avez conscience.

— Dieu du Ciel ! Évidemment, j'en ai conscience ! C'est mon corps qui est malade, pas mon cerveau. Cessez de me parler comme si j'étais sénile ! Je serais encore capable de vous prendre, avec une passion que vous n'avez jamais imaginée. Je pourrais vous laisser hors d'haleine, réclamant davantage.

— Et je doute que vous puissiez me le donner, rétorqua-t-elle avec une froideur où perçait une pointe d'amusement, bien qu'en réalité elle se sentît étrangement vulnérable.

Elle avait pourtant été habituée au langage relâché des soldats. La vie et la mort se côtoyaient parfois de très près.

Il la foudroya du regard, pourtant elle perçut en lui autre chose que de la fureur. Une sorte de terreur, la terreur irrépressible du néant, de n'être plus rien. Il était assez rétabli à présent pour voir dans la mort non pas la paix qui le délivrerait de la souffrance, mais un pas irrévocable vers l'oubli.

Aucune parole ne ferait la moindre différence et elle craignit qu'il ne lise dans ses pensées.

— Avec un peu de chance, vous allez passer une bonne nuit et vous aurez de l'appétit demain matin, dit-elle d'un ton neutre.

Elle détesta le son de sa voix, ses propos convenus, qui suggéraient qu'elle n'avait rien vu, rien compris, et qui étaient une insulte à sa propre intelligence. Malgré tout, mieux valait cela que reconnaître la vérité.

Elle retapa le lit, laissant une petite bougie allumée pour que Radnor ne soit pas complètement dans le noir. Par une nuit sans lune à la campagne, l'obscurité était absolue, alors qu'en ville on apercevait toujours une lampe allumée quelque part, si faible fût-elle, et le bruit de la circulation, des sabots, des roues, les grincements des harnais venaient vous rappeler la présence d'autres êtres humains dans le monde.

Cette nuit-là serait totale – pareille, peut-être, à l'image qu'il se faisait de la mort.

Quand elle sortit de la chambre, Adrienne l'attendait. Hester lui proposa de dormir dans le fauteuil au chevet de son père, bien que ce fût inconfortable.

— Bien entendu ! répliqua Adrienne d'un ton sec. Croyiez-vous que j'allais retourner dans ma chambre et l'oublier ? Je ne suis pas une infirmière à qui l'on paie des gages.

Elle avait prononcé ces mots comme s'ils étaient obscènes.

Hester s'abstint de lui rappeler qu'elle ne l'était pas davantage, qu'elle était une prisonnière maintenue là sous la menace.

— Si vous étiez infirmière, Miss Radnor, observa-t-elle gentiment, vous sauriez que nous n'ignorons ni n'abandonnons jamais un patient, pas plus qu'un docteur ne le ferait, et cela, quelles que soient nos conditions de service, que nous soyons rémunérées ou pas.

Adrienne la dévisagea quelques secondes, puis esquissa un geste gêné.

— Non, dit-elle enfin. Je suppose que vous ne pouvez pas, n'est-ce pas ?

— Adrienne !

La jeune femme se retourna.

— Oui ?

— Je veux qu'il survive, pour toute une série de raisons, mais cette expérience est à la fois dangereuse et discutable. Je crois que vous le savez. Vous êtes prête à prendre ces risques pour sauver la vie de votre père...

— Cela va de soi !

— Hamilton Rand ne songe qu'au succès et aux patients innombrables qu'il pourrait guérir à l'avenir. Mais il a enlevé trois enfants qu'il met en danger en prélevant leur sang...

— Que pourrait-il faire d'autre ? protesta Adrienne.

— Il n'existe sans doute pas d'autre solution, reconnut Hester. Et s'il réussit, il entrera dans l'histoire comme l'un des plus grands héros de la médecine. Par contre, avez-vous pensé à ce qui se passera s'il échoue ?

Adrienne était blême, au bord des larmes.

— Nous ne pouvons lui permettre d'échouer...

— Si cela se produit néanmoins, avez-vous songé à ce que Rand et son jardinier feront de nous ?

Il lui répugnait de parler aussi brutalement, mais peut-être n'aurait-elle pas d'autre opportunité.

Adrienne la fixa, ses yeux assombris par la terreur à mesure qu'elle comprenait.

— Cette idée ne vous était pas venue. Peut-être cela vous importe-t-il peu qu'il me tue. Car il y sera contraint. Il m'a enlevée. Il ne peut pas compter sur mon silence. Mon mari est policier ! Et il y a les enfants. Il faudra qu'il les tue aussi. Ou qu'il charge le jardinier de le faire...

— Taisez-vous ! sanglota Adrienne.

— Et vous, acheva Hester. Pensez-vous qu'il vous laisserait en vie ? Qu'il prendrait le risque de vous entendre raconter à tout le monde ce qui s'est passé ?

— Je ne dirais rien...

Hester eut un sourire amer.

— Peut-être pas cette année... ni l'année prochaine. Mais si vous êtes morte aussi, vous n'en parlerez jamais.

— Que... que voulez-vous que je fasse ? murmura Adrienne.

— Si l'expérience échoue, nous devons nous enfuir... avec les enfants...

— Dans ce cas, pourquoi essayez-vous de le sauver ? Pourquoi ne pas le laisser mourir, pour que vous puissiez vous échapper ?

— Parce que je ne pourrais pas vivre avec cela sur ma conscience –

et vous ?

Adrienne la dévisagea longuement, un mélange de compréhension et de respect dans les yeux. Puis elle se détourna et entra dans la chambre de Radnor, tirant avec fermeté le battant derrière elle.

Hester fut réveillée en sursaut par le grincement de sa porte qu'on ouvrait, suivi de la voix tendue de Rand.

— Habillez-vous, Mrs. Monk, et descendez immédiatement. Radnor fait une crise. Tout de suite, Mrs. Monk. Tout de suite.

De vieux souvenirs se bousculèrent dans la tête d'Hester. Elle avait été réveillée maintes fois lorsque des blessés arrivaient du champ de bataille. C'était comme si les années s'étaient évanouies. En moins de deux minutes elle s'était vêtue chaudement, car les feux avaient été étouffés pour la nuit. Elle rassembla ses cheveux en une tresse rapide qu'elle remonta sur sa tête et épingla avec soin. Encore quelques secondes, et elle avait enfilé ses bottines.

Rand avait laissé le battant entrebâillé. Elle traversa le palier et descendit aussi vite que possible, la voix de Florence Nightingale résonnant à ses oreilles, lui enjoignant de ne pas se hâter au point de manquer d'attention. L'attention – toujours faire les choses correctement. Ne jamais s'affoler, absolument jamais. Outre que la panique ne servait à rien, elle se communiquait aux autres.

Elle poussa doucement la porte de la chambre de Radnor, tout en achevant de nouer son tablier autour de sa taille.

Adrienne était debout à côté du lit, le visage de cendre, les cheveux en désordre, attachés d'un côté et en bataille de l'autre, comme si elle avait arraché les épingles dans son désarroi. Elle se tordait les mains, les jointures de ses doigts étaient toutes blanches.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle en voyant Hester. Pourquoi n'étiez-vous pas là ?

— Il faut aussi qu'elle dorme, intervint Rand à voix basse. Mrs. Monk, faites ce que vous pouvez.

Il la regarda, puis reporta son attention sur la silhouette prostrée de Radnor. Ses yeux étaient fermés, ses bras disparaissaient dans l'enchevêtrement des draps. Son teint faisait peur à voir : il avait les joues enfiévrées, des cernes gris-blanc sous les yeux. Il ne semblait pas avoir conscience de leur présence. Avait-il déjà sombré dans le coma ?

Hester s'approcha, obligeant Adrienne à s'effacer pour la laisser



passer. Elle toucha le front de Radnor, humide et brûlant. Sa chemise de nuit était trempée de sueur. Les draps aussi étaient moites.

— Apportez des draps propres si vous en avez, dit-elle, s'adressant à la jeune femme. Si vous n'en avez pas, nous nous contenterons de couvertures.

— Vous ne pouvez pas l'enrouler dans des couvertures toutes rêches... protesta Adrienne. Elles vont le démanger...

Hester se tourna vers elle et planta son regard dans le sien.

— Faites ce que je vous dis, ordonna-t-elle fermement. Ces draps sont sales et mouillés. Apportez au moins deux serviettes et une cuvette d'eau. Allez !

Adrienne eut un haut-le-corps, comme si elle avait été frappée.

— Obéissez ! aboya Rand.

Cette fois, elle tourna les talons et sortit gauchement de la pièce, heurtant l'encadrement de la porte dans son agitation.

Envahie par l'angoisse, Hester avait la bouche sèche et le cœur battant à tout rompre, sur le point d'éclater. Si Radnor succombait, Rand devrait cacher ce qu'il avait fait.

Hester observa de nouveau le malade, se forçant à se concentrer. Son corps était ravagé par la fièvre. Quelle en était la cause ? Y avait-il un lien avec sa dernière transfusion ou était-il tout simplement victime d'une infection ordinaire à laquelle un individu en bonne santé aurait résisté ? C'était son seul espoir, la seule possibilité à laquelle elle pouvait remédier.

Elle se tourna vers Rand.

— Il faut essayer de faire baisser la température. Si elle continue à augmenter, elle va le tuer. Nous allons le rafraîchir avec des serviettes humides. Apportez-en autant que possible...

— Nous n'en avons pas beaucoup...

— Des vêtements feront l'affaire, qu'ils soient propres ou qu'ils aient déjà été portés. Nous commencerons dès que Miss Radnor sera revenue.

Il avait à peine atteint la porte qu'elle reprit la parole.

— Mr. Rand !

Il pivota, les yeux écarquillés.

— Demandez au jardinier de remplir la baignoire d'eau fraîche, mais pas froide. Il sera peut-être obligé de nous aider à le porter. Je

suppose qu'il fera tout ce que vous exigerez de lui ?

— Oui, oui, bien sûr.

Rand acquiesça brièvement, puis sortit en hâte.

Adrienne réapparut, munie d'une cuvette et de deux serviettes.

— Que faites-vous donc ? N'avez-vous pas de médicaments à lui donner ? Je sais que vous le haïssez, mais vous ne pouvez pas le laisser mourir ! C'est un meurtre !

Sa voix était suraiguë, presque hystérique.

Hester avait besoin qu'elle recouvre son sang-froid.

— Miss Radnor, j'ai besoin de votre aide, expliqua-t-elle calmement. Le moment est mal choisi pour laisser vos émotions l'emporter sur votre bon sens. Je vais faire ce que je peux pour sauver votre père. J'ignore ce qui a pu déclencher cette fièvre et je n'ai aucun moyen de le savoir. Posez cette cuvette et donnez-moi une de ces serviettes. Tout de suite !

À regret, Adrienne obéit.

— Maintenant, aidez-moi. Nous allons le laver...

— À l'eau froide ! se récria Adrienne. Et pourquoi donc, puisqu'il est propre ? Espèce d'idiote, il est en train de mourir !

Elle hurlait presque.

— Il ne s'agit pas de propreté, rétorqua Hester d'un ton sec. L'eau n'est pas froide, seulement fraîche. J'essaie de faire baisser sa fièvre avant que le cœur lâche. Maintenant, faites ce qu'on vous dit ! Tenez cette cuvette droite et baissez le drap jusqu'à la taille.

Adrienne obéit, avec réticence, son malaise visible sur ses traits.

Hester tordit la serviette et la posa précautionneusement sur la chair blême de Radnor. Elle répéta son geste encore et encore. Puis elle mit la serviette sur son front et la fit descendre sur ses joues, très lentement, comme si elle avait de l'affection pour lui.

Adrienne l'observa, avec rancune tout d'abord, puis une compréhension croissante.

— Je vais aller chercher encore de l'eau, proposa-t-elle au bout d'un moment.

— Plus fraîche, s'il vous plaît.

Quand elle revint, Hester continua. Le pouls de Radnor était toujours très rapide et plus faible, mais la température avait baissé.

— Posez la cuvette et prenez une autre serviette, ordonna Hester. Et faites la même chose avec ses jambes, aussi haut que vous le pouvez.

La jeune femme parut stupéfaite.

— Je ne peux pas ! C'est...

Hester s'efforça à la patience.

— Voulez-vous qu'il vive ou qu'il meure ? Ses jambes ne sont pas différentes de celles d'un autre homme.

— C'est mon père !

Hester croisa le regard d'Adrienne, vit sa terreur, sa gêne, sa peur de la solitude.

— Adrienne, insista-t-elle, radoucie. C'est nécessaire pour le sauver. Si vous préférez, vous pouvez continuer à éponger son torse, comme je l'ai fait, et je lui laverai les jambes. Nos efforts commencent à faire effet, mais il faut persévérer. Si la fièvre cesse, il sera hors de danger... pour le moment, au moins.

— Vraiment ? souffla Adrienne d'une voix rauque. Vous en êtes certaine ?

Que pouvait-elle dire ? Il n'y avait rien d'autre à tenter. Elle ne connaissait aucun autre moyen de faire tomber la fièvre avant qu'elle le tue. Peut-être que leur vie à tous en dépendait.

— Continuez à le rafraîchir, répéta Hester.

Les larmes roulèrent sur les joues d'Adrienne. Elle prit une profonde inspiration tremblante.

— Merci...

Elles passèrent toute la nuit à son chevet. Rand leur apporta du thé et un mélange de sirop et d'alcool à administrer à Radnor s'il se réveillait.

Alors qu'apparaissaient les premières lueurs de l'aube à l'est, et que les branches sombres des arbres commençaient à se détacher sur le ciel, Radnor ouvrit les yeux.

— Papa !

Submergée de soulagement, Adrienne lui prit la main et la porta à son visage, la couvrant de baisers.

Hamilton Rand regarda Hester, esquissant un sourire.

— Merci, Mrs. Monk. Vous avez été fidèle à votre vocation.

Hester croisa le regard de Radnor. Elle y lut l'arrogance et la victoire, et eut l'impression que la glace avait touché son cœur.

Monk se renseigna dans tous les endroits possibles et imaginables pour retrouver Hester. Il parla à tous ceux qu'il connaissait sur les rives de la Tamise, y compris Crow, qui lui relata la visite qu'Hester et lui avaient rendue à la famille Roberts. Il s'entretint en privé avec Sherryl O'Neill, l'infirmière de nuit. Celle-ci était bouleversée, mais en savait encore moins long que lui et ne put lui apporter aucune réponse. Elle craignait aussi de mettre Hester en danger en posant trop de questions, ce que Monk nota avec un frisson.

Il informa ses hommes de la disparition de Rand, mais cela en soi n'était pas un crime.

Radnor et sa fille étaient sans aucun doute partis de leur plein gré. Mais où ?

Il ne lui fallut que peu de temps pour découvrir l'adresse de Radnor. Sous les yeux attentifs du majordome, Monk et ses hommes effectuèrent une fouille méticuleuse de la magnifique demeure, qui regorgeait de tableaux, de bibelots et de souvenirs. Ils ne découvrirent rien qui pût leur indiquer où Radnor était parti. Il était fort possible qu'il ne l'ait pas su à l'avance.

Il ne trouva rien non plus concernant Adrienne. Sa femme de chambre déclara qu'aucun de ses vêtements n'avait disparu à l'exception de la robe qu'elle portait lorsqu'elle l'avait vue pour la dernière fois. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait être sa maîtresse. À dire vrai, elle craignait que Radnor ne fût mort et qu'Adrienne, anéantie par le chagrin, n'eût perdu l'esprit et ne fût en train d'errer quelque part, seule et incapable d'affronter la réalité.

Ne sachant que répondre, Monk lui suggéra de consulter le notaire de Mr. Radnor, dont l'adresse devait se trouver parmi les papiers de celui-ci. Il obtint ainsi le nom de cet homme et résolut d'envoyer Hooper l'interroger. Non qu'il attendît grand-chose de cet entretien. Radnor avait le droit d'aller où bon lui semblait et n'était nullement

obligé d'en informer quiconque. Il n'avait commis aucun délit.

Monk repartit, le cerveau en ébullition. Il chemina dans la rue ensoleillée, indifférent à la chaleur et à la lumière.

Hamilton Rand avait dû enlever Hester parce qu'il avait besoin de ses compétences. Chimiste et non médecin, il n'avait aucune expérience pratique des soins médicaux qu'il fallait apporter à Radnor, qui se mourait de la leucémie, et qui était soit la victime, soit l'instigateur de cette entreprise.

Rand garderait Hester en vie aussi longtemps qu'elle lui apporterait plus d'aide que d'ennuis. S'en rendait-elle compte ? Hester était une combattante ; une femme qui agissait d'abord, et qui ne pensait qu'après au prix qu'elle devrait payer. Pas cette fois ! Pas si elle tenait à vivre autant que Monk tenait à ce qu'elle vive. Son bonheur était inextricablement lié à la présence d'Hester, à son amour, à sa foi en lui. Si elle n'avait pas cru qu'il valait la peine d'être défendu, aurait-il eu le courage de continuer après avoir perdu la mémoire, sans savoir qui il était, qui l'aimait, qui le haïssait, et pourquoi ?

Il était devenu meilleur afin d'être à la hauteur de ce qu'elle voyait en lui, et qu'il était incapable de discerner lui-même.

Cette pensée le glaça. Que serait-il advenu de lui s'ils ne s'étaient pas rencontrés, ou si elle l'avait abandonné dans les jours sombres qui avaient suivi son accident ? En un sens, on lui avait offert une nouvelle vie, une occasion de se recréer dans un meilleur moule.

Sans en avoir conscience, il avait pressé le pas. Il héla un fiacre, donnant au cocher l'adresse du commissariat de Wapping. Que pouvait-il tenter d'autre pour la retrouver ? Il s'était renseigné sur les propriétés que Rand possédait ou louait. Il avait interrogé toutes ses relations, professionnelles et personnelles. Monk avait cherché du côté de Radnor aussi, et de ses amis – il n'en avait guère. Il n'avait négligé aucune piste, mais n'avait rien appris d'utile.

Hooper leva les yeux à son entrée. Il était encore pâle et tressaillait parfois de douleur en marchant. Monk aurait dû insister pour qu'il reste chez lui en attendant d'être rétabli, mais il ne pouvait se passer de lui. Il songea avec tristesse à Orme, qui avait si souvent dû s'occuper du quotidien du commissariat les premiers temps, pendant qu'il se familiarisait avec l'univers de la Tamise, apprenait à connaître les hommes, et qu'eux apprenaient à lui faire confiance.

La mort d'Orme les avait profondément ébranlés. Le chagrin se

lisait sur leur visage lorsqu'ils baissaient leur garde. Il leur aurait manqué différemment s'ils l'avaient su chez lui au bord du fleuve, en train de pêcher, de jardiner, d'échanger des potins avec ses voisins. Ils avaient tous eu l'intention de lui rendre visite de temps à autre pour prendre de ses nouvelles, boire un thé ou une chope de bière au pub ensemble. Même s'ils ne l'avaient jamais fait, la possibilité aurait été là.

Ils auraient maudit son absence, mais avec un sourire. Désormais, elle était irrémédiable.

Monk regrettait sa compétence, sa manière tranquille de veiller à tout sans rien dire, et avait plus que jamais conscience de sa solitude en tant que chef. Personne n'était à ses côtés pour réparer ses omissions, apaiser à l'occasion un léger mécontentement causé par sa brusquerie, affiner sa connaissance encore imparfaite du fleuve et de ses usages. Surtout, il regrettait la chaleur qu'Orme répandait autour de lui, sa confiance inébranlable dans le triomphe du bien. Il n'avait jamais parlé de foi, mais elle perçait à travers ses paroles.

— Bonjour, Hooper, lança Monk avec autant d'entrain qu'il en était capable. J'ai fait fouiller la maison de Radnor sans rien trouver d'utile, sauf le nom de son notaire. Évidemment, rien ne l'oblige à nous dire quoi que ce soit. Radnor n'est pas recherché, même pas en tant que témoin. Cela dit, s'il possède une propriété ailleurs, c'est peut-être là qu'ils sont allés.

Hooper prit le papier que Monk lui tendait, mais il était clair à son expression qu'il ne se berçait guère d'illusions.

— Vous avez du nouveau ? demanda Monk.

— Non, monsieur. Laker se renseigne sur McNab. Il a quelques relations dans les douanes. Je crois que ce salaud nous a laissés en rade exprès.

Monk était d'accord, et de plus en plus convaincu qu'il s'agissait d'une vengeance à son égard. Il avait passé des nuits blanches à s'interroger sur ce qui pouvait en être la cause, en vain.

Hooper l'observait, attendant sa réponse.

— Je crois qu'il a un grief personnel contre moi, avoua-t-il tout bas.

L'admettre lui était pénible. Ses hommes payaient pour un acte qu'il avait commis, et il ne pouvait même pas leur expliquer de quoi il était question, puisqu'il l'ignorait lui-même. Peut-être était-ce moins

grave que ce que son imagination envisageait... peut-être était-ce pire.

Il devait en dire davantage à Hooper. La vérité – qu'il n'avait presque aucun souvenir de sa vie avant son accident ? Si ses hommes l'apprenaient, comment pourraient-ils continuer à avoir confiance en lui ?

Hester avait gardé foi en lui. John Evan<sup>1</sup> aussi, et même Runcorn. Doutait-il d'Hooper, au fond ? Appréhendait-il sa réaction ?

Que pensait Hooper à présent ? Au mieux, que Monk était évasif, au pire, que c'était un menteur.

— Suivez-moi, ordonna-t-il enfin.

Une fois dans son bureau, il referma la porte et resta debout. Hooper lui faisait face, l'air grave.

— McNab, commença-t-il gauchement.

Il lui en coûtait d'avoir à s'expliquer, mais il avait placé sa vie entre les mains d'Hooper à de nombreuses reprises par le passé. Sans doute était-il injuste de ne pas lui avoir fait cette confidence plus tôt. Après tout, y a-t-il jamais un bon moment pour dire une chose pareille à quelqu'un ?

Hooper patientait en silence, son regard paisible fixé sur lui.

— C'est peut-être ma faute. Je n'en sais rien, parce que, après la guerre de Crimée, j'ai eu un très grave accident de circulation. Quand je me suis réveillé à l'hôpital, je ne me souvenais de rien. Absolument rien. J'avais oublié mon nom, mon adresse, mon visage. J'ai beaucoup découvert sur moi par les autres, et par déduction. Je ne l'ai jamais dit à personne hormis à un collègue. Je n'osais pas, parce que cela me rendait totalement vulnérable.

Il lut la stupeur, puis la compassion, dans les yeux d'Hooper, mais il était trop tard pour s'arrêter à présent. Il devait aller jusqu'au bout.

— Peu à peu, j'ai retrouvé mes compétences. Peut-être finissent-elles par devenir une seconde nature. Et peu à peu, j'ai appris, et souvent avec douleur, qui m'appréciait et qui ne m'aimait pas, mais pas toujours pourquoi. Je n'ai jamais recouvré la mémoire. J'ai appris à me débrouiller sans. Hester a cru en moi plus que je ne croyais en moi-même.

Il vit une brève lueur de compréhension sur le visage d'Hooper. Ce dernier connaissait Hester et ne pouvait pas être surpris.

— J'ignore si McNab m'en veut, mais on le dirait. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il s'agit, ni si je lui ai véritablement causé du



tort ou pas.

La dernière chose était la plus douloureuse à avouer, mais il ne pouvait s'y soustraire.

— Je regrette qu'Orme ait payé à ma place. Si j'ai une dette envers McNab, c'est moi qui aurais dû la payer.

— Que ce soit le cas ou non, McNab a mal agi, répliqua Hooper. Nul n'est irréprochable. Il faut savoir pardonner si on veut l'être aussi.

Monk le remercia d'un sourire.

— Personne d'autre n'est au courant, monsieur ?

— Non...

Il ne souhaitait pas se répandre en explications et donner l'impression qu'il s'excusait.

— Bien, monsieur. Je vais laisser Laker sur l'affaire, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je veux coincer ce salaud. Nous le voulons tous. Et je vais continuer à chercher Mrs. Monk.

— Oui... merci.

Les matins et les soirs étaient les pires. Monk rentrait se confronter à une scène qui, pour lui, était encore plus pénible que de trouver la maison vide. Scuff attendait son retour avec un espoir qui exigeait de jour en jour un effort plus grand et qui déchirait Monk aussi sûrement qu'un couteau plongé dans ses entrailles. Scuff ne confiait jamais ses sentiments. Monk n'aurait su dire s'il manquait du vocabulaire nécessaire pour exprimer sa souffrance ou s'il estimait que c'était un sujet trop personnel pour en parler. Ou s'il avait peur de lui faire trop de peine. Que dire à quelqu'un qui craint la pire des pertes, au-delà de laquelle il n'ose pas se projeter ?

Par moments, Monk était tenté de parler, pour qu'ils puissent partager leurs craintes pour la sécurité d'Hester. Mais ils étaient trop occupés à tourner autour de leur chagrin, comme si ne pas avouer leurs peurs les rendait moins réelles.

Le pire, c'était d'émerger du sommeil qui l'avait emporté lorsqu'il était trop épuisé pour rester éveillé. Après la bénédiction de l'oubli, la réalité s'imposait brutalement à lui, avec l'acuité et la violence d'un chagrin tout neuf.

Il gravit les dernières marches de Paradise Row et ouvrit la porte. Scuff l'attendait, debout dans le couloir. Il avait dû guetter son pas.

Monk prit une profonde inspiration et essaya de sourire. Peu

importait ce qu'il aurait pu dire. L'échec se lisait dans ses yeux.

— Je suis content que tu sois rentré. J'ai fait à manger. C'est peut-être pas terrible, mais c'est prêt et c'est chaud.

Sa grammaire s'était détériorée en l'espace de quelques jours, depuis qu'Hester était partie. Comme s'il voulait retourner en arrière.

— Merci, dit Monk distraitement.

Il n'avait pas faim. Cependant, il devina le mal que Scuff s'était donné. Il détestait les tâches ménagères : à ses yeux, c'étaient les femmes qui devaient s'en charger ! Ce repas était un témoignage d'affection, et il avait visiblement à cœur d'avoir fait du bon travail.

Monk fit un effort.

— Je vais me laver les mains. Je reviens tout de suite.

Il se détourna pour dissimuler son émotion. C'était ridicule. Il sentait les larmes lui picoter les yeux. Scuff avait besoin de plus de soutien de sa part.

Il monta au premier étage, s'aspergea le visage d'eau froide en grimaçant, se donna un coup de peigne et redescendit.

Les plats étaient disposés sur la table comme Hester l'aurait fait. Le menu était très simple : des pommes de terre bouillies écrasées en purée, puis rissolées avec un peu d'oignon. Les saucisses étaient un soupçon trop cuites, leur peau éclatée, mais elles dégageaient une odeur appétissante.

Monk prit une autre inspiration et s'assit.

— Je croyais ne pas avoir faim, dit-il d'une voix presque normale. Tout cela me fait changer d'avis.

Il se mit à manger, lentement, en se concentrant. Le repas n'était pas mal du tout. Peut-être le goût de Scuff pour la bonne cuisine lui avait-il appris certaines choses.

Il termina jusqu'à la dernière bouchée, conscient du regard de l'adolescent sur lui.

Après, ils s'assirent l'un en face de l'autre dans le salon, devant un thé et une tranche de cake que Scuff avait acheté à la boulangerie du quartier. Scuff l'interrogea sur sa journée. Monk prit grand soin de ne pas aborder le sujet d'Hester : la plaie était trop à vif. On aurait dit deux personnes qui parlaient de la pluie et du beau temps sur un navire en train de sombrer.

— Mr. Hooper va mieux ?

— Je crois qu'il souffre encore beaucoup. Mais il fait des progrès. En principe, il devrait être en congé, pourtant il refuse de rester chez lui.

— Évidemment, qu'il refuse ! répondit Scuff aussitôt, les yeux écarquillés. Personne va faire ça, à moins de pas pouvoir tenir debout !

Monk sourit malgré lui.

— Laker tient à peine debout, mais il vient quand même s'occuper des paperasses, ce qu'il déteste.

Scuff parut impressionné. Lui aussi détestait les paperasses. Son visage refléta son respect pour ce sacrifice.

— As-tu vu Worm ? demanda Monk, histoire d'entretenir la conversation. Il va bien ? Et Mrs. Burroughs ?

Scuff haussa les épaules et reposa son gâteau.

— Tu veux que je te dise ? Worm fait peine à voir ! Il meurt d'envie de se rendre utile, de faire quelque chose pour aider. Mrs. Burroughs, elle travaille comme une esclave. Et Mr. Robinson, il a une tête d'œuf pourri et une humeur qui va avec. Je crois qu'il voudrait tuer quelqu'un, c'est juste qu'il ne sait pas qui.

Il regarda Monk.

— Je lui ai dit qu'on allait la retrouver et la ramener, et j'ai cru qu'il allait me taper dessus. Il est sorti en claquant la porte derrière lui. Il avait l'air de quelqu'un qui va se mettre à pleurer mais qui veut pas qu'on le sache, parce qu'il est plus un gosse.

— Il n'y a pas que les enfants qui pleurent, observa Monk.

— Je le sais ! répliqua Scuff en reprenant son gâteau. Mais on va pas pleurer, parce qu'on va la retrouver. Ils vont pas lui faire de mal tant qu'ils ont besoin d'elle. Il faut juste qu'on soit rapides, au cas où ce vieux salaud leur reste sur les bras.

Il mordit dans le cake et continua, la bouche pleine.

— J'ai réfléchi à un truc. Si ces gamins meurent, on va pendre l'homme qui les a enlevés, hein !

C'était une question déguisée en affirmation.

— Je l'espère. En fait, je ferai en sorte que ce soit le cas !

— C'est ce que je me disais, admit Scuff calmement. Tu crois que son frère serait peiné ?

Monk le dévisagea, une idée s'ébauchant dans son esprit.

— Oui, affirma-t-il. Et comme, à mon avis, il fait partie du plan et qu'il pourrait être accusé aussi, je pense qu'il serait très contrarié.

Scuff fronça les sourcils.

— Mais tu l'as déjà interrogé, non ?

— Il prétend n'être au courant de rien. Il faut que je retourne le voir... Soit il sait où ils se trouvent, soit il l'ignore, et dans ce cas, il aura autant peur que nous, encore que pour des raisons différentes. S'il n'a pas de nouvelles d'Hamilton, il sera terrifié à l'heure qu'il est. Sa propre réputation en dépend aussi. Il faut que je le lui rappelle.

— Squeaky nous aiderait, ajouta Scuff avec empressement. Il peut avoir l'air drôlement présentable ! Ressembler à un notaire et tout ! Et il peut écrire des papiers qui ont l'air d'être vrais.

— Oui...

— Et...

Monk sourit, cette fois sans avoir besoin de faire un aussi grand effort.

— Bien. Demain matin, j'irai voir Squeaky à la clinique.

Scuff lui rendit son sourire, un peu timidement.

— Faut que tu fasses attention. Si tu te sers de papiers douteux, tu risques de sérieux ennuis. La police t'arrêtera...

— Je sais.

— Surtout toi, insista Scuff, intarissable à présent. Les gars de la fluviale pensent que tu marches sur l'eau, mais ceux de la métropolitaine, ils t'aiment pas trop.

— Je le sais aussi. Je ferai attention. Maintenant, je vais mettre de l'ordre dans la cuisine, et toi, tu vas faire tes devoirs.

Scuff avait sagement évité de mentionner le sujet des devoirs – à vrai dire, de l'école tout court – et Monk, pour cette fois, ne posa pas de questions.

Le lendemain matin, Monk arriva de bonne heure à la clinique de Portpool Lane. Comme toujours, l'endroit était fréquenté. Il avait à peine franchi le seuil que Claudine apparut. Pendant un instant, si bref que ç'aurait même pu être une illusion, l'espoir se lut sur ses traits. Puis elle rencontra le regard de Monk, vit sa posture, sa tension, et comprit qu'il n'y avait pas de nouvelles.

Elle s'avança, s'efforçant désespérément de faire comme si de rien

n'était.

— J'ai une idée, annonça-t-il pour lui épargner la peine de chercher quelque chose à dire. Il faut que je parle à Squeaky.

Claudine le dévisagea et se détendit imperceptiblement.

— Il est dans son bureau. Je vais vous faire apporter du thé. Du cake aussi ? Vous n'avez pas l'air d'avoir déjeuné.

Sur quoi, elle hocha la tête et se détourna sans attendre sa réponse. De toute façon, elle n'aurait pas accepté qu'il refuse.

— Merci, dit-il avec un faible sourire.

Il n'avait pas besoin qu'on lui indique le bureau de Squeaky. Il y était venu maintes fois par le passé et savait que ce dernier vivait dans les locaux.

Il frappa d'un coup sec à la porte et entra sans attendre, prenant Squeaky au dépourvu. À tout autre moment, celui-ci, de tempérament soupe au lait, se serait mis en colère. Ce jour-là, il leva les yeux d'un air irrité, mais, à la vue de Monk, il eut la même expression que Claudine un instant plus tôt. Elle se dissipa aussitôt, remplacée par la rage, parce qu'il se refusait à montrer sa déception à quiconque.

— Qu'est-ce que vous voulez ? aboya-t-il. Vous croyez que je n'ai pas assez à faire ?

Monk fut tenté de riposter sur le même ton, et même de lâcher quelques jurons pour évacuer l'émotion qui le faisait suffoquer. Cependant, il avait besoin de Squeaky, et c'était beaucoup plus important que de soulager sa propre colère.

— De l'aide, répondit-il. Peut-être pourriez-vous me recommander un bon faussaire. Rapide, discret et pas cher. Et qui accepte de travailler pour moi, bien que je sois dans la police.

Le visage de Squeaky refléta tour à tour l'incrédulité, la fureur, la fierté outragée et, pour finir, l'espoir.

— Vous avez quelque chose de spécial en tête ?

— Pas encore, admit Monk. Cela dit, je vais retourner voir Magnus Rand et, cette fois, je ne vais pas lui demander son aide. J'ai l'intention de lui faire comprendre que son frère sera inculpé d'enlèvement et de meurtre si l'un de ses prisonniers vient à mourir avant que nous ayons pu les retrouver. Sa réputation en serait à jamais entachée. Je crois que cela compterait énormément pour lui.

— Il est sacrément temps ! commenta Squeaky d'un ton farouche.

Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Je peux tout faire et vous le savez fichtrement bien. Si on lui présentait un beau brouillon d'article de journal, court et féroce, pour lui montrer ce qui lui arriverait, hein ? « Aujourd'hui, le médecin déshonoré, Hamilton Rand, a été pendu à Newgate pour l'épouvantable meurtre d'enfants innocents, saignés à mort lors de ses terribles expériences. »

Il regarda Monk, les sourcils haussés.

— Ça devrait le faire réfléchir.

Monk remarqua que Squeaky se refusait à évoquer la mort d'Hester, ne fût-ce que pour souligner son argument. Il s'abstint de tout commentaire. Il aurait fait pareil.

— Bonne idée, commenta-t-il. Faites au mieux, mais vite. Il n'a pas besoin d'être parfait, juste d'avoir l'air assez authentique pour faire comprendre à Rand que c'est ainsi que les choses se passeraient. Ce sera beaucoup plus fort qu'un avertissement purement verbal.

— Il sera prêt dans une demi-heure, promet Squeaky. Maintenant, réfléchissons à ce qu'il doit dire exactement.

On frappa à la porte.

— Entrez ! lança Squeaky d'une voix forte. Mais vous feriez mieux d'avoir une bonne raison !

La poignée tourna lentement, puis la porte s'ouvrit, révélant Worm. Par terre se trouvait un plateau, sur lequel on avait disposé une théière, un pot à lait, une tasse et une assiette. Il n'avait pas pu le tenir et toquer en même temps. Il se pencha pour le ramasser, puis traversa la pièce d'un pas incertain et le déposa devant Monk.

— Je suppose que c'est une bonne raison, grommela Squeaky.

Worm, habitué à lui, ne lui prêta pas la moindre attention. Son regard plein d'espoir était rivé sur Monk.

— Merci, dit ce dernier, ignorant Squeaky aussi. Nous sommes en train d'échafauder un plan pour retrouver Hester. J'espère que tu habites ici à plein temps pour veiller sur Claudine ?

Worm acquiesça gravement.

— Merci. Et merci pour le thé.

— Elle dit de le boire pendant qu'il est chaud. Que le thé froid vaut rien.

Il jeta un coup d'œil à l'assiette.

— Alors que le gâteau, ça se mange n'importe quand.

Monk contempla la tranche de cake, la coupa en deux et en offrit une moitié à Worm. Celui-ci ravala sa salive.

— C'est pour vous.

— Tu peux en avoir la moitié.

Worm avait résisté une fois. Cela suffisait. Il prit le cake et n'en fit que deux bouchées.

Monk le suivit des yeux tandis qu'il sortait et mangea le reste. Puis il but une gorgée de thé. Il était encore très chaud.

— Commençons, dit-il à Squeaky.

L'article en poche, Monk quitta la clinique et regagna en fiacre le bord de la Tamise, d'où il emprunta un bac en direction de Greenwich. Le texte que Squeaky et lui avaient concocté était si clair dans son esprit qu'il aurait pu le réciter par cœur. Il était court, vivant, presque tapageur, et exprimait face à la déchéance et la pendoison d'Hamilton Rand une jubilation aussi réaliste que brutale. Un quotidien tel que le *Times* ne l'aurait pas publié. Il aurait opté pour plus de retenue, voire une approche philosophique des faits en question. En temps ordinaire, c'est le *Times* seul qui aurait importé à Magnus et Hamilton Rand, mais les gros titres de la presse à scandale où cet article aurait pu figurer s'étaient étalés sur les affiches et attiraient inmanquablement le regard. Chacun les voyait, qu'il le veuille ou non.

Monk régla le passeur, gravit les marches et parcourut à pied le bref trajet qui le séparait de l'hôpital. Le soleil chaud brillait dans son dos, la lumière était éclatante sur le fleuve et des voix lointaines lui parvenaient, apportées par la brise. Cette rive était son chez-lui. En levant les yeux vers la colline, il apercevait les arbres déployés comme des nuages verts qu'il voyait des fenêtres de sa propre maison. Il avait été plus heureux en ce lieu qu'en tout autre endroit.

Étant donné que l'amnésie lui dissimulait une bonne moitié de sa vie, c'était peut-être une affirmation hâtive. Pourtant, il ne doutait pas de sa véracité. S'il avait vécu n'importe où ailleurs comme il vivait à présent, n'en resterait-il pas au moins un vague écho dans sa mémoire ? De menus détails le lui rappelleraient, le parfum de l'herbe coupée, le rire d'une femme, des pas familiers, la courbe d'une joue ou d'un cou, la couleur d'une chevelure...

Il ferait tout ce qui était nécessaire pour contraindre Magnus Rand à lui avouer où se trouvait son frère. Il réveillerait n'importe quel souvenir, ranimerait n'importe quelle crainte...

Il entra d'un pas décidé dans l'hôpital, en regardant droit devant lui. On le héla, mais il ne se retourna pas. Il savait où était le bureau de Rand. Soit il le trouverait là, soit il l'attendrait. Il ne pouvait lui parler en public, pour de nombreuses raisons. S'il agissait devant les collègues du médecin qui le respectaient, l'appréciaient, et qui sans doute avaient envers lui une certaine loyauté, tous prendraient son parti et feraient peut-être même sortir Monk par la force.

De plus, devant tous ces gens dont l'opinion comptait à ses yeux, Rand aurait une raison presque insurmontable de ne pas fournir la moindre information.

Magnus fixait la bibliothèque, cherchant à l'évidence un volume particulier. Il pivota à l'entrée de Monk et ne prit pas la peine de cacher son irritation.

— Je vous ai déjà dit, Mr. Monk, que j'ignore complètement où est mon frère. D'ailleurs, si je le savais, je ne vous le dirais pas nécessairement. Votre épouse est une excellente infirmière. Elle possède une expérience peu commune dans certains domaines et, si elle a décidé de l'accompagner, et qu'elle ne vous en ait pas informé, eh bien, c'est elle que cela regarde. Ces choses-là arrivent. Et enfin, Mr. Monk, je ne vous connais pas très bien, mais si vous êtes aussi autoritaire envers elle que vous l'êtes envers moi, je comprends qu'elle ait fait ce choix.

Il toisa Monk d'un air de défi, comme s'il avait remporté une victoire.

D'abord furieux, Monk sentit une vague de doute le submerger. Une telle conduite ne ressemblait guère à Hester. Mais chaque homme ne croyait-il pas connaître sa femme au point de tout comprendre à son propos, alors qu'en réalité il ne voyait qu'une façade et que sa souffrance lui était cachée ? Peut-être parce qu'il ne désirait pas la voir ?

Magnus Rand croyait-il à ce qu'il disait ? Ou s'agissait-il d'une défense soigneusement préparée ?

Monk esquissa un mince sourire.

— Certes, s'il en était ainsi, Dr Rand, je serais peut-être le dernier à m'en rendre compte. Cependant, votre frère a également emmené trois enfants qui ne sont pas en âge de décider où ils veulent aller. Le plus jeune a tout juste quatre ans. Cela s'appelle un enlèvement, Dr Rand.

Rand esquissa un sourire froid. Il semblait toujours à l'aise, sûr de sa défense.



— Des enfants non désirés, Mr. Monk. C'est tragique, mais les rives du fleuve en sont jonchées. Des enfants à la rue, affamés, désespérément vulnérables à toutes sortes d'abus indicibles...

— Exactement. Comme celui qui consiste à être retenu prisonnier et vidé de son sang par quelqu'un qui se livre à des expériences médicales sur un vieillard qui s'acharne à vivre, à tout prix.

Rand avait pâli.

— C'est ainsi que vous voyez les choses, Mr. Monk, parce que cela vous donne le droit de faire irruption ici et de réclamer des informations qui justifieraient que vous recherchiez votre femme. La loi verrait là au contraire le sauvetage d'enfants abandonnés, à qui on donne de la bonne nourriture, un lit propre, et qu'on protège des attaques de prédateurs qui pourraient abuser d'eux ou les forcer à travailler comme des esclaves. Du point de vue médical, on considérerait que c'est un traitement contre leur malnutrition, accompagné d'occasionnels prélèvements de sang nécessaires à la conduite d'une expérience susceptible de sauver d'innombrables vies à l'avenir. L'histoire verra mon frère comme un des grands innovateurs de la science médicale.

La fierté colorait à présent son visage, une profonde satisfaction émanait de lui.

Monk porta la main à sa poche, effleurant l'article préparé par Squeaky. Il était réticent à s'en servir, mais peut-être allait-il devoir s'y résoudre. Il devait poser les bases de son plan avec soin. S'il gaspillait sa chance, il ne lui resterait rien.

— Les enfants n'étaient pas abandonnés, dit-il calmement. Leurs parents étaient aux abois et vous les ont vendus pour pouvoir nourrir les plus jeunes. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce que vous alliez faire d'eux !

Il décela un doute soudain sur les traits de Rand.

— Vous souciez-vous à ce point de la gloire de votre frère ?

Il attendit la réponse, son cœur cognant à ses oreilles.

Cette fois, Rand hésita. Il semblait s'être replié sur lui-même et s'absorber dans un souvenir, ou peser sa décision.

Monk réprima l'envie d'insister et de pousser son avantage. L'enjeu était trop important pour commettre la moindre erreur. La survie d'Hester dépendait peut-être de son jugement. Presque certainement ! Il avait la gorge tellement nouée qu'il faillit s'étrangler en

déglutissant.

— Oui, dit enfin Rand. Bien sûr que je désire qu'il réussisse, et que son génie et son dévouement soient reconnus. Comment pourrait-il en être autrement ? Vous n'avez pas idée de ce que cela lui a coûté, sinon vous ne poseriez pas cette question.

— Que voulez-vous dire ?

Rand posa les coudes sur le bureau et passa les doigts dans ses cheveux.

— Hamilton était le meilleur d'entre nous, dit-il tout bas. Intellectuellement, du moins, et peut-être à tous les égards. Je n'ai jamais vraiment connu Edward. J'étais tout petit quand il est mort. Tout ce dont je me souviens, c'est de la chambre dans la pénombre, les rideaux toujours à demi tirés pour garder la chaleur en hiver et la fraîcheur en été. Il avait cinq ans de plus que moi, mais il a toujours paru frêle, très mince et très pâle. Il me souriait. Il ne parlait pas beaucoup.

Monk prit une inspiration pour lui demander qui était Edward, puis se ravisa. Mieux valait laisser Rand relater son histoire plutôt que d'interrompre le fil de sa mémoire et de troubler sa douleur.

— Évidemment, j'ignorais à quel point il était malade, reprit Rand. Hamilton, lui, le savait. Il était plus âgé, il avait dix ans de plus que moi. Edward avait environ huit ans quand il est mort. Je me souviens du chagrin qui s'est abattu sur nous. C'était l'été, mais on aurait dit qu'un nuage gris et froid recouvrait toute la maison. Personne n'a ri pendant longtemps. Ça n'a pas pu durer des années, et pourtant c'est l'impression que j'ai eue.

« Ma mère est morte peu après, continua-t-il. Mon père errait dans la maison comme un fantôme. Le temps a passé. Hamilton a remarquablement réussi à l'école. Il devait aller à l'université et devenir médecin. C'était son rêve.

Monk comprenait sans peine : un enfant s'absorbant dans l'étude de la médecine pour apaiser son chagrin, et acquérir un savoir dont sa famille n'avait pu bénéficier.

— Je voulais faire la même chose, poursuivit Rand. Mais j'étais loin derrière Hamilton – je n'avais pas son intelligence brillante. Puis notre père est mort et nous nous sommes trouvés à court d'argent. Hamilton a renoncé à ses études et trouvé un emploi. Le travail ne lui plaisait pas, mais il gagnait suffisamment pour nous faire vivre tous les deux et, en fin de compte, pour payer mes études. Je suis devenu le

médecin qu'il avait toujours rêvé d'être.

Malgré lui, Monk éprouva un élan de pitié envers eux. Il était facile d'imaginer ces frères, la loyauté et le sacrifice qui les unissaient, le sentiment de devoir vivre une vie pour deux, et peut-être même pour Edward aussi.

Il regarda Rand, attendant la suite.

Celui-ci soupira.

— Enfin, j'ai pu subvenir à nos besoins. Hamilton a quitté cet emploi qu'il en était venu à détester, mais il estimait qu'il était trop tard pour étudier la médecine, et trop coûteux aussi. Il excellait dans toutes les disciplines. Il n'a eu aucun mal à obtenir un diplôme de chimie.

— De quoi Edward est-il mort ? demanda Monk, presque certain de la réponse.

— De la leucémie, répondit Rand d'une voix douce. Ne l'aviez-vous pas compris ?

— Je le supposais. Et oui, Hamilton a payé cher son talent médical. Mais il a fait un choix. Ces enfants n'ont pas choisi de mourir. Et cela pourrait bien leur arriver ! Ce que vous savez, je pense.

Rand paraissait las.

— Je vous ai déjà dit, Mr. Monk, que j'ignore où ils sont allés. J'imagine qu'Hamilton ne me l'a pas dit précisément parce qu'il savait que vous viendriez m'interroger.

Monk arqua les sourcils.

— Et il ne se fiait pas à vous pour me le cacher ?

— Bien sûr que si ! riposta Rand, vexé. Il sait que je suis loyal. Il me protège de sorte que je ne puisse pas être blâmé.

Il semblait en colère, agressif.

— Blâmé pour quoi ? demanda Monk d'une voix égale. Pour la mort des enfants ? De ma femme ?

Rand blêmit.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Il ne prélève pas le sang de votre femme. Ne comprenez-vous donc rien ? C'est le sang des enfants qui est bon. Il convient à tout le monde, tout le monde ! Seulement, nous ne savons pas encore pourquoi. Tant que nous ne l'aurons pas découvert, nous ne pouvons pas non plus savoir le sang de qui d'autre sera utile. Le succès de cette expérience est dû à la chance, ce n'est pas

encore un système. Enfin, mon brave, songez à ce que cette découverte voudrait dire !

Il se pencha vers Monk par-dessus le bureau.

— Songez aux vies qui seraient sauvées ! Il faut que nous...

— Je sais que vous ne prélevez pas le sang de ma femme, coupa Monk. Mais si cette entreprise échoue, si Radnor meurt, alors vous n'aurez plus besoin d'elle. Vous imaginez-vous qu'il la laissera partir ?

— Elle l'a aidé ! protesta Rand, l'air hagard. Elle ne peut rien dire. En échange de la vie des enfants... il...

Monk le toisa avec mépris.

— Regardez la réalité en face, Dr Rand. C'est un risque qu'il ne prendra pas. Une fois qu'elle serait libre, sûre que les enfants sont en sécurité, pourquoi garderait-elle le silence ? Ou les enfants, d'ailleurs ?

— Vous faites de lui un monstre ! s'étrangla Rand. Mais pas du tout ! C'est un homme exceptionnel, assez courageux pour prendre les risques qui lui paraissent nécessaires, pour découvrir de nouveaux remèdes, de nouvelles procédures qui sauveront un nombre incalculable de vies à l'avenir. Ne vous en rendez-vous pas compte ? C'est comme... comme de partir seul à la voile à travers l'océan et de découvrir un nouveau continent.

L'émerveillement dans son regard ressembla soudain à celui de l'enfant qu'il avait dû être avant la mort d'Edward, avant qu'Hamilton renonce à ses rêves.

Monk remit la main dans sa poche et en tira le faux article rédigé par Squeaky.

— Je doute qu'il soit considéré comme le découvreur d'un nouveau continent, dit-il gravement, en fixant Rand. Je crois que ce sera plutôt de cet ordre-là.

Il posa le papier sur le bureau et le déplia.

Rand fronça les sourcils.

— Que diable est cela ?

— La manière dont l'avenir verra votre frère, à mon avis, répondit Monk. Lisez.

Rand le parcourut lentement, la couleur désertant son visage. Pendant quelques secondes, il fut trop choqué pour parler.

— Il est temps de voir les choses en face, dit Monk, radouci. Hamilton ne peut se permettre de les relâcher. Que Radnor vive ou

meure, ils le dénonceront s'ils sont en vie. Dès qu'il n'aura plus besoin d'Hester, il la tuera. Il gardera peut-être les enfants plus longtemps, ou, sinon eux, du moins leur sang. Les aînés n'essaieront pas de s'enfuir, parce qu'ils devraient abandonner le plus jeune. Il n'a que quatre ans. Il ne s'en tirerait pas.

Rand fit mine de secouer la tête, voulant tout nier en bloc. Il tremblait de tous ses membres.

— Et cela seul condamnera votre frère à la potence, acheva Monk.

Il lui répugnait d'agir ainsi, mais la vie d'Hester en dépendait, ainsi que celle des trois enfants, et le bonheur, voire la raison, de leur mère.

— Est-ce là le legs qu'il va laisser au monde, Dr Rand ? Un homme qui saigne des enfants à mort pour ses expériences et assassine l'infirmière qui essaie de les sauver ? Jugé et pendu avec l'approbation du public...

Rand bondit sur ses pieds.

— Taisez-vous ! cria-t-il, furieux, d'une voix assourdie par la douleur. Il n'est pas ce genre d'homme ! Vous vous trompez ! Vous vous trompez terriblement ! C'est un grand homme !

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de le cacher, rétorqua Monk en se levant à son tour. Où est-il ? Plaise au Ciel qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— Je vous ai dit que je l'ignorais ! Il ne me l'a pas dit !

Rand titubait, le visage de cendre, à deux doigts de perdre totalement la maîtrise de lui-même.

— Asseyez-vous et réfléchissez, ordonna Monk. Vous le connaissez depuis toujours. Où irait-il ? Où êtes-vous allés par le passé ? A-t-il des relations qui auraient pu lui prêter une maison ?

Le médecin se couvrit le visage de ses mains.

— Arrêtez ! Je ne peux pas réfléchir !

— Si. Vous êtes intelligent, vous ne manquez pas de sang-froid. Vous ne vous évanouissez pas à la vue du sang. Vous ne vous affolez pas quand un blessé a besoin de votre aide. Servez-vous de votre cerveau, de votre mémoire. Avez-vous des amis qui possèdent une propriété à la campagne ? Nous n'avons rien trouvé à votre nom, mais cela ne veut pas dire grand-chose. Où aviez-vous des parents ? Où alliez-vous en vacances ? D'où votre famille est-elle originaire ?

Rand le fixa avec horreur.

— Ma tante Betty avait un cottage sur l'estuaire. Elle nous l'a légué...

— Où exactement ? Dans le Kent ou dans l'Essex ?

— Le Kent. Dans un petit village appelé Redditch. La maison est à l'écart. C'est une ancienne ferme.

— Elle a un nom ?

— *Long Meadow*, répondit Rand, d'une voix presque inaudible. Ne lui faites pas de mal.

Monk prit une profonde inspiration et exhala un soupir.

— Je ne lui en ferai pas délibérément, promit-il, espérant pouvoir tenir parole.

Si Hamilton Rand avait maltraité Hester, il le tuerait.

---

1. Voir *Un étranger dans le miroir*, 10/18, no 2978.

— Il faut trouver une charrette, déclara Scuff, songeur. Comme celles qu'on voit sur le marché.

Ils étaient réunis dans le salon de Paradise Row : Monk, Scuff et Hooper, qui n'était pas encore tout à fait rétabli de sa récente blessure. L'été touchait à sa fin, et les jours raccourcissaient à vue d'œil. Monk se tourna vers lui, stupéfait qu'il envisage de les accompagner.

— Cela pourrait être dangereux, avertit-il. Je ne sais pas combien de gens Rand aura là-bas et ils risquent d'être armés.

Scuff lui rendit son regard sans ciller.

— Tu es en train de me dire que tu pourrais être blessé ? Tué, même ?

— Comme n'importe qui, répondit Monk calmement.

Mentir ne servirait à rien et Scuff se sentirait d'autant plus exclu.

— Dans ce cas-là, c'est pareil pour toi que pour moi, lui fit remarquer l'adolescent sans s'émouvoir. Je peux me rendre utile.

Monk fut un instant désarçonné. Il voulait le protéger, s'assurer que, dans cette tragédie, lui au moins serait épargné. S'il lui arrivait malheur alors qu'il essayait de lui porter secours, Hester ne s'en remettrait jamais.

— Je viens, affirma Scuff, prenant les devants. On y va pour Hester, et pour des gamins comme moi. D'ailleurs, Mr. Hooper est toujours blessé. Vous avez besoin de moi. Il faut qu'on y aille.

— Bien, acquiesça Monk. Mais il faudra que tu obéisses aux ordres qu'on te donnera.

— J'obéirai.

Monk était sceptique, cependant ce n'était pas le moment de discuter.

— Il a raison, observa Hooper. Nous devons nous procurer un

tombereau quelconque. Quelque chose qui n'attirera pas l'attention sur une route de campagne. Nous n'avons aucune chance à moins de les prendre par surprise. Je vais demander à Laker s'il connaît quelqu'un qui aurait un haquet à nous prêter.

— Squeaky saura où en trouver un ! s'écria Scuff avec empressement. Il peut dégoter n'importe quoi si ça lui chante.

Et, pour secourir Hester, Squeaky n'hésiterait pas.

— Je vais aller le voir.

Monk jeta un coup d'œil à Hooper.

— D'accord. Vas-y. Il nous le faut demain matin avant l'aube. Nous n'avons pas de temps à perdre. Je partirais bien dès maintenant, mais nous devons attendre qu'il fasse jour. Nous ne pouvons pas trouver notre chemin sur des routes inconnues en pleine nuit.

— Je lui expliquerai pourquoi on en a besoin.

— Bien sûr, acquiesça Monk à regret. On ne peut pas faire autrement. Dis-lui seulement le nécessaire et que c'est urgent. Et que je lui paierai ce qu'il demandera.

Scuff lui adressa un bref sourire et alla décrocher sa veste au portemanteau. Un instant plus tard, ils entendirent la porte se refermer.

Après son départ, Monk et Hooper se penchèrent sur les cartes de la région mentionnée par Magnus Rand. Les routes principales y figuraient, mais beaucoup d'autres, moins importantes, n'étaient pas indiquées. Une bonne organisation s'imposait, avec des variantes possibles pour faire face à l'imprévu.

Scuff détala à toutes jambes. Déjà, le jour baissait au-dessus du fleuve, et le ciel s'obscurcissait à l'ouest. Il prit le premier bac venu et se trouva coincé à côté d'un gros homme coiffé d'un chapeau melon trop grand qui lui tombait sur les oreilles. Scuff régla son passage avant que le marinier s'engage dans le courant et fut le premier à débarquer sur le quai opposé.

En temps ordinaire, il aurait attendu un omnibus et changé autant de fois que nécessaire pour atteindre Grays Inn Road au moins. Ce jour-là, il s'avança sur la chaussée et héla un fiacre. Il fut surpris que le cocher ne mette pas en doute sa capacité à payer. Peut-être avait-il l'air d'un jeune homme à présent, et non du garçon qu'il avait l'impression d'être.

— Allez aussi vite que possible à la clinique de Portpool Lane, en



face de la brasserie.

— Vous êtes malade ? demanda l'homme d'un air sceptique.

Scuff déforma un peu la vérité, ou plutôt beaucoup.

— Non. Ma mère est docteur là-bas. Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Le cocher parut soupçonneux, mais Scuff déposa deux shillings au creux de sa paume. Cessant de discuter, l'homme pressa son cheval d'avancer.

Sachant que la somme suffisait largement à régler la course, Scuff sauta à terre dès que le fiacre s'immobilisa le long du trottoir et franchit le seuil de la maison en courant.

La femme assise au bureau leva aussitôt les yeux, redoutant une urgence. À la vue de Scuff, elle se leva en hâte pour venir à sa rencontre, son visage piqué de taches de rousseur à la fois inquiet et empressé.

— Bonjour, Rose. Je dois voir Mr. Robinson au plus vite. Il est là ?

— Je suppose. Tu veux que je...

— Non, merci.

Il la dépassa, enfila l'étroit couloir et pivota brusquement en arrivant devant la porte de Squeaky. Il frappa, ouvrit et entra d'un même mouvement, refermant le battant avec force derrière lui.

Squeaky ouvrit la bouche pour lui dire ce qu'il pensait de ses manières, puis vit son expression et, pour une fois, tint sa langue.

— On sait où elle est ! lança Scuff en se penchant par-dessus le bureau encombré des habituels papiers. Il faut qu'on y aille demain pour la sauver. Et qu'on les prenne en douce, hein. Pour qu'ils sachent pas que c'est nous. Ils sont peut-être armés ; c'est à la campagne. Faut nous aider, s'il vous plaît.

Squeaky le dévisagea, ses longs cheveux en désordre, l'indignation se lisant sur son visage allongé.

— Tu penses peut-être que je ne le ferais pas ? Surveille ta langue, gamin ! Je te froterai les oreilles quand on en aura fini. Où est-elle ? Que dit Monk ? C'est lui qui t'envoie ou tu es venu tout seul ? Des armes, hein ?

Scuff prit une profonde inspiration et se redressa.

— Elle est dans un cottage, une espèce de ferme, et on doit y aller le plus tôt possible, mais c'est que des petits chemins, alors on peut pas partir en pleine nuit. Faut pas qu'ils sachent qui on est... ni même

que ça leur vienne à l'idée !

— Doucement ! Doucement ! ordonna Squeaky en gesticulant. Qui est ce « nous » ?

— Monk, Mr. Hooper et moi, répondit Scuff, en trépignant d'impatience. Vous pourriez nous trouver une charrette, non ? Vous pouvez trouver n'importe quoi, vous.

Squeaky se leva.

— Bien sûr. Combien de gens est-ce que cette charrette doit transporter ? Voilà ce que j'ai besoin de savoir.

Scuff déglutit.

— Nous trois, Hester et les trois gamins qu'il a emmenés pour prendre leur sang.

— Seigneur Dieu ! Prendre leur sang ! Qu'est-ce que tu veux dire, gamin ?

— Il fait des expériences...

— Comment sais-tu tout ça ? demanda Squeaky, plissant les yeux. Tu as écouté aux portes, hein ?

— Juste un peu ! Vous allez nous chercher une carriole ou non ?

— Évidemment.

— Je viendrai avec vous. Je... je suppose qu'il faudra que je la conduise, cette carriole.

Cette perspective inquiétait Scuff. Il connaissait le fleuve, mais les chevaux, c'était une autre paire de manches. Enfin, il ne pouvait se permettre de laisser voir à quiconque qu'il en avait peur.

Squeaky le toisa des pieds à la tête, une expression voisine du respect dans les yeux.

— Bon, eh bien, viens, dit-il abruptement, comme si Scuff l'avait retardé. Allons dégoter une charrette et un cheval.

L'adolescent se redressa aussitôt.

— Oui, monsieur ! dit-il, avant de se rendre compte qu'il avait donné du monsieur à Squeaky et qu'il était trop tard pour le retirer.

L'affaire prit plus longtemps qu'il ne l'avait escompté. Il semblait y avoir chaque fois une raison ou une excuse pour que Squeaky refuse ce qu'on lui proposait. La charrette était trop grande, trop petite, une roue était endommagée, le cheval boitait, le prix était exorbitant. Scuff aurait cédé sur ce dernier point, et payé tout ce qu'on leur

demandait, mais Squeaky le fit bien vite taire et s'éloigna. Les réverbères étaient allumés et il faisait complètement nuit quand ils achetèrent enfin une charrette robuste, avec un chargement de foin par souci d'authenticité.

— Et pour cacher tout ce qu'on voudra, ajouta Squeaky. Mieux vaut que les gens ne sachent pas ce qu'ils n'ont pas besoin de savoir.

Scuff acquiesça. L'entreprise devait réussir. Tout ce qui pourrait contribuer à la rendre plus sûre était une bonne chose. Il accepta même de rentrer à la maison en s'en remettant à Squeaky, qui s'était engagé à arriver à quatre heures du matin avec la charrette et le cheval. De cette façon, ils pourraient quitter le quartier à l'aube, avant que les gens soient sur la route.

— Quand on commencera à croiser du monde, ce sera des fermiers, lui fit remarquer Squeaky. Vaudrait mieux ne pas se faire remarquer. Et ça veut dire que Mr. Monk a intérêt à ne pas mettre des vêtements qui lui vont comme si c'était du sur-mesure. Ce qui est le cas, j'imagine ! Mais il ne faudrait pas non plus qu'il ait l'air d'un marinier, pas dans un endroit aussi éloigné du fleuve.

— On ? répéta Scuff, avant de regretter ses paroles, trop tard.

Squeaky se retourna vers lui.

— Tu vas me dire que tu es capable de conduire cette bête jusque là-bas et de revenir ? On ne donne pas d'ordre à un cheval, tu sais. Ils ont leur caractère, comme nous tous. Tu auras déjà fort à faire pour sauver Miss Hester et ces gamins, tu ne vas pas en plus te fâcher avec un animal qui ne comprend rien à ce que tu racontes !

Scuff faillit lui demander si le cheval le comprenait, lui, mais il n'avait guère envie d'entendre la réponse. Par conséquent, bon gré mal gré, il accepta sans discuter l'affirmation de Squeaky.

Et la répéta même fermement à Monk à son retour à Paradise Row, fier d'avoir accompli sa mission.

Monk le remercia, lui prépara un sandwich à la viande froide et lui suggéra d'aller se coucher, promettant de le réveiller à trois heures et demie pour qu'il se prépare.

Hooper dormirait dans le salon.

— C'est tout, alors ? demanda Scuff avec nervosité. Il n'y aura que nous ?

— Tu peux changer d'avis, lui dit Monk gentiment. Nous ignorons combien ils sont, peut-être n'y a-t-il que Rand et un peu de personnel.

Mais je ne peux emmener personne d'autre. Laker n'est pas suffisamment remis, et les hommes sont occupés à d'autres tâches. Je ne peux pas les détourner de leur travail de police.

Scuff déglutit.

— Je viens.

Monk acquiesça, fronçant légèrement les sourcils.

— Je sais. Mais n'oublie pas que tu dois m'obéir. Tu fais partie d'une équipe. Toute personne qui désobéit met les autres en danger. Compris ?

— Oui. Compris, affirma Scuff. Je ferai exactement ce que tu dis, c'est promis.

Cela ne fut pas aussi difficile de tenir parole qu'il l'avait pensé, du moins au début. De toute façon, il aurait promis n'importe quoi pour ne pas être laissé à la maison.

Squeaky arriva à l'heure dite, méconnaissable au premier abord. Il émergea de l'obscurité au bout de la rue, presque invisible dans la pénombre entre les réverbères et réapparaissant dans les trouées de lumière. Penché en avant sur les rênes, ses mains noueuses à demi cachées par des mitaines, il était coiffé d'un vieux haut-de-forme écorné, et ses longs cheveux gris pendaient autour de son visage. Il portait une cape ou un manteau en haillons, c'était impossible à dire. L'essentiel, c'était la grande charrette remplie de foin, une fourche plantée dans le plus gros tas. Et le puissant cheval, trop fort pour la charge qu'il tirait.

— Excellent, commenta Monk en jugeant le véhicule d'un coup d'œil. Merci.

Sa gratitude était évidente, même si Squeaky ne parvenait pas à distinguer ses traits dans l'ombre.

— Montez et allons-y.

— Merci, répéta-t-il.

Il passa par-dessus le côté du tombereau et s'assit dans le foin, aussitôt imité par Scuff et Hooper.

Ils cheminèrent sans parler, le silence ponctué seulement par le claquement régulier des sabots et les grincements des essieux. Chacun était plongé dans ses pensées. Scuff regardait Monk à la dérobée. Préparait-il un plan d'action ou se remémorait-il des jours plus heureux, des moments qu'ils avaient tous les trois passés à la maison, inquiets peut-être, mais en sécurité ? Il crut déceler de l'anxiété sur ses

traits, à moins que ce ne fût le jeu des ombres.

Monk savait-il ce qui les attendait au cottage ? Y aurait-il des tas de gens là-bas, devraient-ils se battre ? Scuff l'espérait à demi. Il voulait en découdre avec ces misérables qui avaient enlevé Hester. Il se débrouillait pas mal dans les bagarres qui survenaient à l'école de temps à autre. Mais là, ce serait différent. Les ravisseurs avaient peut-être des couteaux, voire des fusils. Et si Hester avait été blessée ? Elle avait dû se défendre quand on l'avait emmenée. La gorge nouée, la bouche sèche, il chassa de son esprit cette pensée trop douloureuse et se concentra sur les haies et sur la route. À mesure que le soleil se levait, il distinguait des champs, des bosquets, des troupeaux de vaches. La plupart des animaux étaient debout. Dormaient-ils dans cette position ?

Le silence continuait.

Hooper le regarda une fois ou deux, comme pour s'assurer qu'il allait bien. Scuff aimait bien Hooper. Son regard avait quelque chose d'apaisant.

Il semblait y avoir énormément de campagne, des kilomètres et des kilomètres de campagne, toute dégagée, comme s'il n'y avait pas d'autres villes. Puis Scuff se rendit compte qu'ils contournaient les bourgs, sauf les plus petits, et il se sentit idiot de ne pas avoir deviné qu'ils feraient cela.

Il fut content lorsqu'ils firent halte pour déjeuner. Le cheval aussi avait besoin de s'arrêter et de boire, mais Squeaky veilla à ce qu'il ne s'abreuve pas trop.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Scuff alors qu'ils étaient debout dans la cour de l'auberge, le soleil matinal éblouissant les pavés d'or pâle. Il a soif. Il nous tire depuis des heures.

— Elle. C'est une jument, corrigea Squeaky. Et les chevaux peuvent se rendre malades à force de boire. J'ai des carottes pour elle. Tu veux les lui donner ?

Scuff réfléchit. Maintenant qu'il était par terre, la jument semblait énorme. Puis il saisit le regard de Squeaky.

— Sûr que oui ! dit-il d'un ton sec. Donnez-moi ces carottes, alors !

— Mets ta paume à plat, comme ça. Pour qu'elle ne te mange pas les doigts en même temps. Les doigts ne lui valent rien.

Scuff lui lança un regard noir et prit les carottes, puis s'approcha de l'animal, la main ouverte, en essayant d'avoir l'air détendu d'un

gars qui nourrit les chevaux chaque jour.

La jument les prit délicatement, soufflant son haleine chaude sur lui. Il l'observa tandis qu'elle mâchonnait, puis flairait sa main avec espoir.

— J'en ai plus. Et il faut pas que tu manges trop, sinon tu vas être malade. Tu le sais pas ?

L'animal le poussa de la tête, un peu plus fort. À cet instant, Scuff décela un mouvement dans le foin entassé sur la charrette. Une espèce de tressaillement, comme si une créature vivante était dissimulée dessous.

Il n'aimait pas du tout les rats, mais il y était habitué – ou plutôt il y avait été habitué, à l'époque où il vivait sur les quais. Il préférait de loin débusquer cette bête alors qu'il était debout dans la cour au lieu d'être assis dans le foin à côté d'elle. Il attrapa une poignée de fourrage et tira. Worm apparut, recroquevillé au fond du tas, aussi loin que possible, ses grands yeux écarquillés.

Inutile de lui demander ce qu'il faisait là. La réponse était évidente. Il voulait participer au sauvetage d'Hester, lui aussi.

— Qu'est-ce que tu crois que Miss Claudine va faire quand elle s'apercevra que t'es plus là ? cria-t-il. Elle va devenir folle ! Elle va mettre toute la clinique sens dessus dessous pour te trouver !

Worm s'avança un tout petit peu.

— Non, siffla-t-il, s'efforçant de parler bas. Je lui ai laissé un mot pour l'avertir.

— Tu sais pas écrire, espèce de petit bon à rien ! riposta Scuff exaspéré. Et on a plus le temps de te ramener.

— C'est Ruby qui l'a écrit, expliqua Worm en se tortillant pour se rapprocher. Et tu ne peux pas l'accuser. Elle l'a écrit pour elle, et j'ai mis mon nom après. Je sais comment faire. Elle m'a montré, et tout !

Scuff lâcha quelques noms d'oiseau qu'il croyait avoir oubliés, mais que l'enfant comprit parfaitement. Il ne parut pas s'en émouvoir pour autant.

Une main lourde se posa soudain sur l'épaule de Scuff, qui fit un bond.

— Tu devrais pas dire des gros mots, déclara Worm d'un ton sentencieux.

— Et toi, tu devrais pas être là, intervint Squeaky sévèrement,

debout derrière Scuff. Je t'avais prévenu.

Le petit garda le silence.

Monk et Hooper approchaient à leur tour, la mine sombre.

Visiblement effrayé, Worm ne bougea pas. Ce fut Squeaky qui prit la parole.

— On a un passager clandestin, dit-il avec désinvolture. Il veut se rendre utile. On va mettre ce morveux à contribution. L'avantage, c'est que personne ne fera attention à lui.

Il regardait Monk calmement, sans ciller.

— Vous saviez qu'il était là ?

— Non.

Le visage de Squeaky était indéchiffrable. Impossible de savoir s'il disait la vérité ou non. Pour sa part, Scuff ne le crut pas un instant, mais s'abstint de tout commentaire.

Monk s'adressa à Worm.

— Tu as intérêt à faire exactement... exactement ce qu'on te dit. Nous allons avoir affaire à des gens qui tuent les enfants. Tu comprends ?

Le garçon hocha la tête.

— Je suppose que tu as faim ?

Là encore, Worm hocha la tête.

Avec un soupir, Monk rompit son épaisse tranche de pain et lui en offrit la moitié.

Le gamin la prit sans le quitter des yeux et l'engloutit en trente secondes.

Ils se remirent en route sans hâte, suivant les instructions que Monk avait arrachées à Magnus Rand.

En fin de matinée, ils arrivèrent dans le voisinage de leur destination. Après s'être égarés une fois ou deux, ils se renseignèrent à plusieurs reprises et se virent indiquer une ferme sans nom à proximité de Redditch, laquelle correspondait à la description fournie par le médecin.

— Ça a l'air d'être la bonne, commenta Hooper en l'observant de loin.

C'était une vieille bâtisse située à l'écart de la route, au bout d'un chemin de terre. Le toit en chaume était en mauvais état, mais les

champs alentour semblaient fertiles. Un verger contenant une trentaine de pommiers et de pruniers s'étendait à l'arrière, et les dépendances tassées les unes contre les autres paraissaient assez bien entretenues, de même que le jardin potager.

— Si c'est l'endroit que nous cherchons, déclara Monk prudemment, Rand a peut-être un employé ici à l'année.

— Un jardinier ? suggéra Hooper, scrutant les lieux.

— Possible.

Monk suivit le regard d'Hooper. Il y avait une foule d'endroits où un homme pouvait se cacher.

Squeaky se taisait.

— Je vais aller jeter un coup d'œil, proposa Scuff, la bouche si sèche qu'il trébucha sur les mots.

— Envoyons Worm, coupa Squeaky. Personne ne le remarquera.

Sans attendre l'approbation de Monk, il se tourna vers le garçon.

— Va jusqu'à ce virage là-bas – tu vois ? ordonna-t-il en désignant le chemin. Regarde bien et reviens nous dire tout ce que tu as vu. Compris ?

— Ouais. Compris !

Monk esquissa un geste pour retenir Worm, trop tard. Vif comme l'éclair, l'enfant filait déjà vers le tournant. Monk pivota pour réprimander Squeaky, mais sa protestation mourut sur ses lèvres. Ils n'avaient pas de temps à perdre, et il le savait.

Monk, Squeaky, Hooper et Scuff restèrent debout ensemble dans la lumière éclatante du matin, les yeux rivés sur la petite silhouette de Worm. En arrivant au virage, celui-ci jeta un coup d'œil prudent autour de lui, avant de se diriger vers la maison.

Monk lâcha un juron à mi-voix.

Hooper lui mit une main sur l'épaule.

— Laissez-le faire, monsieur. Si ce n'est pas la ferme que nous cherchons, autant ne pas nous attarder ici.

— Et comment Worm va-t-il savoir si c'est le bon endroit ou pas ? rétorqua Monk, féroce.

Personne ne lui répondit.

Worm avait disparu. Les secondes s'égrenèrent, le temps s'étirait interminablement. On n'entendait que le bruissement des feuilles, le



bourdonnement des insectes dissimulés par l'herbe haute, le craquement des graines qui éclataient dans la chaleur croissante. Une abeille voletait paresseusement de fleur en fleur sur la haie. Des moutons bêlaient au loin.

C'était presque insupportable.

Scuff n'osait pas regarder Monk.

Enfin ils virent Worm revenir sur le chemin, sans vraiment courir, mais d'un pas rapide. Il arriva hors d'haleine et ce fut seulement alors que Scuff s'aperçut qu'il était pieds nus.

— Eh bien ? pressa Monk avant d'avoir pu s'en empêcher.

L'enfant hocha vigoureusement la tête. Il avait les joues rouges.

— J'ai vu deux femmes dans la cuisine. Je suis presque sûr qu'une était miss Hester. Des draps sont suspendus sur la corde à linge, et une chemise de nuit, une grande.

Il écarta les bras pour montrer sa taille, sans quitter Monk des yeux.

— Et j'ai vu un grand gars, comme lui, ajouta-t-il, désignant Hooper d'un geste. Armé d'une carabine. Il marche dans le jardin sans arrêt. Il a les mains sales, on dirait qu'il les met souvent dans la terre. Il m'a dit de fiche le camp, et que s'il me revoyait, il me tirerait comme un lapin.

Il déglutit avec difficulté, regardant encore Monk avec espoir, quêtant son approbation.

— Deux femmes dans la cuisine ? répéta celui-ci.

— Ouais.

— Et celle qui ressemblait à miss Hester, elle lui ressemblait beaucoup, ou juste un peu ?

— Beaucoup. Sauf qu'elle était pas bien coiffée. Comme si elle s'en moquait.

— Et le jardinier portait une carabine ?

Worm déglutit de nouveau, hochant la tête.

Monk se tourna vers Hooper.

— Dans ce cas, la première chose à faire est de le neutraliser.

La décision de Monk était prise. Ils n'obtiendraient pas de meilleures informations que celles-ci. Il effleura l'épaule de Worm.

— Merci. Tu t'es bien débrouillé. Mais à partir de maintenant, fais

ce qu'on te dit, sinon il faudra que je t'attache à la charrette. Tu le promets ?

L'enfant acquiesça en souriant, savourant le compliment.

Après avoir observé les lieux encore un instant, ils commencèrent à échafauder un plan. Il fut décidé d'éloigner le jardinier de la maison pour lui tendre une embuscade et s'emparer de son arme. Worm l'attirerait à l'écart, en se montrant de loin.

— Je peux faire ça, offrit Scuff aussitôt.

— Non, répondit Monk d'un ton sombre. Tu es trop grand. À cette distance, il te prendra pour un homme. Il faut qu'on laisse faire Worm cette fois encore. Ta mission consistera à détourner son attention plus tard.

Il se baissa et dessina un croquis rapide dans la poussière du bord de la route.

— Je serai ici, Squeaky là. Hooper arrivera de ce côté et, quand Worm atteindra ce point, Scuff passera de l'autre côté et le sortira de là. Vous comprenez ? Nous devons offrir trop de cibles à cet homme pour qu'il sache où tirer. Hooper, quand il s'avancera par ici, assommez-le avec la fourche, de préférence avant qu'il ait le temps de m'abattre.

— Bien, monsieur.

Hooper avait déjà l'outil en main.

— Bon. Allons-y. Tout le monde sait ce qu'il fait ?

Chacun acquiesça. Hooper fila vers la droite, Squeaky vers la gauche, Scuff sur ses talons.

Worm repartit au milieu du chemin, Monk rasant la haie, avançant par intervalles à dix bons pas derrière lui. Il se sentait coupable d'impliquer l'enfant, et s'était creusé les méninges pour trouver une autre solution, en vain. À présent, il devait réfléchir, observer, être vigilant et prêt à tout.

Il repéra le jardinier le premier. L'homme, à demi caché par un épais buisson, observait Worm qui continuait à marcher, inconscient du danger qui le menaçait. Était-il toujours armé ? À cette distance, il ne pourrait pas rater sa cible.

Monk hésita. Devait-il crier ? Cela détournerait l'attention du jardinier un instant, mais celle de Worm aussi, peut-être assez longtemps pour que l'homme le mette en joue et tire ! Ou même qu'il l'attrape, voire le tue en l'écrasant de son poids.

Monk se baissa, ramassa une grosse pierre et la lança en direction du buisson, espérant que cette diversion permettrait à Worm de prendre un peu d'avance. Pourvu qu'il revienne vers lui ou qu'il se dirige sur le côté, vers Hooper ! Squeaky se trouvait à sa gauche, mais c'était un vieil homme, peu alerte, plutôt habitué à faire de faux papiers et à tromper les agents du fisc.

Le projectile fit mouche, secouant les branches avant de retomber lourdement sur le sol.

Redoutant une attaque, le jardinier pivota brusquement, tandis que Worm détalait, se faufilant de gauche à droite telle une anguille.

L'homme s'élança à sa poursuite, carabine en main. Il faisait un pas là où le gamin en faisait trois, mais le fusil le gênait et il était moins habile pour changer de direction. Néanmoins, il gagnait du terrain. L'écart entre eux se comblait peu à peu.

Soudain, il tressaillit, fit un vol plané et atterrit face contre terre, moulinant des bras, les jambes tressautant et se tordant bizarrement.

Squeaky apparut et se pencha pour ramasser le fusil. Le tenant par le canon, il prit son élan et abattit la crosse sur la tête de leur adversaire, lequel s'immobilisa aussitôt, aussi inerte qu'un mort.

Monk se rua dans la petite côte qui le séparait d'eux et arriva au moment où il félicitait Worm.

— Bien joué, petit, disait-il calmement. Tu as gardé ton sang-froid.

Worm refoula bravement les larmes qui lui montaient aux yeux.

Son agresseur avait la tempe ensanglantée et il respirait avec difficulté, sa poitrine se soulevait par à-coups. Ses jambes étaient attachées ensemble par une corde très mince, dont une extrémité était enroulée autour d'une grosse clé anglaise.

Squeaky haussa les épaules.

— Dommage de gaspiller un bout de corde, commenta-t-il avec un léger sourire. La plupart des gens qui courent après quelqu'un d'autre ne font pas attention où ils mettent les pieds.

— Vous l'avez lancée autour de lui ! s'écria Monk, incrédule. Où avez-vous appris à faire ça ?

— Faut bien choisir son moment, répondit Squeaky en souriant de plus belle, révélant ses dents de travers. Tout est là, dans le choix du moment.

Hooper apparut, embrassant d'un seul regard le fusil, le jardinier

étendu sur le sol, le visage de Squeaky et celui de Worm encore tout pâle. Devinant ce qui s'était passé, il ramassa la corde, en testa la solidité, puis fit mine de ligoter le blessé.

— Enlevez-lui sa veste d'abord, se hâta de dire Monk. Son chapeau est là-bas. Je vais les mettre et entrer. Vous, Hooper, prenez le fusil et contournez la maison, au cas où Rand essaierait de s'enfuir par-devant. Squeaky, surveillez le jardinier. Assommez-le s'il le faut. Attachez-le à ce poteau là-bas, qui soutient ce jeune arbre. Scuff ?

L'adolescent s'avança avec enthousiasme.

— Oui ?

— Amène la jument et la charrette ici. Il faudra qu'elle soit tout près si nous avons des malades à transporter. Squeaky t'aidera à faire demi-tour pour qu'on puisse repartir sur-le-champ en cas de besoin.

Il jeta un coup d'œil à Hooper, déjà occupé à lier les poings du jardinier qui commençait à reprendre ses esprits.

— N'utilisez pas plus de corde que nécessaire, avertit-il. Nous aurons peut-être d'autres prisonniers. Rand ne viendra pas de son plein gré. Miss Radnor non plus, peut-être.

— J'en ai largement assez, monsieur, affirma l'agent d'un ton enjoué, en resserrant le nœud d'un coup sec.

Son geste réveilla pour de bon le prisonnier qui glapit de douleur.

— Silence ! ordonna Hooper d'un ton cassant.

L'homme croisa son regard et se tut.

Après s'être assuré que l'arme était chargée et le mécanisme bien huilé, Hooper se dirigea lentement vers le côté de la maison. À regret, Scuff et Worm partirent chercher le cheval.

Squeaky adressa à Monk un signe de tête, presque un salut militaire, alors que ce dernier s'approchait sans bruit de l'arrière de la ferme.

D'après Worm, l'une des femmes dans la cuisine était Hester, par conséquent l'autre devait être Adrienne Radnor. S'étaient-elles liées d'amitié ou étaient-elles ennemies, au contraire ? Qu'allait-il trouver ?

Une erreur, à présent, et l'entreprise pouvait tourner à la tragédie. Si Adrienne avait un couteau à la main et qu'elle panique, elle risquait de faire n'importe quoi.

Il rabattit davantage la casquette du jardinier sur son front. L'homme avait-il pour habitude de frapper avant d'entrer ? Était-ce un

allié de Rand ? Un employé ? Un serviteur ? Quelqu'un qui avait une vieille dette envers lui ? Voire un parent ? Un ancien patient, qui avait survécu à une de ses expériences ?

Il avait réagi avec violence en voyant Worm pour la seconde fois. Quelle espèce d'homme menace un enfant de sept ans avec un fusil chargé ?

Un homme effrayé, qui a un très dangereux secret à cacher.

Monk toqua et s'engouffra à l'intérieur sans attendre la réponse. Il se retrouva dans une grande cuisine campagnarde. Au milieu de la pièce, à trois mètres de lui, Adrienne Radnor éminçait des carottes sur une planche en bois. Tout d'abord, elle ne prêta pas attention à lui, mais, soudain, elle leva la tête. Elle ouvrit de grands yeux, ses doigts se crispèrent sur le manche du couteau qu'elle tenait et elle s'avança vers lui, les sourcils froncés, prête à frapper.

Monk fit un pas vers l'énorme fourneau noir. Un ragoût mijotait et de l'eau bouillait dans un grand faitout, un de ceux dans lesquels on fait cuire les puddings.

L'étagère à casseroles était à portée de sa main droite.

Adrienne s'avançait toujours, la pointe de la lame visant le ventre de Monk.

Il attrapa une petite casserole en cuivre, l'abattit de toutes ses forces sur le bras de la jeune femme et sentit l'impact sur l'os. Le couteau atterrit en tintant sur le sol dallé. Blême, le souffle coupé par la douleur, Adrienne tomba à genoux, son bras pendant mollement le long de son corps.

Un instant, il n'y eut que le silence.

Elle ouvrit la bouche, prête à hurler.

— Non, ordonna Monk tout bas. Si je vous frappe de nouveau, votre bras ne se ressoudera pas. Asseyez-vous sur cette chaise et restez là. Je regrette de devoir vous attacher, mais je ne peux pas faire autrement.

Il écarta le couteau d'un coup de pied, puis aida Adrienne à se relever et à s'asseoir avant de la ligoter avec de la ficelle de cuisine. À sa grande surprise, bon nombre de nœuds marins, oubliés jusqu'alors, lui revinrent en mémoire.

Il la laissa là et gagna le couloir, tendant l'oreille, guettant des signes de présence humaine. Enfin, il décela des murmures.

À hauteur de la porte voisine, il écouta de nouveau. Une voix

d'homme lui parvint, suivie d'une autre, et enfin celle d'une femme. Il ne put distinguer les mots, mais il reconnut aussitôt le timbre d'Hester, la musique de sa voix.

Il mit la main sur la poignée, qui céda sans résister.

À l'intérieur se trouvait un grand lit. Un homme âgé était adossé aux oreillers, le visage creusé par la maladie, mais ferme et décidé. Une aiguille était enfoncée au creux de son bras, fixée à un tube rempli d'un liquide rouge qui ne pouvait être que du sang. Le tube était lui-même relié à une bouteille suspendue à une machine étrange et complexe qu'on avait installée à côté du lit.

Hester était debout à gauche de cet appareil, sa tenue d'infirmière gris-bleu froissée et maculée de sang comme si elle la portait depuis des jours. La joie qui se répandit sur son visage à la vue de Monk fit d'elle la plus belle femme au monde.

Juste derrière elle se trouvait Rand, livide, les yeux étincelants de fureur. Vif comme un chat, il s'empara d'un scalpel et attrapa Hester par l'épaule.

Une soudaine nausée monta en Monk. S'il ne battait pas en retraite, cet homme allait égorger sa femme. Elle était, après tout, ce qu'elle avait toujours été à ses yeux, un otage.

Hester tendit les mains en avant, comme pour le supplier. Puis elle ramena brusquement son bras, avec force, plongeant le coude dans le ventre de Rand, à l'endroit le plus vulnérable, la jonction des côtes.

Lâchant un cri de douleur, il se plia en deux, saisi de haut-le-cœur. Elle frappa de nouveau, cette fois au visage, sur la lèvre supérieure, juste au-dessous du nez, faisant jaillir le sang.

À son tour, Monk intervint, tordant le bras de Rand pour le forcer à lâcher le scalpel au moment où Hooper faisait irruption dans la chambre.

Une demi-heure plus tard, c'était presque fini. Scuff avait préparé des lits douilletts dans une partie du tas de foin pour Charlie, Maggie et Mike. Radnor, en dépit d'amères récriminations, fut installé de l'autre côté. Adrienne était toujours ligotée, mais Hester avait fait son possible pour bander son bras et le soutenir à l'aide d'une écharpe.

Ils étaient prêts pour le long chemin du retour. Ils laissèrent le jardinier sur place pour qu'il soit interrogé par la police locale et fermèrent la maison en attendant que l'enquête soit terminée. Hooper resta avec l'homme afin de s'assurer que tout se passait conformément

à la loi.

Squeaky conduisit la charrette, relayé par Scuff à intervalles réguliers. Worm, entre eux deux sur la banquette, regardait tout.

Hester et Monk, assis côte à côte, s'occupaient de temps à autre des prisonniers blessés et furibonds. Mais, pour l'essentiel, ils ne prêtèrent pas attention à eux, pas même à Radnor, qui semblait moins que personne déconcerté par les événements.

Oliver Rathbone retrouva Londres avec grand plaisir. Il avait certes apprécié son séjour à Édimbourg, cité magnifique et cultivée, mais le droit écossais différait considérablement du droit anglais, et témoigner devant un tribunal – fût-ce en tant qu'expert dans une vieille affaire – avait mis sa mémoire et sa compétence à rude épreuve.

Ensuite, il avait passé quelques jours dans les superbes Trossachs, et peut-être son malaise venait-il de là. La beauté sauvage, presque tourmentée, du paysage, avait accentué son sentiment de solitude. Il aurait aimé se tourner vers quelqu'un et dire : « N'est-ce pas splendide ? Regardez comme la lumière tombe sur l'eau ! Avec quelle grâce les arbres se pressent contre le ciel ! » Mais il n'y avait personne. Et la gentillesse des inconnus ne compensait pas la complicité d'une amitié. Ni l'absence d'amour.

Il ne regrettait pas Margaret, l'épouse qui l'avait quitté lorsqu'il avait été exclu du barreau. D'ailleurs, elle l'avait quitté dans son cœur bien avant cela. L'affaire avait simplement servi d'excuse et de justification à son geste. Ce qu'il regrettait, c'était ce qu'il avait cru partager avec elle, l'entente qu'il avait espéré voir s'approfondir au fil du temps.

Il avait télégraphié l'heure de son retour. Son valet, Dover, l'accueillit à la porte avant même qu'il eût introduit sa clé dans la serrure.

— Bonsoir, Sir Oliver, dit-il en s'inclinant très légèrement, la satisfaction perçant dans sa voix. C'est un plaisir de vous voir, monsieur. Il s'est passé maintes choses en votre absence, dont je suis sûr que vous voudrez être informé. Puis-je vous apporter une petite collation ? Un sandwich au rôti de bœuf, peut-être, et un verre de bordeaux ?

Rathbone sentit la chaleur de ce qui était familier l'envelopper. Il vivait dans ce nouvel appartement depuis sa séparation d'avec



Margaret. À quoi cela aurait-il servi de garder la maison ? Elle était trop grande, mais surtout, elle n'était que la coquille vide d'un rêve disparu. Cet appartement, élégant et sobrement meublé, suffisait amplement à ses besoins. Aucune ostentation ne régnait en ces lieux. Et grâce à Dover, Rathbone s'y sentait chez lui. La loyauté de son valet n'était plus à démontrer.

— Ce serait parfait.

Oliver entra dans le salon. Même sans feu, il faisait une température agréable dans la pièce, et un bouquet de roses tardives avait été disposé dans un vase sur la petite table, devant les fauteuils confortables.

— Oui, monsieur. Désirez-vous le journal ? Je vous ai gardé les numéros du *Times*, et il y en a un certain nombre.

Il fronça les sourcils, comme si ce fait lui déplaisait.

— Cela dit, si je puis me permettre, ce ne sera peut-être pas la façon la plus plaisante qui soit de découvrir les nouvelles, monsieur.

Rathbone comprit au ton de sa voix qu'il s'était passé quelque chose de grave. Un frisson le parcourut malgré la chaleur.

— Qu'y a-t-il de si troublant ? Parlez.

— Je vais chercher votre sandwich et le vin, monsieur.

— Non, Dover ! Vous allez me le dire tout de suite, insista Rathbone, envahi par une anxiété croissante.

— C'est une histoire assez longue, monsieur, et relativement compliquée. Mais je vous assure qu'elle s'est bien terminée, jusqu'à présent, du moins. Ce que sera le résultat final, bien sûr, je ne saurais le dire.

Rathbone capitula.

— Je vais aller faire un brin de toilette. Et ensuite, vous vous expliquerez. S'agit-il...

Sa bouche lui parut soudain sèche.

— S'agit-il de Mr. Ingram York ? Est-il décédé ?

— Non, monsieur, pas à ma connaissance.

Rathbone en éprouva un léger pincement de déception. Le juge Ingram York l'avait attiré dans l'affaire qui avait causé sa ruine. Non, ce n'était pas tout à fait exact. York lui avait tendu un piège, mais Rathbone s'y était précipité tout seul, dans la conviction arrogante qu'il pourrait rendre la justice en dépit de la loi, et impunément

encore.

Ingram York, lequel avait depuis lors perdu ses facultés mentales, était aussi le mari de Beata, dont Rathbone, contre toute raison, était tombé amoureux. Toute raison ! Quel terme inapproprié pour décrire ses récentes décisions, personnelles comme professionnelles.

Car c'était avec Beata qu'il aurait voulu partager la beauté mélancolique et lancinante des Trossachs et du loch Lomond, avec sa rive rocheuse, ses éclats de lumière sur l'eau.

Il redescendit, ayant troqué sa tenue de voyage contre une veste d'intérieur usagée. Dover avait apporté les sandwiches et un verre de bordeaux à la couleur riche et foncée, dont l'arôme se répandait dans l'air.

— Eh bien, de quelles nouvelles s'agit-il ? demanda Rathbone en s'asseyant.

Il tendit la main vers un sandwich, tandis que Dover restait debout, comme toujours.

— Tout d'abord, monsieur, sachez que Mrs. Monk va bien et qu'elle a retrouvé la sécurité de son foyer...

— Que voulez-vous dire, Dover ? se récria Rathbone, le souffle coupé. Pourquoi en irait-il autrement ? Que s'est-il passé ? Et Monk ?

— Il va bien aussi, monsieur, mais il n'a jamais été en danger. C'est Mrs. Monk qui a été enlevée, avec trois jeunes enfants, apparemment sur les bords du fleuve...

Rathbone le dévisagea.

— Trois enfants ? Qui ? Et dans quel but, Dover, dans quel but ? Racontez-moi l'histoire comme il faut, mon brave !

Il se montrait déraisonnable, mais ne pouvait s'en empêcher. Il était raide comme un piquet sur son siège, ayant oublié sandwich et bordeaux.

— Mrs. Monk remplaçait une vieille amie dans une annexe de l'hôpital de Greenwich, expliqua Dover calmement. Elle faisait surtout les gardes de nuit. D'une manière ou d'une autre, elle a appris que le médecin et le chimiste, deux frères qui dirigent cette partie de l'établissement, se livraient à des expériences sur les malades et les blessés, en se servant de sang prélevé sur des enfants qu'ils avaient trouvés sur les quais.

Rathbone ferma les yeux, comme si ce simple geste pouvait chasser les images qui s'imposaient à son esprit.

— Quand ils ont compris qu'elle était au courant, ils l'ont enlevée, avec les enfants. Ils les ont séquestrés dans une ferme à la campagne avec leur patient, à la fois pour garantir leur silence et pour continuer à avoir du sang. Naturellement, Mr. Monk a découvert où ils étaient, et il est allé leur porter secours. Le chimiste a été fait prisonnier, ainsi que la fille du patient qu'ils essayaient de soigner. Leur procès va bientôt s'ouvrir. Les journaux ne parlent que de cela, aussi ai-je pensé que vous deviez être au courant avant de les lire... monsieur.

— Oui, murmura Rathbone, encore secoué. Oui, bien sûr. Vous avez tout à fait raison. Merci, Dover.

— Monsieur !

Dover s'inclina et se dirigea vers la porte.

— Dover !

— Oui, monsieur ?

— Qu'est-il arrivé aux enfants ?

— Cela n'a pas été rapporté, monsieur, sauf pour dire qu'on s'occupait d'eux en lieu sûr.

Rathbone réfléchissait à toute allure. Il décida d'aller voir Hester au plus vite. D'abord, il voulait s'assurer par lui-même qu'elle allait tout à fait bien, et qu'elle n'était pas plus traumatisée par ces événements qu'elle ne s'autorisait à le montrer. Peut-être pouvait-il l'aider d'une manière ou d'une autre.

Le lendemain, bien qu'encore las après son long voyage en train, il se leva tôt. Rien ne l'y obligeait depuis qu'il avait été exclu du barreau. Récemment, on l'avait autorisé à exercer en tant que second avocat, c'est-à-dire à servir d'assistant à l'avocat principal. C'était un rôle auquel il n'était pas habitué, et dans lequel il se sentait mal à l'aise. Il y avait fort longtemps qu'il ne s'occupait plus de délits mineurs, qu'il s'agisse de menus larcins, de troubles à l'ordre public ou de coups et blessures. Pour un homme qui avait été considéré comme le meilleur avocat criminel du pays, et un juge acclamé au barreau, la chute avait été rude. Le chemin de la réhabilitation était long, amer et ardu, même dans ses meilleurs moments.

Souvent, le sommeil le fuyait, et il passait des nuits blanches à s'interroger. Il avait besoin de trouver une occupation utile, une cause qui canaliserait son énergie.

Il déjeuna d'assez bonne heure. Dover était toujours éveillé et prêt. Rathbone songea qu'il devrait lui témoigner plus d'égards. Il venait de

se verser une seconde tasse de thé quand son valet entra, l'air content de lui.

— Mr. Rufus Brancaster est ici, monsieur. Il vous prie de l'excuser de venir de si bon matin, mais il affirme que c'est important. Dois-je apporter une autre tasse, monsieur ? Le thé est encore chaud.

Malgré lui, Rathbone éprouva une pointe de curiosité, voire d'excitation. Rufus Brancaster l'avait défendu lors de son propre procès et avait souvent sollicité ses conseils depuis sur d'autres questions.

— Oui, naturellement, dit-il sans hésiter. Et demandez-lui s'il désire manger quelque chose.

Dover disparut et, un instant plus tard, Rufus Brancaster entra. Âgé de trente-cinq ans environ, brun et élancé, il était presque séduisant, mais ce qui retenait l'attention chez lui, c'était la vivacité de ses traits, la vitalité qui émanait de lui.

— Bonjour, Sir Oliver, dit-il, la main tendue. Je suis navré d'interrompre votre petit déjeuner, mais il s'est produit en votre absence une affaire pour laquelle j'ai accepté de représenter l'accusation, et dont je suis certain qu'elle va vous intéresser, à la fois professionnellement et personnellement. Vos conseils me seraient précieux, et je voudrais vous demander davantage : votre aide au tribunal, si vous y consentez.

Rathbone lui fit signe de s'asseoir en face de lui. À cet instant, Dover revint, apportant une tasse et une soucoupe. Brancaster accepta le thé d'un signe de tête.

Dès que Dover se fut éclipsé de nouveau, l'avocat se pencha par-dessus la table dans son enthousiasme.

— Avez-vous entendu parler de l'enlèvement d'Hester Monk et des trois petits Roberts ?

— Brièvement, en effet, répondit Rathbone, observant son interlocuteur et s'efforçant de jauger ses motivations.

Éprouvait-il de l'indignation vis-à-vis de ce crime, de la fascination envers ses aspects juridiques, l'envie de mesurer ses talents à ceux des puissants intérêts alignés dans le camp de la défense ? Il espéra que le jeune homme n'était pas seulement tenté par les honoraires considérables en jeu et la possibilité d'apparaître dans un procès très en vue.

— Dites-m'en davantage sur ce Rand et les accusations retenues

contre lui.

— C'est compliqué.

Rufus se cala dans sa chaise et but une gorgée de thé, sans toutefois quitter Rathbone des yeux.

— Hamilton Rand est un chimiste de très grand talent, voire un génie, qui est peut-être un peu fou aussi. Son frère, Magnus Rand, un médecin réputé, n'est accusé de rien, bien qu'il soit très probablement son complice.

À l'évidence, il pesait ses paroles, parlant d'un ton neutre, évitant de choisir des termes émotifs.

— Ils se sont livrés à des expériences sur la transfusion de sang entre êtres humains, dans l'espoir de prévenir les décès dus à des pertes de sang, notamment chez les blessés, et de guérir des maladies telles que la leucémie.

Il interrogea Rathbone du regard, l'air d'attendre un commentaire.

Ce dernier acquiesça, ignorant son thé. Un soupçon d'angoisse s'était immiscé en lui.

— Poursuivez.

— L'idée n'est pas nouvelle, reprit Brancaster. En fait, elle a déjà été tentée, avec divers degrés d'échec. Si elle réussissait, ce serait l'un des plus grands bonds en avant dans l'histoire de la médecine.

— Venez-en au but, le pressa Rathbone.

— Il semble qu'Hamilton Rand ait connu un certain succès. Un de ses patients est vivant, ce qui relève du miracle. Du moins, il l'était, jusqu'à voici deux semaines environ. Il a disparu, mais rien ne suggère qu'il soit mort, ni même malade. Il se nomme Bryson Radnor. C'est afin de poursuivre son traitement que Rand a enlevé les trois jeunes enfants dont le sang semblait miraculeusement convenir à chaque transfusion. Je crois comprendre que cette situation est extrêmement inhabituelle, bien que personne ne sache pourquoi. Rand avait également enlevé Mrs. Hester Monk, qui soignait Radnor...

Le malaise de Rathbone s'accrut.

Comme s'il l'avait senti, Brancaster continua.

— Mrs. Monk a été emmenée contre son gré et n'est restée que sous la contrainte pour s'occuper des enfants. Ceux-ci s'affaiblissaient de jour en jour à cause des prélèvements de sang répétés qu'on leur imposait.

— Mais ils sont en vie, n'est-ce pas ? coupa Rathbone, horrifié à l'idée que ce dément, génie ou pas, ait pu saigner des enfants jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Certes, assura Brancaster. Cependant ils sont trop jeunes pour témoigner. L'aîné n'a que sept ans environ.

— De quoi Hamilton Rand est-il accusé ? De rapt ?

— Oui. Avec Adrienne Radnor, la fille du patient, une femme d'une trentaine d'années. Elle a été entièrement complice de l'enlèvement des enfants et d'Hester Monk.

— Je vois.

Rathbone termina son thé. Dover arriva avec des tartines grillées, que les deux hommes mangèrent en silence : Rathbone considérait les faits et Rufus attendait.

— Il est accusé d'enlèvement, répéta Rathbone au bout d'un moment. Pourquoi cette affaire vous intéresse-t-elle tant ? Car elle vous passionne, à l'évidence.

Rufus sourit.

— Pour plusieurs raisons, Sir Oliver. Tout d'abord, il s'agit d'une infirmière qui ne pouvait même pas tenter de s'enfuir à cause des enfants qu'elle laisserait derrière elle, qui d'ailleurs ne pouvait quitter son patient, car elle était la seule à être assez qualifiée pour s'occuper de lui. Et pourtant, s'il était mort, sa vie aurait été en péril. Rand n'aurait pas pu l'autoriser à en sortir vivante ! Elle devait haïr Radnor, mais sa vocation l'oblige à aider tout malade, si vil soit-il, et en toutes circonstances.

Un frisson glacé parcourut Rathbone.

— Rand n'est pas médecin. Il est chimiste, lui rappela Rufus. Il n'a pas prêté le serment d'Hippocrate. Et comment découvrir de nouveaux remèdes sans mener des expériences qui risquent d'aboutir à un échec ?

L'importance de cette question se reflétait sur ses traits.

— Qui osera s'engager dans l'inconnu, là où nul ne peut évaluer les risques ? À l'évidence, ce qu'il a fait subir à Mrs. Monk et à ces enfants est répréhensible ! Mais est-ce totalement répréhensible ? Que dit la loi ? Et que devrait-elle dire ?

Rathbone acquiesça lentement, discernant le borborygme où l'entraînait l'argument de Rufus.

— Et Miss Radnor ? Jusqu'à quel point est-elle à blâmer ? Que dira la loi à son sujet ?

— Toute la question est là, déclara Rufus, l'ombre d'un sourire sur les lèvres. Et pourtant, ces individus doivent être jugés. S'ils ne le sont pas, alors n'importe qui peut justifier n'importe quoi sous prétexte d'effectuer des recherches médicales.

Sa voix devint plus pressante.

— Aidez-moi, Sir Oliver ! On a fait grand tort à Mrs. Monk, et je suis persuadé que si le commissaire Monk et ses hommes ne l'avaient pas secourue, elle serait morte et les enfants Roberts avec elle. Par bonheur, elle n'a pas été blessée – du moins pas physiquement. Mais la peur et l'emprisonnement sont une torture de l'esprit, qui provoque des dégâts difficiles à mesurer.

— Pourquoi moi ? demanda Rathbone.

La question était sincère. Il ne cherchait ni à être complimenté ni à être rassuré. Il ne voyait pas pour quelle raison il était plus habilité qu'un autre à travailler sur ce procès, et il savait que Rufus ne manquait pas d'ambition.

Brancaaster sourit.

— Parce que vous connaissez Mrs. Monk depuis des années et que vous avez toujours eu de l'affection pour elle. Vous vous battrez pour elle, tout en restant juste. Vous n'essaierez pas de la piéger à la tribune. Et si les représentants de la défense tentent de le faire, vous serez sans pitié envers eux. Votre réputation a souffert. Vous n'avez pas encore retrouvé la place que vous désirez. Je ne sais pas si vous y parviendrez un jour. Mais vous êtes le meilleur, que ce soit reconnu ou non. Et le public le sait, même si messieurs les lords de la magistrature l'ignorent.

Il eut un très léger sourire, empreint de chaleur.

— Et vous ne renoncez jamais.

— Il est très diplomatique de votre part de ne pas me rappeler que j'ai une dette d'honneur envers vous, observa Rathbone. Vous m'avez défendu brillamment, alors que personne ne voulait le faire, et non sans risque pour votre carrière.

Le sourire de Rufus s'élargit, révélant ses dents blanches.

— Vraiment ? Je l'avais oublié.

— Certainement, grommela Rathbone. Parce que vous êtes sûr que je ne l'ai pas oublié, moi. Oui, je vais me pencher sur le dossier et je

ferai tout mon possible pour vous aider. L'affaire, comme vous le dites, est des plus intéressantes. Merci. Encore un peu de thé ?

Après le départ de Rufus, Rathbone réfléchit longuement à leur conversation. Il pria Dover de lui apporter les journaux et parcourut avec soin les articles relatifs à l'enlèvement. Il savait pertinemment que même les meilleurs quotidiens n'écrivaient pas forcément la vérité. Il n'était pas en quête de faits : il se pencha surtout sur la manière dont ils avaient été rapportés, car c'était cela qui formait la base de l'opinion publique.

Juste après le déjeuner, il prit un fiacre, traversa le fleuve et longea la rive sud jusqu'à la petite côte qui menait à Paradise Row.

— Oliver ! s'écria Hester, surprise. Quel plaisir de vous voir ! Vous allez bien ?

Elle l'observait avec attention, comme si elle désirait davantage que les politesses de rigueur.

Il lui sourit, toujours envahi par un étrange mélange de bonheur et de regret à sa vue. Il lui avait autrefois demandé de l'épouser et ne l'avait jamais vraiment oublié, même s'il reconnaissait que c'était Monk qu'elle aimait réellement et qu'il en serait toujours ainsi.

— J'ai lu les journaux, Hester, murmura-t-il. Et Rufus Brancaster est venu me voir ce matin, avant même que j'aie terminé mon petit déjeuner. Il m'a demandé de l'aider à représenter l'accusation dans le procès d'Hamilton Rand et d'Adrienne Radnor. Je vais très bien. Maintenant dites-moi comment vous allez, vous, sans me raconter d'histoires.

— Eh bien, entrez. Le soleil donne sur l'arrière de la maison. Nous pouvons ouvrir la porte du jardin et boire de la limonade. Peut-être ai-je même du cake.

Elle pivota et le précéda à l'intérieur.

Il s'avéra que Scuff avait terminé le gâteau, mais la limonade était excellente. Son goût à la fois sucré et acide semblait particulièrement approprié. L'automne était dans l'air, en dépit des roses qui continueraient à fleurir pendant un mois ou deux.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle, légèrement sur ses gardes.

Il se souvint, non sans chagrin, qu'il l'avait humiliée à la barre plusieurs années auparavant, parce qu'il croyait passionnément à la



cause qu'il défendait. Elle avait compris ses raisons, cependant le souvenir demeurerait présent dans son regard, accompagné d'un soupçon de méfiance. Elle lui avait dit clairement qu'elle ne lui en voulait pas. Elle l'aurait méprisé de servir l'amitié avant la justice. Elle-même n'aurait pas fait passer les sentiments avant la médecine !

Il le lui rappela.

Elle esquissa un sourire gêné.

— Vous avez raison. Nous devons parler honnêtement, même si ce n'est pas toujours facile.

— Vraiment ? Êtes-vous partie avec Rand de votre plein gré ?

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Non ! Pas du tout !

— Hester, la défense va vous poser des questions auxquelles vous aurez peut-être du mal à répondre. Il faut les affronter dès maintenant, pas quand il sera trop tard.

Elle sourit de nouveau, faiblement. Elle avait un peu pâli.

— Je ne suis pas partie volontairement. En réalité, j'étais sans connaissance. À en juger par l'odeur, je crois qu'on m'a endormie à l'éther. Quand je me suis réveillée, j'étais dans une chambre, dans le cottage dont Rand et son frère ont hérité quelque part à la campagne. De la fenêtre, je ne voyais qu'un morceau de jardin et puis des champs et des collines au-delà. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où j'étais.

— Qui d'autre était là ?

— Hamilton Rand, Bryson Radnor, son patient, Adrienne, la fille de celui-ci, et les trois enfants, Charlie, Maggie et Mike. Et le jardinier. Il semblait patrouiller dans les environs la plupart du temps. Il portait un fusil.

— Savez-vous quel genre de fusil ? À quoi ressemblait-il ? Pouvez-vous le décrire ?

— C'était une carabine à deux coups. J'étais infirmière dans l'armée, Oliver. J'ai déjà vu des fusils ! Des milliers, sans doute.

— Pardon. J'avais oublié.

— Et je vais bien, reprit-elle. Cessez de me parler comme si j'étais sur le point de m'évanouir !

— Hester, je...

Il s'interrompit. Que dire sans la mettre dans l'embarras ni lui

rappeler qu'il l'avait profondément aimée autrefois ? Il était venu en ami, et aussi en tant qu'avocat qui tenait à s'assurer qu'elle ne serait pas prise au dépourvu au tribunal lorsque la défense ferait de son mieux pour la discréditer.

— Hester, personne n'est mort, dit-il gravement. Rand est seulement accusé d'enlèvement. Si la défense peut donner l'impression que vous êtes partie de votre plein gré, les charges retenues contre lui ne dépendront plus que du témoignage de trois jeunes enfants qui ne savent probablement ni lire ni écrire. Nous ne pouvons les appeler à la barre. Le juge ne les croirait pas et la défense aurait beau jeu de déformer leurs propos ! Tout repose sur vous, sur Monk et ceux qui l'accompagnaient quand il vous a trouvée. Or ce sont des hommes de Monk, et la défense ne manquera pas de le souligner.

Elle fronça les sourcils, une pointe d'anxiété dans le regard.

Il se pencha vers elle.

— L'avocat de la défense prétendra que, lorsque Monk a investi la maison, les accusés ignoraient à qui ils avaient affaire. Tout naturellement, ils se sont défendus ! Qui ne l'aurait pas fait à leur place ? S'ils peuvent persuader le jury que vous participiez volontairement à cette expérience, nous n'avons rien. Adrienne Radnor va sans doute affirmer que vous étiez d'accord pour venir. Que, si vous ne l'avez pas révélé à votre mari, c'est un problème de couple, et que les accusés n'y sont pour rien.

Elle paraissait stupéfaite, aussi abasourdie que s'il l'avait giflée.

— Je suis désolé, dit-il doucement.

Il posa la main sur la sienne. Ses doigts étaient froids et raides, comme si elle avait peur de lui.

— Il m'aurait tuée si Radnor avait succombé, murmura-t-elle d'une voix tendue, où perçait la douleur. Et pire encore, il aurait saigné ces enfants à mort pour sauver cet homme. Il m'a même dit, quand j'essayais de le convaincre de les ménager, qu'il n'avait pas besoin d'eux tous !

— Ce qui s'est réellement produit est une chose, lui fit remarquer Rathbone. En apporter la preuve en est une autre. Il ne suffit pas d'être crédible, mais d'écarter tout doute raisonnable. À la moindre possibilité d'une autre explication, le jury devra acquitter.

Soudain, Hester refoula ses larmes.

— Comment puis-je prouver que je suis restée parce que je ne

pouvais pas laisser ces enfants seuls là-bas ? Un des jurés aurait-il fait la même chose ? Ce seront des hommes, n'est-ce pas !

Le jury se composait toujours exclusivement d'hommes.

— Beaucoup d'entre eux seront mariés et pères de famille, lui fit-il remarquer.

Il s'en voulait de lui imposer cette épreuve, mais à chaque réponse évasive, il en discernait plus nettement la nécessité.

Ses questions avaient un goût amer, comme les citrons dans sa boisson.

— Ils sauront que leur épouse n'aurait jamais abandonné des enfants en danger, effrayés, seuls, sans affection ni réconfort. Nous allons devoir nous reposer lourdement sur des témoignages de moralité.

— Pour moi ? demanda Hester avec un mince sourire d'autodérision. Je tiens une clinique pour prostituées. Vous feriez peut-être mieux de passer cela sous silence.

— Vous êtes une infirmière de l'armée qui soigne désormais les victimes d'une autre guerre, rectifia-t-il, pince-sans-rire.

Le sourire d'Hester s'accrut malgré elle.

— Et les enfants ? Leur enlèvement ne peut pas être acceptable. Il suffit de les voir pour comprendre combien ils sont jeunes et vulnérables. Maggie pourrait témoigner. Elle affronterait n'importe qui pour défendre ses frères. Et aucun avocat ne fera bonne impression en tyrannisant une petite de six ans qui a été à moitié vidée de son sang pour satisfaire aux nécessités d'une expérience !

— Nous ne pourrions pas le prouver, répliqua Rathbone, morose. Mais peu importe, parce que le juge n'autorisera pas le témoignage d'une fillette de cet âge. La défense se battra jusqu'au bout pour l'empêcher de venir à la barre.

— Mais ces enfants ont été saignés ! C'est un fait !

— Êtes-vous sûre que leurs parents n'ont pas accepté d'argent depuis qu'ils ont été libérés ?

— Quoi ?

D'abord décontenancée, Hester comprit avec horreur où il voulait en venir.

— Vous pensez que Rand va dire qu'il les a achetés ?

— Pas exactement. Plutôt qu'il a dédommagé la famille pour leur

participation à une expérience médicale. Même si ça n'a pas marché, Rand était-il proche du succès ? Est-il possible qu'il ait cru réussir ? Je vous en prie... faites très attention à ce que vous dites.

Elle resta immobile si longtemps qu'il crut qu'elle n'allait pas répondre. Puis elle se redressa et lui fit face.

— Oui, je le crois, en effet. Et si on me demande ce que je pense de son remède, il me faudra admettre que, s'il avait réussi, ç'aurait été un des plus grands progrès médicaux dont j'aie entendu parler. Car il ne s'agit pas seulement de sauver les gens atteints de leucémie, mais les parturientes, les blessés sur le champ de bataille, les victimes d'accidents en tout genre – dans la rue, dans les usines – n'importe où ! Cela aurait des conséquences inimaginables sur l'avenir. Songez-y ! On pourrait opérer sans craindre une hémorragie, sachant que le sang perdu serait remplacé ! Un nombre incalculable de vies seraient épargnées....

L'émerveillement se lisait dans son regard.

— Allez-vous dire cela à la barre ? demanda-t-il, voyant leur dossier s'écrouler sous ses yeux.

— Si on m'interroge à ce sujet, je n'aurai pas d'autre choix. De toute façon, c'est la vérité. S'il réussissait, ou si quelqu'un d'autre réussissait, ce serait miraculeux.

— Et quels enfants allons-nous saigner ?

Hester devint livide.

— Aucun, dit-elle d'une voix rauque. Il faut trouver une autre solution. C'est là le problème qui n'a pas été résolu. Pourquoi le sang de ces enfants était-il bon, alors que celui des autres convient parfois, mais pas toujours ? Et si le sang ne convient pas, alors le malade meurt dans des souffrances épouvantables.

— De sorte que Rand n'a que partiellement réussi ?

— Oui. Il a fait un pas sur le chemin, voilà tout. Sans doute le plus grand accompli jusqu'ici. Nous ne pouvons affirmer qu'il aurait réussi en fin de compte.

Une ombre soudaine envahit son regard.

— Et, bien sûr, s'il est acquitté, alors qui peut savoir combien d'autres tenteront des expériences similaires ?

Rathbone n'avait pas envisagé cette éventualité. Il eut l'impression que l'air s'était subitement refroidi.

— Dans ce cas, nous devons faire en sorte de gagner ce procès, conclut-il tout bas. Une victoire pour lui serait aussi une justification.

Il hésita un instant, détestant lui poser cette question, redoutant la réponse.

— Si on vous demande à la barre ce que vous pensez de son travail, que direz-vous ?

Elle se mordit la lèvre.

— Qu'il a eu tort de m'enlever et profondément tort d'emmener ces enfants et de les saigner. Mais qu'il pourrait être à deux doigts de réaliser un immense progrès médical. Surtout si on pouvait prélever une petite quantité de sang sur plusieurs personnes, des adultes, qui le donneraient volontairement.

Elle secoua la tête.

— Je suis désolée, c'est la vérité. Je ne peux pas mentir là-dessus. C'est un homme méprisable, mais cela n'a rien à voir avec l'importance de son travail.

— Je comprends. Je fais passer le droit avant des gens que j'aime, s'ils ont tort. Je m'attends à ce que vous ayez la même attitude envers la médecine. Il le faut. Si nous ne le faisons pas, tout sera perdu tôt ou tard.

Elle acquiesça, trop émue pour chercher des mots qui, de toute façon, n'étaient pas nécessaires.

Il termina sa limonade et se leva pour partir, en proie à une foule d'émotions et de pensées contradictoires. Il s'était engagé à seconder Rufus Brancaster. À présent, il se rendait compte que l'affaire était bien plus complexe qu'il ne l'avait imaginé.

Ce soir-là, sur un coup de tête, Rathbone alla rendre visite à Beata York. Peut-être n'était-ce pas sage, mais son désir de la voir l'avait emporté sur la raison. Ce fut seulement une fois devant sa porte, ayant sonné, qu'il s'en rendit compte, mais il était trop tard pour s'en aller.

Le majordome l'accueillit avec courtoisie et une certaine chaleur, comme s'il se sentait encore gêné de la conduite consternante d'Ingram York, qui remontait à un certain temps maintenant.

— Bonsoir, Sir Oliver, dit-il en souriant. Si vous voulez patienter un instant, je vais informer Mrs. York que vous êtes là.

Rathbone suivit l'homme dans le vestibule désormais familier. Le petit salon était aussi austère que lorsque York vivait là. Rathbone se

remémora l'affreux soir où ce dernier l'avait agressé, avant de s'effondrer, victime d'une sorte d'attaque. Chaque fois qu'il était entré dans cette pièce depuis, l'horreur de ce moment s'était imposée à lui. Non qu'il eût redouté d'être blessé. Il avait surtout été choqué et embarrassé d'assister à la brusque déchéance de York, passé subitement de l'excentricité à la folie. Le juge lui avait été trop antipathique pour qu'il éprouve de la pitié à son égard et pourtant, malgré lui, il se sentait proche de ce sentiment, à supposer qu'on puisse éprouver pitié et répulsion en même temps.

Le majordome revint et le conduisit dans le salon principal, où Beata l'attendait.

Une bouffée d'émotion gagna Rathbone à sa vue. En trois semaines d'absence, son souvenir d'elle s'était estompé. Certaines choses lui semblèrent différentes : l'éclat de la lumière sur ses cheveux, la courbe de ses sourcils, la manière directe qu'elle avait de le regarder, sans cependant lui lancer de défi. Il savait que cela changerait s'il prononçait des paroles qu'elle jugeait cruelles ou indignes de lui. Perdre la chaleur qui émanait d'elle serait la plus dévastatrice des blessures qu'il puisse imaginer.

— Je pensais que vous reviendriez dès que vous seriez au courant de ce qui est arrivé à Hester Monk, commença-t-elle avec douceur. N'est-il pas affligeant que le public s'intéresse davantage à un médecin qui a commis des abominations qu'à l'enlèvement d'une infirmière et de trois petits enfants ?

Elle regarda le majordome, puis s'adressa de nouveau à lui.

— Avez-vous dîné ?

— Rapidement. Cela semble presque sans importance en ce moment.

Elle lui indiqua un fauteuil en face d'elle au coin du feu. Il eut l'étrange et nette impression que ç'avait été celui d'Ingram York. De fait, il se remémorait l'avoir vu assis là. Comme tout pouvait changer en si peu de temps ! Il n'y avait pas si longtemps qu'il était venu là pour la première fois et que cette invitation lui avait paru un honneur. Depuis lors, il avait lui-même été nommé juge, pour finir par perdre jusqu'au droit d'exercer au tribunal.

Elle avait prié le majordome d'apporter de la tourte au jambon et à l'œuf ainsi que du thé, et il l'avait à peine entendue. Il la remercia dans un murmure.

— Allez-vous accepter l'affaire ?

— Seulement en tant qu'assistant. Rufus Brancaster sera l'avocat principal.

— Je connais la procédure, lui rappela-t-elle avec un léger sourire. Quoi qu'il en soit, c'est vous qui dirigerez. Il n'est pas stupide. Il désire gagner et il connaît très bien la valeur de votre expérience et de votre jugement.

— Mon jugement ? se récria Rathbone, incrédule. S'il a le moindre grain de bon sens, il ne l'écouterait pas !

Il s'autorisa à sourire. Il ne voulait pas lui paraître amer. Peu de choses étaient moins attirantes que l'apitoiement sur soi-même et il se souciait passionnément de l'opinion qu'elle avait de lui, beaucoup plus qu'il n'osait l'admettre.

Elle lui rendit son sourire avec une pointe de tristesse.

— Vous aviez raison sur le plan moral, mon ami, même si vous avez mal agi aux yeux de la loi. Il n'y avait pas de bonne solution. Y en a-t-il une ici ? D'après ce que j'ai lu dans les journaux, la question est loin d'être simple. La presse exagère tant !

Il sentit se défaire les nœuds dans ses muscles.

— J'ai lu le *Times*...

— Je m'en doute, coupa-t-elle, un rire dans la voix. Je ne peux vous imaginer en train de dévorer les journaux à scandale.

— C'est peut-être là que cette histoire aurait sa place, répondit-il d'un ton de regret. Hamilton Rand est un chimiste exceptionnel, mais pas un médecin. Selon Hester, et elle n'a pas pour habitude de dramatiser, Rand l'a gardée prisonnière avec les trois enfants dont il prélevait le sang dans un cottage du Kent.

Elle l'écouta sans l'interrompre.

— La difficulté, c'est que Radnor et sa fille étaient là de leur plein gré. D'ailleurs, celle-ci a été accusée avec Rand...

— Et pas Radnor ? s'écria Beata, surprise.

— Il prétend qu'il était malade et à peine conscient lorsqu'on l'a transporté au cottage...

— Vraiment ? Comme c'est galant de sa part ! commenta-t-elle, sarcastique.

— C'est peut-être la vérité, et le jury pourrait bien le croire.

— Que dit sa fille ?

— Rien jusqu'ici. Apparemment, elle est très dépendante de lui.

— Financièrement, sur le plan social, émotionnel ?

— Sans doute les trois.

— Oh ! mon Dieu ! Dans ce cas, tout repose sur Hester, si on exclut les trois enfants.

— Ils sont trop jeunes pour témoigner. Et il semble probable que les parents aient accepté de l'argent pour subvenir aux besoins de leurs autres enfants.

Il ne tenta pas de cacher son amertume.

— Dans quelle mesure peut-on blâmer un parent de se persuader que son aîné connaîtra un sort meilleur s'il le vend à quelqu'un qui est prêt à lui donner assez d'argent pour arracher ses frères et sœurs à la famine ?

Elle se détourna, les yeux pleins de larmes.

— Pardon !

Rathbone regretta aussitôt d'avoir parlé sans réfléchir. Elle n'avait pas besoin de savoir ces choses-là.

— Beata... je suis désolé.

Elle pivota de nouveau vers lui, ses yeux lançant des éclairs à travers les larmes.

— N'essayez pas de me protéger des réalités de la vie, Oliver ! Je ne suis pas une enfant !

Il fut stupéfait, presque autant que si elle l'avait giflé.

— Je... excusez-moi. Faisais-je vraiment cela ? demanda-t-il, atterré par sa maladresse.

— Oui. Ne recommencez pas, je vous en prie. J'ai eu ma part de cruauté, de peine et d'injustice. Je ne veux pas être traitée comme une fleur qui va se flétrir si on la touche.

Faisait-elle allusion à Ingram York, à certaines paroles qu'il avait prononcées ? Il se demanda quelles cruautés personnelles, intimes, elle avait subies, dont elle ne voudrait jamais parler à personne. Quelle honte éprouvait-elle à cause de son mari au point de ne pouvoir le dire ? Lesquels de ses rêves avait-il anéantis, étouffés dans un étau lentement resserré ?

Oliver savait combien il avait été blessé par la désillusion qu'il avait connue avec Margaret. Peut-être en était-il largement responsable ? Il avait voulu la croire différente de ce qu'elle était réellement. Lorsqu'il avait compris son erreur, il avait perdu son



avenir mais aussi son passé, tout ce en quoi il avait cru.

Qu'avait perdu Beata qu'elle ne pouvait nommer sans être humiliée ? Il se promit de ne jamais chercher à le savoir et espéra ardemment ne jamais se montrer aussi maladroit dorénavant. Mais s'excuser de nouveau ne servirait qu'à aggraver son cas.

— L'éthique médicale est en cause, dit-il. Toute expérimentation comporte un risque d'échec, de souffrance, voire de mort. Pourtant, sans elle, nous n'apprenons rien. Aucun nouveau remède n'est découvert, et l'ignorance empêche le progrès. Tout est affaire de point de vue. Si un être que j'aime était malade, j'envisagerais sans doute de payer n'importe quel prix pour le sauver. Si j'étais malade moi-même, je n'en sais rien. Je serais peut-être trop fatigué, trop souffrant pour vouloir continuer à lutter. Et si je vivais dans la misère, qui sait ce que je ferais ? Je participerais peut-être de mon plein gré, mais aurais-je conscience des souffrances éventuelles qui m'attendraient ? Et même des changements, peut-être irréversibles, qui affecteraient mon corps ou mon esprit !

— Allez-vous dire cela au tribunal ?

Elle le regardait avec intérêt, ne songeant plus à elle-même, sa colère évanouie.

— Allez-vous déclarer que le consentement ne peut avoir de réelle valeur s'il émane d'une personne qui n'a aucune compréhension des conséquences médicales de l'expérience qu'il va subir ?

Il ne prit pas la peine de lui rappeler que ce serait Rufus Brancaster qui parlerait, et non pas lui.

— Oui, répondit-il, pensif. Et je donnerai l'impression de faire obstacle au progrès.

— Il aurait pu utiliser le sang de quelqu'un d'autre, suggéra-t-elle. D'un adulte, averti et prêt à courir le risque.

— Justement non. Il y a dans le sang de ces trois enfants quelque chose qui fait que l'expérience réussit chaque fois. Il a déjà tenté sans succès d'en prélever sur d'autres individus.

— Oh !

— Outre la question de la vie, se pose celle de la qualité de la vie, reprit-il. Peut-être Radnor est-il davantage une victime qu'il ne s'en rend compte. Il faut que je me penche sur le dossier avec beaucoup plus d'attention avant de pouvoir conseiller Brancaster.

— Allez-vous appeler des experts à la barre ? D'autres médecins ?

demanda-t-elle, soucieuse. Ne sous-estimez pas les rivalités professionnelles, Oliver. La défense aussi fera appel à des spécialistes. Les gens se parjurent pour de multiples raisons, parfois même sans avoir conscience de le faire. Mieux vaut vous en tenir au côté émotionnel de l'affaire. Hester a été emmenée contre sa volonté et retenue captive. Vous devez réussir à convaincre les jurés.

— Certes.

— Votre thé est froid, observa-t-elle. Je vais vous en faire apporter un autre pendant que vous mangez votre tourte.

Il se détendit.

— Merci.

La conversation roula sur d'autres sujets, jusque tard dans la soirée. Lorsque Rathbone s'en alla, il ne songeait guère à l'affaire : il était absorbé par les sentiments intenses que Beata éveillait en lui. Combien de temps Ingram York s'accrocherait-il à cette vie furieuse, endommagée, enfermé dans son asile, à demi paralysé dans un monde de cauchemars et de silence ? N'était-ce pas aussi de la compassion que d'espérer sa délivrance ?

Rathbone passa le reste de la semaine à s'entretenir avec des médecins experts en maladies sanguines. Sur la suggestion d'Hester, il parla aussi à des sages-femmes qui, ayant mis au monde des enfants bien portants, avaient vu leurs mères mourir d'hémorragie.

À mesure qu'il se renseignait, il comprenait de mieux en mieux le besoin désespéré de trouver un moyen de transfuser du sang d'un individu en bonne santé à un être malade, qui mourrait s'il n'en recevait pas.

Quels risques prendrait-il si la mourante était Beata ? Pourrait-il la regarder dépérir, souffrir, si un don de sang était susceptible de la sauver ?

Qu'est-ce qui était le plus terrifiant ? La mort ? Le néant ? La solitude ? Le remords causé par un péché irréparable ? Ou la lâcheté ? Le blâme perpétuel de ceux qu'on ignorait, de ceux que votre courage aurait pu sauver ?

Le vendredi soir, il se rendit chez Rufus Brancaster. Les convenances auraient dû lui interdire une visite aussi tardive, surtout à quelqu'un qu'il ne connaissait guère. Il y alla néanmoins.

L'avocat, surpris, comprit aussitôt que l'affaire était grave. Dès qu'ils furent dans son bureau confortable et encombré, il referma la

porte et lui fit face.

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois que nous ne devrions pas poursuivre Rand, avoua Rathbone, solennel. Nous risquons de perdre et de le faire apparaître comme un héros...

— Enfin, mon ami ! se récria Brancaster, incrédule. Il a enlevé une femme que vous connaissez bien, qui est une de vos amies ! Si Radnor était mort, ou même un des enfants, Rand aurait dû la tuer ! Elle ne se serait jamais tue ! Je le sais, vous le savez, et Rand aussi, c'est sacrément sûr !

— Cela ne s'est pas produit, Brancaster, lui fit remarquer Rathbone. Elle est en vie. Vous ne pouvez poursuivre un individu pour un acte qu'il aurait pu commettre si certaines circonstances s'étaient réalisées. Vous le savez aussi bien que moi. La défense avancera que les parents des enfants ont accepté de l'argent...

— Après les faits ! s'emporta Brancaster, élevant la voix. Ils ne savaient même pas où étaient leurs enfants avant que Monk les retrouve.

— C'est ce qu'ils prétendent, mais ils n'ont pas signalé leur disparition ! Et si Rand affirmait qu'il leur a tout expliqué dès le début ?

— Il ne l'a pas fait !

L'incertitude perçait dans la voix de Brancaster.

— Bien sûr que non ! Mais pouvez-vous le prouver si Rand jure le contraire ?

Son hôte le dévisagea.

— Vous ne pouvez que l'accuser de l'enlèvement d'Hester, insista Rathbone, et espérer que son témoignage résistera aux assauts de la défense, parce qu'ils vont l'attaquer de toutes parts.

— Est-ce là la vraie raison pour laquelle vous vous retirez ? demanda Brancaster, radouci.

— Non... non, je ne crois pas. En fait, je ne me retire pas. Je préfère être assis à vos côtés et vous conseiller dans la mesure de mes capacités le moment venu. À supposer que vous persistiez...

— Si je refuse l'affaire, on la donnera à quelqu'un d'autre. On me l'a déjà laissé entendre.

— Dans ce cas, nous avons une bataille sur les bras. Mieux vaut

nous y préparer.

Ce fut avec un mélange d'angoisse et d'excitation que Rathbone entra dans le célèbre tribunal de l'Old Bailey, au cœur de Londres, pour assister à l'ouverture du procès d'Hamilton Rand et d'Adrienne Radnor, accusés de l'enlèvement d'Hester Monk.

Il avait peur pour Hester, qui serait seule à témoigner contre les deux prévenus concernant le déroulement des faits qui leur étaient reprochés. Si la défense pouvait jeter le discrédit sur sa parole, que ce fût en s'appuyant sur des preuves ou en salissant sa réputation, le dossier de l'accusation serait réduit à néant.

Naturellement, ce serait Hooper qui serait appelé à la barre et non Monk. Étant le mari d'Hester, Monk offrirait une cible trop facile à Charles Colbert, l'avocat de la défense, qui voyait dans ce procès des chances d'obtenir une promotion. Ce dernier aurait beau jeu de mettre en cause l'impartialité et le jugement de Monk, et de suggérer que l'action violente qu'il avait commise n'était en rien justifiée. Il pourrait même appeler le jardinier taciturne à témoigner de ses blessures, reçues alors que, conformément à ses obligations, il protégeait son maître de l'intrusion d'inconnus. C'étaient eux les agresseurs, et, pourtant, c'était lui qui avait été blessé.

Il valait mieux appeler Hooper, même si son témoignage pouvait être mis en doute. Après tout, Monk était son supérieur. En dehors de sa loyauté, il y avait aussi la question de l'avenir de son emploi. C'était une arme dont Colbert n'hésiterait pas à se servir.

Squeaky et Scuff étaient non moins vulnérables. Quant à Worm, il n'était pas question de le faire comparaître. Certes, Rathbone savait, pour l'avoir rencontré, qu'il ne se démontrerait pas facilement, et que toute tentative d'intimidation à son égard vaudrait à son auteur le mépris et l'hostilité du jury. Colbert ne laisserait pas les choses en arriver là. Il l'éliminerait discrètement, en invoquant son jeune âge et son manque total d'éducation.

Dans l'ensemble, le procès s'annonçait difficile. Rathbone parcourut du regard la longue salle familière, le fauteuil superbement sculpté du juge, la double rangée de sièges réservés aux jurés. Au-dessus d'eux, à l'écart de la cour, se trouvait le box où les accusés prendraient place, flanqués de gardiens.

Il s'assit à côté de Rufus Brancaster, face à l'espace en demi-cercle au centre duquel s'élevait la tribune des témoins, avec son petit escalier en colimaçon. Charles Colbert s'était déjà installé de l'autre côté, affichant une attitude détendue. C'était un art qu'il avait beaucoup travaillé. Il n'était guère détendu de nature. Mince, doté de très longues jambes et d'un torse un peu concave, il rappelait une cigogne appliquée, un peu gauche, jusqu'au moment où on rencontrait son regard brillant d'intelligence ou entendait sa langue acérée.

Ce serait la première intervention de Rathbone au tribunal depuis qu'il avait été réintégré après sa disgrâce. En tant qu'assistant de Brancaster, il aurait le droit de questionner un témoin. Cependant, les deux avocats s'étaient mis d'accord pour qu'il ne s'agisse pas d'Hester. Leur relation personnelle était propice à trop de sous-entendus scabreux.

La cour était présidée par Lord Justice Patterson, lequel venait de réclamer le silence. Rathbone ne le connaissait pas. Peut-être était-ce un avantage.

Les préliminaires se déroulèrent comme d'habitude. Les jurés prirent place. Tous étaient des notables d'âge mûr, qui jouissaient d'une fortune considérable et, bien sûr, d'une réputation au-delà de tout soupçon. Il était rare qu'ils fussent issus d'un milieu comparable à celui des accusés, mais dans ce cas-ci, c'était vrai, à cela près qu'aucune femme ne figurait parmi eux. Les femmes ne satisfaisaient pas aux exigences fixées par la loi, étant jugées intellectuellement et émotionnellement incapables de s'acquitter de cette tâche.

Rufus se leva et présenta brièvement l'affaire, se contentant de dire qu'elle soulevait des questions auxquelles certains membres du jury n'avaient peut-être jamais eu l'occasion de réfléchir ; que les éléments seraient profondément troublants, et que leur responsabilité serait lourde et complexe, mais qu'il avait toute foi en eux. Un mauvais verdict signifierait un manque d'honnêteté, qui aurait des répercussions non seulement sur le présent, mais sur l'avenir.

Rathbone s'était montré favorable à cette approche lorsqu'ils avaient discuté plus tôt. À voir les visages des jurés, il eut la

conviction que cette tactique était la bonne.

Hester devait être appelée la première à la barre. C'était une décision extrêmement risquée car, en fin de compte, tout le dossier reposait sur elle. Si elle faisait bonne impression, alors les autres témoins seraient crus ; sinon, la partie était perdue d'avance.

Assis droit comme un « i » sur sa chaise, Rathbone avait les mains nouées, les jointures de ses doigts toutes blanches, sur ses genoux, sous la table où nul ne pouvait les voir.

Hester gravit les marches de la tribune et se tint immobile, les bras le long du corps, le visage calme. Elle portait une robe bleue, aux plis souples, très seyante, de la couleur de son uniforme d'infirmière, mais sans le tablier blanc.

Brancaster commença à l'interroger. Rathbone et lui avaient tout préparé dans les moindres détails.

— Mrs. Monk, en juin de cette année, où travailliez-vous ?

— J'étais employée comme infirmière dans l'annexe de l'hôpital de Greenwich.

Sa voix était ferme et posée, mais sa pâleur émut Rathbone. Il souffrait de la voir endurer cette épreuve de nouveau. Elle pouvait si aisément être blessée.

— Quel y était votre rôle ?

Brancaster parlait avec douceur, néanmoins on l'entendait jusqu'au fond de la salle.

— Je faisais surtout des gardes de nuit.

— Y êtes-vous restée longtemps ? demanda-t-il sur un ton innocent, feignant d'ignorer la réponse.

— Environ trois semaines.

— C'était un nouvel emploi pour vous ?

Il paraissait surpris.

— L'hôpital était nouveau pour moi, oui. Mais je suis infirmière depuis la guerre de Crimée.

— La guerre de Crimée ! répéta Brancaster, l'air stupéfait. Étiez-vous donc à Sébastopol, avec Florence Nightingale ?

Sa voix était devenue plus aiguë, de sorte que chacun dans la salle entende le nom de l'infirmière la plus célèbre au monde, l'héroïne de tout soldat.

— Oui.

— Et vous exercez toujours ?

— J'ai continué pendant un certain temps après mon retour en Angleterre, puis je me suis mariée. J'ai repris mes activités temporairement parce qu'une amie de cette époque-là m'a demandé de la remplacer pendant qu'elle allait s'occuper d'un parent souffrant. L'hôpital accueille surtout des marins affligés de blessures assez similaires à celles que j'ai soignées par le passé. Je ne pouvais pas refuser.

— Par conséquent, vous avez remplacé cette amie. Et vous dites que vous faisiez surtout les nuits ?

— Oui.

— Vous travailliez pour Mr. Hamilton Rand ?

— Non. J'étais dans le service du Dr Magnus Rand.

Déjà, l'attention des gens commençait à vagabonder. Rathbone remarqua que certains s'agitaient, changeaient de position. Brancaster devait aller de l'avant.

Comme si ce dernier l'avait entendu, il changea de sujet.

— Est-ce lors d'une de ces gardes de nuit que vous avez découvert une salle abritant des enfants, Mrs. Monk ?

Le silence était redevenu total. Personne ne bougeait.

— Oui. J'ai trouvé une fillette qui semblait avoir environ six ans, seule dans le couloir en pleine nuit.

La voix d'Hester frémit légèrement.

— Elle était terrifiée, blanche comme un linge. Elle m'a dit que son frère était en train de mourir.

À présent, on aurait pu entendre une mouche voler dans la salle.

Colbert fit mine d'intervenir, et se ravisa en voyant les regards courroucés que certains lui lançaient.

Hester poursuivit sans y être encouragée.

— Je l'ai accompagnée. Elle m'a emmenée dans une salle où je n'étais jamais allée auparavant. Il y avait là six lits, tous occupés par des enfants qui semblaient avoir entre trois et onze ans.

— Et l'un d'entre eux était son frère ?

De nouveau Colbert prit une profonde inspiration, puis se ravisa.

— Deux. Le plus âgé, Charlie, était en effet au plus mal. Je suis



restée toute la nuit et j'ai réussi à le maintenir en vie. Au matin, il avait repris conscience et paraissait aller mieux.

— De quoi souffrait-il ? demanda Brancaster innocemment, en jetant un bref coup d'œil à son confrère avant de se retourner vers Hester.

Rathbone se détendit un peu et cessa d'enfoncer ses ongles dans ses paumes. Colbert attendait le faux pas, la supposition, l'affirmation d'une compétence qu'Hester ne possédait pas.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Il semblait manquer de fluides...

Cette fois Colbert n'y tint plus. Il se leva.

— Votre Honneur, Mr. Brancaster a peut-être oublié qu'il ne nous a pas expliqué quelle formation médicale Mrs. Monk avait suivie pour établir un tel diagnostic. Ni pourquoi diable elle n'a pas alerté le docteur !

Quelques-uns des jurés parurent perplexes, leur regard allant de Colbert au juge et retournant à Colbert.

Brancaster s'adressa à Hester en souriant.

— Comment savez-vous cela, Mrs. Monk ? Et pourquoi n'avez-vous pas appelé le médecin, si Charlie allait aussi mal que vous l'affirmez ?

— On était en pleine nuit, répondit-elle d'un ton neutre, mais assourdi par l'émotion. Le Dr Rand ne couche pas sur place et l'infirmière de garde était absente. D'ailleurs, cela fait partie de mon travail de savoir si quelqu'un a perdu trop de fluides. Il existe plusieurs manières de déterminer si quelqu'un est déshydraté.

Elle tendit le bras et en pinça la peau avec l'index et le pouce de son autre main.

— Quand la peau est ferme, tout va bien. Quand elle se détache de la chair, comme celle de Charlie, c'est qu'on manque de fluides. On peut alors se sentir étourdi, avoir mal à la tête, avoir la nausée, être très fatigué. L'intérieur de la bouche devient très sec, voire douloureux. On urine très peu. Cela arrive fréquemment après des vomissements ou une crise de diarrhée. J'ai simplement encouragé Charlie à boire autant que possible. Ensuite, nous lui avons fait prendre du bouillon de bœuf pour qu'il reprenne quelques forces.

Du coin de l'œil, Rathbone vit deux ou trois femmes hocher la tête d'un air approbateur.

Colbert avait lancé sa première salve et subi un revers évident.

— Merci, Mrs. Monk, dit Brancaster, dissimulant à peine son sourire. Je crois que certains d'entre nous ont du mal à faire la distinction entre les tâches qui relèvent des compétences d'un médecin et celles effectuées par les infirmières. Il paraît clair à présent que votre expérience vous a permis de sauver la vie de ce garçon.

Colbert était debout.

— Votre Honneur, mon estimé confrère s'exprime à la place du témoin ! Je comprends son enthousiasme, mais il doit savoir que c'est inapproprié. Du moins, je crois qu'il le sait !

— Je vous prie de m'excuser, se hâta de dire Brancaster, avant que le juge eût pu intervenir.

Il se tourna de nouveau vers Hester.

— Avez-vous signalé la situation au Dr Rand ?

— Oui. Par la suite, le Dr Rand m'a priée de l'aider à traiter un de ses patients qui souffrait de la leucémie.

Colbert lança un regard perçant à Brancaster.

Ce dernier sourit.

— Comment avez-vous su qu'il souffrait de cette maladie, Mrs. Monk ?

— C'est ce qu'il a déclaré, et je n'avais aucune raison de douter de sa parole.

Quelques petits rires fusèrent dans la salle.

— Et avez-vous consenti à l'aider ?

— Naturellement.

— Pourquoi ?

Elle parut quelque peu désarçonnée.

— Je ne refuserais jamais de traiter un patient, quelle que soit sa maladie. D'ailleurs, elle n'est pas contagieuse, aussi il n'était nullement question de quarantaine.

— En effet, acquiesça Brancaster. Comment avez-vous secondé le médecin avec ce patient ? Pouvez-vous en parler à la cour ?

Hester décrivit brièvement l'état de santé et les symptômes de Bryson Radnor, ajoutant que sa fille, Adrienne, l'accompagnait.

— Elle s'occupait de son père depuis plus d'un an et a pu décrire avec précision sa maladie au Dr Rand. Elle a également aidé à le soigner à l'hôpital.

— Quel traitement a-t-il reçu, Mrs. Monk ?

— Des transfusions de sang humain, répondit-elle calmement.

Des exclamations de stupeur s'élevèrent. Quelqu'un étouffa un cri. Deux jurés se penchèrent en avant, comme s'ils n'étaient pas sûrs d'avoir bien entendu.

Lord Justice Patterson fronça les sourcils.

— Vous avez bien dit « des transfusions de sang humain », Mrs. Monk ?

— Oui, Votre Honneur, répondit-elle d'un ton neutre. Cela a déjà été tenté à de nombreuses reprises, et depuis plus de deux cents ans. Il n'y a jamais eu de succès durable. Le plus souvent, l'échec est immédiat. Le patient souffre d'agitation, de nausée, perd connaissance et finit par mourir.

— Et Mr. Radnor ? demanda Patterson.

— Il montrait des signes d'amélioration. Parfois pendant quelques heures, parfois plus longtemps. Puis il s'affaiblissait de nouveau et le traitement devait être répété.

Patterson fixa Brancaster.

— Avez-vous d'autres témoins de cette remarquable histoire, Mr. Brancaster ?

— Oui, Votre Honneur. Puis-je poursuivre ?

Le magistrat acquiesça et se cala dans son imposant fauteuil.

Brancaster continua à interroger Hester, obtenant petit à petit d'elle une description précise de la machine à transfuser. Elle expliqua que le sang était prélevé sur Charlie et Maggie, et qu'on y ajoutait des produits pour l'empêcher de coaguler.

— Qu'y ajoutait-on ?

— Je crois qu'il serait peu sage de vous le dire. Au cas où quelqu'un s'aviserait de tenter pareille expérience soi-même. Elle exige de grandes compétences.

— Je vois. Pouvez-vous expliquer à la cour comment ce sang était administré ?

Elle s'exécuta, décrivant le rétablissement de Radnor, sa brusque rechute, puis l'intervention de Monk et de ses hommes.

Personne ne l'interrompit. Dans la salle silencieuse, on entendait le moindre mouvement, les bruissements d'étoffe et le grincement des sièges quand les gens changeaient de position.

— Avez-vous tenté de vous échapper ? demanda enfin Brancaster.

— Non. Je ne pouvais abandonner les enfants.

— Et votre patient ?

Elle hésita.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle enfin. Il avait traversé une crise sérieuse et je ne crois pas que Miss Radnor aurait pu y faire face seule.

— Avez-vous envisagé de vous enfuir ? insista Brancaster.

Rathbone l'avait averti que Colbert se focaliserait sur ce point. Il ne pouvait se permettre de l'ignorer.

— Oui, j'y ai pensé, admit Hester tout bas. Mais les enfants devenaient de plus en plus faibles. Il prélevait trop de sang. Ils sont très petits, très frêles...

Sa voix frémit.

Colbert leva les yeux et fit mine de se lever.

Brancaster se tourna vers lui.

— Le témoin est à vous, Mr. Colbert.

Rathbone pensa aussitôt que Brancaster avait laissé Colbert prendre la relève trop tôt. Il aurait pu poser d'autres questions à Hester, montrer plus clairement son courage et sa détermination au jury. Trop tard. Colbert s'avavançait vers la tribune.

Le doute s'empara de Rathbone. Trop de temps s'était écoulé depuis qu'il s'était trouvé dans une salle de tribunal. Son jugement s'était émoussé. Et cette affaire était trop personnelle pour lui.

— Vous avez été très précise, Mrs. Monk, observa Colbert avec un léger sourire. Nous vous en savons gré. La plupart d'entre nous ignorent tout des procédures médicales que vous évoquez. Aidez-nous, je vous prie. Dois-je comprendre que le Dr Rand prélevait une quantité de sang sur ces enfants et qu'il plaçait ensuite ce sang, par le biais d'une très fine aiguille et d'une machine qu'il avait lui-même conçue, dans les veines de son patient ? Et qu'après ce traitement ce patient a manifesté des signes considérables d'amélioration ? Est-ce là une description exacte de ce que vous l'avez aidé à faire ?

— Elle n'est pas fausse, répondit Hester d'un ton neutre. Mais elle est incomplète.

— Qu'ai-je négligé ? demanda Colbert, l'air perplexe.

— Le Dr Rand a déjà essayé de pratiquer cette opération sur d'autres patients atteints de la même maladie que Mr. Radnor, avec

d'autres donneurs. Apparemment, ces trois enfants, même le plus jeune, possèdent un sang qui convient à tous les patients qui l'ont reçu. Personne ne semble savoir pourquoi. Mais les enfants sont jeunes, très petits, et de plus en plus faibles.

— Vous l'avez déjà dit, lui fit remarquer Colbert, toujours poli. Malgré tout, l'opération a été un succès, n'est-ce pas ? Mr. Radnor était en vie et recouvrait sa vigueur quand Mr. Monk et ses hommes sont entrés de force et ont fait cesser le traitement ? Un oui ou un non suffira, Mrs. Monk.

Rathbone se raidit. Quelle que fût la manière dont Hester répondait, elle était prise au piège. Si elle optait pour l'affirmative, elle admettait que Monk avait bel et bien affecté les chances de rétablissement de Radnor. Dans le cas contraire, elle laisserait entendre qu'elle en savait plus que Rand sur cette maladie.

— Je ne sais pas, dit-elle avec l'ombre d'un sourire. Je pourrais vous citer son pouls, sa température, vous dire s'il mangeait ou non, s'il dormait. Ce que cela signifiait eu égard à son rétablissement, et quant à savoir si c'était temporaire ou permanent, je ne puis l'affirmer.

Colbert dissimula une légère irritation, que Rathbone vit néanmoins.

— Vous en référez-vous toujours à un médecin, Mrs. Monk ? Pourtant, lors de votre expérience héroïque à la guerre, vous avez dû prendre seule des décisions majeures quand un homme était grièvement blessé ? D'après mes recherches sur votre carrière, il vous est arrivé de procéder à des opérations à même le champ de bataille. Vous avez amputé des mourants et vous leur avez sauvé la vie !

Il avait mis dans sa voix un intense respect, entraînant les émotions du public avec lui.

— Vous étiez moins circonspecte alors, moins timide.

Hester avait pâli.

— Lorsqu'un homme a perdu un membre, quelques secondes d'hésitation peuvent suffire pour qu'il se vide de son sang, Mr. Colbert, rétorqua-t-elle avec une pointe de sécheresse. Il se peut qu'il n'y ait pas de médecin à consulter. Et le temps qu'on en trouve un, il est trop tard. Concernant Mr. Radnor, j'ai fait de mon mieux. Il souffrait d'une maladie qui est d'ordinaire fatale, mais pas en quelques minutes. J'avais tout le loisir de demander l'avis de Mr. Rand et d'agir selon ses instructions.

— Et pourtant, vous ignorez si cet homme était en voie de rétablissement ou pas ? se récria Colbert, incrédule.

— Il s'agissait d'un traitement expérimental, expliqua-t-elle. Par définition, on ne sait jamais si cela va marcher ou non.

— Vos réponses sont très réfléchies, Mrs. Monk, très bien préparées. On dirait que vous essayez de vous prémunir de toute accusation de complicité dans cette... entreprise. Croyiez-vous qu'elle allait échouer ?

Rathbone jeta un coup d'œil à Brancaster et décela en lui une pointe d'anxiété. Les jurés l'avaient-ils remarquée ? L'avocat partageait-il ses craintes ? Hester faisait parfois preuve d'une honnêteté effrayante. À quoi serait-elle loyale avant tout ? À la justice, la sécurité des enfants qu'elle avait été amenée à connaître et à protéger ? Et même à aimer ? Elle était sans doute en colère pour ce qu'on leur avait fait subir, mais il doutait fort qu'elle fût animée par un désir de vengeance. Ou serait-elle loyale à la médecine elle-même, à toutes les vies qui pourraient être sauvées si Rand réussissait, ou qu'un autre s'appuyait sur ses découvertes pour prendre le relais ?

Quelle direction suivrait sa conscience ? Elle ne devait pas hésiter trop longtemps, sinon sa réponse donnerait l'impression d'être forcée. Colbert exploiterait son indécision et, surtout, les jurés la soupçonneraient de mensonge.

Rathbone regarda Brancaster de nouveau. Peut-être devait-il faire objection ? Après tout, Colbert demandait à Hester de se livrer à des hypothèses qu'il l'avait accusée d'être incapable de formuler faute de qualifications médicales. Ce serait justifié sur le plan juridique, mais ce serait aussi une dérobade. Si Hester n'apportait pas de réponse à la question, les jurés fourniraient la leur. Colbert était bien moins inoffensif qu'il n'y paraissait !

— Mrs. Monk ? l'encouragea ce dernier, une pointe de curiosité dans la voix.

Hester sourit.

— Comme vous me l'avez fait remarquer, monsieur, je ne possède pas les connaissances nécessaires pour me prononcer. Mais puisque vous m'ouvrez la porte en me posant la question, j'avoue avoir été très impressionnée par la manière dont le médecin a pu empêcher la coagulation du sang fraîchement prélevé pour le rendre utilisable. Son matériel était bien conçu et le processus de transfusion semblait...

— Mrs. Monk... coupa-t-il, fronçant les sourcils d'un air irrité.

— ... efficace, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu. De temps à autre, Mr. Radnor avait une mauvaise réaction, mais, avec des soins, son état s'est amélioré. Reste à savoir si une guérison totale aurait pu avoir lieu ou s'il aurait continué à avoir besoin de transfusions régulièrement. Mr. Rand n'a pas non plus découvert ce qui distinguait le sang de ces enfants de celui des autres donneurs. Les précédentes expériences se sont soldées le plus souvent par le décès du patient, sans qu'on puisse toujours déterminer précisément si c'était la transfusion qui les a tués ou si elle a seulement échoué à les sauver.

Colbert comprit qu'il était temps de renoncer. Il remercia Hester et la congédia.

Brancaster décida de ne pas l'interroger de nouveau. Lui aussi savait reconnaître une main gagnante quand il l'avait jouée.

Le témoin suivant fut Hooper. Dès qu'il eut prêté serment et décliné ses noms et occupation, Brancaster s'avança vers lui, puis s'immobilisa, les yeux levés vers la tribune. Il était certain qu'Hooper était capable de se défendre, et cette conviction se lisait dans sa posture.

— Quand avez-vous découvert que Mrs. Monk avait été enlevée par Mr. Rand ?

Hooper eut un léger sourire.

— Quand nous l'avons trouvée dans le cottage près de Redditch et qu'il était là, avec un couteau de chirurgien à la main, la lame contre sa gorge, menaçant de la tuer, monsieur.

Ce n'était pas la réponse à laquelle Brancaster s'attendait, mais la réaction suscitée fut plus que satisfaisante. Une exclamation parcourut le public, et des bruissements d'étoffe s'élevèrent, comme si une rafale de vent venait d'agiter les feuilles d'un arbre. Les jurés se raidirent, certains dévisageant Hooper, d'autres Hester, qui avait pris place dans la salle.

Mr. Justice Patterson se mordit la lèvre, réprimant mal un sourire.

Colbert avait bondi sur ses pieds.

— Votre Honneur !

Patterson leva la main.

— La question était raisonnable, maître, et la réponse également.

Il regarda Hooper.

— Dois-je comprendre, monsieur, qu'avant cet instant vous

ignoriez ce qui s'était passé ?

— Je croyais le savoir, Votre Honneur, répondit Hooper gravement. Mais avant cet instant, je ne le savais pas. C'était ce que suggéraient nos indices, mais il arrive que les indices soient trompeurs.

— En effet, Mr. Hooper. Poursuivez, je vous prie, Mr. Brancaster. J'imagine que vous avez d'autres questions ?

— Oui, Votre Honneur.

Brancaster inclina très légèrement la tête, surtout pour dissimuler son sourire. Rathbone le devina, parce qu'il faisait la même chose. Cependant, ils étaient encore très loin de la victoire. La défense n'avait même pas commencé.

— Mr. Monk est votre supérieur direct, n'est-ce pas, Mr. Hooper ?

— Oui, monsieur.

— Vous a-t-il donné l'ordre de vous joindre à cette expédition pour aller chercher Mrs. Monk ?

— Non, monsieur. Il ne m'a pas donné l'ordre de faire quoi que ce soit en dehors de mes obligations normales. Nous sommes un peu à court de personnel ces temps-ci. Plusieurs d'entre nous ont été blessés au cours d'une fusillade sur un navire qui faisait du trafic d'armes.

Il baissa la voix.

— Un de nos collègues est mort. Je suis toujours officiellement en congé, monsieur.

Rathbone observa Hooper avec plus d'attention et remarqua qu'il ne se tenait pas tout à fait droit. On aurait pu penser, au premier abord, que cela tenait à l'exiguïté de l'espace pour un individu de sa taille, et peut-être à la tension provoquée par les circonstances. À présent, il se rendait compte que l'agent avait la posture gauche d'un homme encore convalescent.

— Je suis navré de l'apprendre, répliqua Brancaster. J'espère que vous allez bientôt être tout à fait remis.

— Merci, monsieur. Je n'en suis pas loin.

— Néanmoins, vous avez accompagné Mr. Monk pour essayer de sauver sa femme ?

— Oui, monsieur. Dès que le Dr Rand nous a donné l'adresse. Nous avons pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Si Mr. Radnor était mort, Rand n'aurait plus eu de raison de garder Mrs. Monk en vie. Elle



aurait pu témoigner contre lui.

Colbert se leva brusquement.

— Votre Honneur ! Cette allégation est hautement préjudiciable à mon client. Le témoin n'a aucun moyen de savoir si Mr. Rand aurait commis un acte de ce genre ! De fait, comme la cour l'a entendu, Mrs. Monk avait beaucoup de respect pour l'expérience de Mr. Rand. Elle est même allée jusqu'à dire que ce serait peut-être un don à la médecine de l'avenir. Je vous demande de prier les jurés de ne pas retenir la remarque du témoin et de le mettre en garde contre d'autres observations similaires.

Patterson leva la main pour imposer silence à Brancaster et se tourna vers la tribune.

— Mr. Hooper, avez-vous dit qu'elle « pourrait » témoigner contre lui, ou qu'elle « voudrait » le faire ? Soyez précis, je vous prie.

— Qu'elle pourrait, Votre Honneur, répondit tranquillement Hooper. Qu'elle serait en mesure de le faire...

Patterson acquiesça et se tourna vers Colbert.

— Cela me paraît raisonnable. Si Mr. Radnor était mort, Mrs. Monk aurait indéniablement été en mesure de témoigner. Continuez, maître.

— Merci, Votre Honneur.

Hooper donna un compte rendu simple et vivant des événements, commençant par l'obtention d'une charrette appropriée pour faire le trajet. Ensuite il décrivit – avec de fréquentes objections de Colbert – comment le jardinier avait été maîtrisé et ligoté, l'entrée dans la maison, la découverte d'Adrienne Radnor dans la cuisine et celle d'Hester dans la chambre de Bryson Radnor. Il inclut la réaction de Rand, le danger qu'il avait représenté pour Hester et la manière dont elle l'avait neutralisé.

Colbert ne fit qu'une seule tentative sérieuse de défense lorsqu'il se leva pour le contre-interrogatoire.

— Je ne vous demanderai pas, Mr. Hooper, pourquoi vous avez jugé nécessaire d'agresser le jardinier, dit-il avec dédain. Le malheureux souffre encore des séquelles de cet incident et par conséquent ne peut témoigner aujourd'hui. Nous n'avons donc que votre parole et celle de vos amis pour expliquer cette affligeante affaire. Pourriez-vous nous dire si Miss Radnor a résisté à votre intrusion ? Et dites-nous, je vous prie, pourquoi vous avez omis

d'évoquer son dévouement ? Son père bien-aimé, son seul parent au monde, était désespérément malade, et, sans l'aide de Mr. Rand, il serait certainement en train de mourir. N'était-il pas naturel qu'elle restât avec lui, ne fût-ce que pour s'occuper de lui et lui apporter du réconfort lors de ses derniers jours ? N'importe quelle fille n'en aurait-elle pas fait autant ?

— Si, admit Hooper avec un très mince sourire. Mais je n'en connais pas d'autre qui ait gardé une infirmière et trois enfants captifs pour cela.

— Captifs, Mr. Hooper ? s'étonna Colbert, doux et tendre. Miss Radnor était-elle armée ? D'après votre description de Mrs. Monk, elle est de taille à se défendre en cas de lutte. Quelle était l'arme de Miss Radnor ? Sûrement pas un instrument aussi fatal que le scalpel dont Mrs. Monk s'est si habilement débarrassée quand Mr. Rand le lui a mis sous la gorge ?

— Miss Radnor avait l'aide d'un jardinier armé d'une carabine.

Rathbone émit un long soupir et sourit, relâchant momentanément la tension de ses épaules. Quant à Brancaster, il ne tenta même pas de dissimuler sa jubilation. Rien de ce que Colbert dirait désormais ne pourrait effacer cette image de l'esprit des jurés.

Il était presque cinq heures de l'après-midi. Sûrement, d'une minute à l'autre, Patterson allait suspendre l'audience jusqu'au lendemain...

Patterson sourit.

— Messieurs, je crois que le moment se prête à...

Il n'alla pas plus loin. Les portes de la salle s'ouvrirent à la volée, et une bouffée d'air frais s'engouffra à l'intérieur, apportant la rumeur des conversations au-dehors. Chacun se retourna pour fixer la source de cette violente interruption. Un homme âgé se tenait là, ses cheveux brillant d'un éclat argenté, impeccablement vêtu. Il était flanqué des huissiers qui n'avaient pas réussi à l'empêcher de faire irruption dans le tribunal.

— Monsieur ! commença Patterson.

L'inconnu s'avança d'un pas décidé, la tête haute, le visage éclatant de santé.

— Est-ce le procès d'Hamilton Rand et d'Adrienne Radnor ? demanda-t-il d'une voix tonitruante. Accusés d'avoir mené des expériences médicales illégales et d'avoir transfusé du sang humain ?

Oui ?

Il continuait à avancer, ignorant tout le monde pour ne s'adresser qu'au juge.

— Oui, je le pensais. Eh bien, moi, monsieur, je suis Bryson Radnor. Et comme vous le voyez, je suis fort bien portant, ayant été arraché des griffes de la mort par le courage et le génie d'Hamilton Rand. Et naturellement, la loyauté de ma fille, Adrienne, qui n'a jamais faibli dans sa lutte pour me sauver de cette terrible maladie que nous connaissons sous le terme de leucémie – la cause d'innombrables décès.

Sa voix était forte, sonore, autoritaire.

Un silence absolu régnait dans la salle. Les jurés semblaient s'être transformés en statues de cire. Patterson lui-même s'était figé.

Enfin, Radnor pivota et regarda le public.

— Mesdames et messieurs, Hamilton Rand est un héros que l'histoire considérera avec respect. Les soldats sur les champs de bataille du futur, les victimes de toutes sortes d'abominables accidents vivront grâce à son œuvre, à sa patience, à sa foi dans l'art et la science de la médecine, à sa soif de savoir.

Un homme se mit debout et leva le bras en l'air.

— Bravo !

Un second l'imita, puis un troisième, un quatrième, et enfin, toute la salle.

Patterson eut beau réclamer le silence, sa voix s'entendait à peine au milieu du tumulte.

Brancaster se laissa retomber sur son siège comme si ses genoux s'étaient dérobés sous lui. Il regarda Rathbone d'un air désespéré, sans prendre la peine de chercher des mots.

Les jurés, l'air perplexe, souriaient néanmoins.

Petit à petit, le tohu-bohu s'apaisa et Patterson parvint à se faire entendre.

— ... Messieurs ! Mesdames et messieurs ! Silence, je vous prie !

Enfin, il y eut un calme relatif. Lentement, les gens reprirent leurs places.

Colbert, ravi, eut cependant le bon sens de se taire, et de paraître aussi abasourdi que tout un chacun.

— Mesdames et messieurs, recommença Patterson. Au vu des

remarquables événements qui viennent de se dérouler, je reporte le procès d'Hamilton Rand et d'Adrienne Radnor à une date ultérieure, afin d'avoir le temps de me pencher sur toute l'affaire et de solliciter des conseils concernant les questions soulevées. Je ferai connaître ma décision dans une semaine.

Ce soir-là, Monk et Hester, assis à la table de cuisine, dînèrent sans appétit. Scuff était présent, comme d'habitude, ainsi que Worm. Quand ce fut l'heure de partir, l'enfant se cramponna aux jupes d'Hester. Elle l'entoura de ses bras, mettant quiconque au défi de s'interposer.

— Il est venu à mon secours, dit-elle en regardant Monk d'un air éloquent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Worm dans le long silence qui suivit.

Monk, qui n'avait pas assisté à toute l'audience, laissa à Hester le soin de le lui expliquer.

— Je n'en suis pas sûre, avoua-t-elle. Tout donnait à penser que nous allions l'emporter facilement. Mr. Hooper a été fantastique. Je crois que tout le monde savait que Mr. Rand nous avait emmenés à Redditch de force et nous y retenait prisonniers. Et puis, Mr. Radnor a surgi en déclarant que Rand l'avait guéri de la leucémie et qu'il était un des héros de la médecine.

— C'est vrai ? s'étonna Worm, les sourcils froncés. Je croyais qu'il voulait pas vous laisser rentrer à la maison. C'est mal, ça, non ?

— Si. Mais tous les gens qui étaient là aujourd'hui connaissent sans doute quelqu'un qui souffre d'une maladie quelconque, ou se disent qu'ils pourraient être malades aussi. Ils voulaient croire à la possibilité d'une guérison. Nous le désirons tous. Ils ne veulent pas que Mr. Rand soit mis en prison.

— Mais il a fait quelque chose de mal, s'obstina Worm, qui ne comprenait pas pourquoi cette raison n'était pas suffisante.

Hester lui effleura tendrement la joue.

— Si j'étais très malade et qu'il n'y avait qu'un seul médecin capable de me soigner, ne voudrais-tu pas qu'il reste en liberté et qu'il puisse le faire ?

Worm la regarda, alarmé.

— Mais vous êtes pas malade, hein ?

En dépit de ses efforts, sa voix tremblait un peu.

Hester cilla. Elle se sentait lasse et vaincue, plus vulnérable qu'elle ne voulait le montrer.

— Non, pas du tout. Je suis en bonne santé et ne vais pas tomber malade. Mais il y a des gens qui sont souffrants et nous devons tous espérer qu'ils ont quelqu'un pour les aimer.

Worm hocha lentement la tête.

— Je vois.

— Vraiment ? C'est assez effrayant d'être malade. On ne voit pas toujours les choses clairement quand on a peur.

— Alors, il va rien lui arriver, à ce docteur ? insista Worm.

— Pas pour l'instant, admit-elle.

— L'affaire n'est pas encore terminée, coupa Monk. Nous allons réfléchir à ce que nous devons faire.

Le visage de Worm s'éclaira.

— Ah bon ? Je pourrai vous aider ?

Cette fois, Scuff aussi interrogea Monk du regard.

— Quand j'aurai pris une décision. Ce soir, je suis trop épuisé pour avoir des idées.

Scuff fronçait les sourcils.

— Les Roberts ont vendu leurs enfants, hein ? demanda-t-il, ses yeux allant d'Hester à Monk.

— Oui, répondit-elle. Ils n'avaient pas de quoi les nourrir. Ils pensaient que les Rand les traiteraient bien.

Scuff la dévisagea d'un air incrédule.

— Parfois, nous croyons ce que nous avons besoin de croire, ajouta-t-elle tristement. Il nous est insupportable d'envisager une autre éventualité. Pourquoi cette question ? Nous ne pouvons accuser Rand d'enlèvement.

— Tu crois qu'il a acheté tous les gamins qu'il a utilisés ? Est-ce qu'il a vraiment assez d'argent pour faire ça et payer ses appareils et tout ça ?

— Je ne sais pas, murmura Monk, songeur. J'irai voir Rathbone demain. Il aura peut-être une suggestion.

Il se tourna vers Scuff.

— Tu pourrais peut-être manquer l'école. Rester ici.

— Moi aussi ? demanda Worm avec enthousiasme.

— Tu vas pas à l'école, lui fit remarquer Scuff.

— Si ! protesta Worm aussitôt.

— Eh bien, dans ce cas, tu peux rester ici aussi, déclara Monk, sachant comme les autres que l'enfant mentait. Scuff te donnera des cours.

Le visage de Worm s'illumina. Il se tourna vers Scuff, plein d'espoir.

Concédant la défaite, l'adolescent se contenta de hausser les épaules. Ce ne serait peut-être pas si mal, après tout.

— Je vais te faire bosser, avertit-il.

Sur quoi Worm lui décocha un sourire éblouissant.

## 12

Allongée dans le lit, Hester était rigide de peur sans savoir pourquoi. Elle aurait voulu lever les bras dans le noir, très lentement, pour voir ce qui l'entourait, mais elle était incapable de bouger.

Elle tendit l'oreille. Seul lui parvint le son lointain de l'eau qui gouttait, très lentement. Il n'y avait aucun autre bruit, pas même celui de sa respiration.

Comme elle tentait de remuer les jambes, elle sentit une entrave sur ses chevilles. Elle voulut esquisser un geste de la main. En vain : elle avait les poings liés. Avec horreur, elle comprit qu'elle était captive, la poitrine comprimée par une sangle.

Elle banda ses muscles, tirant sur les liens, mais n'aboutit qu'à les resserrer. Elle ne voyait rien ; n'entendait que le très faible clapotis. Au bout d'un moment, il cessa aussi. Elle se sentait étourdie. Elle avait la bouche sèche, une douleur diffuse au bras gauche, juste au creux du coude, là où les veines affleuraient à la surface... c'était cela qu'elle respirait ! Cette légère odeur de cuivre dans l'air – du sang !

Qui saignait au point que l'odeur la prenait à la gorge ? Elle devait aider cette personne avant qu'il soit trop tard ! De nouveau elle tenta de se redresser. La sangle autour de sa poitrine se tendit brusquement, lui coupant le souffle.

Soudain, la lumière se fit en elle. En vain, elle tenta de chasser cette terrible pensée : la réalité était là. On voulait qu'elle vive, qu'elle donne du sang. Quelqu'un en avait besoin. Comme le vampire dans la légende qui va mourir s'il ne boit pas de sang humain. C'était sa nourriture, sa vie.

Exactement comme Maggie et Charlie, on la maintenait en vie pour qu'elle fournisse du sang. Mais à qui ? À Radnor ? Avait-elle pris leur place ? Était-ce son châtiment pour avoir échoué à les sauver, à faire en sorte que Rand soit mis hors d'état de nuire ?

Elle se raidit, mais ses forces l'avaient désertée. Elle perdait conscience ; ses yeux se fermaient inexorablement. L'odeur s'intensifiait, emplissait ses narines, suffocante.

Était-elle en train de mourir ? L'avait-il saignée à mort ? Pourquoi pas ? Il y avait toujours d'autres gens. Le monde en était plein. Une personne de plus ou de moins, quelle importance à l'échelle de l'univers ? Elle ne comptait qu'aux yeux de qui l'avait aimée. Les autres continuaient exactement comme avant.

Qu'arrivait-il aux morts ? Son corps serait enterré, bien sûr. On ne pouvait pas laisser traîner des cadavres – les gens poseraient des questions –, et ils se décomposeraient, dégageraient une affreuse puanteur. Qu'advviendrait-il d'elle ? Qui était-elle, au fond ? Irait-elle dans un autre monde, semblable au sommeil ? Les révérends avaient-ils raison ou bien n'y avait-il que les ténèbres, comme maintenant ? La nuit, le vide, le silence. Un interminable silence, qu'on affronte seul. Et le froid qui vous gagne. Elle ne sentait plus ses pieds.

Était-elle déjà morte ? Elle n'éprouvait aucune véritable douleur, plutôt une gêne – et la certitude croissante d'être entièrement seule ! Ç'avait été la terreur de Radnor, n'est-ce pas ? De cesser d'exister ?

Hester ne sut pas combien de temps s'était écoulé lorsque quelque chose lui effleura le bras, quelque chose de chaud. Horrifiée, elle entendit sa propre voix crier.

Elle tenta de se dégager. On la lâcha et elle inspira à fond. Les liens n'étaient plus là.

Elle devinait une lumière derrière ses paupières et de la chaleur. Elle ouvrit très lentement les yeux, redoutant ce qu'elle allait voir.

— Hester !

C'était la voix de Monk, pressante, teintée d'angoisse.

Il se tenait tout près d'elle, la touchait presque. Elle se trouvait dans sa propre chambre, dans son propre lit.

Très lentement, elle se redressa, bougeant les jambes, les pieds. Rien ne l'en empêcha, aucune entrave, sauf là où elle s'était empêtrée dans les draps.

Elle regarda Monk de nouveau. Il était tout habillé.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Tu étais si fatiguée que je t'ai laissée dormir, expliqua-t-il. Mais tu t'es mise à crier. Tu as dû faire... un très mauvais rêve.



Il lui caressa tendrement le front, écartant ses cheveux emmêlés. Il ne lui posa pas de questions. Peut-être pensait-il que le cauchemar, comme souvent, s'était dissipé dès qu'elle s'était réveillée. Ce n'était pas le cas. Il lui semblait encore très réel, là, dans ses membres, dans la puanteur du sang qui emplissait son nez et sa gorge.

Elle se laissa aller contre l'oreiller.

— J'ai rêvé qu'on me saignait...

— Hester !

Monk la prit fermement dans ses bras, la serrant au point de lui faire mal.

— Ce n'était qu'un rêve. Je ne vais pas te laisser seule de nouveau. Pas quand tu es endormie. Assieds-toi.

Il l'attira vers lui, l'aidant à se redresser. Il avait les mains chaudes.

— Je vais faire chauffer la bouilloire et Scuff t'apportera un thé.

— Non ! s'écria-t-elle, s'accrochant à lui. Ne t'en va pas... pas encore.

Il ne discuta pas, mais se fit une place à côté d'elle et l'enlaça.

— Je comprends pourquoi Radnor avait si peur de mourir, chuchota-t-elle, s'efforçant d'analyser ce qu'elle ressentait. Peut-être en avons-nous tous peur. Simplement, nous évitons d'y penser parce que cela nous paralyserait. J'ai éprouvé...

L'horreur la submergea de nouveau, lui coupant le souffle.

— J'avais l'impression d'être ligotée, de ne pas pouvoir bouger. Et de perdre mes forces peu à peu. Crois-tu que Rand ait la moindre idée de ce qu'il fait subir à ces enfants ? Peut-être ne voit-il que ceux qu'il aide ?

— Ce n'est pas une excuse, répondit Monk d'un ton sombre.

— Je sais.

Elle demeura silencieuse un instant. Elle avait chaud à présent, elle était confortablement installée. Elle se remémora l'appareil qui contenait la bouteille de sang et qui le transfusait, goutte après goutte, à Radnor. La conception en était ingénieuse, la fabrication avait été effectuée avec minutie.

— Sa machine était parfaitement réglée, William, dit-elle à voix haute.

— Être un bon technicien ne justifie pas tout.

— Ce n'est pas à ça que je pensais. Combien de temps crois-tu qu'il a mis à la fabriquer ?

— Pourquoi ? Quelle importance cela a-t-il ?

— Des mois ? Des années, pour qu'elle soit parfaitement au point ?

Il se redressa avec lenteur et la regarda, le visage assombri par ses pensées.

— Hester ?

— Longtemps, murmura-t-elle. Sur qui l'a-t-il essayée ? Et qu'est-il arrivé à ces malheureux ? Naturellement, il n'a pas été découvert, sinon il serait derrière les barreaux.

Il la fixa.

— Que veux-tu dire, Hester ? Qu'il a emmené d'autres gens là-bas pour faire des expériences sur eux ?

Elle planta son regard dans le sien.

— Oui, je le crois. La pièce était prête quand nous sommes arrivés. Je pense qu'il nous a enlevés sur un coup de tête, que ce n'était pas prémédité. Il a réagi, voilà tout. Il a dû se décider quand j'étais dans son bureau. Il n'a pas eu le temps de se préparer.

Elle prit une brève inspiration et poursuivit, frappée par une idée subite.

— Ce n'était pas la machine qu'il utilisait à l'hôpital. Elle était déjà sur place ! En état de marche ! William, il s'en était servi par le passé ! Combien de fois ? Depuis combien de temps ?

Monk resta muet.

Hester se reporta en arrière, aux journées qu'elle avait passées au cottage, s'autorisant à y réfléchir au lieu de refouler les souvenirs.

— La chambre des enfants était aménagée à l'avance, ajouta-t-elle. Il y avait trois lits. Tous faits, avec des draps et des couvertures. Soit il projetait de nous emmener là-bas et il y a été poussé plus tôt que prévu, soit... c'était un endroit qu'il avait déjà utilisé...

— Tu as dit que l'appareil était complexe. Aurait-il pu être monté aussi vite ?

— Non. Et les vis étaient serrées, même coincées, ce qui suggère qu'elles étaient en place depuis longtemps. Je le sais parce que j'ai essayé d'ajuster un des bras à l'aide d'une clé anglaise. Je n'ai pas pu le faire bouger d'un millimètre.

— Dans ce cas, il faut que je retourne là-bas, peut-être avec

Hooper. Il se peut qu'il ait laissé des indices.

Monk se redressa.

— Et avant que Patterson rappelle la cour et essaie de ramener un peu d'ordre dans ce procès. Dieu seul sait comment il y parviendra. Je vais raccompagner Worm.

— Es-tu...

Elle s'interrompt. Elle avait été sur le point de demander si Worm serait en sécurité à la clinique, mais elle se souvint que Claudine serait désemparée sans lui. Il était unique à ses yeux. Comme chaque enfant devrait l'être pour quelqu'un : désiré, et non seulement accepté.

— Bonne idée, dit-elle. Il faut que je me lève. Que voudrais-tu manger pour le petit déjeuner ? Il y a...

Il repoussa en souriant une nouvelle mèche rebelle sur le front d'Hester.

— Pour le déjeuner, tu veux dire ?

— Est-il... si tard ?

— Presque. Le temps que tu sois habillée, ce sera l'heure.

Mis au courant des intentions de Monk, Scuff se porta aussitôt volontaire pour l'accompagner.

— Deux paires d'yeux valent mieux qu'une, observa-t-il judicieusement.

— Tu as tout à fait raison, acquiesça Monk. C'est pourquoi je vais emmener Hooper.

— Mais Hooper est encore blessé !

— As-tu pensé à ce qu'Hester ressent ? demanda Monk avec douceur. Elle a été enfermée là-bas pendant plusieurs jours. Elle a été témoin de tout ce qu'il a fait.

Le cœur de Scuff se serra. Il aurait voulu être plus âgé, plus fort, pour se battre avec Hamilton Rand, le frapper jusqu'au sang et lui faire regretter ses actions.

— Dans ce cas, il faut qu'on le mette en prison ! s'écria-t-il avec ardeur. Il le faut ! Quel que soit le temps qu'on doive passer à chercher. Pourquoi est-ce qu'on n'y va pas tout de suite ? Qu'est-ce qu'on attend ?

— Le déjeuner.

— Quelle importance ? se récria Scuff, incrédule.

Monk le dévisagea, interloqué. À sa connaissance, c'était la première fois que la perspective d'un repas laissait Scuff indifférent.

L'adolescent rougit.

— À vrai dire, reprit Monk, je voudrais que tu restes ici et que tu veilles sur Hester. Elle fait d'affreux cauchemars où elle se voit prisonnière dans cette maison, ligotée et saignée à mort. Je ne veux pas la laisser seule – en fait, je ne peux pas. Je pourrais demander à quelqu'un de la clinique, peut-être...

— Je vais le faire, coupa Scuff.

L'idée de solliciter un étranger plutôt que lui pour cette tâche lui donnait presque la nausée.

— Tu ne dois pas demander à quelqu'un d'autre. Ce serait terrible. Elle penserait qu'on ne l'aime pas. Qu'est-ce qui te prend ?

Monk tenta en vain de dissimuler son sourire.

— Tu l'as fait exprès ! accusa Scuff, cramoisi.

Il éprouvait un mélange de colère, de peur, un sentiment de grande responsabilité, et celui d'être enfin presque un adulte... mais encore membre de la famille.

— Prends bien soin d'elle, recommanda Monk. Encourage-la à manger. Ne l'écoute pas si elle prétend qu'elle n'a pas faim. Propose-lui du thé, des tranches de pain beurré bien fines. L'as-tu déjà regardée beurrer l'entame du pain et la trancher après ?

Scuff acquiesça.

— Oui. Est-ce qu'il faut que je fasse pareil ?

— Oui, si tu peux. Sinon, demande-lui de le faire, même si tu dois lui raconter que c'est pour toi. Encourage-la juste à manger et parle-lui. Ne la laisse pas seule. Je ne sais pas quand je serai de retour. Tout dépend de ce que nous allons découvrir. On aura besoin peut-être de toute la nuit, voire de la journée de demain. Ne t'inquiète pas, mais veille sur elle si je ne suis pas rentré. Je ne veux pas qu'elle fasse des cauchemars et qu'elle se retrouve toute seule dans le noir.

— Je la veillerai, promit Scuff. Je passerai la nuit sur la chaise, ne t'en fais pas.

— Merci.

Scuff prit ses responsabilités très au sérieux. En y réfléchissant, il

se rendait compte que non seulement Monk lui avait témoigné sa confiance, mais qu'il lui avait offert l'opportunité de faire pour Hester ce qu'elle avait fait pour lui quelques années plus tôt.

Encore maintenant, il lui arrivait de rêver qu'il était de retour dans la cale du bateau de Jericho Phillips.

Hester éprouvait-elle la même peur que lui ? Elle était si forte, si intelligente, qu'il avait peine à l'imaginer aussi impuissante, aussi vulnérable, aussi aisément vaincue. Peut-être était-il mieux à même de l'aider que Monk, justement parce qu'il était passé par là. Il savait ce qu'il en était. Il ne l'oublierait jamais, quoi qu'il arrive. Même s'il devenait aussi costaud que Monk, qu'il apprenne à se battre, qu'il trouve un vrai travail et gagne sa vie, ce souvenir serait toujours présent en lui, derrière une porte qu'il n'ouvrirait pas, à moins d'y être obligé.

Dès que Monk fut parti, il attisa le feu et fit chauffer la bouilloire. Hester pliait du linge dans la buanderie, là où se trouvaient les deux grandes cuves à laver les draps. Il y avait du cake dans le garde-manger. Il le sortit et le mit sur la table, puis alla la rejoindre.

Il la vit en ouvrant la porte. Debout, un drap propre à la main, elle semblait réfléchir, comme si elle était perdue dans ses pensées ou qu'elle ne savait plus comment le plier.

Scuff le lui prit, puis lui tendit une extrémité qu'elle accepta en souriant. Ensemble, ils plièrent tout le linge et en firent une pile. Il aimait l'odeur du coton propre. Elle représentait la chaleur, la sécurité. Elle avait la douceur du vent qui souffle sur les champs à la campagne. Il n'avait respiré cette odeur-là que récemment, et elle s'était gravée dans sa mémoire.

— Merci, dit-elle avec un mince sourire.

Elle était encore très pâle.

— J'ai préparé du thé. Et j'ai sorti le gâteau. Peut-être que si on mange tout, on pourrait en faire un autre.

— On ?

Souriant toujours, elle secoua la tête et le suivit dans la cuisine. À la vue de la théière, des tasses et soucoupes disposées sur la table, elle cilla très fort et détourna les yeux, fixant subitement la fenêtre comme s'il se passait quelque chose d'intéressant dehors.

Scuff feignit de n'avoir rien remarqué, mais il savait que c'était mauvais signe. Hester ne ressemblait pas aux autres femmes, qui

fondaient en larmes pour un oui ou pour un non. Quoi qu'il arrive, elle y faisait face. Elle ne pleurait jamais.

Il s'assit, servit le thé, coupa le cake en deux et en mit une moitié sur chacune des assiettes. Même si elle protestait et disait qu'elle ne voulait pas manger autant, Monk avait affirmé qu'elle en avait besoin.

Scuff prit une profonde inspiration, cherchant à se souvenir de ce qu'elle lui avait dit lorsqu'il était tourmenté par les cauchemars. Elle l'avait incité à parler, petit à petit, à ne pas garder enfermé au fond de lui tout ce qui semblait trop affreux pour être raconté.

— Ton thé refroidit, observa-t-il, avant de songer que sa remarque était idiote, puisqu'il venait de le servir.

Elle se retourna et vint s'asseoir en face de lui. Puis, par politesse sans doute, elle se mit à grignoter le gâteau, petit morceau par petit morceau. Elle avait l'air fatiguée, et – à supposer que ce fût possible – effrayée.

Il devait lui parler. C'était pour cela que Monk l'avait laissé ici, pas seulement pour qu'il reste les bras ballants à la regarder. La situation lui paraissait très étrange. C'était toujours elle qui l'avait réconforté quand il était malheureux, hanté par d'épouvantables scènes qu'il redoutait de voir se répéter. À l'époque, s'il fermait les yeux, il osait à peine les rouvrir, tant il craignait de se retrouver là-bas, et de comprendre que ce qu'il avait pris pour la réalité n'était qu'une illusion.

— Je fais toujours des rêves à propos de Jericho Phillips, murmura-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, lâchant le gâteau.

— Je sais. Je ne peux pas te promettre que ça va cesser. J'aimerais bien. Mais ils vont s'espacer avec le temps.

— C'est déjà le cas, assura-t-il. Mais tu as dit qu'on pouvait en causer quelquefois, et que je n'étais pas un lâche parce que ça me faisait encore peur.

— Bien sûr que non. Tu as envie d'en parler ?

— Non. Mais c'est vrai, ce que tu as dit, que ce n'est pas idiot et qu'on n'est pas un bébé pour autant...

— Bien sûr que ce n'est pas idiot. Pourquoi me demandes-tu cela ? Les cauchemars ont empiré ?

Hester paraissait très inquiète à présent. Était-il allé trop loin ?

— Non. Je n'en fais presque plus. Mais je sais comment c'est. Je pensais aux gamins. Ils vont faire de mauvais rêves aussi, tu crois ? Ou est-ce que tu leur as évité ça parce que tu étais là pour leur tenir compagnie ?

Elle eut un sourire hésitant.

— J'aimerais le penser. Enfin, ils seront bientôt rendus à leurs parents. Dès qu'ils seront en meilleure santé.

— Leurs parents... ils étaient vraiment contents de les revoir ?

— Oh, oui.

Sa voix était rauque, empreinte d'une intense émotion.

— Oui... oui. On aurait dit que le visage de leur mère s'illuminait de l'intérieur.

Il se tut un instant, goûtant presque le bonheur de ces retrouvailles. Puis il se jeta à l'eau.

— Tu pourrais en parler aussi. Je sais écouter. Tu m'as appris. Je ne penserais pas que tu es idiote.

Elle sourit pour de bon cette fois, les larmes de retour dans ses yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Alors, parle-moi, l'encouragea-t-il fermement. Je ne vais pas te laisser toute seule, pas avant que Monk revienne. Je vais dormir dans le fauteuil de votre chambre, comme ça si tu fais des cauchemars, je serai là.

— Tu n'es pas obligé de faire ça ! protesta-t-elle.

— Si. Je me rappelle à quel point j'avais peur, et quand je me réveillais la nuit, tu étais là, jusqu'au moment où je suis allé mieux.

Il la regarda droit dans les yeux, et elle ne se détourna pas. Il devina qu'elle avait souffert, parce qu'elle n'avait pas pu sauver ces enfants, et parce qu'elle avait cru qu'elle allait mourir sans les avoir revus, Monk, lui, et tous ceux qu'elle aimait ; il le savait parce qu'il aurait ressenti la même angoisse à sa place.

— Ça va s'arranger, promit-il. Même si Rand n'est pas pendu, on va l'empêcher de continuer. On se débrouillera pour que ça arrive.

Il ne savait pas si c'était la vérité, mais elle avait besoin de le croire.

— Je te le promets, ajouta-t-il.

Elle se pencha et déposa un baiser très doux sur sa joue.

— Merci, chuchota-t-elle. Je serai contente que tu dormes dans le fauteuil. Si tu es là, je crois que les mauvais rêves n'oseront pas venir.

Il éprouva une bouffée de plaisir, comme une chaleur qui montait en lui : le sentiment d'avoir trouvé sa place, de ne pas être un objet de pitié, mais quelqu'un d'apprécié.

Ce soir-là, Hester rêva de retrouvailles, de familles réunies. Pas de Charlie, Maggie et Mike qui rentraient à la maison, mais d'Adrienne et de Bryson Radnor, rétabli et vigoureux.

La jeune femme avait-elle été avertie qu'il ferait cette entrée spectaculaire dans le tribunal ? Son irruption avait été salvatrice pour elle, et pour Hamilton Rand par la même occasion. Était-elle au courant ? La terreur qu'Hester avait lue sur son visage suggérait le contraire. Avait-elle joué la comédie pour que personne ne se doute de rien, ou n'avait-il pas même songé à la prévenir ?

Hester revit Adrienne et son père à l'hôpital et, par la suite, au cottage. Il se montrait impatient, condescendant, parfois même méprisant. Son attitude venait-elle de sa maladie, de sa peur ? Reflétait-elle sa véritable nature ?

Adrienne le comprenait-elle si bien que cela n'avait pas d'importance ? Ou dépendait-elle trop de lui pour protester ?

Elle sombra dans le sommeil sans avoir trouvé de réponse.

Monk et Hooper se rendirent à Redditch dans une charrette beaucoup plus petite que la première, tirée par un cheval qui les emmena d'un bon pas. Ils firent une brève halte au commissariat du village afin d'informer leurs collègues qu'ils retournaient au cottage, à la recherche d'indices supplémentaires. Compte tenu des circonstances, c'était non seulement un geste de courtoisie, mais une précaution nécessaire. Une autre consistait à emporter un pistolet chacun, au cas où le jardinier à la carabine, qui avait désormais une raison réelle de se venger, se trouverait encore dans la propriété ou dans les bois avoisinants.

— S'il décide de tirer sur moi, il pourrait prétendre qu'il m'a pris pour un lapin, commenta Hooper, pince-sans-rire.

Monk le regarda des pieds à la tête.

— Et s'attendre à être cru ? répondit-il, sceptique.

Hooper sourit.



— Peut-être pas, mais il serait un peu tard pour moi.

Ils arrivèrent dans l'après-midi baigné des couleurs d'automne. Les récoltes étaient faites, et les meules dressées dans les champs possédaient une beauté primitive. Ils pansèrent le cheval, lui donnèrent de l'eau et une petite portion des flocons d'avoine qu'ils avaient apportés avant de le mettre à l'abri dans la vieille écurie. Puis ils reportèrent leur attention sur la maison.

— Les policiers ont dû tout passer au crible, commenta Monk, songeur, alors qu'ils se tenaient dans la cuisine. Qu'est-ce qui pourrait bien leur avoir échappé ?

— Quelque chose qu'ils ne cherchaient pas, répondit Hooper sans hésiter.

Monk réfléchit et pivota lentement, regardant tour à tour placards, coffres et étagères.

— Les vivres, dit-il. L'épicier du village devrait pouvoir nous dire quelles quantités de provisions ont été achetées ces dernières années. Les réserves de linge. Les malades ont besoin de linge propre. Voyons s'il y a un atelier et des outils dont Rand aurait pu se servir pour fabriquer la machine à transfuser.

— Bien.

— Autre chose : cette machine n'est peut-être pas la première. Si nous pouvons trouver les vestiges d'une autre, plus ancienne, cela indiquerait qu'il n'en était pas à son coup d'essai.

— Ce ne serait pas une preuve en soi, objecta Hooper à regret.

— Peut-être, s'il reste des traces de sang dedans, rétorqua Monk. Cherchons des pièces qui auraient pu en faire partie, des tuyaux, ce genre de choses.

Ils se mirent au travail. À la tombée de la nuit, ils allumèrent les lampes à pétrole et firent de leur mieux dans la faible lumière qu'elles dégageaient. Ils comptèrent assez de draps pour faire huit lits. Certains, très vieux, devaient dater de l'enfance de Rand. Dans la plus petite des chambres, ils découvrirent aussi quelques jouets, et même un vieux cheval à bascule, qui auraient pu appartenir à n'importe qui au cours des cinquante années écoulées.

Les réserves de vivres n'auraient pas suffi à nourrir plus de trois ou quatre personnes, mais le jardinier cultivait toutes sortes de légumes et la plupart des plantes aromatiques communément utilisées. Le verger regorgeait de pommes, poires et prunes, et les haies de baies

sauvages. L'étable n'abritait plus de vaches, mais peut-être pas depuis très longtemps.

— Un endroit idéal pour se livrer à des expériences, observa Monk avec une pointe d'amertume. Mais quelle preuve avons-nous ?

Hooper désigna d'un geste un tas de débris abandonné dans un coin : on y discernait des tuyaux, des valves, des joints de plomberie et divers morceaux de bois.

— On dirait un ancien atelier. Il a facilement pu fabriquer une machine ici. Et même plusieurs.

— S'il a le moindre grain de bon sens, il se sera débarrassé des pièces et les aura enterrées quelque part. Ce n'est pas la place qui manque. Couchons-nous de bonne heure. Nous ne pouvons guère fouiller à la lueur d'une lanterne. Demain, nous interrogerons les villageois. Ils se souviendront peut-être des gens qui sont venus ici.

Le visage d'Hooper s'était assombri.

— Et des enfants qui ont disparu dans des circonstances inexplicables ?

— Cela aussi, acquiesça Monk doucement. Si Rand a effectivement procédé à ses premières expériences dans ce cottage, il doit bien y avoir des indices !

Cependant, les villageois, bien que disposés à parler, ne purent rien affirmer de précis. On leur mentionna plusieurs disparitions, mais, en général, elles avaient été expliquées par la suite. Un tel, parti faire une tournée des grands-ducs, était rentré plusieurs jours après, sans se souvenir de ce qu'il lui était arrivé ; tel autre s'était joint à un groupe de baladins ; deux amoureux s'étaient enfuis pour se marier en secret. Selon la rumeur, ils vivaient dans un bourg voisin. Certains n'avaient pas réapparu, souvent des jeunes gens en pleine santé. C'était triste, mais cela arrivait. Quant à savoir si ce phénomène était plus répandu à Redditch que dans un autre village, qui aurait pu l'affirmer ?

Las et découragés, Monk et Hooper s'arrêtèrent à la taverne avant de regagner la ferme. Parler de l'affaire ne faisait qu'ajouter à leur déconvenue.

Bien que réticent à avouer leur échec à Hester, Monk songeait à rentrer. Même pris tous ensemble, les indices qu'ils avaient glanés ne prouvaient rien. Il n'y avait pas de témoin, et aucune trace du

jardinier non plus. Apparemment, il était parti se remettre de sa mésaventure chez un parent, à cent cinquante kilomètres de là.

— J'aurais aimé le savoir quand nous sommes arrivés, grommela Hooper. Ça m'aurait évité de regarder constamment par-dessus mon épaule.

— Il va revenir, affirma Monk, debout à côté de l'abri de jardin. Ces outils ont de la valeur ; et ils sont bien entretenus. Il n'y a pas de terre dessus, ils sont propres, presque rutilants.

Il s'avança vers l'étagère où les fourches et bêches étaient soigneusement rangées.

— Il est bien équipé. Il doit passer pas mal de temps à bêcher. Celle-là a une tête toute neuve.

— Bêcher, répéta Hooper, songeur. Le jardin est vaste, mais on ne peut pas bêcher tout le temps. C'est surtout du désherbage, du ratissage, ce genre de choses, sauf quand on récolte les pommes de terre. Et je ferais ça avec une fourche, personnellement, pas une bêche.

Une terrible pensée s'immisça dans l'esprit de Monk, lui glaçant les entrailles. Il regarda Hooper et en lut le reflet dans ses yeux.

— À votre avis, s'ils avaient dû tuer les enfants ou Hester, qu'auraient-ils fait des corps ?

— Ils les auraient enterrés, répondit Hooper sans hésiter, comme si prononcer les mots en faisait sortir le venin.

Monk promena un regard autour de lui.

— Où ?

— Pas ici, se hâta de dire Hooper. Dans un endroit où personne n'aurait remarqué la terre retournée. Un endroit où l'herbe repousse vite et dru.

— L'herbe est plutôt épaisse dans le verger, observa Monk avec lenteur. Tout est luxuriant là-bas, presque en friche. Certains pommiers auraient bien besoin d'être taillés.

— Vous vous y connaissez ? s'étonna Hooper. Je croyais que vous aviez été marin ?

Cette information devait être logée dans la partie enfouie de la mémoire de Monk. Des bribes de souvenirs en émergeaient parfois, sans lien apparent.

— Les pommiers poussent aussi au bord de la mer, répondit-il avec

un semblant de sourire. Emportons les bûches et cherchons des endroits probables, à l'écart des arbres. Ce serait trop difficile de creuser autour des racines. Et si l'une d'elles venait à être coupée, l'arbre en souffrirait. Le jardinier le savait.

— Vous pensez qu'il est complice ?

— Forcément.

Monk passa devant et ouvrit la barrière du verger.

— Rand n'aurait pas pu courir le risque qu'il découvre tout cela par accident. De toute façon, il aurait vu les bûches, comme nous, et il aurait compris à quoi elles servaient. Une fois impliqué, il était deux fois plus efficace en tant que gardien. Il ne pouvait trahir Rand sans se trahir lui-même. Rand est assez intelligent pour avoir fait ce raisonnement.

Hooper émit un grognement d'assentiment.

Ils marchèrent entre les arbres, qui semblaient plantés au hasard et non en rangées droites. L'herbe était haute, comme si on ne la coupait qu'une fois par an, et de manière inégale. Si certains endroits n'avaient pas été fauchés, ils seraient difficiles à trouver.

Au bout d'un bon quart d'heure, ils tombèrent sur un carré vert tendre qui éveilla leurs espoirs.

— Ça pourrait être la tombe d'un chien, commenta Hooper avec un haussement d'épaules. Il y a plein de gens qui enterreraient un animal domestique dans un endroit pareil.

— Je n'ai rien vu qui suggère qu'ils aient eu un chien, rétorqua Monk d'un ton résolu.

Il se mit à creuser, enfonçant la lame profondément dans la terre meuble, encore humide à l'ombre des arbres.

Hooper fit de même à quelques pas de lui. Ils travaillèrent en silence, creusant, rejetant une pelletée de terre après l'autre. La tâche était ardue, requérant des muscles qu'ils n'avaient pas coutume d'utiliser. Hooper peinait, le bras encore affaibli par sa blessure.

Soudain, il sentit une résistance contre sa bêche. Il se figea brusquement, tout pâle en dépit des efforts qu'il faisait. Il fixa Monk. D'un même mouvement, ils posèrent leurs outils et s'accroupirent, plongeant les mains dans le sol riche.

Ils en sortirent un os assez épais, long d'environ trente centimètres, totalement dépourvu de chair.

Hooper le déposa sur l'herbe.

— C'est peut-être un animal.

Il parlait bas, comme s'il essayait de réprimer son excitation, mais un léger tremblement s'entendait dans sa voix.

— Possible.

Monk se releva et ramassa la bêche.

— Faites attention, avertit Hooper bien que ce fût superflu. S'il y en a d'autres, il ne faut pas qu'on les abîme.

Il leur fallut une heure de plus pour mettre au jour le reste des ossements. Ils progressaient lentement, achevant toujours la tâche à la main, leurs doigts désormais noirs de terre. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils avaient rassemblé les restes d'un squelette appartenant probablement à un enfant d'une dizaine d'années.

— Vous croyez que c'est le seul ? demanda Hooper, le visage sombre, maculé de sueur et de boue.

Il s'essuya le front d'un revers de main, le salissant encore davantage.

— J'en doute fort, répondit Monk, abattu.

Il avait voulu découvrir ces preuves, mais maintenant qu'il les avait, une seule pensée l'obsédait : comment cet enfant avait-il trouvé la mort ? Avait-il été terrifié, avait-il souffert, même si on l'avait tué rapidement ? Ses parents l'avaient-ils su, ou était-il demeuré pour eux un enfant perdu, qu'ils pleuraient toujours, un mystère ? Si c'était Scuff ou même Worm, surmonterait-il pareille perte ? Hester n'oublierait jamais, cette question-là ne se posait même pas.

— Je vais continuer, dit Monk. Allez chercher le bedeau et un fossoyeur, s'il en a un.

— Allez-y, vous, monsieur. Vous avez plus d'autorité que moi. Ce sera...

— Je ne suis pas convalescent, répliqua Monk. Faites ce qu'on vous dit. Ne me forcez pas à invoquer mon rang, Hooper !

Hooper eut un large sourire et se redressa.

— Vous venez de le faire, monsieur.

— Oui, alors ne restez pas là à discuter. Allez-y.

— Bien, monsieur.

Hooper esquissa un garde-à-vous et grimaça.

Une demi-heure plus tard, il était de retour, accompagné du bedeau et d'un fossoyeur, chacun muni d'une bêche. Monk avait mis à profit ce temps pour inspecter le verger à la recherche d'autres endroits où l'herbe paraissait plus verte qu'ailleurs. Il était sale, il avait mal aux mains et au dos.

Ils s'échinèrent jusqu'à ce que la pénombre les empêche de continuer. Ils exhumèrent six autres dépouilles. Quatre enfants et trois adultes, à divers stades de décomposition. La nature et les insectes avaient rongé presque toute la chair.

Il était minuit passé quand le révérend, alerté, eut fait marquer les fosses. Les dépouilles furent emportées à la petite morgue qui n'avait jamais accueilli plus de deux occupants à la fois. Dès que des notes auraient été prises, et des croquis effectués, l'église veillerait à ce que les morts soient enterrés décemment, même si leurs tombes ne devaient porter qu'une croix sans nom.

Il était impossible de savoir depuis combien de temps les corps gisaient là, sans parler de déterminer l'identité des défunts. La ferme avait souvent été inoccupée et, d'ailleurs, le verger était aisément accessible de la route : n'importe qui avait pu venir, la nuit, ensevelir ses morts... ses victimes ! Il était certes logique de penser que le propriétaire des lieux lui-même avait enterré ces gens sur ses terres en pensant qu'ils ne risquaient pas d'être découverts. Encore fallait-il en apporter la preuve.

Cette nuit-là, Monk et Hooper trouvèrent à se loger à l'auberge du village. Tôt le lendemain, au lever du soleil, ils retournèrent à la ferme, attelèrent le cheval et se mirent en route.

Ils arrivèrent en fin de matinée. Hester s'affairait à la cuisine, une occupation qu'elle n'appréciait pas particulièrement, mais qui présentait l'avantage d'exiger son attention et l'empêchait de broyer du noir. En entendant les pas de Monk dans le couloir, elle laissa tomber la cuiller en bois avec laquelle elle remuait la pâte d'un gâteau et courut à la porte, Scuff sur ses talons.

Monk n'eut pas besoin de lui demander si elle allait mieux ; il le devina à son regard, à la force de son étreinte. Il la serra étroitement contre lui, embrassant ses lèvres, son visage. Derrière elle, Scuff souriait avec fierté, une question muette dans les yeux.

Monk acquiesça et lui rendit son sourire. Il le remercierait plus tard, quand Hester ne serait pas là.

Elle se dégagea et leva la tête, redevenue grave.

— Le juge a prononcé un non-lieu, avoua-t-elle tout bas. Hamilton Rand et Adrienne Radnor sont libres. Oliver dit qu'en raison des circonstances ils ne pourraient plus avoir un procès équitable, ce qui signifie qu'ils ne seront pas rejugés. Je suis désolée...

Hester ne s'appesantit pas sur la décision du magistrat, mais, de fait, Hamilton Rand avait été reconnu innocent. Libre aux gens de croire ce qu'ils voulaient ; il ne serait pas jugé de nouveau. N'étant pas médecin, il ne pouvait pas davantage être privé du droit d'exercer. Quant au rôle joué par Magnus Rand et à son éventuelle complicité, ils n'avaient jamais été mentionnés. Monk ne pouvait rien tenter de plus. Y songer ne servait à rien, sinon à alimenter leurs regrets, et même un sentiment de culpabilité. Ils avaient fait de leur mieux. Oliver Rathbone avait eu raison lorsqu'il avait instinctivement suggéré de ne pas se lancer dans ce procès, même s'il avait trop de tact pour le rappeler.

La terrible découverte faite dans le verger les tourmentait tous. Cependant, en dépit de leurs convictions, rien ne prouvait que les corps eussent été enterrés par Rand ou par son jardinier. Les frères Rand, bien que propriétaires des lieux, n'y venaient que rarement. Magnus Rand n'avait pas été vu au village depuis que, tout jeune encore, il venait rendre visite à sa tante.

Les cadavres furent examinés avec soin, mais il se révéla impossible de déterminer les causes ou la date de leur décès, hormis de manière très approximative. On n'avait retrouvé aucun vêtement. Sans doute ceux-ci avaient-ils été brûlés dans le grand fourneau où l'on se débarrassait des détrit. Seule certitude, les os ne portaient pas de trace de blessure. Aucun n'était fracturé ni fêlé, et les crânes étaient intacts. Un avocat aurait beau jeu d'arguer qu'il ne pouvait y avoir aucun lien avec deux frères qui résidaient à Londres la plupart du temps. Toute identification était impossible.

Le jardinier demeurait introuvable.

Pour sa part, Hester ne pouvait s'empêcher de penser à Adrienne Radnor, et à la relation qu'elle entretenait avec son père. La jeune femme ne lui avait guère plu, pourtant, elle avait du mal à oublier la



turbulence de ses émotions.

Depuis l'affaire, elle songeait plus souvent à son propre père, se remémorait la vivacité de son humour, son affection pour les papillons et les connaissances extraordinaires qu'il avait accumulées à leur sujet, sans autre raison que le plaisir que cela lui procurait. Il appréciait leur importance dans la nature, mais surtout leur beauté superflue, presque frivole.

D'autres souvenirs lui revenaient, nets et douloureux. Il avait été si fier d'elle lorsqu'elle était partie en Crimée comme infirmière. Contrairement à sa mère, qui avait exprimé des doutes, il était convaincu que cette expérience serait à la fois une épreuve et une source de bonheur. Naturellement, il avait eu raison.

Pendant qu'elle était là-bas, il avait été trompé, ruiné, et, par conséquent – obéissant à sa vision du sens de l'honneur –, il avait mis fin à ses jours. Sa mère n'avait pas survécu longtemps à sa disparition. Hester n'était pas là pour la soutenir. Peut-être n'aurait-elle rien pu faire, mais la question n'était pas là : au moins, elle aurait essayé.

La situation d'Adrienne Radnor était bien différente. Elle avait renoncé à toute possibilité de bonheur personnel pour rester aux côtés de son père, d'abord dans sa solitude lorsque sa mère était décédée, puis en tant qu'infirmière quand la maladie était apparue et qu'il avait commencé à dépendre d'elle pour ses besoins les plus simples.

Qu'avait-elle sacrifié ? C'était une femme séduisante. Elle avait dû recevoir des demandes en mariage, elle aurait pu avoir des enfants, vivre indépendamment de son père, à la fois sur le plan financier et sur le plan social. Et pourtant elle avait décidé de rester. Pourquoi ?

Le malaise qu'Hester avait ressenti lors de ses rêves persistait et la poussait à s'interroger. Adrienne avait-elle agi par affection ou par devoir ? Était-ce son propre sentiment de culpabilité qui l'incitait à voir dans cette relation une dépendance mutuelle ? L'état de santé de Radnor exigeait des soins constants, mais il aurait pu engager quelqu'un. Il en avait largement les moyens.

C'était l'affection d'Adrienne, son besoin de lui, sa passion et son appétit pour la vie qu'il avait besoin de sentir, voire de toucher. Il se nourrissait de la force émotionnelle de sa fille pour vivre à travers elle, comme il s'était nourri du sang de Charlie, de Maggie et, quand ils étaient épuisés, de celui de Mike.

Elle n'aborda pas ce sujet avec Monk : il n'y avait rien qu'il puisse faire.

Près d'un mois s'était écoulé depuis que Radnor avait fait irruption dans la salle de tribunal, et pourtant l'onde de choc se répercutait toujours en elle, comme un vent froid sur la chair nue vous donne des frissons à n'en plus finir. Ç'avait été un cri pour la vie, pour la survie. Dans cet instant de victoire suprême, il avait été l'homme passionné, épris de plaisir, farouchement vivant, que la nature avait créé, libéré de toute faiblesse, de la peur de la mort. Il avait fait face aux ténèbres du néant et les avaient vaincues !

Avait-il toujours besoin d'Adrienne ? Sa santé recouvrée, la présence de sa fille n'était-elle plus qu'une entrave, un obstacle qui le forçait à rester là et, d'une certaine manière, à s'occuper d'elle ?

Il pourrait la marier. Elle hériterait de sa fortune un jour. Elle était encore en âge d'avoir des enfants, même si c'était moins facile que pour une femme plus jeune. Cependant, aspirait-elle à la maternité ? Après les années qu'elle avait sacrifiées pour lui, Radnor lui devait plus qu'un mariage de raison, et n'avait-elle pas déclaré qu'elle aimerait l'accompagner, contempler les splendides paysages qu'il lui avait décrits lorsque voyager semblait impossible ? Hester se souvenait clairement de l'enthousiasme qu'elle avait vu sur le visage d'Adrienne. Elle adorait la compagnie de son père. Comparés à lui, tous les autres hommes devaient lui sembler falots.

Radnor voudrait-il l'emmener ? Il n'avait pas caché à Hester que son amour de la vie en général incluait son amour des femmes en particulier. Ses appétits physiques étaient intenses, et il ne songeait pas à les maîtriser. Adrienne accepterait-elle d'en être témoin ? D'être une observatrice, superflue et indésirable ?

Un frisson traversa Hester. Elle était sûre qu'Adrienne ne voudrait pas tenir ce rôle-là. Serait-elle contrainte d'accepter un mariage contre son gré ? Ou, si elle devenait trop dépendante, trop possessive, finirait-elle par être victime d'un accident fatal ?

Non, bien sûr que non. Hester s'autorisait, à partir d'une lueur surprise dans les yeux de Radnor, à créer un portrait diabolique, dénué de tout fondement.

Cependant, l'idée se grava dans son esprit, si bien qu'elle y songeait chaque fois qu'elle fermait les yeux et se revoyait au cottage, prisonnière de liens invisibles. Elle avait la conviction grandissante que Radnor tuerait Adrienne s'il l'estimait nécessaire pour vivre la vie qu'il voulait mener. Il n'avait plus besoin d'elle.

Hester prit sa décision. Le lendemain, lorsque Monk serait sur la

Tamise, elle irait voir Adrienne et lui parlerait en tête-à-tête.

Elle eut beaucoup de mal à persuader Scuff de l'accompagner.

— Tu ne devrais pas y aller, dit-il avec conviction. Elle ne t'a pas aidée quand tu étais prisonnière et que tu aurais pu être tuée ! Elle ne court aucun danger sauf que son père se sert d'elle, et ça va continuer quoi que tu en dises.

Son raisonnement était sensé, et il le savait. Il se conduisait en adulte, et non en enfant. Il lui disait pourquoi elle ne devrait pas y aller tandis qu'un enfant lui aurait seulement demandé de ne pas le faire. Il sourit, content de lui.

Hester lui rendit son sourire.

— Tu veux dire que, parce qu'elle ne m'a pas sauvée, je ne devrais pas essayer de la sauver, elle ?

Un instant, il fut désarçonné.

— Quelque chose comme ça.

— Tu crois que je devrais être comme elle ?

La surprise s'entendait dans sa voix.

— Non !

Bien sûr qu'il ne voulait pas dire ça !

— Mais tu n'as pas besoin de te donner tout ce mal pour lui dire quelque chose qu'elle sait sûrement déjà. Elle ne va pas t'écouter parce qu'elle n'en a pas envie. Comme tu l'as dit, elle n'a que son père, alors si elle n'était pas avec lui, qu'est-ce qu'elle ferait ?

— Elle se marierait. Elle aurait sa propre famille.

Scuff réfléchit. La seule fois qu'il avait vu Adrienne Radnor, c'était lors du sauvetage d'Hester et des enfants. Furieuse et effrayée, la jeune femme avait résisté du début à la fin. Ils lui avaient attaché les mains dans le dos avec une corde, elle était échevelée, sa robe maculée de saleté. Il n'était pas venu une seconde à l'esprit de Scuff qu'un homme puisse vouloir l'épouser. Cela dit, il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas à propos du mariage et des raisons pour lesquelles les gens se mariaient. Ils le faisaient, voilà tout. Et pas mal d'entre eux le regrettaient, des hommes comme des femmes.

— Tu ne peux pas lui dégoter un mari, asséna-t-il, satisfait de sa logique.

— Non, évidemment. Tout ce que je peux essayer de faire, c'est l'aider à voir sa situation un peu plus clairement.

Il fronça les sourcils.

— Tu veux dire lui faire peur ! Elle va se fâcher !

— Oui, je suppose.

Il s'était attendu à ce qu'elle proteste, et alors il aurait pu lui opposer un argument. Son assentiment le privait de réponse.

— Viens avec moi, insista-t-elle. Si nous sommes deux, elle y réfléchira à deux fois avant de se mettre en colère.

Il connaissait ce regard. Elle irait seule s'il le fallait. Ce serait bien mieux s'il était là. Au moins, il la protégerait au cas où Miss Radnor perdait son sang-froid.

Il céda avec autant de bonne grâce qu'il en était capable.

Hester fixa à dessein sa visite au milieu de l'après-midi, un peu tôt pour les convenances, mais pas assez pour déranger un déjeuner tardif. À ce moment-là de la journée, il était peu probable que Bryson Radnor fût chez lui. Il avait paru plein d'énergie au tribunal ; elle le soupçonnait de ne pas vouloir rester cloîtré à la maison, entouré d'une compagnie féminine qu'il jugeait assommante. S'il était présent, elle ferait volte-face et repartirait – avec un peu de chance, sans être vue.

La demeure des Radnor, beaucoup plus imposante qu'elle ne l'avait imaginé, révélait clairement l'étendue de leur fortune. Vaste et soigneusement entretenue, elle était située bien en retrait de la route, entourée d'un jardin rempli de fleurs. Les rosiers remontants enveloppèrent Hester de leur parfum alors qu'elle se dirigeait vers l'élégante porte d'entrée.

Elle n'aurait pas dû être surprise ; Radnor n'avait pas fait mystère de son goût pour la beauté sous toutes ses formes. Pourtant le charme de la maison la frappa comme le signe d'une étrange vulnérabilité. On décelait là une profonde aisance, une approche exubérante de la vie, qui rappela à Hester le visage hâve, plein de passion et de fureur, de Radnor quand il avait eu si peur de mourir, de perdre ce monde si riche, et sa vitalité infinie, si excitante. Elle le haïssait, mais elle le comprenait aussi.

Peut-être aurait-elle dû lui crier que Maggie, Charlie et Mike avaient également le droit de goûter ces choses-là. Même s'ils ne les appréciaient pas autant qu'il l'aurait fait, ce n'était pas à lui, ni à quiconque, de les en priver. Qui peut juger ce que voit quelqu'un d'autre ?

Un valet vint ouvrir la porte. Hester demanda à être reçue par Adrienne Radnor, expliquant qu'il s'agissait d'une question confidentielle, relative à la santé de son père.

L'homme la fit entrer. Elle attendit nerveusement dans une grande pièce claire qui donnait sur le jardin. Plusieurs bibliothèques occupaient les murs vert pastel, et Hester remarqua une bonne dizaine d'œuvres d'art antique qui semblaient venir du Proche-Orient, peut-être d'Égypte ou de Palestine.

Scuff s'était posté dans le jardin, au coin de la maison, d'où il pourrait l'entendre si elle appelait à l'aide. Il était inutile qu'il assiste à la conversation, à supposer qu'il y en ait une.

Hester aurait aimé admirer les livres et les antiquités, mais, quelques minutes après son arrivée, la porte s'ouvrit, livrant passage à Adrienne. Celle-ci avait tellement changé en si peu de temps qu'Hester fut prise au dépourvu. Si elles s'étaient rencontrées dans la rue, elle n'aurait pas été certaine d'avoir affaire à la même femme. Elle marchait d'un pas ferme, la tête haute. Ses cheveux avaient recouvré leur lustre ; à vrai dire, ils étaient magnifiques. Ses yeux étaient limpides, son teint éclatant. Vêtue d'une robe vert pâle qui lui allait à merveille, elle était aussi resplendissante qu'une femme amoureuse.

Était-ce possible ? Pouvait-elle avoir eu une relation de cette nature, qui avait dû être mise de côté durant la maladie de son père et avait désormais repris son cours ? Hester avait-elle pu se tromper à ce point sur la nature de l'affection qu'elle vouait à son père et vice versa ? La lueur qu'elle avait vue dans les yeux de Radnor n'était-elle que le reflet de sa terreur face à la mort, et non le signe du mal ?

Pourtant, c'était un crime que d'enlever des enfants et de se servir d'eux. C'était monstrueux. Avoir agi sous l'emprise de la peur, si profonde fût-elle, ne constituait pas une excuse. Tout être humain est confronté à sa fin. Rien ne saurait justifier de tuer un être qui ne menace pas directement sa propre survie ou celle d'autrui.

— Bonjour, Mrs. Monk, commença Adrienne, une pointe de curiosité dans la voix. Bartlett m'informe que vous souhaitez m'entretenir de la santé de mon père. Je peux vous assurer qu'il n'a pas de problèmes. Il est redevenu lui-même – sauf qu'il apprécie peut-être encore davantage la vie, si c'est possible. Je ne vous tiens pas rigueur de votre témoignage au tribunal. Vous avez dit ce que vous deviez dire, compte tenu des circonstances.

Elle eut un sourire sans joie, comme si elle avait conscience de

l'ironie de la situation, et du rôle équivoque qu'elle avait tenu.

— Je n'ai pas été complice de votre enlèvement, mais j'aurais pu vous aider à fuir et je ne l'ai pas fait. Je savais que nous avions besoin de vos compétences pour soigner mon père en attendant que le traitement fasse effet. Et, dans mes meilleurs moments, je savais aussi que vous ne lui feriez pas de mal, même pour vous sauver.

— Cela ne m'aurait pas sauvée, répondit Hester avec une égale franchise. Si votre père était mort, je n'aurais plus été d'aucune utilité à Mr. Rand. En fait, il n'aurait pu se permettre de me laisser survivre. Cela dit, vous avez raison, je n'aurais pas fait de mal à votre père. Il était mon patient. Le détruire m'aurait détruite aussi.

Adrienne secoua la tête.

— Vous êtes une femme très étrange, mais, en un sens, je vous admire. En tout cas, j'ai du respect pour vous. Je ne m'attends pas à ce que soit réciproque, avoua-t-elle non sans amertume.

Hester prit une brusque décision.

— Détrompez-vous. J'admire que vous ayez renoncé à vos propres désirs et ambitions pour vous consacrer aux besoins de votre père.

Elle ajusta un peu la vérité, non pour se ménager, mais par égard pour la mémoire de son père, dont le souvenir l'emplissait encore d'une profonde et insupportable douleur.

— Quand le mien est tombé malade, j'étais en Crimée, en train de soigner des soldats. Je ne savais même pas qu'il avait besoin de moi. J'étais partie par idéalisme, certes, mais aussi parce que je rêvais de liberté et d'aventure. J'aspirais à une existence autre que le genre de routine domestique dont j'aurais été prisonnière si j'étais restée ici.

Une émotion soudaine, aussi complexe qu'indéchiffrable, traversa le visage d'Adrienne. Il s'y mêlait à la fois de l'étonnement, du chagrin, et une douceur qu'elle n'avait jamais manifestée auparavant, comme si elle se reconnaissait en Hester.

Celle-ci en fut désarçonnée. Elle n'éprouvait pas de sympathie pour cette femme. Elle était venue par devoir et dans l'espoir de trouver un moyen de forcer Radnor à payer au moins en partie pour ses méfaits. À sa grande surprise, elle se rendit compte qu'elle pensait ce qu'elle disait.

— Je n'ai pas été là pour soutenir mes parents quand ils avaient besoin de moi. Lorsque je suis revenue de Crimée, il était trop tard. Ils étaient décédés tous les deux. Vous avez mieux réussi que moi.

Le silence dura si longtemps qu'elle crut qu'Adrienne n'allait pas répondre.

— Saviez-vous qu'il était malade quand vous êtes partie ? demanda-t-elle enfin.

— Non.

C'était la vérité. Personne n'aurait pu prévoir sa ruine. La fraude dont il avait été victime n'avait même pas été imaginée à l'époque où Hester s'en était allée.

— Dans ce cas, seul le chagrin vous pousse à vous faire des reproches, répondit Adrienne avec douceur.

Un instant, elles restèrent assises dans un silence tranquille, puis Hester se força à reporter son attention sur la raison de sa visite. Était-il vraiment nécessaire qu'elle prononce les paroles qu'elle était venue prononcer ? Et si elle faisait fausse route ? Peut-être Radnor n'abandonnerait-il pas sa fille pour d'autres aventures. Et s'il l'emmenait, il exaucerait ses plus chers désirs. Elle partagerait toutes ses activités et les aimerait tout autant que lui. Tant qu'elle était libre de choisir, cela ne regardait en rien Hester.

Comment se décider, soit à s'avancer davantage, soit à souhaiter bonne chance à Adrienne et à prendre congé d'elle ? Radnor demeurait coupable, mais il n'y avait pas de preuve. Persévérer dans cette affaire ne nuirait-il pas au progrès de la médecine sans pour autant apporter justice à quiconque ? La vengeance était un plat amer qui, en fin de compte, ne satisfaisait personne.

Le silence n'avait que trop duré.

— J'imagine que votre père voudra repartir en voyage, dit-elle, s'efforçant de parler avec naturel. Il a parfois évoqué les endroits merveilleux où il s'est rendu. Des paysages dont on peut à peine imaginer la beauté. Des îles tropicales, des cieux si lumineux que la terre en semblait luxuriante au-dessous ; des mers scintillantes, des poissons capables de voler. Il a mentionné des cités antiques, des lieux au nom magique comme Ispahan, Trébizonde, Damas... des palmiers sur fond de ciel nocturne, le tintement des cloches des châteaux la nuit, et l'odeur du vent dans un désert millénaire. Je vous envie...

Elle vit Adrienne blêmir et se tut. Nul besoin de poursuivre. La jeune femme n'avait rien vu de tout cela et brûlait de honte, n'osant avouer que son père ne l'avait jamais invitée à l'accompagner.

Hester fut submergée par une intense pitié, qu'elle ne pouvait

exprimer sans aggraver encore le désarroi d'Adrienne. Lorsqu'on est humilié, la pitié est comme du sel sur une plaie. Peut-être n'était-ce pas par affection envers son père qu'elle était restée jour et nuit à son chevet durant sa maladie et qu'elle s'était rendue complice de la captivité d'Hester, mais par besoin d'être aimée par lui ! Pour compenser ses années de dévouement depuis la mort de sa mère, alors qu'il l'avait maintenue plus ou moins dans le rôle d'une enfant, chargée de satisfaire ses moindres désirs. Au moins avait-il assouvi ailleurs ses appétits physiques. À l'entendre, Hester était parvenue à cette conclusion. Soit Adrienne ignorait ses conquêtes, soit elle avait choisi de fermer les yeux.

En un sens, elle était prisonnière, et ses liens étaient bien plus étroits que ceux d'Hester ne l'avaient été. Personne n'allait venir la libérer, car personne ne savait qu'elle était captive. Les chaînes étaient invisibles.

Hester devait parler. Feindre de ne pas savoir était peut-être le seul geste de compassion possible. Que dire qui ne soit ni hypocrite ni transparent ? Elle devait laisser à Adrienne un peu de dignité.

— Quand j'ai dit que j'étais venue au sujet de votre père, commença-t-elle, choisissant ses mots avec soin, ce n'était pas tout à fait vrai. Je suis venue par égard pour vous. Je devine combien il a été éprouvant pour vous de le voir souffrir en redoutant l'issue. Tout le monde s'inquiétait pour lui. Aucun d'entre nous n'a pensé à vous.

Adrienne eut un petit sourire gêné, mais ne l'interrompit pas.

— Maintenant que mes propres difficultés sont derrière moi et que j'ai pris un peu de recul, je me demandais si quelqu'un s'occupait de vous. Je suis heureuse de vous voir aussi bonne mine. Votre soulagement a dû être immense.

Adrienne la dévisageait d'un air sceptique. À l'évidence, elle hésitait à la croire. Après le témoignage d'Hester au procès, ce n'était guère surprenant. Il était temps de se montrer moins évasive.

— Je sais ce qu'il en est de lutter de toutes ses forces pour sauver ceux qu'on aime, ceux qui vous ont aimés et qui ont confiance en vous, murmura-t-elle. Je me battrais jusqu'au bout pour ma famille, sans une seule pensée pour les conséquences. J'espère que votre père comprend à quel point vous vous êtes sacrifiée pour qu'il ait la possibilité de se rétablir. Il doit avoir à cœur de vous témoigner sa reconnaissance.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, elle sut qu'il n'en était rien : la



confirmation de ses soupçons se lisait dans le regard d'Adrienne.

— Merci, murmura-t-elle, si bas qu'Hester lut les mots sur ses lèvres plutôt qu'elle ne les entendit.

Hester se leva. Elle ne voulait pas que Radnor la surprenne chez lui.

— Il est temps que je vous laisse profiter de votre magnifique jardin. D'après ce que j'en ai vu, c'est un chef-d'œuvre. Je vous remercie de m'avoir reçue.

Adrienne parut momentanément sans voix. Puis elle serra si fort la main d'Hester que celle-ci retint une grimace de douleur.

— Tout le plaisir a été pour moi... Mrs. Monk.

Hester fut reconduite par le valet qui lui avait ouvert. Comme elle descendait l'allée bordée de rosiers, elle vit Scuff se détacher des buissons pour la rejoindre à la grille. Il la regarda avec curiosité, mais ne posa pas de questions. Peut-être n'était-il pas sûr de vouloir entendre ce qui s'était passé. D'un autre côté, il avait peut-être lu sur son visage qu'elle ne voulait rien lui dire, du moins pas encore, et peut-être ne le ferait-elle jamais.

Deux jours plus tard, Hester, debout à la table du petit déjeuner, s'apprêtait à resservir du thé quand Hooper entra par la porte de derrière. Il avait frappé si légèrement qu'ils furent presque étonnés de le voir franchir le seuil.

Hester comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en reposant la théière brusquement devenue trop lourde.

Monk dévisagea Hooper. La tristesse était gravée sur ses traits.

— Adrienne Radnor est morte. On a découvert son corps ce matin, à l'aube. Je viens d'apprendre la nouvelle par le commissariat du quartier, expliqua-t-il. Elle a été retrouvée dans un fossé, à quelques centaines de mètres de chez elle. On l'a étranglée... on ne sait rien d'autre pour le moment. On nous informera dès qu'il y aura du nouveau.

Hester aurait voulu crier que non, c'était impossible, mais elle savait avec une froide certitude que si... et que c'était arrivé. Elle enfouit son visage dans ses mains et des larmes brûlantes lui picotèrent les paupières. Elle n'entendit même pas ce que disait Monk, sentit à peine sa main qui effleurait la sienne.

Dès le début, Rathbone avait pressenti qu'ils n'avaient qu'une très faible chance d'obtenir la condamnation d'Hamilton Rand pour enlèvement. Pourtant, la victoire avait semblé à portée de main jusqu'au moment où Radnor avait fait son apparition, débordant de santé, presque invincible, en clamant qu'il avait été guéri. À cet instant, évidemment, la cause avait été entendue. Patterson n'avait pas eu le choix. Aucun jury n'aurait reconnu le prévenu coupable après cela.

La défaite avait été plus amère que Rathbone ne l'escomptait. En dépit du succès de l'expérience et de l'énorme avancée qu'il représentait pour la médecine, un crime avait été commis. Rathbone n'en avait pas soupçonné l'ampleur avant que Monk lui parle des cadavres déterrés dans le verger. Et il ressentait un sentiment d'échec d'autant plus cuisant que cette macabre découverte ne constituait en rien une preuve irréfutable de la culpabilité de Rand.

Qui étaient ces malheureux ? Leur absence était-elle passée inaperçue parce qu'ils vivaient seuls ? Personne n'avait-il pris la peine de signaler leur disparition, ou l'avait-on expliquée d'une manière ou d'une autre ?

Les ossements appartenaient à des individus de taille et d'âge divers. Certains avaient-ils été des patients de Rand ? Des vieillards terrifiés à la perspective de mourir, comme Radnor ? Dans ce cas, ils étaient allés trouver Rand de leur plein gré, avaient même payé pour le privilège d'être reçus. S'ils avaient survécu, tout le monde aurait entendu parler de leur guérison.

Les petits squelettes le troublaient bien davantage. Étaient-ils issus de familles miséreuses comme Charlie, Maggie et Mike ? Pourquoi prendre des enfants ? Leur sang avait-il des qualités spéciales ? Ou étaient-ils simplement plus faciles à contrôler que des adultes ? Plus faciles à maîtriser et à garder prisonniers.

Que Rand eût ou non fait progresser la médecine, Rathbone aurait donné cher pour le voir traduit en justice. Quelqu'un d'autre pourrait reprendre ses recherches. Si ces cadavres étaient ceux d'enfants qu'il avait saignés à mort, il méritait d'être pendu.

La veille, Monk l'avait informé très brièvement de la découverte du corps d'Adrienne Radnor. En l'espace de quelques minutes, Rathbone était passé à son égard du mépris à un sentiment voisin de la pitié, et se sentait révolté en son nom. Auparavant, le dévouement aveugle et la dépendance émotionnelle de la jeune femme vis-à-vis de son père lui avaient paru anormaux, presque malsains. Désormais, il la considérait comme une malheureuse dont on avait profité, une femme qui avait été privée de sa jeunesse et, maintenant, de sa maturité.

Qui l'avait tuée ? Qui l'avait étranglée, avant d'abandonner sa dépouille dans un fossé comme un vulgaire détrit ? Son réticule avait disparu, de sorte qu'au premier abord il semblait qu'elle eût été victime d'un vol qui aurait tourné sans nécessité à la violence. Cependant, plus Rathbone y réfléchissait, moins il était convaincu par cette hypothèse. Adrienne Radnor vivait dans un quartier fortuné, peu fréquenté le soir. Que faisait-elle sur la route dans le noir, seule de surcroît ?

Pouvait-il s'agir d'une coïncidence, si peu de temps après tous ces événements ?

Il résolut d'aller voir Brancaster. Il voulait lui demander son avis sur la question et savoir si on avait identifié des suspects éventuels. Que s'était-il passé au juste ? Serait-il possible d'aboutir à une condamnation dans cette triste affaire ?

Tout d'abord, il en discuterait avec Beata York. Son jugement était avisé et il lui plaisait d'avoir une raison d'aller la voir.

En quittant son cabinet à Lincoln's Inn, Rathbone hésita. Devait-il rentrer se changer avant de rendre visite à Beata ? Cela paraîtrait-il trop guindé ? Pourtant, s'il allait directement chez elle après sa journée de travail, n'aurait-il pas l'air las, négligé ? Penserait-elle qu'il n'avait pas pris la peine de se rendre présentable ?

En fin de compte, il alla droit chez elle.

La porte s'ouvrit, et il fut accueilli par le majordome au visage désormais familier.

— Bonsoir, Sir Oliver. J'espère que vous allez bien, monsieur ?

— Très bien, merci. Je suis navré de venir sans m'être annoncé,

mais il s'est malheureusement produit un événement tragique dans l'affaire Rand, du moins il me semble y être lié. Je souhaiterais fort avoir l'avis de Mrs. York à ce sujet. Il concerne une femme qu'elle connaît au moins aussi bien que moi.

Il parlait trop et le savait. Le majordome ne se souciait absolument pas des raisons de sa visite et il n'avait en aucun cas besoin d'une explication.

— Oui, monsieur. Veuillez attendre un instant. Je vais voir si Mrs. York peut vous recevoir.

Sur le point d'ajouter quelque chose, il se ravisa et laissa Rathbone entrer seul dans le petit salon.

Quelques minutes plus tard, Beata apparut. Elle était vêtue d'une couleur pastel très neutre, qui n'aurait pas été flatteuse sur quelqu'un d'autre, mais qui accentuait l'éclat de son teint, et rappela à Rathbone un rayon de soleil dans un coin abrité du jardin.

— J'ai appris la mort d'Adrienne Radnor, dit-elle avec tristesse. Croyez-vous que ce soit lié à cet épouvantable procès ? D'après le peu que j'ai lu dans la presse... et ne haussez pas les sourcils ainsi, Oliver. Je lis les journaux, et maintenant que je suis seule dans cette maison, je lis ceux qui me plaisent.

Une lueur amusée traversa son regard, accompagnée d'un très léger défi.

Rathbone en éprouva une extraordinaire chaleur, comme si c'était une façon de lui dire que, si proches qu'ils puissent devenir, elle avait l'intention de conserver certains privilèges.

Il lui rendit son sourire.

— Bien. Je n'ai donc pas besoin de vous expliquer ce que nous savons ou ce qui m'inquiète. Peut-être même pas pourquoi je me sens si peiné pour une femme que j'espérais faire condamner pour complicité d'enlèvement.

— Vous l'êtes ? demanda-t-elle, d'une voix où perçait l'espoir autant que la surprise. Vous êtes peiné ?

Il ne sut comment répondre aisément.

— Oui... Oui, je le suis.

Elle le dévisagea avec attention, remarquant peut-être sa lassitude à la fin de la journée, le fait qu'il n'était pas rentré chez lui se changer. Il en était gêné à présent. Ç'avait été une erreur, un manque de courtoisie.

— Aimeriez-vous dîner avec moi ?

— Ce serait avec grand plaisir.

Elle se détourna et sonna le majordome, qui arriva presque aussitôt.

— Madame ?

— Sir Oliver va rester dîner. Voulez-vous, je vous prie, avertir la cuisinière afin qu'elle fasse le nécessaire ?

— Certainement, madame.

Il sourit, comme si cette nouvelle lui faisait plaisir, puis s'inclina et s'en alla. Beata précéda Oliver dans le couloir, qu'elle traversa pour gagner le salon principal. Les fenêtres ouvertes sur le jardin laissaient entrer le parfum des dernières roses et on entendait le murmure du vent dans les feuilles des bouleaux.

— Avant d'aborder la mort tragique d'Adrienne Radnor – et je pense en effet qu'elle est tragique –, comment allez-vous ?

Elle eut un petit rire à la fois teinté d'autodérision et d'une honnêteté sans réserve.

— Vous voulez dire, comment va Ingram ? Cela varie d'une semaine à l'autre. Tantôt son état se dégrade, tantôt il s'améliore – du moins physiquement. Il a toujours eu une constitution robuste. Il était même rare qu'il s'enrhume.

Rathbone hésita. Elle ne lui avait jamais dit si elle allait voir York à l'hôpital et il répugnait à l'interroger. Il voulait lui apporter du réconfort, ne fût-ce que celui de parler en toute franchise, sans avoir à feindre d'espérer le rétablissement de son mari. Les journaux avaient fait allusion à une espèce d'attaque et personne n'avait l'indélicatesse de suggérer autre chose.

Rathbone s'était trouvé seul avec Beata lorsque York l'avait agressé. Si le coup de canne l'avait atteint à la tempe – et telle avait été l'intention du juge –, il aurait pu être grièvement blessé. Dans les faits, York s'était effondré, en proie à une espèce de crise de convulsions. L'écume à la bouche, les yeux révulsés, il avait été secoué de soubresauts, décochant des coups de pied au hasard.

Nul n'avait besoin de le savoir. Rathbone n'avait relaté à personne cette scène pathétique, répugnante. Il était convaincu que York ne pourrait pas recouvrer sa santé mentale. Mais ce n'était pas quelque chose à dire, pas même à Beata, qui sans doute le savait déjà.

Elle l'observait, attendant sa réponse.

Rathbone choisit ses mots avec soin.

— Peut-être serait-ce pour lui une délivrance que de ne plus avoir conscience de sa situation.

— Cette pensée m'est souvent venue, avoua-t-elle. Je vous remercie de m'avoir permis de la partager. Il y a eu des moments où je n'ai guère aimé Ingram, mais je ne souhaiterais à personne de connaître pareil sort.

Elle détourna les yeux.

— Je ne vais plus lui rendre visite. Il ne sait pas que je suis là. Est-ce une lâcheté de ma part ? Je déteste l'odeur de cet endroit, les voix, les...

— Non, s'empressa-t-il de dire, en lui effleurant doucement le bras. J'imagine qu'il préférerait que vous ne le voyiez pas dans cet état. Qu'il en soit digne ou non, c'est un dernier cadeau que vous pouvez lui faire : garder de lui le meilleur souvenir.

Elle plongea son regard dans le sien.

— Vous êtes plus gentil pour lui qu'il ne le mérite. Il vous aurait détruit, vous savez, s'il l'avait pu ?

— Oui, je sais. Peu importe à présent.

Il était surpris de pouvoir prononcer ces mots en toute sincérité. Ingram York ne comptait plus à ses yeux en dehors du fait qu'il existait. Tant qu'il serait en vie, Rathbone ne pouvait demander à Beata de l'épouser, mais il n'y avait aucun doute dans son esprit : dès qu'il serait libre de le faire, il le ferait. Peut-être valait-il mieux que cela ne se produise pas tout de suite... et pourtant, comme le temps lui tardait !

Il devait chasser cette pensée de son esprit pour l'instant. Il était sordide de désirer la mort de quelqu'un et il ne voulait pas qu'elle le lise sur son visage, ni qu'elle l'entende dans sa voix.

— Il est indéniable qu'Adrienne Radnor a été assassinée, dit-il, revenant à leur conversation précédente. Tout suggère un crime crapuleux, sauf que, d'après sa femme de chambre, son sac ne contenait qu'un mouchoir et un petit flacon de parfum : rien qui vaille la peine d'être volé, sans parler de tuer. Et elle n'a pas été...

Il s'interrompit, de crainte de paraître vulgaire. Pourtant, comment formuler autrement ce qu'il s'appêtait à dire ?

— ... violée, acheva-t-elle à sa place. S'imagine-t-on qu'elle aurait été tuée pour de telles babioles ? Enfin, Oliver...

— Rand l'a peut-être éliminée de peur qu'elle ne le trahisse d'une manière ou d'une autre. Elle devait en savoir assez long sur ses agissements dans ce cottage.

— Il ne peut pas être rejugé pour l'enlèvement de Mrs. Monk ou celui des enfants, lui fit-elle remarquer. Quel secret Miss Radnor aurait-elle pu connaître à son sujet ?

— Rien ne me vient à l'esprit, admit-il. Peut-être en sait-elle plus long sur ses expériences scientifiques qu'il ne tient à en révéler au public pour l'instant. Les gens peuvent veiller très jalousement sur leurs découvertes.

— Dans ce cas-là, il faudra qu'il tue Hester aussi, observa-t-elle. Car elle a sûrement une compréhension beaucoup plus approfondie de ce qu'il faisait.

— Dites-vous cela parce que vous croyez Hester en danger ou parce que vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

L'idée qu'Hester puisse courir un risque ne l'avait pas effleuré jusque-là. Monk y avait-il songé ?

— Vous commencez à trop bien lire en moi, soupira-t-elle. Non, je ne suis pas d'accord avec vous. Rand ne sera que trop heureux d'informer le monde entier, dès qu'il aura perfectionné sa méthode. Il voudra sans doute qu'elle soit nommée « la méthode Rand », ou quelque chose du même ordre.

— Et si elle avait appris des faits compromettants à son endroit, des faits susceptibles de nuire à sa réputation sinon de l'entraîner dans un procès ?

— Peut-être. Mais pourquoi êtes-vous si persuadé qu'il s'agissait de lui ?

— Qui d'autre ? Ne me dites pas que c'était un vagabond qui passait par là. D'après les premiers rapports de police, elle n'a pas lutté. Ses vêtements étaient couverts de boue et ses cheveux emmêlés, mais rien ne suggère qu'elle ait résisté.

— Par conséquent, elle connaissait son agresseur, murmura Beata tout bas. C'était quelqu'un dont elle n'avait pas peur, du moins pas physiquement. Pourquoi pas son père ?

Rathbone fut stupéfait. Non par l'hypothèse en elle-même, mais de voir que Beata, qui n'avait pas rencontré Radnor, ait pu y parvenir si vite.

— Elle l'a soigné durant toute sa maladie, protesta-t-il. En fait, elle

lui tient compagnie depuis que sa mère est morte. Personne n'aurait pu être plus loyal. Maintenant qu'il est rétabli, elle était libre d'avoir sa propre vie. De se marier, si elle le désirait.

— Vous voulez dire, à condition de trouver un prétendant convenable, qui soit approuvé par son père et prêt à accepter une épouse plus âgée que la moyenne. Et naturellement, un homme qui lui plaise.

Il la regarda, s'interrogeant sur la pointe de douleur qu'il percevait dans sa voix. Éprouvait-elle de la compassion vis-à-vis de cette jeune femme qu'elle n'avait jamais fréquentée ? En l'observant, il soupçonna qu'elle faisait allusion à une expérience plus personnelle, une situation qu'elle avait connue et non qu'elle devinait.

Il attendit qu'elle tourne sa remarque en plaisanterie, mais elle n'en fit rien.

— Croyez-vous vraiment que son père aurait pu commettre un acte pareil ? Pourquoi ? Elle lui était entièrement dévouée. D'après Hester, elle passait nuit après nuit à son chevet, sans jamais chercher à se ménager.

Il secoua la tête.

— Il ne l'aurait tout de même pas tuée pour l'empêcher de s'en aller !

— N'avez-vous pas dit l'autre jour qu'il avait l'intention de partir en voyage sans elle ? insista Beata, se mordant légèrement la lèvre, les yeux rivés sur lui.

Pensait-elle à Ingram ? Avait-il été possessif, dominateur, avait-il exigé constamment son attention ? Avait-il manifesté chez lui l'attitude autoritaire qui était la sienne au tribunal ces dernières années dès qu'on mettait en question ses décisions, ou qu'il sentait que les débats échappaient à son contrôle ? Ses facultés mentales l'avaient-elles déserté lentement, peu à peu, au fil du temps ? Si oui, ç'avait dû être terrifiant. Quand les gens ont peur, ils deviennent parfois agressifs tant ils sont résolus à nier la réalité.

En dépit de l'arrogance et de l'égoïsme d'Ingram York, Rathbone éprouva un élan fugitif de pitié envers lui. Il avait eu la fortune, le pouvoir, l'amour d'une femme exceptionnelle ! Pour la plupart des hommes, la perte de tout cela aurait été insupportable.

Cependant, ce n'était qu'une supposition. Il ne pouvait en avoir la certitude.



Elle se pencha vers lui.

— Oliver, ne m'avez-vous pas dit que, d'après Hester, cet homme a un immense appétit pour la vie ? Qu'il est épris d'aventure, de nouveauté et de beauté ?

Rathbone cilla au souvenir de ces mots, la citation exacte d'Hester.

— Oui.

— Un tel homme aurait-il désiré s'encombrer de sa fille lors de ses voyages ? Et pourtant, elle avait tant fait pour lui, elle avait été sa compagne pendant les plus dures épreuves. Il avait une dette envers elle, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et pensez-vous qu'il soit homme à honorer volontiers ses dettes ?

Elle arqua ses fins sourcils. Ses yeux, plongés dans l'ombre, étaient indéchiffrables.

Il discernait à présent un tableau infiniment plus déplaisant, et il se demanda avec angoisse comment elle savait ces choses-là. Il sentait en elle une souffrance qu'il ne parvenait pas à cerner. Peut-être n'en saurait-il jamais la cause. Peut-être était-ce préférable, mais elle lui avait permis de l'apercevoir. Il devait, surtout, être tendre, laisser les choses non dites. Permettre à Beata de les lui confier, ou de les lui faire comprendre sans jamais les dire tout haut.

— Vous croyez qu'il aurait pu la tuer pour se libérer de ses obligations envers elle ? demanda-t-il prudemment. Annuler la dette parce qu'il n'avait plus besoin d'elle ? Ce serait monstrueux !

— Ne croyez-vous pas aux monstres, Oliver ?

À présent, il y avait dans son regard une ombre qu'il reconnaissait parfaitement : celle du doute, et le souvenir du chagrin, voire de la désillusion.

— Si, se hâta-t-il de répondre. Mais je préférerais ne pas y croire. Surtout, je suppose, pour celui-là, puisque je l'ai laissé s'échapper.

Sa réponse était plus honnête qu'il n'en avait eu l'intention.

Elle sourit puis s'éloigna de nouveau, juste un peu.

— Vous ne ferez pas un très bon saint Georges si vous ne croyez pas aux dragons, dit-elle, une pointe d'humour revenant dans sa voix.

— Je ne sais pas comment terrasser celui-là. Et j'ai la nette impression que la police non plus.

— Je suppose que ce n'est pas Monk qui enquête sur cette affaire, si ?

— Non. Mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas lui en parler.

— Bien. Le dîner doit être prêt. Passons dans la salle à manger, voulez-vous ?

Il se leva et lui offrit son bras, non sans une certaine gêne. Il n'y avait pas d'autre convive, et elle était chez elle. Néanmoins, ce fut une agréable sensation lorsqu'elle posa la main sur sa manche, si légère qu'il la vit plutôt qu'il ne la sentit.

Le lendemain soir, il se rendit chez Monk, convaincu que ce dernier en saurait à présent aussi long que les policiers chargés de l'enquête. Il le trouva qui faisait les cent pas dans la pièce. Assise dans son fauteuil habituel, Hester était pâle et il distinguait même, accentuées par la lueur de la lampe, des traces de larmes sur ses joues.

— Avez-vous du nouveau ? s'enquit Monk dès qu'il fut entré. Va-t-on inculper Rand ?

Rathbone s'avança vers la cheminée, mais resta debout, les regardant tour à tour.

— Pensez-vous que ce soit lui qui l'a tuée ? Pourquoi ?

— Non, je ne suis pas de cet avis, rétorqua Monk d'un ton sec. Mais d'après Runcorn, la police du quartier en est convaincue. Les indices suggèrent qu'elle n'a pas tenté de résister, autrement dit il est improbable qu'elle ait été agressée par un voleur. Elle faisait confiance à son attaquant.

— Cela ne signifie pas pour autant qu'il s'agissait de Rand, intervint Hester.

Rathbone la dévisagea.

— On m'a dit que vous aviez recommencé à travailler pour lui, dit-il, l'air incrédule.

Était-ce possible, après ce qu'il lui avait fait subir ?

— Je travaille à l'hôpital, corrigea Hester, pour les patients qui ont toujours besoin de soins. Curieusement, certaines des infirmières qui étaient employées là-bas se sont soudain ravisées.

La tristesse perçait dans sa voix, la colère aussi.

— Je suis désolé, répondit Rathbone, sincère.

Les ravages causés par cette épouvantable affaire étaient plus vastes et plus profonds qu'il ne l'avait imaginé à ses débuts. Peut-être

en allait-il ainsi dans la plupart des procès ; il l'avait oublié pendant qu'il était absent, voilà tout. Lorsqu'on libérait un innocent, cela signifiait que le coupable était toujours en liberté quelque part. Lorsqu'on condamnait un coupable, la réalité était rarement aussi simple que le chef d'accusation le suggérait.

— Je suis allée la voir, lâcha soudain Hester. Juste avant qu'elle soit tuée.

— Vraiment ? s'écria Rathbone, stupéfait. Pourquoi ?

— À l'origine, par devoir, je suppose. Je craignais qu'elle ne soit en danger. Je n'ai pas été très efficace, n'est-ce pas ?

Il entendait son amertume, les reproches qu'elle s'adressait.

— Je ne la trouvais pas très sympathique, mais j'avais le sentiment que je pouvais la mettre en garde. J'ai fini par la comprendre bien mieux que je ne l'avais fait jusque-là, sans pourtant lui être d'aucune utilité. Elle était dévouée, généreuse, totalement désintéressée. Il l'a manipulée au point qu'elle s'imaginait ne pas pouvoir vivre sans lui, au point même de ne pas le désirer. Certains êtres se comportent comme des vampires. Je crois qu'il prenait le sang d'autrui au sens figuré autant qu'au sens propre.

— Vous croyez que Rand aurait pu la tuer pour l'empêcher de divulguer une partie de son travail avant qu'il soit prêt ?

Hester le fixa.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour protéger le secret de la formule qu'il a mise au point pour conserver le sang, par exemple. Il est le seul à en connaître les proportions exactes, non ?

— Non. Il me les a révélées, souvenez-vous.

Elle regarda tour à tour Rathbone et Monk.

— Rand n'est pas cruel ; seulement indifférent aux besoins d'autrui. Il veut découvrir un moyen sûr de transfuser le sang, et il se moque de savoir qui va payer le prix. Il n'est pas mû par la soif de la richesse ou de la gloire. Il veut trouver le remède à la leucémie. Son frère Edward en est mort alors qu'il n'était qu'un enfant. Je crois que, pour Hamilton, ce serait infliger une défaite à la mort. Presque comme si... s'il pouvait ressusciter Edward. Effacer ce deuil qu'il ne peut pas oublier.

Monk réfléchit quelques instants.

— Tu ne crois pas qu'il aurait tué Adrienne pour garder son processus secret ?

— Si cela l'inquiétait, il m'aurait tuée d'abord, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Adrienne n'en sait pas assez.

— Tandis que toi, si ?

— Oui, je crois.

— Mais tu comprenais sa passion, observa Monk d'un ton neutre, où ne perçait aucun blâme.

— J'ai fini par la comprendre, oui.

Monk se tourna vers Rathbone.

— Adrienne a été découverte à l'aube, à moitié dissimulée par des herbes hautes et des broussailles. Le corps était déjà froid, par conséquent elle a dû mourir en début de soirée, sans doute avant minuit.

Hester cilla et se passa rapidement une main sur la joue.

Rathbone vit son geste. Depuis qu'ils se connaissaient, elle l'avait tour à tour amusé, exaspéré, fasciné et terrifié, mais c'était sa sensibilité qui le touchait le plus. Il avait cru autrefois qu'il n'aimerait jamais personne autant qu'elle. Savoir qu'il s'était trompé sur ce point lui procurait un profond sentiment de paix.

— Si Rand est accusé du meurtre, je ne prendrai pas part au procès, dit-il avec conviction. Il ne sortira rien de bon de cette affaire !

— Ce n'est pas encore la fin, commenta Monk d'un ton sombre. Nous n'allons pas renoncer !

## 15

— Je suis si contente de vous revoir ! s'écria Sherryl O'Neill en souriant lorsque Hester reprit son poste à l'hôpital le lendemain soir.

Elle fronça les sourcils.

— Vous n'avez pas bonne mine. Malheureusement, nous ne pouvons pas nous passer de vous. Un grave accident s'est produit à bord d'un navire de la marine. Cinq hommes ont été blessés.

Elle se pencha en avant, étudiant le visage d'Hester, sa pâleur.

— Cet affreux Mr. Rand ne vous a pas fait de mal, si ? Je veux dire...

Elle s'interrompit, n'osant formuler sa pensée.

Hester ne put s'empêcher de rire. Hamilton Rand éprouvait tout sauf une attirance sexuelle à son égard.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, dit-elle en souriant. C'est la chose la plus drôle que j'aie entendue depuis des mois. Ne soyez pas offensée, je vous en prie. J'avais besoin de rire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sherryl.

Elle était toujours très directe. Habitée à affronter des problèmes personnels et urgents, elle allait droit au but. La pudibonderie et les euphémismes n'avaient pas leur place dans son métier.

— Adrienne Radnor a été assassinée, murmura Hester.

— Je croyais que vous ne l'aimiez pas, observa Sherryl, ce que je peux parfaitement comprendre.

— C'est vrai, du moins pas beaucoup. J'aurais peut-être pu l'aimer davantage si je l'avais mieux connue. En tout cas, j'avais pitié d'elle.

Sherryl secoua la tête.

— Parfois, je me dis que vous avez plus de bon cœur que de cervelle. Mais ça me fait plaisir que vous soyez là. Il y a largement de quoi nous occuper.

C'était vrai. Soigner ces hommes grièvement blessés, changer leurs pansements, observer la camaraderie qui les unissait, écouter leurs mauvaises plaisanteries et leurs rires où perçait la douleur lui rappelait la Crimée et le courage terrible qu'il avait fallu avoir là-bas. Elle n'avait plus le temps de songer à ses propres sentiments, sans parler de leur accorder la moindre importance.

Au terme d'une longue nuit de garde, alors que le soleil était déjà levé, elle vit Magnus Rand pour la première fois depuis son enlèvement et sa séquestration au cottage. Elle avait remis ses notes aux infirmières de jour et se dirigeait vers la sortie quand il sortit de son bureau et s'immobilisa à sa vue.

— Bonjour, Mrs. Monk, murmura-t-il.

On ne pouvait se méprendre sur la gêne qui se lisait sur ses traits, mais il n'évita pas son regard.

— Bonjour, Dr Rand.

Elle était trop fatiguée, trop éprouvée pour parler à mots couverts.

— Les patients vont aussi bien que possible compte tenu de la gravité de leurs blessures. Aucun n'est décédé, mais ils sont encore en danger. Toutes les notes vous seront remises bientôt.

Il ne bougea pas, restant directement devant elle de sorte qu'elle ne pouvait pas passer sans le toucher, même si elle faisait un pas de côté.

— Je suis sûr que vous avez fait de votre mieux, dit-il, la rougeur montant à ses joues. Avec un peu de chance, les survivants vont s'en tirer. La tâche n'est pas facile et je vous suis reconnaissant d'être revenue. Je n'aurais pas pu vous en vouloir si vous aviez décidé de ne pas le faire.

— Votre opinion importe peu, Dr Rand, dit-elle calmement, sans colère. Ce qui compte, c'est le bien-être des patients. Ces hommes n'ont joué aucun rôle dans les expérimentations de votre frère.

— Ils pourraient peut-être en bénéficier, lui fit-il remarquer. Ou d'autres à l'avenir, lorsque la technique aura été perfectionnée. Au moins, il y a de l'espoir.

Elle le dévisagea. Un instant, elle fut tentée de dire qu'elle était d'accord avec lui, que le jeu en avait valu la chandelle. Peut-être serait-ce vrai pour ces futurs blessés. Mais elle était encore trop émue, trop meurtrie par la peur et le chagrin, pour se projeter dans un avenir aussi lointain.

— Pas avant que vous découvriez pourquoi le sang des petits Roberts était efficace à chaque transfusion, et pas celui d'autrui. Le reste, je le sais déjà.

Elle fit mine de le contourner, mais il lui barra le chemin.

— Je sais. Mrs. Monk, j'ai envers vous une dette qu'il m'est impossible de payer et j'en ai conscience. Mon frère Edward est mort de la leucémie, ajouta-t-il avec émotion. Je ne l'ai jamais vraiment connu, mais Hamilton l'aimait beaucoup. Il a renoncé à sa propre carrière pour m'élever et me donner l'éducation qu'il n'a pas pu avoir.

— Je comprends votre loyauté envers lui, Dr Rand. Peut-être pouvez-vous comprendre celle de ma famille envers moi ? Celle du fils que j'ai – j'allais dire adopté, mais ce n'est pas tout à fait exact. Je crois que c'est lui qui nous a adoptés. Quant aux petits Roberts, ils étaient aussi vos patients. Je crois que Maggie voulait sauver ses frères autant que vous vouliez sauver le vôtre.

Il était blanc comme un linge.

— Je connais tous les arguments, et vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi je me suis imaginé pouvoir vous convaincre. Je n'espère pas que vous pardonniez quoi que ce soit ou que vous trouviez des excuses à mon frère. Je vous sais gré d'être revenue. Acceptez au moins cela.

— Je l'accepte, Dr Rand. Comme je vous l'ai dit, je ne l'ai pas fait pour vous, mais pour les patients. Et, je suppose, surtout pour moi-même.

Il parut perplexe.

— Que voulez-vous dire ?

— On doit être fidèle à soi-même, Dr Rand. Je ne vous permettrai pas de faire de moi la personne que vous voulez que je sois. Si je vous laisse me dicter mes actions... j'aurai échoué.

Elle avait planté son regard droit dans le sien.

Il accusa le coup, puis redressa la tête.

— Vous êtes si sûre de vous – comme si les choix étaient toujours très clairs. Est-ce si facile, pour vous, Mrs. Monk ? De distinguer le bien et le mal ? N'y a-t-il pas d'ombres auxquelles vous ne pouvez pas échapper, pas de dettes d'amour ou de reconnaissance à peser les unes contre les autres ?

Ce fut le tour d'Hester d'être embarrassée. Sa lassitude et sa peine l'avaient rendue trop prompte à juger.

— Je suis désolée. Bien sûr qu'il y en a ; et j'ai commis ma part d'erreurs. Nous pouvons tous être plus sages après coup, surtout quand il s'agit de la conduite d'autrui. Je vous suis reconnaissante de m'avoir donné la possibilité de revenir. Vous n'étiez pas obligé de me le proposer. Bonne journée, Mr. Rand. Je rentre chez moi dormir.

Il lui sourit avec une chaleur qu'elle n'avait pas perçue chez lui auparavant.

— Bonne journée, Mrs. Monk.

Ce soir-là, Hester regagna l'hôpital avec un peu d'avance et se dirigea vers le bureau de Magnus Rand avant d'aller prendre son service. Plutôt que parcourir des notes sans pouvoir poser de questions, elle préférait qu'il lui explique de vive voix ce qui s'était passé durant la journée.

Elle s'arrêta dans le couloir. La porte du bureau n'était pas tout à fait close, mais elle ne voulait pas entrer sans avoir frappé au préalable. Elle s'apprêtait à le faire quand la voix d'Hamilton Rand lui parvint, avec sa pointe désormais familière de sarcasme.

— Vraiment, Magnus, la question est réglée. Tu vas à contre-courant. Je reconnais que mes méthodes ne sont pas conventionnelles, mais...

— Pas conventionnelles ? s'écria son frère, incrédule. Nous avons une chance inouïe que Mrs. Monk n'ait pas tenté de nous poursuivre en justice pour la manière dont tu l'as traitée.

— Magnus, tu travailles avec cette femme depuis des semaines, répondit Hamilton sur le même ton condescendant. Tu ne l'as jamais observée ? Elle comprend. Elle a beau me détester, être incroyablement sentimentale à propos des enfants, et même haïr Radnor... Dieu sait qu'il est difficile de le trouver sympathique. Il est égoïste, cupide, il traite sa fille à mi-chemin entre une enfant et une servante...

Sa voix s'éleva un peu, devint pressante.

— Mais Magnus, elle comprend ! Je l'ai vu sur son visage, dans ses gestes, sa manière de s'occuper de Radnor quand il était au plus mal. Elle a peut-être des défauts, mais c'est une infirmière-née. Elle sait ce que je fais et elle sait que ça peut marcher. Jamais elle ne saboterait mon travail délibérément, car cela reviendrait à pécher contre la médecine elle-même. Elle ne pourrait pas s'y résoudre, malgré ses menaces. Ce serait aller à l'encontre de ses propres convictions.



Hester se figea, l'estomac noué, les mains crispées, douloureuses. L'arrogance de cet homme était stupéfiante. Et le pire, ce qui lui donnait envie de l'agonir d'injures, c'était qu'il avait vu juste. Sur le plan personnel, elle le haïssait, mais professionnellement, elle le comprenait. Sa vision de ce qu'il pourrait accomplir dépassait de très loin toute notion mesquine de vengeance personnelle. Elle avait traversé une épreuve, certes, mais qu'était-ce en regard du nombre incalculable de vies qui pourraient être sauvées ?

Pour Maggie, Charlie et Mike, c'était différent. Ils avaient souffert plus qu'elle. Mais ils avaient survécu. Quant à savoir si Rand les aurait saignés jusqu'à les tuer, elle l'ignorait. Il n'avait pas été mis à l'épreuve.

— As-tu tué Adrienne Radnor, Hamilton ?

— Quoi ? De quoi diable parles-tu ?

— Je parle d'Adrienne Radnor, riposta Magnus, soudain furieux. Ne me dis pas que tu n'étais pas au courant. Elle a été assassinée, étranglée ; il y a deux jours.

— Seigneur Dieu, Magnus ! Tu me crois capable d'une chose pareille ? Pourquoi donc ?

La stupeur s'entendait dans sa voix. Malgré elle, Hester le crut. À l'évidence, il était indigné que son frère puisse avoir une telle opinion de lui.

— Parce qu'elle menaçait la poursuite de ton travail ? En quoi pouvait-elle constituer un obstacle pour toi ? Tu soignes des gens importants. Tu es en sécurité maintenant. Alors...

— Je ne l'ai pas touchée ! rétorqua Hamilton. Pour l'amour du Ciel, Magnus, reprends-toi. Je ne l'ai pas vue depuis la fin du procès et je n'avais pas l'intention de la revoir. Maintenant, concentrons-nous sur le présent. Nous avons du travail à faire.

— Tu n'as pas revu Miss Radnor ?

— Non. Cesse de t'inquiéter. Nous ne pouvons rien changer à ce qui lui est arrivé. Je veux employer Mrs. Monk de nouveau. Elle me fera gagner du temps : elle sait déjà tout ce qu'elle a besoin de savoir. Il me faudrait des semaines pour former une remplaçante, à supposer que je trouve quelqu'un d'aussi intelligent. Je n'ai ni le loisir ni la patience de supporter une femme qui va poser des questions sur tout et dire n'importe quoi. De plus, Mrs. Monk n'a pas besoin qu'on lui dise quoi faire en cas d'urgence. Elle agit, voilà tout.

— Je croyais que tu ne l'aimais pas, observa Magnus, ironique. Tu en as certainement donné l'impression.

— Enfin, Magnus ! répliqua Hamilton, interloqué. Il ne s'agit ni de l'aimer ni de ne pas l'aimer. Ses opinions m'irritent parfois parce qu'elles gênent mon travail. Mais c'est le revers de la médaille. Il faut accepter que, si elle a suffisamment d'intelligence et de force de caractère pour prendre ses propres décisions et agir en conséquence, elle va par moments essayer de décider à ma place aussi. Je dois la surveiller de près pour l'en empêcher. Mais j'ai besoin d'elle. Envoie-la au laboratoire, s'il te plaît.

Hester entendit le bruit de ses pas et s'éloigna aussi vite que possible, sans se retourner.

Néanmoins, une demi-heure plus tard, elle était debout devant le bureau d'Hamilton Rand. Lui était assis, les yeux levés vers elle.

— Je n'ai pas le temps de me prêter à des petits jeux, Mrs. Monk, et j'espère que vous avez dépassé ce stade.

Il la dévisagea. Pour une fois ses yeux noisette semblaient tout à fait candides.

— Il est inutile que je vous explique l'importance de mes recherches. Peut-être en saisissez-vous la portée avec plus d'acuité que moi. Je sais que vous désapprouvez que j'utilise le sang d'enfants, en dépit des succès obtenus. Pour ma part, je ne vous tiens pas rigueur d'avoir témoigné contre moi au tribunal. Vous avez agi selon votre conscience. Il serait puéril de vous en vouloir pour cela.

Il l'observa avec attention, mais s'il vit la surprise d'Hester, il n'en laissa rien paraître.

— Je souhaite que vous m'apportiez votre assistance dans la poursuite de mes travaux de temps à autre, quand j'aurai besoin de vous. Si vous désirez négocier votre salaire, adressez-vous à Magnus. Il sait s'occuper de ce genre de choses.

Hester le fixa à son tour. Rien ne suggérait qu'il eût cherché à l'insulter. Il parlait de détails pratiques, voilà tout. Devait-elle rétorquer qu'elle était revenue uniquement pour les patients ? Elle était fâchée contre elle-même de se sentir flattée par ses remarques.

— Il n'est pas question d'argent ! dit-elle avec fermeté. Je suis venue ici remplacer une amie, qui malheureusement, n'est toujours pas de retour. Qui allez-vous employer à ma place si je refuse ?

— Enfin, ma chère, il y a eu d'autres infirmières avant vous,

répliqua-t-il avec impatience. Elles n'avaient pas votre expérience, peut-être, mais elles faisaient l'affaire. Nous allons obtenir des fonds. Depuis l'intervention spectaculaire de Radnor au tribunal, les gens se bousculent pour se dévouer à la cause.

Il ponctua ses paroles d'un semblant de sourire. C'était la première fois qu'elle décelait une trace d'humour chez lui. Avait-il toujours été aussi sombre ? Ou la mort d'Edward, suivie de celle de ses parents, et le sacrifice de sa carrière médicale avaient-ils étouffé toute joie en lui ? Son obsession pour son travail n'était-elle qu'un bouclier qui le protégeait des souvenirs et du vide qui, sinon, le consumeraient ?

Ce ne serait pas difficile à comprendre.

— Mrs. Monk !

— Bien, dit-elle d'un ton décidé. Payez quelqu'un d'autre. En fait, plusieurs personnes. C'est souvent la qualité des soins apportés par une infirmière qui sauve des vies. Pour cela, il faut du temps, de l'attention et de l'expérience. Si vous pouvez faire de ces transfusions un succès, il vous faudra des infirmières compétentes, capables de traiter le choc, les effets secondaires, la peur et toute la détresse physique et émotionnelle qui l'accompagne.

— Et vous m'aidez ? demanda-t-il en se penchant vers elle, quêtant sa réponse.

Avant qu'elle ait eu le temps de la lui donner, on frappa un coup sec à la porte. Celle-ci s'ouvrit brusquement, livrant passage à deux policiers en uniforme qui laissèrent le battant cogner derrière eux. Ils s'avancèrent d'un pas résolu vers Rand, le visage fermé. Ni l'un ni l'autre ne s'adressa à Hester.

— Hamilton Rand ? lança d'un ton autoritaire le plus imposant des deux.

— Qui diable êtes-vous ? De quel droit faites-vous irruption ici sans permission ?

— Êtes-vous Hamilton Rand ? insista l'homme.

Son collègue jeta un coup d'œil à Hester, puis la contourna pour aller se placer de l'autre côté du chimiste.

— Oui, bien sûr. De quoi s'agit-il ? rétorqua Rand, mordant.

— Je vous arrête pour le meurtre d'Adrienne Radnor, répondit froidement le policier. Je vous conseille de nous suivre sans opposer de résistance. Il serait préférable que vous ne nous obligiez pas à recourir à la force.

Rand le dévisagea comme s'il s'était exprimé dans une langue étrangère.

Hester aussi était stupéfaite, mais pas assez pour maîtriser sa colère.

— Vous ne vous êtes pas présentés, accusa-t-elle avec une fureur qui les prit au dépourvu. Qui êtes-vous ? À quel commissariat êtes-vous rattachés ? Où est votre mandat d'arrêt ? Vous ne pouvez pas entrer ici sans même frapper et arrêter n'importe qui.

— Madame, cela ne vous concerne pas, rétorqua sèchement le plus corpulent des deux. Cet homme a commis un meurtre. Il va être inculpé et jugé devant les tribunaux. Veuillez vous écarter et nous laisser faire notre devoir. Vous ne voudriez pas faire obstacle à la police, hein ?

Hester ne bougea pas.

— Je suis Hester Monk. Mon mari dirige la brigade fluviale de la Tamise. Qui êtes-vous ?

— Art, je crois qu'elle dit la vérité, intervint le second policier, un peu nerveux. Je l'ai déjà vue.

Art persista.

— C'est bien possible, madame, mais j'ai...

— Que voulez-vous dire par « c'est bien possible » ? De quel droit insinuez-vous que je suis une menteuse, même eu égard à mon propre nom ?

Cette fois, Art fit marche arrière.

— C'est juste manière de parler, madame, dit-il, radouci. Je ne voulais pas dire que vous mentez. Mais cet homme est accusé du meurtre brutal d'une jeune femme...

— La plupart des meurtres sont brutaux, coupa-t-elle. Je connaissais Adrienne Radnor. J'espère ardemment que vous arrêterez celui qui l'a étranglée.

Art plissa les yeux.

— Comment savez-vous qu'elle a été étranglée, madame ? Les journaux n'en ont pas parlé. C'est lui qui vous l'a dit ? demanda-t-il en désignant Rand.

— Non, répondit-elle, sachant malgré tout que la bataille était perdue d'avance. Si vous m'aviez écoutée, vous m'auriez entendue vous dire que le commissaire Monk est mon mari. Il a été informé du

crime par des collègues. Où est votre mandat d'arrêt pour Mr. Rand ?

Art le tira de sa poche et le lui montra, en ayant soin de le tenir à distance pour qu'elle ne puisse pas s'en emparer.

Dès qu'elle le vit, Hester sut qu'il était authentique. Le policier s'était conduit de manière très cavalière, mais peut-être avait-il des enfants, et avait-il songé aux trois petits dont Rand s'était servi et qu'il avait été bien près de tuer. Peut-être aucun de ses proches n'était-il décédé de leucémie ou des suites d'une hémorragie. Le comportement des gens dépendait tellement des émotions qu'ils ressentaient, de leur perception de la réalité.

Il avait le droit d'arrêter Rand, du moins aux yeux de la loi, et c'était à elle seule qu'il devait rendre des comptes.

Rand le savait aussi. Tel un somnambule, il tendit les mains aux policiers pour qu'on lui passe les menottes. Il s'éloigna entre les deux hommes, après avoir jeté un seul regard en arrière à Hester. Il paraissait perdu, voire effrayé, incapable d'assimiler ce qui lui arrivait.

Était-il coupable du meurtre d'Adrienne Radnor ? Ou avait-elle été tuée par quelqu'un d'autre ?

Rathbone fut consterné par l'arrestation de Rand et son inculpation. En un sens, il avait pourtant toutes les raisons de se réjouir. L'homme était coupable d'avoir enlevé Hester et les trois enfants Roberts, dans les faits sinon devant la loi. Pas un instant Rathbone n'avait douté de la parole d'Hester, d'autant moins qu'il savait qu'elle avait du respect pour le travail de Rand, mis à part ses méthodes. N'était-elle pas retournée travailler à l'hôpital en dépit de tout ce qui s'était passé ?

Pour sa part, il comprenait très bien cela. Un avocat défendait des gens accusés de crimes atroces, quelle que fût son opinion quant à leur innocence ou leur culpabilité. Il lui était arrivé plus d'une fois de se tromper, mais même si cela ne s'était jamais produit, ce principe ne devait pas être remis en cause.

Pourtant, quand Rufus Brancaster le pria de passer le voir à son cabinet, Rathbone songea qu'il lui devait cette courtoisie. Après l'effondrement spectaculaire du précédent procès et la déconvenue qui en était résultée, l'avocat faisait preuve de générosité en le sollicitant de nouveau.

— On dirait que nous allons avoir une seconde chance, lança-t-il alors que Rathbone prenait place en face de lui.

Il eut un sourire empreint de regret.

— Bien que j'aie l'impression que vous êtes sur le point de me dire que vous ne pensez pas que le dossier soit très solide.

— Je n'en ai pas pris connaissance, répondit Rathbone, espérant son scepticisme infondé.

— Nous avons un mobile, un moyen et une occasion.

Brancaster se pencha par-dessus le bureau, dominant mal son enthousiasme.

— Rand n'a pas d'alibi pour l'heure probable du meurtre...

Rathbone se fit aussitôt l'avocat du diable.

— N'était-ce pas le milieu de la nuit ? Je n'en aurais pas, moi non plus. Et vous ?

— Quoi ?

L'avocat paraissait choqué, comme si Rathbone l'avait accusé d'un crime.

Rathbone sourit.

— La plupart des célibataires ne peuvent justifier de leurs faits et gestes en pleine nuit. A-t-on vu Rand ou décrit un homme lui ressemblant dans le voisinage ?

— Pas pour l'instant, concéda Brancaster. Et pourtant, il y avait bien quelqu'un. Cette jeune femme ne s'est pas étranglée toute seule !

— Voilà un bel argument pour un jury, acquiesça Rathbone. Avons-nous le moindre indice susceptible d'incriminer Rand ? N'a-t-on rien retrouvé chez lui, dans son laboratoire ou son bureau ? Des vêtements maculés de boue ? Une empreinte de pas ? Des bottes sales ?

— Le meurtrier n'avait aucune raison de descendre lui-même dans le fossé où on l'a retrouvée, s'impatienta Brancaster. Il suffisait de l'y pousser. N'importe quel homme de force moyenne doté de ses deux mains aurait pu l'étrangler, mais ce n'était pas un inconnu qui l'aurait suivie en catimini. Nous avons quantité d'éléments qui, présentés correctement, ne peuvent mener à aucune autre conclusion que la culpabilité de Rand.

— Aurait-elle pu avoir un prétendant ? Serait-ce une querelle d'amoureux qui aurait mal tourné ? insista Rathbone, présentant les arguments que la défense utiliserait.

— J'en ai cherché un, mais rien ne porte à le croire. Depuis que la

santé de son père a commencé à se détériorer et qu'il a cessé de voyager, elle a été constamment à ses côtés.

— Pas même d'amant secret ?

Brancaster lâcha un petit rire sec.

— Vous paraît-il vraisemblable qu'elle ait réussi à cacher un tel secret à Bryson Radnor ? Il contrôlait toute sa vie. J'ai une abondance de témoignages qui peuvent le prouver, si besoin est.

— L'affaire se présente mieux, concéda Rathbone.

Devant l'immédiate satisfaction de Brancaster, il jugea bon de tempérer son ardeur.

— Ne tenez pas trop à l'emporter, avertit-il, radouci.

Brancaster le regarda bien en face, les yeux brillants.

— Et vous êtes précisément l'homme qu'il faut pour m'avertir de ne pas prendre de raccourcis avec la loi, et de ne pas laisser ma conception personnelle du bien et du mal guider mes actions au mépris des subtilités du système juridique.

Rathbone comprit précisément à quoi il faisait allusion. La pique avait mis longtemps à venir. À vrai dire, compte tenu de la sévérité qu'il avait témoignée à Brancaster, il était surpris qu'elle ne fût pas venue plus tôt.

— Bien sûr, accepta-t-il, avec une franchise douloureuse. J'ai commis l'erreur contre laquelle je vous mets en garde, et j'en ai payé le prix. Vous le savez mieux que personne. Est-ce le genre de conduite que vous désirez imiter ?

Brancaster rougit.

— À vrai dire, je souhaiterais surtout égaler votre talent et votre passion, avoua-t-il dans un élan soudain d'humilité. Mais il faudrait que je sois un imbécile pour ne pas tirer la leçon de votre expérience. J'ai l'intention de préparer le procès d'Hamilton Rand avec le plus grand soin, en étant méticuleux vis-à-vis des faits mais aussi des questions morales et émotionnelles qu'il soulève. Et je vous serais profondément reconnaissant de bien vouloir m'aider, dans l'intérêt de la justice, sinon pour la fièvre de la bataille.

Il se pencha de nouveau vers Rathbone, le visage grave.

— Vous et moi savons que Rand a enlevé Hester Monk parce qu'elle lui était utile et parce que, s'il la laissait derrière lui, elle aurait averti les gens de ce qu'il faisait. Qu'elle désire ou non le poursuivre,

ce qu'il a fait subir à ces enfants est indéniable.

Rathbone fit mine de parler, mais Brancaster leva la main pour le devancer.

— Je sais ! Je sais... Nous ne pourrions pas prouver que l'argent a été versé aux parents dans le but de l'acquitter de cette accusation. Et les pauvres diables en ont bien trop besoin pour admettre quoi que ce soit. Cette somme est tout ce qui sépare leurs enfants de la famine. Ils préfèrent avoir de quoi donner à manger aux plus petits plutôt que de les entendre pleurer de faim jusqu'à épuisement, dût-on les considérer comme des misérables prêts à vendre leur progéniture. Dieu me vienne en aide, je ferais pareil ! Ce que je veux dire, Sir Oliver, c'est que nous savons que cet homme est cruel. Seule l'extraordinaire intervention de Radnor l'a sauvé lors du premier procès. Après cela, rien n'aurait pu nous permettre d'obtenir une condamnation. Mais là, c'est différent. Il s'agit de l'assassinat d'une jeune femme...

— Pourquoi ? coupa Rathbone. Pourquoi l'aurait-il tuée ? Vous devez fournir ce mobile ! Si vous n'avez ni preuve ni témoin oculaire, il vous faut une raison impérative.

— Parce que, maintenant que son père est rétabli, elle n'a plus besoin de Rand, lui fit remarquer Brancaster. Nous ne savons pas ce qu'elle a appris dans ce cottage. Pendant que Rand et Hester s'occupaient de Radnor, elle avait la haute main sur la maison. Forcément. A-t-elle découvert quelque chose qu'elle menaçait de révéler ?

— Par exemple ? demanda Rathbone, troublé malgré lui par l'argument de l'avocat.

— Par exemple, d'où venaient les ossements que Monk et son agent ont exhumés dans le verger, suggéra Brancaster d'une voix sourde. Ce sont des restes humains. Et certains étaient très petits... comme ceux d'enfants.

— Ils auraient pu appartenir à n'importe qui.

Rathbone avait beau s'efforcer de parler d'un ton neutre, raisonnable, l'horreur et la pitié menaçaient de prendre le dessus. C'étaient les enfants de quelqu'un, quelle qu'eût été la cause de leur mort. Pourquoi ne reposaient-ils pas dans un cimetière, en terre consacrée, à l'instar des autres enfants du village ?

Brancaster lut son expression et ne prit pas la peine de répliquer.

— Allez-vous m'aider ?



Il esquissa ce curieux sourire de guingois qui lui était si personnel.

— Ne serait-ce que pour me maintenir sur le droit chemin !

Rathbone soupira.

— Je suppose que oui. J'ai une dette considérable envers vous. J'aimerais sincèrement voir Rand derrière les barreaux, mais au terme d'un procès qui soit juste...

Brancaster acquiesça. Cela lui suffirait.

Le second procès d'Hamilton Rand s'ouvrit devant une salle comble. Personne ne pouvait esquisser un geste sans bousculer son voisin. Les gens fixaient la tribune des témoins ou encore le juge, de nouveau Patterson, parce qu'ils n'arrivaient pas à voir les jurés, assis sur les côtés, et encore moins observer le box où Hamilton Rand avait pris place, flanqué de deux gardes. Il semblait regarder, au-delà de la cour, une scène visible de lui seul.

Il était inculpé cette fois de l'assassinat de la femme qui était accusée à ses côtés lors du précédent procès, où ils avaient l'un et l'autre – par défaut – été reconnus non coupables.

Ainsi que Rathbone le lui avait conseillé, Brancaster commença prudemment, établissant pas à pas les circonstances du crime. Son premier témoin fut l'homme qui avait découvert le corps alors qu'il faisait une promenade à cheval de bon matin. L'animal avait flairé quelque chose qui l'avait troublé et s'était immobilisé au milieu de la route, refusant d'avancer.

L'homme décrivit ses actions et sa sinistre découverte. Il était ensuite rentré à bride abattue demander à un voisin de prévenir la police et de l'aider à veiller le corps. Il n'avait pas touché la victime, hormis pour s'assurer qu'il n'y avait plus rien à faire.

L'avocat de la défense était un certain Lyons. Ses cheveux roux commençaient à perdre de leur brillant et il était plus âgé et plus sagace que les apparences ne le suggéraient. Rathbone ne le connaissait que de réputation, mais avait pour lui un respect considérable. Il ne fut pas surpris de le voir décliner un contre-interrogatoire inutile, qui n'aurait servi qu'à ajouter à la détresse du témoin.

La déclaration de la police n'apporta aucune surprise. Le médecin s'exprima avec délicatesse, comme s'il lui répugnait de livrer la morte, désormais sans défense, à la curiosité malsaine du public. Il parla

d'elle avec les légers euphémismes qu'il aurait utilisés pour évoquer un être vivant.

Brancaster en parut irrité. Il devait penser que ces propos feutrés minimisaient la violence du crime.

— Ne dites rien, avertit Rathbone tout bas.

— Il donne l'impression qu'elle n'a pas souffert ! siffla l'avocat entre ses dents. Elle ne s'est pas couchée dans le fossé pour s'endormir. Il faut que je fasse comprendre au jury...

Rathbone lui serra le bras avec force.

— Non ! Au contraire ! Il lui a laissé sa dignité intacte au lieu de parler d'elle comme d'une simple pièce à conviction. Il invite les jurés à voir en elle une femme réelle, à protéger et non à exploiter ! Servez-vous-en, Brancaster ! Servez-vous-en !

— Maître Brancaster ? demanda Patterson poliment. Si vous n'avez pas de questions, acceptez-vous que Mr. Lyons en vienne à sa conclusion ?

— Merci, Votre Honneur, acquiesça Brancaster. Il me semble que le médecin légiste nous a fourni un excellent compte rendu du décès tragique de cette jeune femme qui, après avoir témoigné un dévouement sans faille à son père lors de sa longue maladie, avait toute sa vie devant elle. Je crois que nous devrions à présent la laisser reposer en paix.

Lyons se leva, son visage exprimant un évident dégoût ; il savait précisément ce que Brancaster avait accompli et n'était pas assez sot pour s'attirer la défaveur du jury en harcelant le médecin pour obtenir des détails supplémentaires ; il se montra bref.

— Les blessures de cette malheureuse pouvaient-elles indiquer la taille ou le poids de son agresseur, ou autre chose à son sujet ?

— Non, monsieur, sauf qu'il était beaucoup plus fort qu'elle. Et qu'il avait l'avantage de la surprise.

— Elle n'avait pas conscience de sa présence ? s'étonna Lyons, arquant les sourcils.

— Si, monsieur. D'après la position des mains sur son cou, comme je pense l'avoir déjà dit, il lui faisait face. Elle ne devait pas s'attendre à être attaquée.

— De sorte qu'il serait raisonnable de penser qu'elle le connaissait et ne se méfiait pas de lui ?

— En effet.

— Merci. Je n'ai pas d'autre question.

L'après-midi fut consacré à d'autres témoignages officiels, dont ceux des policiers qui avaient mené les diverses parties de l'enquête. L'audience se poursuivit le lendemain matin, dans une salle pleine à craquer, dont les portes durent être fermées une bonne demi-heure avant la reprise des débats.

Brancaster appela Hester Monk à la barre. Il avait l'intention de garder Radnor pour la fin. Si Hester ne parvenait pas à susciter la compassion du jury, le père éploré était certain de réussir. Sûr de lui, l'avocat s'avança d'une démarche tranquille vers la tribune et prit la parole d'une voix détendue.

— Je suis navré de devoir vous soumettre de nouveau à cette épreuve, Mrs. Monk, s'excusa-t-il. J'espère que, cette fois, l'issue en sera moins affligeante.

Il eut un mince sourire qui s'adressait à elle et aux jurés, et non au public. Sa prestation serait peut-être superbe, mais seuls comptaient les hommes qui allaient délivrer leur verdict. La vie de Rand en dépendait – et, plus largement, la justice elle-même et la conviction qu'elle finissait par triompher.

— Mrs. Monk, commença Brancaster, je sais que vous avez déjà répondu à nombre des questions que je vais vous poser ici, mais souvenez-vous que, pour ces jurés, tout est nouveau. Soyez patiente avec moi.

Ce n'était pas une question et elle ne répondit pas. Rathbone songea qu'elle était pâle et semblait très fatiguée, voire malheureuse. Elle serait peut-être le témoin idéal, meilleur même que Radnor, car celui-ci devait être ému par la mort de sa fille. En fait, cela sauterait aux yeux s'il ne l'était pas.

— Mrs. Monk, pourriez-vous expliquer brièvement à la cour comment vous en êtes venue à connaître Mr. Rand et Miss Radnor ?

Elle fut très brève, en effet, comme si elle avait préparé cette réponse, mais n'omit rien d'essentiel.

— J'avais accepté un poste temporaire d'infirmière de nuit dans l'annexe de l'hôpital de Greenwich. Une amie que j'avais connue en Crimée avait dû s'absenter, et je m'étais engagée à la remplacer aussi longtemps que nécessaire si mon travail donnait satisfaction à Magnus Rand, le médecin qui dirige cette annexe. Durant mon service là-bas,

j'ai eu l'occasion de rencontrer Mr. Hamilton Rand, qui est chimiste et effectue des recherches. Miss Adrienne Radnor est venue demander que son père soit admis comme patient.

— Quel était votre rôle ?

— On m'a priée d'aider Mr. Rand et le Dr Rand à soigner Mr. Radnor.

— Pourquoi vous ? demanda Brancaster innocemment.

Rathbone jeta un coup d'œil aux jurés. La plupart se penchaient légèrement en avant, attendant la réponse.

— Parce que j'ai plus d'expérience que bien des infirmières en ce qui concerne les blessures graves comportant de lourdes pertes de sang, expliqua Hester impassible.

— Vraiment ? Pourquoi cela ?

Sans s'étendre inutilement, Hester décrivit son travail d'infirmière de l'armée en Crimée.

Brancaster n'eut pas à feindre l'admiration. Les combats et les lourdes pertes encourues demeuraient présents dans la mémoire du public, et personne n'avait oublié le nom de Florence Nightingale. Nombre de gens avaient des parents ou des amis qui étaient tombés à Balaklava, Inkerman ou sur les bords de l'Alma.

Rathbone, qui avait déjà entendu tout cela, éprouva néanmoins un frisson d'horreur et de pitié. Il plaignait les victimes et était révolté par l'incompétence qui les avait provoquées.

Il n'y avait pas un membre du jury qui ne regardât Hester avec un respect mêlé d'admiration. Lyons commettrait une erreur s'il s'avisait de l'attaquer, quoi qu'elle dise.

— Saviez-vous en quoi allait consister le traitement de Mr. Radnor avant qu'il débute ?

— Non.

— Et ensuite ?

Elle hésita.

Nul ne bougeait dans la salle.

— J'en ai discerné le potentiel, dit-elle, choisissant ses mots avec soin. Si cette expérience réussissait, elle permettrait de sauver un nombre inimaginable de vies à l'avenir. Des milliers, des dizaines de milliers de gens. Pas seulement des soldats, mais des victimes d'accident, des femmes en couches, et naturellement toutes sortes de

patients atteints de maladies sanguines... il n'y a pas de limites à ce qui pourrait être accompli.

Une légère rougeur s'était répandue sur ses traits. Ses mains étaient blanches, crispées sur la barre.

Brancaster hocha lentement la tête, ne voulant pas rompre le charme avant d'y être obligé.

— Rand est donc un héros ? dit-il enfin.

— Pas tout à fait, murmura-t-elle.

Les jurés tendaient l'oreille, soucieux de saisir chaque mot.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— À cause de la manière dont il se procurait le sang qu'il donnait à Radnor.

Elle baissa les yeux.

— Une expérience a toujours un coût. Le succès n'est pas garanti, sinon il ne s'agit plus d'une expérience. Mais ceux qui paient le prix doivent le faire en toute connaissance de cause et de leur plein gré.

— Mr. Radnor était consentant...

— Naturellement. Il n'avait pas le choix : sans ce traitement, il était condamné. En revanche, les enfants dont Mr. Rand prélevait le sang étaient trop petits pour avoir le choix. Et leurs parents n'avaient pas la moindre idée de ce qu'on allait leur faire subir. Cela dépasse l'imagination de la plupart d'entre nous.

— Certes. Mais Mr. Rand a déjà été accusé d'enlèvement en ce qui vous concerne, et reconnu non coupable. D'aucuns ont suggéré que vous aviez peut-être participé volontairement à cette expérience ambitieuse. Vous avez de l'admiration pour lui, n'est-ce pas ?

Elle le toisa patiemment.

— Si j'étais partie volontairement, Mr. Brancaster, j'en aurais informé ma famille au lieu de la laisser se faire un sang d'encre pour moi. Mon mari et mon fils ne savaient pas où j'étais, ni même si j'étais encore en vie.

— Bien sûr.

Lyons se leva.

— Votre Honneur, je suis certain que chacun ici voue une admiration sans bornes à Mrs. Monk pour son héroïsme passé et comprend son intérêt pour un tel progrès médical, mais je ne vois pas de lien direct avec le meurtre qui nous préoccupe. Certes, il ne serait

guère étonnant que Mrs. Monk éprouve du ressentiment à l'égard de Miss Radnor pour le rôle qu'elle a joué dans cette affaire, mais mon estimé confrère ne va tout de même pas nous dire que Mrs. Monk est impliquée dans ce crime ?

Un cri de protestation s'éleva dans la salle, suivi d'un regard foudroyant du juge et de réactions gênées du jury.

Brancaster sourit.

— Votre Honneur, Mr. Lyons en vient au but à ma place. Miss Radnor a effectivement été complice de la séquestration de Mrs. Monk lors du déroulement de l'expérience. Par conséquent, elle aurait pu témoigner à ce propos, en fournissant peut-être plus de détails que nous n'en avons entendus jusqu'ici. Des détails susceptibles d'être... prouvés.

Lyons pivota et lui fit face, en colère.

— Mr. Rand a déjà été jugé pour ces faits et reconnu non coupable ! Quoi que vous en pensiez, cette affaire est close. Il ne peut être inculqué de nouveau !

— Pas du même délit, admit Brancaster. Cependant, Miss Radnor a passé plusieurs jours dans le cottage à Redditch, et, contrairement à Mrs. Monk, elle était libre d'aller où bon lui semblait. Qu'a-t-elle vu là-bas ? A-t-elle pu découvrir le secret des fosses communes que la police a mises au jour depuis lors... les cadavres d'autres gens, d'autres enfants ?

Une vague d'horreur déferla parmi l'assistance telle une rafale de vent qui secoue des arbres secs. Patterson réclama le silence et dut tonner par-dessus le vacarme pour se faire entendre.

— Silence ! Sinon, je fais évacuer la salle !

Peu à peu, le tintamarre reflua. Les gens se rassirent.

Lyons était toujours debout.

— Votre Honneur ! La suggestion de Mr. Brancaster est odieuse ! Rien n'indique la date à laquelle ces cadavres ont été enterrés ni l'identité des défunts, comme il le sait pertinemment. Enfin ! Il pourrait s'agir de victimes de la peste du Moyen Âge !

— Balivernes ! protesta Brancaster farouchement. Ils ne peuvent être datés avec précision, mais nous savons bien qu'ils sont beaucoup plus récents que cela.

Il se tourna pour faire face au magistrat furibond.

— Votre Honneur, tout ce que je veux suggérer, c'est que Miss Radnor a été complice de la séquestration des enfants dont Rand prélevait le sang. Elle a peut-être appris qu'il avait détenu d'autres... donneurs... contre leur gré. Est-il vraiment raisonnable de penser qu'il a acquis des compétences aussi remarquables dans l'art de la transfusion dès sa première tentative ? Ce qu'il a accompli est fantastique ! Superbe ! Mais ce n'est pas un coup de chance : c'est un triomphe d'habileté, de science, d'art et de persévérance.

Le visage de Patterson exprimait toujours la contrariété.

— Maître Brancaster, vous frôlez l'outrage à la cour et l'annulation pure et simple de ce procès. S'il devait y en avoir un autre, sachez que vous n'y participeriez pas. Peut-être Mr. Lyons va-t-il souhaiter interroger Mrs. Monk et lui donner la possibilité de confirmer ou d'infirmer vos accusations. Dans le cas contraire, il m'appartiendra de décider si ce procès doit ou non se poursuivre. Suis-je clair, monsieur ?

L'avocat s'inclina. En dépit de son humilité apparente, Rathbone lisait la satisfaction sur ses traits. Il avait planté un mobile parfait dans tous les esprits, et surtout ceux des jurés. L'imagination de chacun ferait le reste.

Sagement, il céda la place à Lyons et se rassit.

Rathbone, les nerfs tendus à craquer, sentait les ongles de ses doigts s'enfoncer dans ses paumes. Il réprima à grand-peine l'envie d'accuser son confrère d'être allé trop loin et d'avoir ainsi mis leur cause en péril. Patterson serait fondé à invoquer un vice de forme dans la mention des ossements, qu'il était impossible de lier à Rand ou à n'importe qui. Ordonner aux jurés d'ignorer ses remarques ne servirait à rien. Comment pouvait-on ignorer des choses pareilles ? Elles hanteraient les pensées de tous ceux qui assistaient à l'audience, ou qui liraient le compte rendu dans les journaux par la suite.

Comme s'il sentait sa fureur, Brancaster évita son regard. C'était exactement le genre de risque que Rathbone avait pris par le passé et qui lui avait valu d'être exclu du barreau. Brancaster l'avait défendu. C'était une dette qu'il n'avait jamais rappelée à Rathbone, mais que celui-ci ne pouvait oublier. Aucun homme d'honneur ne l'oublierait.

Lyons se tourna vers Hester. Son visage était blême, sa posture rigide. Avait-elle peur de lui, de faire un faux pas qu'il serait impossible de rattraper, ou était-elle simplement hantée par le souvenir de ce qui s'était passé au cottage ? Pourvu que Brancaster

veille à ce que les jurés penchent pour la seconde hypothèse, même s'il devait le confirmer en l'interrogeant une dernière fois !

— Mrs. Monk, commença Lyons d'une voix empreinte de respect, et même de douceur. Ces enfants sont-ils toujours en vie ? Vous le savez, n'est-ce pas ? Vous continuez à penser à eux, malgré les événements qui se sont déroulés depuis ?

— Ils sont en voie de rétablissement. Tout au moins en ce qui concerne leur santé physique. Ils souffrent toujours de cauchemars. Comme moi, d'ailleurs.

Lyons s'efforça de cacher son agacement, tandis que Brancaster jubilait, au contraire. Pour sa part, Rathbone retenait son souffle.

— Mrs. Monk, contentez-vous, je vous prie, de répondre à mes questions, sans ajouter vos propres... diagnostics, répliqua Lyons d'un ton sec.

Sans doute avait-il voulu que les jurés partagent sa désapprobation. Ceux-ci ne virent pas les choses de la même façon. L'un d'entre eux fronça les sourcils, visiblement contrarié par son hostilité envers Hester.

Lyons dut s'en apercevoir et se hâta de poursuivre :

— Pourriez-vous décrire à la cour votre relation avec Miss Radnor, avant et pendant votre séjour au cottage, ainsi que par la suite, si suite il y a eu ?

Hester parut perplexe.

— C'était la fille du patient, expliqua-t-elle. Notre seul souci était de le sauver et de la rassurer, en lui montrant que tous les aspects du traitement allaient dans ce sens. Elle s'occupait beaucoup de lui en général, elle se chargeait de la cuisine, de la lessive, etc. Elle aidait aussi à lui prodiguer des soins, comme elle l'avait fait chez eux, et veillait à ses besoins les plus personnels.

— Je voulais parler des relations qu'il y avait entre elle et vous, rectifia Lyons.

— Elle était dévouée à son père. Nous ne parlions que de ses besoins, de son traitement, de ce que nous pouvions faire pour son bien-être. Une ou deux fois elle m'a demandé si je pensais qu'il allait se rétablir. Dans ce cas, je lui ai conseillé de s'adresser au Dr Rand.

— Et à la maison ? Si vous étiez là contre votre gré, comme vous l'affirmez – prisonnière, de fait –, n'avez-vous pas sollicité son aide pour vous enfuir ? demanda-t-il, incrédule.



— J'y ai pensé.

— Oui ou non, Mrs. Monk, coupa-t-il. Lui avez-vous posé la question, ou non ?

Hester le regarda d'un air las.

— Il est impossible de répondre aussi simplement, Mr. Lyons. La survie de son père était son unique préoccupation. Cela a toujours été clair...

— Alors, vous ne l'avez pas fait !

Le triomphe éclaira un instant le visage de l'avocat.

— Vous ne pouviez pas savoir avec certitude qu'elle refuserait de vous aider ! Permettez-moi de suggérer, Mrs. Monk, que votre connaissance de la médecine et votre intérêt pour cet art, votre compréhension des travaux spectaculairement bénéfiques de Mr. Rand, étaient suffisants pour que vous désiriez y être associée ? Vous ne souhaitiez pas vous enfuir ! Vous vouliez que l'expérience arrive à son terme ! Vous vouliez participer à son succès. Vous êtes infirmière militaire. Vous avez vu des dizaines, voire des centaines de morts sur les champs de bataille. Vous connaissiez la portée de cette découverte, n'est-ce pas ?

Il n'y avait qu'une seule réponse possible à cette question. Si elle avait nié, personne ne l'aurait crue.

— Je voulais qu'il réussisse, admit-elle avec un sourire sans joie. Bien sûr. J'imagine que chacun ici l'aurait voulu. Mais j'avais des raisons personnelles de le désirer. S'il avait échoué et que Mr. Radnor soit mort, Mr. Rand aurait été coupable d'un crime qu'il ne pouvait se permettre d'avouer. J'étais témoin de ce crime. Il aurait dû m'éliminer aussi...

— Votre Honneur ! protesta Lyons. C'est une folle spéculation...

Brancaster bondit sur ses pieds.

— Votre Honneur, mon estimé confrère a posé au témoin une question précise. Il ne peut maintenant se plaindre que la réponse ne lui convienne pas. Mrs. Monk souhaitait le succès de cette expérience pour la raison très personnelle qu'elle craignait pour sa vie en cas d'échec !

Patterson eut un sourire sombre.

— Très juste, Mr. Brancaster. Votre remarque aussi, Mr. Lyons. Pourriez-vous reformuler votre question ?

Lyons se retourna vers Hester, les lèvres pincées, l'air irrité.

— Je vais m'en tenir aux faits, Mrs. Monk. Mr. Rand vous a-t-il maltraitée ? A-t-il levé la main sur vous pendant que vous étiez dans ce cottage ou depuis ? Peut-être allez-vous réussir à répondre par oui ou par non !

— Non.

— Vous a-t-il jamais menacée de vous faire du mal ?

— Non, jamais.

— Pourtant, vous voudriez faire croire à ces messieurs du jury que vous craigniez qu'il ne vous tue si l'expérience échouait ? Là encore, oui ou non suffira.

— Oui.

Elle regarda les jurés.

— Ce sont des gentlemen intelligents et bien placés. Ils savent que quelqu'un qui possède assez de connaissances pour être utile peut, si les circonstances changent, présenter une gêne, voire un danger.

Brancaster feignit de se moucher pour dissimuler son sourire. Lyons renonça à interroger Hester davantage, et lui aussi.

L'audience fut suspendue pour le déjeuner. À la reprise, Brancaster appela son dernier témoin, Bryson Radnor. Celui-ci tint son rôle à la perfection, éveillant chez Rathbone une admiration de professionnel et un malaise grandissant.

Debout à la barre, Radnor faisait face à la cour. Ce bel homme, fort et bien bâti, ressemblait à un vieux lion rendu hagard par la douleur. Il avait laissé pousser ses cheveux. La lumière se reflétait sur les mèches de sa crinière blanche, attirant les regards sur son visage, ses yeux sombres et ses traits résolus.

Brancaster l'invita à décrire les soins qu'Adrienne lui avait apportés, le dévouement qu'elle lui avait témoigné depuis la mort de son épouse. Il évoqua d'une voix sourde et émue la dépendance de sa fille envers lui dans son chagrin, puis le déclin de ses propres forces et, enfin, la prise de conscience qu'il était atteint d'une maladie incurable.

Le public l'écoutait avec émotion, touché par son chagrin palpable. Certaines femmes pleuraient. Les hommes, les traits crispés, s'efforçaient de rester stoïques devant tant de loyauté et tant de tragédie.

Brancaster ne pouvait pas perdre.

Rathbone savait que, pour l'essentiel, le procès était terminé. Quoi qu'il fasse, Lyons ne parviendrait pas à obtenir un revirement total de la conviction qui s'était emparée des jurés.

Guidé par Brancaster, Radnor parla du traitement qu'il avait reçu. Chaque fois qu'une réponse aurait pu être gênante, il invoqua une mémoire défaillante. Nul ne pouvait lui en vouloir. Patterson lui-même semblait impressionné.

Quant à Rathbone, il n'aurait su dire pourquoi il était si déconcerté. Se pouvait-il qu'il ressente quelque chose d'aussi mesquin que l'envie, parce que Brancaster avait réussi son pari – et s'en était tiré ? Le coupable allait être condamné en fin de compte.

Vraiment ? Rand était-il le coupable ?

Tous les indices l'affirmaient – ou du moins portaient à le croire. Il n'y avait pas d'autre suspect. L'assassin était forcément connu d'Adrienne, et celle-ci avait été trop accaparée par son père pour nouer une relation intime avec quiconque. Qui d'autre aurait pu lui vouloir du mal, sans parler de la tuer ?

Malgré tout, Hester ne croyait pas à la culpabilité de Rand. Elle pensait que Radnor lui-même avait commis le crime afin de recouvrer sa liberté, de vivre le reste de ses jours à sa guise sans être encombré ni critiqué, sans devoir subvenir aux besoins d'une fille envers qui il avait une dette immense.

Comment la défense pourrait-elle produire un élément, ou même en suggérer un, susceptible d'éveiller un doute raisonnable ?

Il le découvrit le lendemain : en faisant appel à des médecins. L'un après l'autre, deux hommes brillants et éloquents s'exprimèrent devant la cour, évoquant les vies qui pourraient être sauvées si la procédure d'Hamilton Rand se révélait un succès. C'eût été à leurs yeux une véritable révolution pour la médecine. Leurs descriptions épouvantables des morts par hémorragie auraient dû suffire à paralyser le jury de terreur.

Brancaster ne chercha pas à protester.

L'ultime témoin fut Magnus Rand. Il insista sur la passion que son frère vouait à la recherche médicale depuis la mort d'Edward. Il ne pouvait prouver qu'Hamilton était innocent du meurtre d'Adrienne, mais il peignit le portrait vivant d'un être obsédé par le désir de trouver un remède à la leucémie : un homme qui n'était pas d'un abord sympathique ; qui manquait fréquemment de tact, se montrait dogmatique, impoli sans s'en rendre compte ; mais qui ne détestait

personne, car il n'était suffisamment attaché à quiconque pour se soucier d'autrui. Un tel sentiment était au-delà de son imagination.

Les jurés en retinrent seulement qu'il était froid, dévoué à la science et indifférent au coût humain de ses actes.

Ils le déclarèrent coupable.

Rathbone en fut troublé. Ce verdict qu'il avait désiré et auquel il s'était attendu le laissait désormais insatisfait. Il alla voir Monk, et, surtout, Hester.

— Non, dit-elle tout bas en réponse à sa question. Rand est aveugle à la douleur d'autrui si elle n'est pas liée à la leucémie. Il est incapable de prendre en compte une autre sorte de souffrance. Mais je ne crois pas qu'il ait tué Adrienne. Je crois que c'est Radnor le coupable, parce qu'il voulait être libéré de ses obligations envers elle.

— Tu le sais parce que tu l'as vu quand il était malade ? demanda Scuff gravement.

Hester, trop lasse pour protester, était clairement mal à l'aise.

Scuff baissa les yeux.

— Pardon...

— Il n'y a pas que ça, murmura-t-elle. Hamilton Rand n'avait pas peur d'Adrienne. Il ne la voyait pas comme une menace. Je ne crois pas qu'il lui ait accordé une seule pensée après son départ du cottage.

— Elle aurait été tuée par son propre père ? répéta Monk, se mordant la lèvre. Je voulais qu'Hamilton Rand paie pour les enfants et pour t'avoir enlevée – mais pas pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Nous avons perdu... souffla Rathbone en les regardant tour à tour. Rand va être pendu pour un crime dont il est innocent. Nous ne savons rien de ces corps dans le verger. Et Radnor, lui, va s'en tirer ! Sans que nous puissions rien y faire.

Les semaines s'écoulèrent lentement jusqu'à l'exécution d'Hamilton Rand. Hester continua à travailler à l'hôpital. On n'y menait plus de recherches. Elle restait par loyauté envers ses patients, qui avaient toujours besoin qu'elle les rassure et qu'elle leur donne de l'espoir.

Elle restait aussi par loyauté envers Magnus Rand. Les deux frères ne lui avaient jamais paru très proches dans la vie, mais, en observant Magnus à présent, elle comprenait qu'il y avait eu entre eux une affection silencieuse tenue pour acquise. En grandissant, Magnus avait toujours su qu'Hamilton était là : il assurait leur confort matériel sans jamais quitter des yeux le but qu'ils s'étaient fixé, ayant toujours assez d'énergie pour aller de l'avant en dépit des obstacles et de la fatigue. Même les causes désespérées ne l'effrayaient pas. Il était habité par une détermination exceptionnelle, une foi inébranlable en sa mission, qui le soutenaient face aux échecs, à la désapprobation, voire aux moqueries.

Il n'était pas comme les autres. Sa personnalité n'était ni plaisante ni attirante. Parfois elle était effrayante. Cependant, elle avait aussi un côté admirable.

Certes, il avait enlevé les petits Roberts. Les enfants étaient maintenant en bien meilleure santé qu'à tout autre moment de leur vie. Leurs parents, trop soucieux de l'opinion publique pour les négliger, avaient les moyens de s'occuper d'eux, grâce à l'emploi que Mr. Roberts avait obtenu et qu'il était déterminé à conserver.

Certes, Rand avait gardé Hester prisonnière, à la fois pour ses compétences et pour s'assurer de son silence.

En revanche, elle était convaincue qu'il n'avait pas tué Adrienne Radnor.

Quant aux corps dans le verger, elle ne doutait pas qu'ils eussent été enterrés par Rand et le jardinier. Peut-être avaient-ils succombé à des causes naturelles, telles que la leucémie. Peut-être s'agissait-il de

patients qu'il avait essayé de sauver, en vain. Sans doute était-ce un délit de pratiquer des expériences sur des gens sans leur consentement, mais ce n'était pas pour celui-là qu'il avait été jugé, et il ne méritait pas d'être pendu. Tous les médecins perdent des patients. Parfois, une erreur ou une négligence y contribue. En général, les médecins ont fait de leur mieux et échoué néanmoins. Elle était bien placée pour le savoir. Elle était passée par là.

Deux semaines après la mort d'Hamilton, Hester travaillait toujours à l'hôpital, attendant le retour de Jenny Solway, et apportant dans la mesure du possible son réconfort à Magnus Rand.

Comme s'il avait deviné qu'elle était une des rares personnes à avoir compris son frère et à l'avoir cru innocent du meurtre d'Adrienne, il recherchait sa compagnie lorsqu'il en avait le temps. Ils échangeaient justement quelques mots dans le couloir quand une des infirmières arriva en courant. Courir était une infraction au règlement, mais une telle panique se lisait sur son visage que ni Rand ni Hester ne songèrent à la réprimander.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hester en faisant un pas vers elle. Que s'est-il passé ?

— Mr. Radnor... lâcha la jeune femme, hors d'haleine. Il est revenu et il a une mine affreuse. Pire que jamais...

— Où est-il ?

Hester était presque figée par le choc ; seules ses années d'expérience lui permettaient de garder son calme.

— À l'entrée principale, dans le hall. J'ai appelé quelqu'un pour le faire porter jusqu'à un lit avant qu'il s'évanouisse là où il était. Dr Rand... je ne sais pas quoi faire...

Rand, stupéfait lui aussi, cherchait ses mots. C'était l'affaire Radnor qui avait mené Hamilton Rand à la potence.

Et pourtant, pouvait-il à présent se détourner d'un homme dont la vie était en danger, et qui était venu quêter son aide ?

— Conduisez-nous jusqu'à lui, ordonna Hester à l'infirmière. Nous ferons ce que nous pourrons.

Soulagée et reconnaissante, la femme pivota et repartit d'un pas vif, Hester et Magnus derrière elle. Ils traversèrent le hall d'entrée à la hâte pour gagner la chambre où Bryson Radnor était allongé sur un lit, tout habillé. Son teint était couleur de cendre, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, la sueur perlait sur sa peau. Malgré tout, il était

parfaitement conscient. Son regard se posa d'abord sur Magnus, puis sur Hester, restant rivé sur elle. Il semblait penser que c'était elle qui donnait les ordres et qui allait décider de son sort.

Magnus se tourna vers Hester, l'air aussi désespéré que Radnor. On aurait dit qu'il hésitait au bord d'une falaise à pic, le diable à ses trousses, prêt à se précipiter sur les rochers en contrebas.

Hester rencontra le regard de Radnor, qui le lui rendit sans ciller. Son visage exprimait un humour macabre, comme si, même mourant, il avait remporté une victoire sur elle, comme si sa volonté avait eu raison de la sienne. À cet instant, elle sentit s'évanouir ses derniers doutes. Il avait tué Adrienne, et il savait qu'elle savait et qu'elle était impuissante. Il était non moins sûr qu'elle allait le soigner, quoi qu'elle éprouvât à son égard. Si elle s'y refusait, ce serait pour lui un ultime triomphe, car il aurait détruit ce en quoi elle croyait. Il désirait moins vaincre la mort que vaincre la vie qu'il devait abandonner derrière lui, ne plus partager avec les autres.

Il lui sourit, ignorant Magnus.

— J'ai besoin d'une nouvelle transfusion.

Sa voix était faible, un peu rauque.

— Vous savez comment faire, n'est-ce pas, Mrs. Monk ? Vous avez aidé ce pauvre Hamilton assez souvent – vous connaissez la procédure par cœur. Et je suis sûr qu'il y a des enfants quelque part dans cet hôpital.

Il y eut un interminable et douloureux silence.

Les pensées se bouscuaient dans l'esprit d'Hester. Voulait-elle sauver Radnor ? Hamilton Rand mort, possédait-elle les compétences nécessaires ? Elle l'avait observé, mais jamais elle n'avait procédé seule à l'opération. Et si elle commettait une erreur ?

Elle songea à Orme qui s'était vidé de son sang, au chagrin que Monk s'efforçait de cacher.

Comment apprendre pour l'avenir, sinon en affrontant l'inconnu ?

Certaines choses sont découvertes, comme le feu. D'autres doivent être inventées, comme la roue.

Ce fut Magnus qui parla.

— Je ne suis pas aussi doué qu'Hamilton, mais je vais essayer. Mrs. Monk va m'aider.

Il se tourna vers elle.

— N'est-ce pas ?

Son regard exprimait une ardente prière, un souhait pressant. Tenait-il vraiment à sauver la vie de Radnor ? Espérait-il laver la réputation de l'hôpital ? Avait-il conscience de l'ironie subtile qu'il y avait à utiliser l'invention d'Hamilton pour sauver l'homme dont il avait payé le crime ?

— S'il vous plaît ? souffla Magnus.

Si elle refusait, quelle que fût la raison qu'elle donnât, Radnor aurait gagné, du moins il croirait avoir gagné. Et peut-être qu'à l'avenir elle le croirait aussi. Les excuses s'affaibliraient peu à peu jusqu'à apparaître telles qu'elles étaient en réalité : des mensonges.

— Oui... oui, bien sûr. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Bien. Merci. Faites-le transporter dans la même chambre que la dernière fois. L'appareil est toujours là. Je vais aller chercher le sang et le préparer. Je sais exactement comment Hamilton s'y prenait. Veuillez seulement à... veuillez sur lui.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, Magnus avait tourné les talons et quitté la pièce. Ils entendirent ses pas s'éloigner dans le couloir.

Un instant plus tard, un homme à tout faire arriva, poussant un fauteuil roulant. Ensemble, ils aidèrent Radnor à s'y asseoir, et, précautionneusement, l'emmenèrent dans la salle de transfusion.

Ils le déposèrent sur le lit. Hester fut horrifiée de le découvrir si léger. C'était comme s'il ne restait plus que l'ombre de l'homme qui, par deux fois, avait témoigné de manière spectaculaire et influé sur le cours de la justice. Le premier procès avait abouti à la libération d'Hamilton Rand et l'avait propulsé au sommet de sa carrière. Au terme du second, il avait été condamné à mort.

Restée seule avec Radnor, Hester tâcha de l'installer le plus confortablement possible. Il avait de la fièvre ; elle le savait avant même de prendre sa température ou d'effleurer son pouls, filant et irrégulier. Elle l'épongea à l'eau fraîche et l'aida à revêtir une chemise d'hôpital. Elle le fit avec délicatesse et douceur, pour ne pas malmenier son corps déjà meurtri. Adrienne n'aurait pas pu être plus attentionnée.

Il parut content de lui, comme s'il l'avait forcée à le faire.

— J'ai voyagé, dit-il d'une voix rauque. Je suis allé en France, Mrs. Monk. J'ai contemplé la côte normande, le ciel immense traversé



de nuages blancs qui ressemblaient à des navires aux voiles gigantesques. J'ai respiré l'odeur du vent, de l'herbe verte jusqu'aux cuisses, entouré de fleurs sauvages au parfum paradisiaque. Je me suis reposé sur la terre sèche, j'ai fait l'amour sous les arbres, en écoutant le murmure des feuilles parler d'éternité.

Elle garda le silence.

— Vous pensez que je vais rôtir en enfer, n'est-ce pas ? accusa-t-il. Dans un enfer religieux de douleur infinie, sans doute. Ce sera une nouvelle aventure, puisque j'ai déjà connu le paradis.

Hester considéra son visage émacié, son regard brûlant de défi.

— Je crois que l'enfer est une vision du paradis qu'on ne peut ni goûter ni toucher, Mr. Radnor. Un endroit où on est peu à peu réduit à s'apitoyer sur soi-même, à ne plus éprouver que la colère et le regret de ce qu'on aurait pu avoir, mais qu'on a gâché. En fin de compte, vous ne serez plus qu'une coquille vide, incapable de retenir le paradis même si vous pouviez l'imaginer, sauf sous la forme d'un vieux rêve qui vous échappe. Mais vous n'oublierez jamais que vous auriez pu l'atteindre, si seulement vous ne l'aviez pas laissé s'enfuir.

Il la fixa en retour.

— Soyez maudite ! siffla-t-il entre ses dents. Soyez maudite !

Toute la haine contenue dans son âme se déversait dans ses paroles et dans ses yeux.

Magnus revint et les regarda tour à tour.

— Le patient est-il prêt, Mrs. Monk ? Le temps presse. Il est déjà presque quatre heures.

— Oui, il est prêt, affirma-t-elle en tournant le dos à Radnor.

Le médecin acquiesça. Il s'était écoulé du temps depuis qu'il avait aidé Hamilton – aussi fut-il très prudent et se reposa-t-il sur l'aide d'Hester. Il attacha la bouteille de sang à l'appareil, vérifia que toutes les pièces étaient bien reliées les unes aux autres et fonctionnaient, après quoi il inséra l'aiguille au creux du bras de Radnor et ouvrit la valve pour commencer la transfusion.

Radnor souriait, comme si le seul fait d'observer le sang rouge foncé qui pénétrait dans ses veines lui rendait des forces – à moins que ce ne fût sa victoire sur Hester et Magnus Rand qui le revigorât. Après ce qu'il avait fait subir à Hamilton, c'était l'invention de celui-ci qui allait le sauver, une fois de plus. Et Hester et Magnus en seraient témoins.

Le processus fut lent. Magnus était méticuleux. Tout fonctionna. Il pria Hester de vérifier et de revérifier.

Vers minuit, la transfusion était terminée. Radnor dormait paisiblement, un demi-sourire sur les lèvres. Magnus, lui, était pâle et tendu. Inquiète pour lui, Hester fit demander à Sherryl de venir veiller Radnor, puis persuada le médecin d'aller s'allonger dans une des chambres vacantes. Il fut entendu que Sherryl l'enverrait chercher si l'état du patient venait à changer. Hester accepta l'ordre que lui donnait Magnus de rentrer à son domicile. Elle avait hâte de retrouver Monk et de se coucher à côté de lui, de sentir ses bras autour d'elle. Peut-être lui confierait-elle les émotions contradictoires qu'elle avait éprouvées. Mais, à la réflexion, il vaudrait mieux ne pas en parler du tout, être simplement près de lui.

Le lendemain matin, Monk et elle se réveillèrent tard. Monk était dans la cuisine en train de préparer du thé et elle descendait les marches quand on frappa à la porte. Elle alla ouvrir, s'attendant à voir Hooper. Magnus Rand était dans l'embrasure. Blême, l'air harassé, il semblait sur le point de s'effondrer.

— Entrez, dit-elle aussitôt. S'il vous plaît...

Elle recula pour le laisser passer. Il s'avança d'un pas incertain dans le salon et tomba plus qu'il ne s'assit dans le grand fauteuil au coin du feu.

Hester le suivit, craignant qu'il ne fût très malade. Ni les longues heures qu'il passait au travail ni même la peine causée par la mort horrible de son frère ne pouvaient expliquer une telle faiblesse, un tel état d'épuisement. Elle le considéra avec gravité.

— Je vais aller vous chercher une tasse de thé bien fort, mais vous avez besoin d'autre chose. Je vous en prie, dites-moi honnêtement ce dont vous souffrez et ce que je peux faire.

Il leva vers elle des yeux injectés de sang. Son teint était totalement dénué de couleur.

— Avez-vous veillé toute la nuit ? demanda-t-elle tout bas.

— Plus ou moins. Bryson Radnor est mort vers quatre heures, ou un peu après. Dans d'atroces souffrances, ajouta-t-il. Je ne croyais pas que ce serait aussi épouvantable.

Il eut un sourire lointain, comme s'il revivait une scène désormais gravée dans sa mémoire.

— Il y a un certain temps que nous n'avions pas perdu un patient de la leucémie...

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, répliqua-t-elle, insistant sur chaque mot. Il a eu des mois de vie supplémentaire grâce au traitement de votre frère.

Monk entra et vint se placer devant Magnus, le visage empreint d'une intense compassion.

— Hester... l'eau est sur le point de bouillir. Je crois que le Dr Rand a besoin d'une tasse de thé bien chaud et bien sucré. Aussi fort que tu pourras le faire, et mets-y une bonne rasade de cognac.

Elle n'hésita qu'un instant avant d'obéir à sa requête. Rand devait être terrassé par le deuil et le chagrin. En plus de cela, il devait maintenant éprouver un sentiment de défaite. Il avait besoin d'aide ; et surtout, il avait besoin d'une sorte d'amitié. La mort d'Hamilton l'avait privé du seul parent qu'il lui restait, un homme qui avait été à la fois son frère et son père.

Monk s'assit en face de lui.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il avec douceur.

Il tenait à le savoir, si jamais Hester était en danger d'une manière ou d'une autre. En dépit de la pitié que Magnus lui inspirait, il ne pourrait le permettre.

Magnus le regarda sans détour.

— Nous lui avons fait une transfusion. Ou plus précisément, je l'ai faite, avec l'aide de Mrs. Monk. C'est une infirmière remarquable. Mais j'imagine que vous le savez.

— Avez-vous procédé exactement comme votre frère ?

— Exactement. Votre épouse pourrait vous le dire. Elle est restée avec moi du début à la fin.

Il prit une longue et profonde inspiration, puis lâcha un soupir.

— Elle a fait tout ce qu'elle a pu. Elle n'est en rien responsable de ce qui est arrivé. Personne ne pourrait le penser, je vous le promets.

— Dans ce cas, comment Radnor est-il mort ? insista Monk.

Magnus esquissa un sourire ironique.

— Nous n'avions plus les petits Roberts. Ils sont en train de se rétablir, me dit-on.

— Oui. Le sang de qui avez-vous donné à Radnor ?

— Un bon litre, répondit Magnus. Je me sens malade comme un chien.

— Le sang de qui ? répéta Monk, les yeux rivés au visage grisâtre du médecin.

— Eh bien, le mien. Je ne pouvais pas donner celui de quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? Pas sans permission...

Il sourit très lentement.

— J'ai peur qu'il n'ait beaucoup souffert, même si sa mort a été relativement rapide. Mais moins rapide que la pendaison... bien sûr.

— Saviez-vous que la transfusion allait le tuer ? chuchota Monk.

— J'en étais assez sûr.

Monk resta quelques secondes silencieux – en fait, jusqu'au moment où il entendit le pas d'Hester dans le couloir.

— Je suppose qu'il a insisté ? demanda-t-il enfin.

— Oh, oui ! J'étais dans l'obligation médicale d'essayer, acquiesça Magnus. Mais Hester ne savait pas. Je vous l'assure.

Hester entra, apportant le thé. Elle regarda Magnus avec sollicitude, puis jeta un coup d'œil vers Monk.

— Tu devrais le lui faire boire gorgée par gorgée, conseilla-t-il doucement.

C'était tout à fait inutile. Elle le ferait de toute manière. Comme toujours.

Pour n'importe qui, et quoi qu'elle eût su ou deviné.

# Retrouvez William Monk dans les épisodes précédents...

## 1. Un étranger dans le miroir (1856)

William Monk, inspecteur de police chevronné, se réveille à l'hôpital. violemment agressé quelques semaines plus tôt, il a perdu la mémoire. Ce qu'il s'empresse de taire à ses supérieurs qui auraient tôt fait de l'exclure *manu militari* de la police londonienne. Revenu à la vie professionnelle, il doit mener parallèlement une enquête sur le meurtre d'un jeune aristocrate, survivant de la bataille de Crimée, et sur lui-même.

## 2. Un deuil dangereux (1856)

Bien à l'abri dans leur belle demeure de Queen Anne Street, jamais les Moidore n'avaient connu le scandale. Lorsqu'ils retrouvent leur fille poignardée dans son lit, la famille est anéantie. L'inspecteur Monk est sommé de retrouver le coupable au plus vite, en dépit de l'hostilité de ses supérieurs et des séquelles de son amnésie. À lui de savoir décrypter les silences.

## 3. Défense et trahison (1857)

Après une brillante carrière militaire au service de la couronne d'Angleterre en Inde, l'estimé général Thaddeus Carlyon rencontre la mort au cours d'un élégant dîner londonien. Accident ou homicide ? La belle Alexandra, épouse du général, confesse bientôt son meurtre, passible du gibet. William Monk, Hester Latterly et Oliver Rathbone devront faire tomber le mur de silence élevé par l'accusée et la famille de son mari.

## 4. Vocation fatale (1857)

Dévouée à son métier d'infirmière, Prudence Barrymore s'est consacrée aux autres et à l'amélioration de la salubrité des hôpitaux de Londres. Qui aurait pu lui en vouloir au point de l'assassiner et de jeter son corps après avoir abusé d'elle ? Même pour un détective comme William Monk, l'enquête s'annonce délicate. Et l'aide de son

amie Hester Latterly, elle-même confrontée à la mort suspecte d'une patiente, ne sera pas de trop pour tenter d'éclaircir cette sordide affaire.

### **5. Des âmes noires (1857)**

Hester Latterly est engagée par une riche famille écossaise pour accompagner une vieille dame à Londres. Son unique consigne ? Lui faire avaler son remède pour le cœur qu'elle a fragile. Dans le train, Hester se lie d'amitié avec sa patiente, lui administre le médicament, puis s'endort. À son réveil, la vieille dame a rendu l'âme. L'autopsie révèle qu'il s'agit d'un empoisonnement, et Hester, accusée du meurtre, est emprisonnée.

### **6. La Marque de Caïn (1859)**

Angus, l'homme d'affaires au cabinet prospère ; Caleb, l'homme de fer des bas-fonds marginaux. Tout oppose ces frères jumeaux. Aussi, la disparition inexplicquée d'Angus place Caleb dans une posture de parfait suspect. Quand Monk, détective privé, mène l'enquête, les pistes s'effritent, les bouches se ferment. Et très vite, les certitudes disparaissent.

### **7. Scandale et calomnie (1859)**

L'idylle du prince Friedrich et de Gisela fait rêver l'Europe entière. Mais elle attise aussi toutes les convoitises et, quand Friedrich est retrouvé mort, son ancienne maîtresse, la comtesse Zorah Rostova, n'hésite pas à accuser son épouse de l'avoir assassiné. Poursuivie en diffamation, cette femme au charme étrange demande à Rathbone et Monk d'assurer sa défense.

### **8. Un cri étranglé (1860)**

De quoi peuvent bien être coupables un père et un fils de la bonne société londonienne pour mériter la sanglante correction qui leur a été infligée dans un des quartiers les plus sordides de la ville ? Au vu des témoignages, le sergent Evan semble très vite penser que le fils, Rhys Duff, toujours entre la vie et la mort, et incapable de parler ou d'écrire pour raconter les faits, n'est pas aussi innocent qu'il y paraît.

### **10. Mariage impossible (1860)**

Architecte de génie, Killian Melville refuse d'épouser la fille de son mécène, Zillah Lambert, bien qu'il l'ait, dit-on, courtisée. Impair ou quiproquo ? La mort soudaine de l'artiste par empoisonnement met fin au procès. On conclut à la hâte au suicide... Mais, alors que Monk doit enquêter sur la disparition de petites filles, il découvrira un horrible secret et la clé du mystère Melville.

### **11. Passé sous silence (1860)**

La fête donnée en l'honneur du prochain mariage de Miriam Gardiner dans la maison londonienne de son fiancé, Lucius Stourbridge, aurait dû être l'un des plus beaux jours de sa vie. Mais la future mariée quitte précipitamment la réception sans donner d'explication. Soucieux d'éviter le scandale, Lucius demande à William Monk de mener l'enquête.

### **12. Esclaves du passé (1860)**

Daniel Alberton, riche marchand d'armes anglais, est retrouvé assassiné dans la cour de son entrepôt. Sur place, le détective William Monk découvre la montre d'un officier de l'Union américaine à qui Alberton refusait de vendre des fusils. Un coupable tout désigné ? Monk va devoir se lancer à sa poursuite à travers une Amérique ensanglantée par la guerre de Sécession.

### **13. Funérailles en bleu (1860)**

Deux femmes sont retrouvées mortes dans l'atelier d'un peintre londonien. L'une d'elles, Elissa Beck, était une joueuse invétérée, accablée de dettes au point d'avoir ruiné son mari. Ce dernier est immédiatement soupçonné. L'enquête de Monk le mènera jusqu'à Vienne, sur les traces du passé trouble des Beck, héros du soulèvement contre la tyrannie des Habsbourg qui secoua l'Autriche en 1848.

### **14. Mort d'un étranger (1862)**

Le corps d'un respectable directeur d'une société de chemins de fer est découvert dans une maison close du quartier de Coldbath Square, non loin du dispensaire où, chaque nuit, la femme du détective William Monk apporte soins et réconfort aux prostituées. Celles-ci sont les premières suspectes et le scandale fait bientôt la une des journaux.

### **15. Meurtres sur les docks (1863)**

Sur les bords de la Tamise, un marin est assassiné et une cargaison d'ivoire dérobée. L'armateur Clement Louvain fait appel à William Monk pour récupérer sa marchandise au plus vite... Avec l'aide précieuse de sa femme Hester et d'un orphelin cockney, Monk devra avoir le pied marin pour venir à bout de cette affaire.

### **16. Meurtres souterrains (1864)**

Tandis que partout dans Londres des travaux de grande envergure se dessinent, dont celui de la rénovation du système des égouts, William Monk est porté à la tête de la brigade fluviale. Lors d'une patrouille sur la Tamise, il est témoin d'un drame : un couple chute dans les eaux

glacées et trouve la mort dans l'instant.

### **17. Mémoire coupable (1864)**

Après une course-poursuite effrénée, William Monk réussit enfin à mettre la main sur Jericho Phillips. Accusé du meurtre d'un garçon de treize ans et soupçonné de prostituer de jeunes mineurs sur son bateau, Phillips ressort pourtant libre du tribunal, grâce à la stratégie de défense employée par le célèbre avocat et ami de Monk, Sir Oliver Rathbone.

### **18. La fin justifie les moyens (1864)**

L'infâme proxénète Jericho Phillips est mort. Pourtant, Monk reste persuadé que d'innocentes victimes souffrent encore. Quand son instinct lui souffle d'aller fouiller dans les activités du beau-père de Rathbone, l'inspecteur sait qu'il ne va pas aimer ce qu'il va découvrir.

### **19. Une mer sans soleil (1868)**

Sur la jetée de Limehouse, la brume dérobe au jour de terribles secrets. Peu après le suicide d'un honorable docteur, c'est le corps d'une femme que l'on retrouve mutilé. Trop averti pour croire aux coïncidences, Monk ne tarde pas à pénétrer l'envers trouble du commerce pharmaceutique.

### **19. Une question de justice (1870)**

Nommé juge depuis peu, Rathbone doit faire face à un dilemme complexe : rendre la justice en violant le secret professionnel ou laisser acquitter un coupable. Mais après qu'il eut livré une pièce à conviction qui accable le révérend Taft, ce dernier et sa famille sont retrouvés morts. Pris au piège d'une affaire délicate, Monk va devoir démêler la vérité s'il veut sauver la carrière de son fidèle ami Oliver Rathbone.

### **20. Du sang sur la Tamise (1870)**

William Monk se voit confronté à une affaire sans précédent : sous ses yeux, un navire explose sur la Tamise et cause la perte de nombreux passagers. Pour la police, le coupable de l'attentat est vite trouvé. Mais ne s'agirait-il pas surtout de couvrir la vérité à l'aide d'un bouc émissaire ? Hanté par les images du drame, Monk est prêt à se dresser contre une autorité corrompue pour que justice soit faite.



# ANNE PERRY

Anne Perry, née en 1938 à Londres, est aujourd'hui célébrée dans de nombreux pays comme la reine du polar victorien grâce au succès de ses deux séries, les enquêtes du couple Charlotte et Thomas Pitt, et celles de l'inspecteur amnésique William Monk. Elle s'est depuis intéressée à d'autres périodes historiques telles que le Paris de la Révolution française (*À l'ombre de la guillotine*), la Première Guerre mondiale (la saga des Reavley), ou encore Byzance au XIII<sup>e</sup> siècle (*Du sang sur la soie*). Anne Perry partage sa vie entre Inverness (Écosse) et Los Angeles.

Consultez nos catalogues sur  
[www.12-21editions.fr](http://www.12-21editions.fr)

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21  
pour être informé des  
**offres promotionnelles**  
et de  
**l'actualité 12-21.**

Nous suivre sur

Titre original :  
*Corridors of the Night*

© Anne Perry, 2015.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2015,  
pour la traduction française.

Photo © Sandra Cunningham / Trevilion Images

ISBN numérique 978-2-823-82197-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Centre national du livre

Ce document numérique a été réalisé par *Nord Compo*.